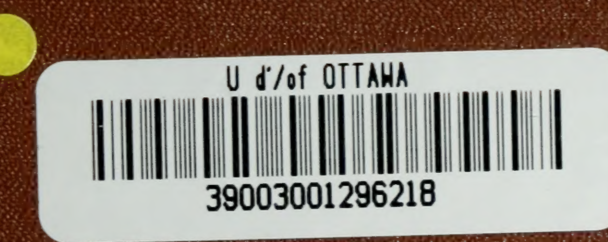
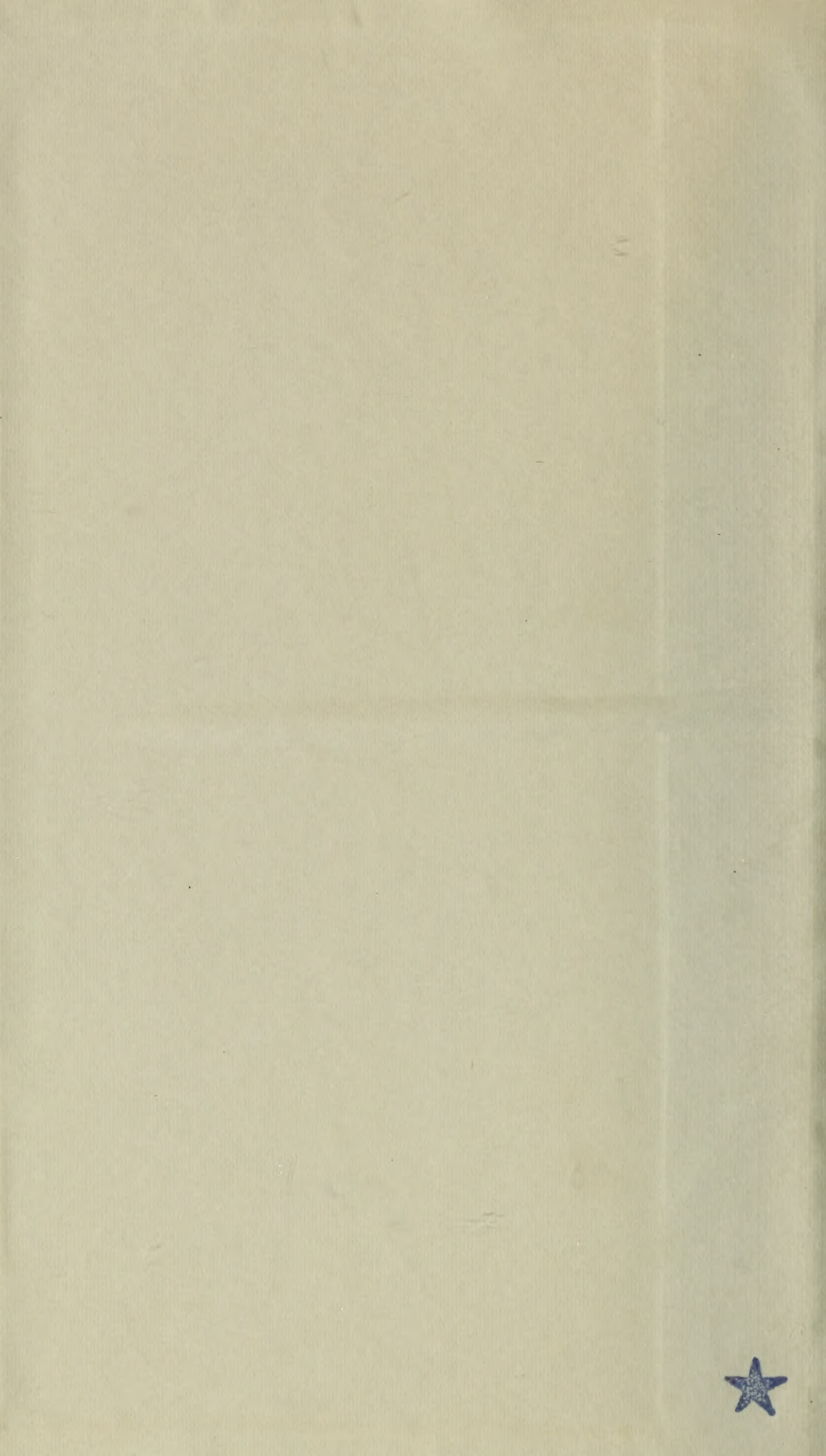

U d'/of OTTAWA
39003001296218



Brun

VIE

DE

L.-J. DE BOURBON-CONDÉ.

III.

DE L'IMPRIMERIE DE LEFEBVRE,
RUE DE BOURBON, N°. 11, F. S.-G.

VIE

DE

L.-J. DE BOURBON-CONDÉ,

PRINCE DU SANG,

GRAND-MAITRE DE LA MAISON DU ROI,

COLONEL GÉNÉRAL DE L'INFANTERIE,

ET GOUVERNEUR DU DUCHÉ DE BOURGOGNE;

DÉDIÉE A L'ARMÉE FRANÇAISE,

PAR CLAUDE-ANTOINE CHAMBELAND.

Souvenez-vous que vous ne serez de grands hommes, qu'autant que vous vous montrerez fidèles à Dieu et au Roi.

Paroles du grand Condé mourant, à son fils et à son neveu.

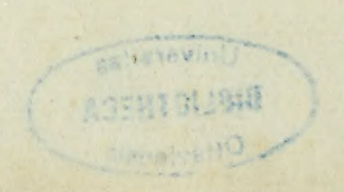
TOME TROISIÈME.

PARIS,

Chez DENTU, Libraire, rue des Petits-Augustins, n° 5, et au Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

1820.





VIE

DE

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON-CONDÉ.

Les émigrés s'éloignèrent chaque jour de cette France qui les avait repoussés, parce que leur loyauté ne voulait pas consentir à l'anéantissement du plus beau trône du monde. En suivant le cours du Danube, qui coule sous tant de maîtres différens, et change si souvent de territoire; du Danube qui, selon la réflexion d'un auteur, *commence par être chrétien et finit par être turc*; comparant leurs vicissitudes à celles de ce majestueux tributaire de tant de potentats, ils disaient que le ciel leur laissait ignorer, comme à ce fleuve quand il jaillit de sa source, sous quel maître, sous quels étendards ils finiraient leur carrière.

Octobre 1797.

Embarquement des émigrés sur le Danube.

Le duc d'Enghien, à la tête de l'infanterie, s'embarqua sur des bateaux. L'artillerie, et les gros équipages sur des radeaux très-larges.

Cette navigation, qui présente parfois quel-

ques dangers, eut cependant des charmes, à l'aspect des bords du fleuve, si variés et si pittoresques. D'ailleurs, on jouissait enfin d'un repos dont on avait tant besoin, et les premières heures passées, la joie succéda aux regrets de se séparer peut-être, pour toujours, d'une patrie qui méconnaissait ses plus tendres enfans.

Le duc d'Enghien se fit descendre à Lintz, pour aller de là rendre ses devoirs à l'empereur François II, qui l'accueillit avec une rare affabilité, avec toute la distinction, les égards dus à un Bourbon malheureux, à un jeune héros, fils et petit-fils de héros célèbres.

Le débarquement s'opéra le 2 novembre, à Stein, et la route se fit alors par terre. La cavalerie, qui ne s'était point mise sur les radeaux, ayant toujours longé le fleuve, toutes les troupes se trouvèrent réunies le 8 novembre, près de Dekendorff.

Les émigrés, en traversant les provinces de l'empereur d'Autriche, ne pouvaient revenir de leur surprise, sur l'état d'aisance dont les fermiers et tous les habitans des campagnes de ces heureux pays paraissaient jouir.

Maisons bien bâties, rues alignées, culture portée au plus haut degré de perfection, fa-

briques nombreuses, chemins bien entretenus, ponts multipliés et solides, chaussées d'une vaste étendue, clôtures, propreté : tout annonçait un peuple riche, sage, industrieux, et gouverné paternellement.

L'abondance régnait chez le laboureur ; la concorde ne faisait de tout un village qu'une seule famille, où le schultz entretenait la police, et que le curé maintenait dans des sentimens d'ordre et de religion.

Ayant pris des informations sur le régime administratif, nos Français furent très-étonnés d'apprendre que le plus fort cultivateur ne payait que la valeur de cinq ou dix francs d'impositions, et que tout le régime fiscal était dans une égale proportion.

Elevés dans les préjugés nationaux, ils étaient pénétrés de l'idée que chez nous seuls existe un grand développement des arts, et les aisances de la vie. Déjà les campagnes, les villes du Palatinat et de la rive du Rhin avaient pu les détromper ; mais, toujours infatués de je ne sais quelle suprématie industrielle, ils attribuaient cet état prospère à notre voisinage, et croyaient que lorsqu'on s'enfonçait dans la Moravie, on trouvait des traces d'une barbarie épouvantable, l'ignorance absolue, la misère constante.

Les soldats de Bonaparte qui, dans les années postérieures, parcoururent ces mêmes contrées, montrèrent un semblable étonnement. Il faut avouer que nos compatriotes prouvaient ainsi le peu de progrès qu'avait fait parmi nous la science statistique. Malheureusement elle n'est guères plus avancée aujourd'hui. L'on entend bien des personnes parler encore de l'esclavage et du défaut de civilisation des peuples de l'Allemagne; de la jalousie, de la superstition des Italiens; des auto-da-fé de l'inquisition, de la paresse des habitans de l'Espagne; de la ruine prochaine du commerce et des finances de l'Angleterre; de la tolérance de l'église protestante; des moyens de faire fortune dans les Etats-Unis d'Amérique; de la facilité des défrichemens, et de former une colonie au Chili; des plantations de café à Moka, et des immenses pacotilles de diamans ramassées à Golconde ou au Brésil.

Le Prince part pour Pétersbourg.

Le Prince de Condé avait cru devoir se rendre à Pétersbourg, où nous allons le suivre, en laissant son armée continuer une route de plusieurs mois.

Il partit d'Uberlingen le 11; mais il ne voulut pas se séparer, même pour quelques semaines de ses chers enfans, sans visiter ceux qui souffraient. Il vint passer une demi-journée

dans l'hôpital de Biberach, et prodiguer des soins, des secours, de l'argent, des consolations, des éloges, à tous les blessés, à tous les malades. Quelques-uns lui témoignèrent le désir de rentrer en France, en même temps que la douleur de le quitter. *Vous êtes libres*, leur dit-il, *mes amis ; vous êtes libres ! je l'ai déjà proclamé. Mais, regardez-y à deux fois ; j'ai reçu des lettres de France, qui m'annoncent peu d'adoucissement pour le sort des émigrés. Plusieurs ont été fusillés à Besançon, à Dijon, à Troyes ; il n'y a pas encore sûreté. Attendez-donc ici une phase moins ennemie : il faudra bien qu'elle arrive.* Ses conseils aux infirmes, son tendre intérêt, ne se bornèrent pas à des paroles ; il y joignit de fortes sommes capables de faire subsister quelque temps en Allemagne, les plus malheureux et les plus mal traités par les coups de feu.

Il avait une visite bien agréable à rendre sur sa route ; ou plutôt il se détourna de son chemin direct, pour satisfaire à un pressant besoin de son cœur, et en même temps pour conférer de choses d'une grande importance.

Il voulut se rendre à Blankembourg, désirant y passer quelques jours avec Louis XVIII. Il va voir Roi.

Son voyage ne fut qu'une suite continuelle

d'aimables réceptions. Par-tout où il séjournait, les familles émigrées se réunissaient en grand nombre pour lui porter, lui offrir leurs hommages. C'est ce qu'il rencontra dans les résidences les plus marquantes, et notamment à à Anspack, où il fut accueilli avec acclamation et un véritable délire; à Leipsick, où le grand duc de Saxe-Weymar lui donna, ainsi que sa belle-sœur, des marques d'une véritable amitié. Déjà le comte de Hardemberg lui avait montré un respect mêlé d'affection dans le Margraviat de Bareuth; enfin le Prince ne put douter nullement du respect et de l'amour que tous les hommes capables d'apprécier la valeur unie à la vertu peuvaient lui porter.

Le 22, il arriva au logis occupé par le Roi, dans Blankembourg.

Je n'ai pas un pinceau suffisamment exercé pour peindre sous les couleurs qui lui conviennent cette scène attendrissante. Que de pensées à la fois! que de souvenirs! que de sujets d'affliction! que de remercîmens à adresser au ciel! Les projets d'un assassin trompé; le corps des émigrés ayant conservé l'honneur de ses armes, et partageant la gloire française avec les républicains, dont les exploits étaient devenus l'admiration et l'effroi de l'Europe; mais aussi, un

exil prolongé indéfiniment, la dure nécessité d'aller chercher un asile sous le toit obscur et glacé du Sarmate : telles étaient les images qui s'offraient à l'imagination du Monarque et du Prince.

Se livrant tout entier au bonheur de se revoir, ils parurent bientôt rejeter loin d'eux les idées qui les assiégèrent d'abord ; et la gaîté, l'effusion du cœur succédèrent aux premiers mouvemens d'une sensibilité qui prenait sa source dans des causes si nombreuses et si poignantes.

Le duc de Berry vint dissiper par sa présence les restes d'une impression inévitable, et le bonheur sembla naître, pour un instant, dans une demeure où il n'avait point encore pénétré.

Quelle disparité entre la nouvelle habitation de Louis XVIII et le château de Versailles ! Un simple particulier, un médiocre bourgeois de Paris est plus fastueusement logé que ne l'était, à Blankembourg, l'héritier de soixante rois, le successeur de Louis XIV !

Mais la fidélité qui veillait près de lui, qui s'empressait de lui dissimuler à chaque minute son exil dans une principauté de la maison d'Est, le consolait des coups de la fortune.

Je ne les nommerai pas ces compagnons d'un

Roi malheureux ! leurs noms sont dans toutes les bouches. Ils ont déjà leurs pages au livre de l'histoire. Que l'on s'attache aux pas d'un conquérant, qui verse, à pleines mains sur ses favoris, l'or arraché aux sueurs des peuples subjugués, ce dévouement n'est qu'un vil intérêt déguisé sous les noms d'amour et de patriotisme; mais qu'on sacrifie toute son existence, sa fortune, celle de sa famille, pour un monarque dont les disgrâces peuvent ne cesser qu'avec la vie ; que l'on persiste dans cette noble abnégation de soi-même et des siens ; bien qu'à peu près convaincu sur certaines données, que quels que soient les événemens futurs, il faudra se résoudre à ratifier tous les sacrifices ; et que l'on n'obtiendra d'autre récompense, que la satisfaction d'avoir obéi au devoir et à son cœur ; c'est le *nec plus ultrà* de la vertu, c'est le premier exemple d'une pareille fidélité offert à la terre et aux générations !

Le Prince repartit le 17 de Blankembourg, et le 20, il arriva à Mittau, capitale de la Courlande. Jadis cette souveraineté, feudataire de la Pologne, fut long-temps gouvernée par ses princes, puis par ceux de la maison de Saxe ; ensuite concédée, sous l'influence d'Elisabeth, impératrice de Russie, au prince de Biren, qui se fai-

sait honneur, quoiqu'il l'imaginât gratuitement, d'appartenir à la famille de nos Birons; et maintenant elle est incorporée au vaste empire des Czars.

Le Prince, à qui l'histoire était familière, remarqua, en entrant dans cette ville, qu'elle était un exemple de l'instabilité des choses d'ici-bas; puisque dans un siècle et demi, elle avait changé six fois de maîtres. *Ne nous étonnons donc point*, dit-il au lieutenant-général Fersen qui l'y reçut, *si je m'y trouve aujourd'hui*, *et si le Roi de France est à Blankembourg.*

On vit bien que Paul Ier. avait recommandé à ses officiers civils et militaires de combler d'égards le Prince, par la réception que lui fit ce commandant qui n'avait pas d'ailleurs besoin de ces ordres, se trouvant heureux de posséder et d'entretenir le voyageur illustre.

Dès l'instant que le Prince avait mis le pied sur le territoire russe, sa marche était devenue en quelque sorte triomphale : tant Paul Ier. avait à cœur de lui montrer la satisfaction qu'il éprouvait de le recevoir dans ses états, tant la renommée qui l'avait précédé rendait sa présence un spectacle digne de l'attention des habitans.

Il passa la Dwina, fleuve considérable, près de laquelle Riga se trouve placé, et ne croyait

guères, en le traversant, que quinze ans après, les mêmes troupes qu'il venait de combattre sur le Rhin, sur l'Iser, porteraient aux bords de ce fleuve, leurs enseignes glorieuses, même au milieu des revers les plus cruels.

Là, l'empereur Paul lui fit remettre de superbes pelleteries, et toutes les autorités civiles, militaires vinrent lui présenter leurs hommages. Il eut l'occasion d'y admirer la bonne tenue des corps russes; et dans un repas qu'on lui donna, la beauté, la politesse exquise des dames de la Livonie. Le froid se faisait déjà sentir avec violence; mais dans les appartemens, on se croyait sous la plus douce température. Les femmes, vêtues des plus belles mousselines, et si légèrement, que toutes leurs formes se dessinaient, n'avaient pas l'air de se douter qu'il gelât à 18 ou 19 degrés. Les fourrures dont elles faisaient usage, en sortant de leurs maisons, leur épargnait la transition douloureuse dont elles auraient indubitablement ressenti les effets.

Le Prince crut devoir faire connaître à l'empereur, qu'il était arrivé à Riga. C'est dans cette intention qu'il lui écrivit une lettre dont ce souverain fut tellement satisfait, qu'il dit que *le Prince de Condé savait aussi bien écrire que combattre*. Cette observation était juste; car on

doit s'en souvenir, il n'employait jamais ses secrétaires que pour copier, pour travailler sous sa dictée; toute sa correspondance lui appartenant en entier.

C'est à Riga qu'il prit l'uniforme russe, voulant montrer à la nombreuse garnison de cette ville, qu'il s'en revêtait avec plaisir; et sous cet habit nouveau, recevoir à la parade, les félicitations, les devoirs des généraux de Paul Ier. Il paraissait avoir toute sa vie commandé dans ces âpres climats.

Le froid s'était radouci quand le Prince quitta cette ville. Ce changement subit, ôtant quelque solidité à la glace qui couvrait la Luka, très-profonde rivière, il éprouva des difficultés pour la passer, près de Narwa, mais les obstacles furent vaincus.

Narwa! théâtre de la gloire de Charles XII! de Charles XII vaincu à Pultawa! Conquérans! dévastateurs de la terre! ignorerez-vous toujours qu'une longue suite de victoires, est suivie d'une longue suite de défaites! Conquérans! si les plaines de Pultawa, si la cage de Bajazet, l'anneau d'Annibal, le rocher de Ste.-Hélène, ne vous instruisent point, vous êtes de tous les hommes la classe la plus stupide! Serait-il deux sortes d'esprits assez crédules pour se fier

à la constance de la fortune ? le joueur et le guerrier ?

Le Prince de Condé combattit cependant, mais non pour dépouiller autrui. La justice de sa cause devait triompher. Il est mort sous le toit paternel. Charles XII a fini ses jours sous des remparts étrangers!

En Russie, la plus grande rigueur de l'hiver succède rapidement à quelques intervalles de dégel.

La neige vint retarder la course du Prince qui se hâtait de se rendre près du Czar, mais on trouva le moyen de déblayer la route en plusieurs endroits. Enfin il arriva, le 2, à huit heures du soir, à Pétersbourg.

Arrivée et séjour du Prince à Pétersbourg.

L'hôte magnifique qui avait reçu le grand-duc, sous le nom de comte du Nord, seize années auparavant, allait, à son tour, devenir l'objet de toutes les prodigalités de ce souverain fastueux, reconnaissant et indéfinissable.

Un des plus beaux palais avait été choisi pour la résidence du Prince. C'était celui de Tauride. Cet édifice est construit dans des proportions colossales. Le double génie de la grande-Catherine et de Potemkin, s'y trouve imprimé, y respire par-tout

Les lignes, les proportions grecques, s'y

montrent mêlées avec un genre de grandiose, une exorbitance de formes, qui semblent n'appartenir qu'aux conceptions asiatiques, et quelquefois le fini, le précieux de quelques parties, rappellent les œuvres de l'architecture arabesque ou gothique. Malgré ce bizarre assemblage, le palais a de la majesté. L'on reconnaît que celui pour qui l'on en creusa les fondemens, devait tenir le timon d'un grand empire et concentrer sur lui toutes les faveurs d'une puissance du premier ordre.

Puisque j'ai parlé de Potemkin, je dois dire un mot de sa fortune extraordinaire et de ses opinions politiques. Son bon sens l'avait rendu l'ennemi de la révolution. Il avait vu d'un mauvais œil les événemens de 1789, et il n'avait pas peu contribué à déterminer sa magnanime souveraine à plaindre le sort de Louis XVI.

Catherine ouvrait encore l'oreille aux sophismes philosophiques; il la fit convenir que la secte qui bouleversait la France, ne demandait des concessions aux rois, qu'afin de s'en servir contre eux, et pour les détruire plus facilement. Catherine qui aimait à régner, qui connaissait ses droits, ses devoirs, apprit aux philosophes qu'ils ne lui avaient pas fait oublier son métier d'impératrice; et les novateurs, les prétendus ré-

générateurs de l'univers perdirent tout crédit à sa cour.

Potemkin, était depuis long-temps en possession de toute sa confiance. Lui reconnaissant de l'aptitude au travail, de la valeur, la soif de la gloire et un grand désir de se signaler par des choses extraordinaires, elle avait associé, pour ainsi dire, ses conceptions aux siennes. Cette singulière alliance du génie enfanta des plans conçus avec sagesse, et exécutés avec tout l'ascendant des lumières et de la force. L'empire russe s'enrichit, s'agrandit, et la Czarine, payant à la fois le tribut de l'amour, de la reconnaissance, la fortune de Potemkin surpassa celle de plus d'un potentat de l'Allemagne et de l'Italie.

Catherine lui destinait, dit-on, la couronne de Georgie, lorsqu'il mourut au milieu des déserts de la Pologne, entre les bras de sa nièce, la princesse Potocka.

Ce favori augmenta la puissance russe et confirma cette vérité révélée par l'histoire; laquelle nous apprend, que si l'abandon absolu d'un roi à un de ses sujets, lorsqu'il est déterminé par le caprice, par le besoin de se décharger des affaires publiques, ou par un goût dépravé, tourne nécessairement au détriment des peuples, à la honte et à la destruction du Prince; il n'en est

pas de même, lorsqu'une femme, assise sur le trône, remet à la capacité d'un homme qu'elle a su choisir, apprécier, le dépôt de sa toute-puissance.

Sans remonter aux siècles de l'antiquité, sans rappeler les grands scandales que le *favoritisme* a donnés à la terre, dans les successeurs d'Alexandre et sous l'empire romain, qui ne sait tout le mal produit par cette faiblesse aux rives du Bosphore, sous les imprudens Comnènes et sous les Paléologues? qui ne se souvient de la turpitude et de la catastrophe d'un Edouard, en Angleterre? qui ne rougit de voir Henri III livrer le sort de la France aux mains débiles et impures d'un Joyeuse? qui n'a point honte pour Philippe IV? Mais qui n'approuve pas les deux Elisabeths et les deux Catherines dans leurs choix?

Si une affection de l'âme, si un mouvement du cœur, auxquels se joint toujours quelque chose de noble, portent des souveraines qui règnent seules et ne doivent compte de leurs actions qu'à Dieu, à remettre aux soins vigilans d'un courtisan qu'elles comblent de faveurs, la garde de leur gloire et de leur autorité suprême, c'est qu'elles ont su deviner le talent, le zèle, les facultés.

Le sexe aime à s'appuyer sur la force, ce

qu'il craint davantage de compromettre, c'est la puissance, lorsqu'il en est revêtu.

Je ne parle point ici des favoris de reines dont les époux vivent et portent la couronne. Dans ces sortes de cas, de tels hommes ne sont ordinairement que des intrigans adroits, des instrumens de basses et criminelles passions; ils font la flétrissure des princesses qui subissent leur joug, et la dégradation des rois qui les souffrent.

Le Prince, en traversant les salles immenses et nombreuses du palais de Tauride, admira la richesse des ameublemens; mais ce qui le surprit au dernier degré, ce fut de voir tous les valets revêtus de sa livrée.

L'empereur Paul avait porté la délicate attention, jusqu'à vouloir qu'il eût le même service, qu'il fut entouré de la même grandeur et du même faste qu'au Palais-Bourbon et à Chantilly.

Les plus grands seigneurs de la cour vinrent le complimenter de la part de leur souverain, de l'impératrice, de tous les membres de la famille impériale. Les émigrés qui étaient à Pétersbourg s'empressèrent aussi de lui rendre leurs hommages.

Si le Prince avait pu oublier sa patrie, ses fidèles compagnons d'armes, il n'aurait eu rien

à désirer de plus que le traitement qu'on lui faisait. Il aurait aisément pu se faire illusion et se croire encore aux beaux jours où il recevait lui-même l'empereur et d'autres monarques.

Des voitures d'une grande élégance, resplendissantes d'or, blasonnées à ses armes, avaient été mises à sa disposition; de superbes attelages peuplaient ses écuries; sa table était servie abondamment. Enfin, pour ne pas m'étendre trop sur ces détails, sa maison était montée avec plus d'apparat que celle même d'un grand-duc.

Quoique Pétersbourg soit fort vaste, et qu'il contienne près de trois cent mille personnes; quoique, dans une capitale, l'arrivée d'un grand personnage fasse moins de sensation que dans une ville médiocre, la présence du Prince devint cependant l'objet de toutes les conversations et de la curiosité publique.

Les gens de toutes les classes, de tous les états voulurent le voir. Le quartier du palais de Tauride fut constamment rempli d'une partie de la population.

L'entrevue de Paul et du Prince fut charmante. Le monarque y mit toute la grâce possible. Ses premiers mots furent prononcés pour rappeler les fêtes de Chantilly.

Le nouvel hôte reçut un accueil aussi flatteur

des grands-ducs et grandes-duchesses, et toute la cour, se modelant sur la famille impériale, le combla d'honneurs, ainsi que les personnes qui l'accompagnaient.

Je ne donnerai point la description de la capitale de la Russie; je dirai seulement qu'il la parcourut toute, quoiqu'il y eût déjà fait un séjour assez long, s'arrêtant dans ses plus beaux quartiers, visitant ses vastes édifices publics, et admirant particulièrement l'hôtel de l'amirauté et la place qui le précède.

Sachant combien Paul I[er]. mettait d'importance à ce qu'on assistât à ses grandes parades où il bravait le froid pendant plusieurs heures, en forçant ses généraux à suivre son exemple, le Prince s'y rendit dans l'uniforme russe. L'empereur lui en témoigna sa satisfaction.

Je pourrais entrer dans de piquantes anecdotes sur les mœurs, le caractère, quelques bizarreries de ce possesseur du plus puissant empire du nord, mais je m'écarterais de mon sujet. Je ne dois parler de ce Monarque que dans ce qui a rapport au Prince de Condé, et je n'aurai certainement que du bien à en dire. Je crois néanmoins devoir observer qu'une critique inconsidérée, irréfléchie a gratifié Paul de beaucoup de défauts, de travers qu'il n'avait pas, et que plus d'une de

ses actions, mal ou légèrement interprêtées, paraissent fondées sur la raison et l'intérêt de son peuple, quand on veut les considérer en se dégageant de toute prévention. Le fond de son caractère était la bonté, la justice, la reconnaissance, l'humanité; des vertus aussi nobles, aussi précieuses peuvent faire excuser, je pense, quelques erreurs de l'esprit et du jugement.

Suite des détails du séjour du Prince à Pétersbourg.

La parade toujours nombreuse, et d'une superbe tenue, durait ordinairement trois heures, quelquefois quatre. L'empereur y faisait toutes sortes d'évolutions, et y infligeait des punitions sévères, même aux officiers supérieurs, qui ne commandaient pas à son gré.

On a blâmé, on a même tourné en ridicule ce prince, parce qu'il employait ainsi une partie de la journée, et qu'il forçait, disait-on, ses soldats à geler inutilement sur une place publique, ou sous un vaste hangar. On a faussement raisonné. D'abord les fréquens exercices forment les troupes; c'est incontestable. En second ordre, dans un pays où le froid tient six ou huit mois avec rigueur, rien n'était plus sage que d'habituer l'armée à le supporter au plus haut degré, sans vêtemens extraordinaires.

Qui sait, si ce n'est point aux parades de Paul, où tant de généraux, qui jusqu'alors n'avaient

manœuvré en plein air, qu'enveloppés de pelisses bien chaudes, que la Russie doit son salut dans la campagne de 1812? Les chefs des corps auraient-ils aussi continuellement harcelé, poursuivi les Français, s'ils n'avaient pas été accoutumés à braver le froid excessif? et leur exemple aurait-il sans cesse excité les soldats à ne point ralentir des efforts vraiment incroyables?

Je m'explique de cette manière, parce que le malheureux Paul n'a pas même trouvé grâce devant les émigrés, auxquels il donnait une hospitalité si généreuse. L'esprit français, frondeur partout, leur faisant oublier la reconnaissance pour se livrer à la critique; ils ont, à Pétersbourg comme à Dubno, saupoudré du sel de l'épigramme, le récit des actions de Paul, dont ils jugeaient peut-être mal le motif et le but.

Le Prince de Condé ne prononçait pas aussi vîte. Il s'abstenait de toutes réflexions. Devant lui, personne ne se serait avisé de faire des plaisanteries, qu'il aurait trouvé de fort mauvais goût et très-déplacées.

Paul le comblait d'égards. Le Prince lui ayant demandé à quel ministre de son cabinet il devait s'adresser pour régler les affaires du corps des émigrés, le monarque lui répondit avec le sourire le plus gracieux, et en lui serrant affec-

tueusement la main : *A moi seul, à moi seul. Nous ne pouvons traiter ces choses-là qu'ensemble. S'il y a des difficultés, elles seront bientôt aplanies de mon côté, comme vous pouvez le croire ; et je ne pense pas qu'elles puissent venir du vôtre, car je suis disposé à vous accorder tout. Bien des gens ici sont jaloux du traitement que je fais à votre armée, et donnent pour prétexte de leur mécontentement, qu'ils ne peuvent dissimuler, le besoin de l'économie. Ils disent que le corps de Condé ruinera mes finances. Je ris de leur tendre intérêt, et je les laisse parler. Comme ils pourraient faire naître des obstacles, adressez-vous à moi, à moi seul. Voulant que mon fils Alexandre s'habitue aux détails qui rendent ensuite capable de saisir l'ensemble des grandes opérations, je le charge de s'entendre avec vous, pour les arrangemens de second ordre, et, s'il le faut absolument, vous verrez quelques autres personnes que je vous désignerai.*

Il était difficile de pousser plus loin les nobles procédés, la confiance absolue.

Cette conduite généreuse ne se démentit point un instant.

Une chapelle fut magnifiquement ornée dans le palais de Tauride, pour dispenser le Prince d'assister au service divin, hors de sa de-

meure ; et de grandes sommes en argent, en papier d'état, furent mises à sa disposition, pour ainsi dire, sans compter.

Souvent Paul l'interrogeait sur la discipline de ses troupes, sur ses faits d'armes. Dans toutes ses questions, il était facile de remarquer qu'il avait pris des informations si détaillées, si minutieuses, que les campagnes du Rhin étaient aussi connues de lui que du Prince même.

Il le félicita sur ses combats de Berstheim et de Schussenried. Il lui dit qu'il l'avait admiré dans la terrible affaire d'Ober-Kamlach, et qu'il l'avait suivi de l'œil dans toute la retraite de Moreau.

Ensuite, passant à d'autres sujets, il lui parla des plaisirs de Pétersbourg, et lui annonça un bal pour le lendemain.

Toute la cour y était admise. La présence du Prince excitant la curiosité, personne n'y manqua.

Rien de plus beau, rien de plus éblouissant que cette fête. Deux mille bougies éclairaient la salle, dont l'architecture élégante, et les décorations d'une grande richesse, d'une extrême fraîcheur, présentaient le plus séduisant coup-d'œil. L'or, les diamans brillaient sur toutes les parures, la musique était fort bonne, les danses françaises et russes furent très-agréables.

Les ministres étrangers qui se trouvaient à Pétersbourg y ayant tous été invités, chacun d'eux vint faire sa cour au Prince. Déjà ils lui avaient rendu, dans un grand apparat, une visite d'étiquette ; et ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit les envoyés de Vienne*, de Naples, de Berlin et de Rome, dont les gouvernemens avaient reconnu la république, venir lui présenter leurs hommages.

Le Directoire, qui en fut instruit, en porta plainte à leurs cours respectives ; mais elles lui répondirent avec les formes évasives et l'amphibologie diplomatiques. Ainsi tout en resta là, du moins en apparence ; car le cabinet du Luxembourg se pénétrant bien de l'idée que les ambassadeurs de ces puissances n'auraient pas osé faire une telle démarche sans une autorisation positive, déjà se mettait en mesure contre une nouvelle aggression facile à prévoir.

Paul, comme je l'ai dit, réglait donc avec le Prince tout ce qui était relatif aux besoins de l'armée des émigrés, à leur nouvelle existence dans les états russes. C'est dans un de ces entretiens, toujours pleins d'affabilité, qu'il lui dit : *et la formule du serment que je vous ai envoyée, l'avez-vous fait connaître à vos troupes?*

* La paix avait été signée à Campo-Formio.

Oui, Sire, répliqua le Prince, *tous les émigrés sauront le tenir*. En même temps il la remit dans les mains du monarque. *Voyons, voyons*, ajouta ce dernier, *si rien n'y manque*, et il lut :

Formule du serment à prêter par les émigrés.

« Moi, N. N., je promets et jure, par le » Tout-Puissant, de servir avec fidélité et obéis- » sance le très-illustre, tout absolu, et très- » haut seigneur l'Empereur Paul Pétrowitz, » autocrate de toutes les Russies, et le fils bien- » aimé de S. M. I. le seigneur Czarowitz et » grand-duc Alexandre Paulowitz, héritier lé- » gitime de toutes les Russies, de remplir exac- » tement tout ce que les articles militaires, » tant ceux qui sont déjà statués, que ceux qui » le seront encore, renfermeront; je tâcherai de » faire résistance avec bravoure et vigueur, » moyennant mon corps et mon sang, aux en- » nemis de S. M. I., de l'empire et de ses terres, » en pleine campagne et dans les forteresses, » sur terre et sur mer, dans les batailles, les » partis et les siéges, les assauts, et dans toutes » les autres rencontres hostiles, tel nom qu'elles » puissent avoir, et de causer à leurs projets tous » les torts; et si j'entends ou vois jamais quelque » chose d'hostile ou de préjudiciable contre la » personne de S. M. I. ou de ses armées, ainsi » que contre son empire, les habitans, ou con-

» tre l'intérêt de l'empire, je promets de le dé-
» noncer comme ma conscience me le suggérera,
» en tant que cela me sera connu, et de n'en
» rien céler, mais de garder en tout d'autant
» plus ses intérêts et d'y concourir, et d'avoir
» pour les chefs qui me seront donnés, l'obéis-
» sance requise, dans tous les cas où le bien-
» être et l'augmentation des armées de S. M. I.,
» de l'empire, et des habitans auront lieu, soit
» en montant la garde et en travaillant, et dans
» les autres circonstances; de ne m'opposer au-
» cunement à leurs ordres; de ne quitter jamais,
» soit dans le camp, auprès de l'équipage, ou
» en garnison, ma compagnie ni l'étendard au-
» quel j'appartiens; mais, au péril de ma vie,
» je les suivrai inséparablement, comme mon
» honneur et ma vie sont chers, et en tout de
» me conduire de la manière que le doit un sol-
» dat qui a de l'honneur, de la fidélité, de l'o-
» béissance, de la bravoure et de la fermeté; en
» quoi je prends Dieu tout-puissant à mon aide.»

C'est bien! c'est bien! s'écria Paul, *avec des gens comme les émigrés, on n'a pas besoin de serment, je le sais. Ils en ont fait un à l'honneur qui comprend tous les autres; mais il faut la règle.*

Puis la formation du corps fut définitivement arrêtée.

Il restait sous le commandement immédiat du Prince, dont les rapports devaient être directs avec l'empereur, et il se composait de cinq régimens, faisant une division particulière de l'armée russe.

Le Prince de Condé avait le commandement du régiment noble à pied, portant son nom;

Le duc de Berry celui du régiment noble à cheval, portant son nom;

Le duc de Bourbon celui des grenadiers;

Le duc d'Enghien celui des dragons;

Et le prince d'Hohenlohe celui des fusiliers.

Ces trois corps portaient également le nom de leurs chefs.

Paul, aimant beaucoup le nouvel uniforme qu'il venait de faire adopter à ses troupes, recommanda plusieurs fois au Prince d'avoir la main à ce que la tenue fût rigoureuse. Il paraît qu'il y mettait la plus haute importance, car en se séparant de son hôte illustre, il lui répéta les mêmes paroles.

Le Prince se préparait à partir pour rejoindre ses enfans. Mais des raisons politiques l'engagèrent à demeurer encore près du puissant, du généreux Czar.

Il employa les instans que les affaires, les plaisirs de tous genres qu'on lui prodiguait, les

honneurs dont on le comblait, lui laissaient de libre, pour visiter plusieurs fois un personnage auguste, exemple vivant des caprices de la fortune, et révélant à l'Europe que, chez Catherine II, l'ambition, l'intérêt d'état, l'avaient toujours emporté sur les sentimens les plus doux, l'infortuné Stanislas Poniatowski, roi de Pologne détrôné.

L'amour avait ceint sa tête d'une couronne ; la politique, plus forte qu'une tendre affection, la lui avait ensuite arrachée.

Ou plutôt, dans l'instant même où Catherine paraissait ne céder qu'à la jouissance de faire briller l'éclat du diadême sur le front d'un homme qu'ellse diait adorer, ses profonds calculs le désignaient en secret pour en faire l'instrument passif de l'agrandissement de l'empire des autocrates, aux dépens du pays autrefois si bien défendu par les Jagellon et les Sobieski.

Stanislas, homme d'esprit et lettré, élève de l'école philosophique, mais n'en partageant pas toutes les erreurs, courtisan agréable, d'un caractère doux, d'une politesse exquise, d'une figure noble et expressive, issu d'une noble famille, n'était pas indigne de tenir le sceptre du royaume et de la république polonaise. Mais il n'avait ni assez de talent, ni assez de fermeté

d'âme, ni assez de force physique, ni assez de consistance personnelle, pour savoir rompre des liens qui l'unissaient à la souveraine dont il payait les faveurs par l'esclavage; pour se dire qu'un bienfait acheté par l'avilissement n'est plus un bienfait; pour oublier tout autre intérêt que celui de l'état dont il prenait les rênes; pour repousser toute demande insultante à la dignité de son peuple, toute protection qui ne serait qu'un asservissement déguisé, pour comprimer les partis, en imposer à une noblesse turbulente et factieuse; protéger et défendre les dernières classes si utiles par leur industrie; et confondre toutes les opinions, toutes les prétentions dans un seul désir, la gloire et l'indépendance de la patrie ranimée.

Après avoir vu deux fois mettre en pièces des provinces où son autorité fut toujours contestée; après avoir vu s'écrouler sous ses pieds le trône de Casimir-le-Grand, quand il voulait, comme ce prince, donner aux cultivateurs le bonheur et des droits, il était venu se consoler de la perte d'une grandeur qui ne lui causa que des maux, dans un palais que Paul Ier. lui avait fait préparer sur les bords de la Newa, immédiatement après la mort de Catherine, dont la rigueur ne se laissant attendrir par au-

cuns souvenirs de ses anciennes liaisons avec ce misérable Monarque, l'avait relégué tristement à Grodno.

Sa cour, car il possédait le simulacre de la royauté, présentait une très-grande pompe. Il en avait encore augmenté la magnificence pour recevoir le Prince de Condé.

L'entrevue ne pouvait manquer d'être touchante. C'étaient deux victimes d'un pouvoir bien dissemblable, qui s'embrassaient sous le toit d'un maître qu'elles n'avaient point choisi librement: l'une avait succombé sous l'abus de la puissance des rois; l'autre était proscrite par l'abus de la puissance populaire. Quel sujet de méditations!

Le roi de Pologne, car on donnait toujours ce titre à Stanislas, le caractère imprimé sur une tête couronnée étant indélébile, donna un dîner superbe au Prince, pour lequel il avait réuni les émigrés de marque qui se trouvaient en grand nombre à Pétersbourg, et l'on ne sut ce qu'admirer le plus de la prodigalité *, ou des continuelles attentions de l'auguste personnage.

On remarqua qu'il était servi avec plus de cérémonial même qu'à Varsovie; et réellement Paul avait voulu lui conserver tous les attributs,

* On y mangea une soupe au sterlet, poisson très-recherché, qui coûtait plus de quinze cents francs.

les prérogatives attachés à la personne d'un souverain.

L'étiquette qu'on suivait au *Palais de marbre*, c'était le nom de son habitation, était semblable à celle observée chez le Czar. Dans tous les lieux, dans toutes les cérémonies, Stanislas se plaçait immédiatement après l'empereur. Ce généreux traitement fait beaucoup d'honneur à Paul; il atteste dans cet empereur de bonnes et de grandes qualités.

Les bals, les concerts, prenaient toutes les soirées du Prince de Condé, la journée étant employée à recevoir et à rendre des visites. Une grande partie des nuits se passait à faire sa correspondance. Craignant de ne pouvoir pas tenir à ce régime, qui le fatiguait plus que les bivouacs et les combats, il obtint de l'empereur la liberté de vivre suivant son goût, et de prendre quelques jours de repos.

Mais le Czar, dont les élans d'amitié demandaient une fréquente communication avec ceux qui en étaient l'objet, vint dès le surlendemain interrompre la retraite du Prince, pour lui causer la plus aimable surprise.

Il lui remit les drapeaux, les étendards destinés à chacun des corps émigrés, et cette cérémonie se fit avec un grand éclat. Ils furent

portés triomphalement au palais de Tauride, par des gentilshommes assis dans des traîneaux attelés chacun de huit chevaux blancs, caparaçonnés de superbes draps rouges, garnis de lames d'or. Le Prince de Condé précédant ce magnifique cortège, et tenant à la main le drapeau de son régiment, fut salué par toutes les femmes, qui s'étaient mises aux fenêtres pour jouir de ce spectacle nouveau. Dans tout le trajet, les tambours des postes battirent au champ; et la pompeuse réunion entra au palais devant la population de la ville entière, que cette majestueuse singularité avait attirée sur ce point. Ces guides de l'honneur et de la bravoure furent déposés religieusement dans le cabinet du Prince.

Par un raffinement de délicatesse, comme gage de bonne intelligence entre le Roi de France et l'empereur de Russie, celui-ci avait voulu que ces enseignes continssent les armoiries des deux états, en deux écus unis; et pour que ces marques d'amitié fussent complètes, l'étoffe des drapeaux des régimens de Condé et de Bourbon était de couleur isabelle bordée d'amaranthe, et relevée par des glands, des franges, des paillettes en argent et par des lames polies.

Les jacobins de Paris, même tous les gens aux gages du Directoire, à qui les journaux étran-

gers apprenaient ces détails, en séchaient de dépit. Croyant que la France et la république étaient tout au monde, ils ne pouvaient pas concevoir qu'il y eût ailleurs une telle magnificence. Surtout, ils ne comprenaient pas comment un homme, proscrit par les républicains, pouvait vivre aussi splendidement. Ils croyaient, de bonne-foi, que par-tout on devait refuser *le feu, l'eau et même la terre*, à un homme frappé d'anathème par le peuple français.

Qu'auraient-ils donc dit, s'ils avaient vu de leurs propres yeux l'attitude du Prince de Condé dans la première capitale du nord ! Chacun de ses pas aurait excité leur rage; car il avait plutôt l'air d'un souverain au milieu de ses états, que d'un fugitif recevant l'hospitalité.

Paul ne savait plus mettre de bornes à sa magnificence envers le Prince. Ne le trouvant pas bien placé au palais de Tauride, il lui avait acheté un des plus beaux hôtels de Pétersbourg, qu'il avait fait meubler avec une véritable profusion, quoique les appartemens le fussent déjà en partie, cette maison ayant été habitée précédemment par le prince de Czernicheff; et sur la porte, on plaça un marbre noir avec cette inscription en lettres d'or : *Hôtel de Condé*.

Pour que rien ne manquât à cette galante-

rie, les titres d'acquisition et de transmission, enfermés dans une boîte d'ébène et de nacre, furent déposés sur la cheminée de la chambre à coucher du Prince, qui se trouva de la sorte demeurer chez lui, et propriétaire d'une superbe habitation sur les bords de la Newa.

A ce don d'un haut prix, le Czar joignit celui de la croix de St.-André, et depuis, il lui fit accepter le grand prieuré de Pologne, de l'ordre de Malte, quand cette île tomba au pouvoir des Français, par un événement que je raconterai plus bas.

Toutes les personnes de la suite reçurent aussi des marques de son estime, et il fut au comble de la joie, quand il vit arriver le duc d'Enghien, qui venait rendre compte au Prince de la route longue, pénible, faite par l'armée qui se trouvait enfin cantonnée dans la Volhinie, à Dubno, à Lukco, et dans les environs, à quatre cent cinquante lieues de Pétersbourg, et à près de cinq cents de Paris.

Il s'entretint long-temps avec ce jeune héros, et le présenta le plus obligeamment du monde à l'impératrice, aux grands-ducs, aux grandes-duchesses et à toute sa cour.

Il se préparait même à donner de grandes fêtes pour célébrer le séjour de ce digne petit-fils du

Grand-Condé, lorsque la mort subite du roi Stanislas mit, par étiquette, la cour en deuil.

Les obsèques se firent selon le cérémonial usité en Pologne, et l'on y joignit une partie de celui mis en usage au décès des Czars. Le Prince de Condé crut devoir y assister, et versa des larmes sincères sur la tombe d'un monarque qui s'était toujours montré l'ami des Français.

Le temps pressait cependant et forçait le Prince à rejoindre ses compagnons d'exil. Dans une dernière entrevue avec l'empereur, il lui demanda la permission de se rendre près d'eux. Plusieurs raisons l'y déterminaient. Le besoin de revoir ses troupes, et quelques symptômes dans la conduite de Paul, qui lui faisaient craindre le changement de ses dispositions bienveillantes. En ces sortes de cas, l'absence est le meilleur préservatif de la lassitude, du caprice, et d'une rupture.

En quittant Pétersbourg, le Prince emporta dans son cœur une vive reconnaissance pour l'empereur, pour l'impératrice, dont les bontés, la générosité n'avaient point d'exemple dans l'histoire.

Il prit aussi la plus haute idée du grand-duc Alexandre. Les nobles qualités dont ce jeune Czarowitz a donné tant de preuves à l'Europe et

à la France, déjà se développaient au contentement de tous les Russes, qui voyaient dans lui le prince destiné à consolider l'œuvre de Pierre-le-Grand. Le Prince en fit l'observation, et il quitta les bords de la Baltique après avoir reçu de Paul le baiser d'adieu.

Départ du Prince pour Dubno.

On était au commencement de mars. La neige, qui couvrait les chemins, ne lui permit pas de se servir d'autres voitures que de traîneaux. Soixante ou quatre-vingts chevaux portaient ses bagages; et grâce aux fourrures et à la vîtesse de la course, il ne s'aperçut pas de la rigueur de la température.

Si plusieurs voyages en Russie, publiés depuis quelque temps, n'avaient point répété, l'un après l'autre, des descriptions qui, aujourd'hui sont connues de tout le monde, je peindrais tous les petits incidens de cette longue route du Prince. Comme ce serait entrer dans des détails superflus, je me contenterai de dire que le chant continuel des postillons russes le récréa beaucoup, et qu'il remarqua que cette nation avait un grand goût pour la mélodie; car il est difficile de rencontrer quatre paysans réunis sur les chemins ou dans les cabarets, sans les entendre entonner des cantiques ou des chants joyeux.

Le Prince prit le chemin de Luga, se dirigeant sur Witespk, Mohilow, lieux célèbres depuis par le passage des troupes de Bonaparte. Et après avoir traversé le Dnieper, il arriva, au bout de vingt-deux jours de marche, à Dubno en Volhinie, où devait être placé son quartier-général.

Le duc d'Enghien, qui revenait avec lui, faillit, trois ou quatre fois, de tomber de son traîneau et de se blesser grièvement; mais il en fut quitte pour la peur. En se relevant, il dit, par plaisanterie : *que cette chute l'avait plus effrayé qu'un coup de canon; car vraiment il ne se souciait pas de mourir ainsi sans gloire.*

Dans les premiers jours du voyage, la conversation roula entre les deux princes, sur le caractère de Paul, sa générosité, ses habitudes, sur sa magnificence extrême dans certaines occasions, sur sa parcimonie dans d'autres, sur sa simplicité de mœurs, et par contraste, la hauteur avec laquelle il traitait quelquefois les boïards; enfin sur sa sévérité, son indulgence, et tous les disparates que ses meilleurs amis ne pouvaient pas dissimuler.

Le prince fit remarquer à son fils, qui partageait l'opinion assez légère de plusieurs Français à l'égard de ce souverain, que si Paul descen-

dait dans des recherches trop minutieuses peut-être, il résultait toujours un bien de cette multitude de soins qui paraissaient signaler une petitesse d'esprit, au premier coup-d'œil, puisqu'aucune armée de l'Europe n'était aussi bien disciplinée que celle de Russie; et que les ministres, dans toutes leurs attributions, se gardaient bien de négliger, comme dans certains états, les affaires publiques dont ils avaient le maniement. Enfin, ce qui faisait l'éloge de Paul aux yeux du Prince, et ce qu'il donna comme le plus bel exemple à suivre par tous les hommes placés, non-seulement à la tête des empires, mais à celle des administrations, c'est que ce souverain se rendait accessible à chacun, et recevait les plaintes, les observations, les remontrances même de tous ses sujets.

Il convint que l'empereur pourrait cependant mettre moins d'importance aux évolutions de la parade *. Il dit qu'il pourrait se dispenser de for-

* Je ne voulais point d'abord raconter les singularités de la garde montante à Pétersbourg, sous le règne de ce prince; mais comme elles font partie des nombreuses bizarreries qu'on lui a reprochées, j'en donnerai ici une courte description. La *Wacht-Parade* devait rigoureusement défiler tous les jours à dix heures, tel temps qu'il fît. L'empereur y faisait toutes les manœuvres qu'il avait imaginées; l'officier qui saisissait le mieux

cer tous les habitans de Pétersbourg à se mettre les pieds et les genoux dans la boue, à son passage ; en ajoutant que les choses n'en iraient pas plus mal pour cela ; mais il observa que ces marques de respect étaient presqu'habituelles au peuple russe, et faisaient partie de ses mœurs nationales, puisque Pierre Ier. avait été obligé d'infliger des peines à ceux qui se prosternaient devant lui.

Il passa de l'empereur à l'impératrice, que le duc d'Enghien n'avait, en quelque sorte, fait qu'entrevoir, puisqu'elle venait d'accoucher du grand duc Michel, la veille du jour où il lui

sa conception était comblé de faveurs. Tout se compassait avec une extrême précision. Malheur au capitaine ou au lieutenant qui, dans la marche, ne levait pas le pied jusqu'à la ceinture ! c'était la hauteur du pas. Malheur au chef dont le corps n'avait pas sévèrement la tenue nouvellement prescrite, et qui, pour le dire en passant, déplaisait fort aux troupes, dont la totalité regrettait l'ancien uniforme, plus beau, plus noble, que le vêtement étroit imaginé par Paul ! Il fallait encore entourer le drapeau avec un saint respect. L'empereur en était le dépositaire, et le pliait lui-même. Enfin, le souverain, les grands-ducs, les généraux devaient, chapeau bas, rester au *défilé* de la parade ; et quelquefois ils portaient sur la tête un haut bonnet de neige amoncelée. Tel était Paul. Chaque homme a ses travers.

fut présenté, et il lui parla du ton d'un véritable enthousiasme, en lui peignant les grâces, la bonté, les qualités du cœur et de l'esprit de cette illustre souveraine.

Son amabilité savait tempérer à propos les emportemens de son mari; sa gaîté, sa noblesse, sa pompe, rendaient la cour très-agréable, et le Prince entra dans un long et touchant récit de tout ce qu'elle avait fait pour les émigrés réfugiés à Pétersbourg, et de toutes les marques d'intérêt qu'elle lui avait prodiguées particulièrement, ainsi qu'aux personnes de sa suite.

Passant à des observations générales, il s'entretint encore avec le duc sur les forces militaires, le mécanisme du régime intérieur, la législation, les projets, et les destinées futures du vaste empire des Czars. Toutes ces réflexions étaient empreintes du coin de la plus haute sagesse.

Jamais le Prince ne laissait échapper l'occasion d'instruire, d'éclairer son fils, sur les hommes et sur les choses. Les longues werstes qui séparaient Pétersbourg de Dubno, la lui fournirent souvent.

Le Prince n'avait eu qu'à se louer, pendant son trajet, des ordres donnés par Paul et de tous les égards, de tous les soins d'un assez

grand nombre de seigneurs russes et polonais qui se firent un honneur de le recevoir dans leurs châteaux.

Quelques-uns d'entr'eux qui lui avaient été présentés à Paris ou à Chantilly ; d'autres qui l'avaient vu dans ses campagnes du Rhin, ne savaient comment exprimer tout le plaisir qu'ils éprouvaient en le possédant.

Ces rencontres lui furent fort utiles ; car, malgré les ordres de l'empereur, on ne jouissait pas de toutes les commodités de la vie ; et si l'on courait avec la rapidité de l'éclair, ce qui plaisait beaucoup au Prince, pressé de se rendre au milieu de ses compagnons, par compensation malheureuse, on ne trouvait pas toujours de quoi manger dans les prétendues auberges. Il faut, en Pologne, qu'un voyageur porte sa nourriture avec lui, s'il ne veut pas mourir de faim ; et si l'on dépasse un marché sans s'approvisionner, comme les villes et les villages sont extrêmement éloignés l'un de l'autre, on court grand risque de ne manger qu'au bout de vingt-quatre heures.

Le lecteur sera bien aise de connaître la nouvelle habitation du Prince.

Dubno n'est pas une grande ville ; mais c'est une des mieux bâties de la Pologne, où l'on sait

qu'après Varsovie, Cracovie, Lemberg, Wilna en Lithuanie, il n'existe point de cités bien construites. Encore celles dont je viens de parler ne peuvent-elles guères se comparer aux belles cités de France, d'Allemagne, d'Angleterre, et encore moins aux villes d'Italie.

Celle de Dubno appartient au prince Luborsmiski. Elle est assez régulièrement bâtie; les habitations, dans quelques rues et dans quelques places, sont contiguës et alignées, rareté dont on s'étonne en Pologne et en Russie, où presque toujours d'immenses terrains les séparent. Description de Dubno.

Le château est fortifié à l'antique, les fossés en sont larges et profonds, les courtines et les bastions sont en bon état; et cette petite citadelle pourrait se défendre contre une surprise. Les logemens de l'intérieur sont vastes, propres et commodes.

Beaucoup de maisons d'une assez jolie apparence et fort bien distribuées, se trouvent dans ce chef-lieu, où la noblesse se rassemblait autrefois aux diétines, et pour régler les intérêts de la province. Malgré ces avantages, on n'y est pas exempt de l'effroyable incommodité dont tous les voyageurs se plaignent, quand ils ont séjourné dans les villes du nord qui ne sont point capitales. Un lac de boue ayant parfois plusieurs pieds

de profondeur, couvre sa surface. Le premier soin du Prince de Condé fut de faire nettoyer les passages nécessaires, et d'y placer des madriers comme cela se pratique quand on veut marcher à pied sec. C'est la manière de paver du pays; elle serait un peu chère en France.

Le Prince fut magnifiquement établi dans ce château; et son appartement, meublé à la française, offrait l'aspect le plus gracieux.

Ses domestiques étaient nombreux, sa table toujours abondamment servie.

Retour du Prince au milieu de son armée.

Il n'eut rien de plus pressant, en arrivant, que de se faire rendre compte de la marche de son armée; et il apprit avec joie, qu'un aussi grand trajet n'avait point excédé de fatigue des troupes qui savaient se conformer aux vicissitudes, et dont le moral faisait toute la force.

Le corps, après avoir quitté le territoire autrichien, avait passé le Bug le 1er. janvier; et dès qu'il avait mis pied sur le territoire russe, le commissaire du Czar lui avait fait prêter, avec les cérémonies d'usage, le serment dont j'ai rapporté la formule plus haut.

Au milieu d'un vaste carré, la musique ayant joué long-temps des airs russes et français, le serment fut lu trois fois; ensuite, un aumônier ca-

tholique fit une prière au pied d'un autel dressé sur un tertre, et les officiers répétèrent tous le mot *je le jure*, tandis que les soldats tenaient la main levée.

Dans cette promesse, où la patrie française, ni le Roi de France n'étaient point oubliés, puisque c'était pour eux et dans leur intérêt que les émigrés se trouvaient sous les drapeaux de Paul; il n'y avait pas un terme qui ne pût être avoué par l'honneur, la religion et la fidélité.

Des bords du fleuve, l'armée avait continué sa route par Kladniew, Ustiluck, Vlodzimir, Lotkatzé, Torschin et Lutzko.

Les émigrés n'eurent qu'à se louer, pendant ce long voyage, des procédés du prince Gortzchakoff, qui ne ménagea, qui n'oublia rien pour que tous les besoins fussent amplement satisfaits. En suivant les ordres de son souverain, il paraissait céder aux propres mouvemens de son cœur. Depuis, sa conduite ne fut pas la même; mais peut-être dût-on ce changement à quelques inconséquences, et plus encore à son instinct de courtisan, qui, lui ayant fait remarquer du refroidissement dans le zèle et dans l'amour de Paul pour les exilés, lui conseilla de prendre l'avance, et de flatter, par un manque d'égards assez prononcé, cette nou-

velle disposition de son maître, qui n'avait point échappé à ses yeux, quand on ne s'en doutait encore nulle part.

Le Prince voulut passer la revue de son corps. Il le devait par une double obligation. Comme chef français de cette armée française, et comme inspecteur-général au service de S. M. l'empereur de Russie, tous les régimens étant à la solde de ce monarque.

Mais, avant que de le voir de nouveau entre les rangs de ses braves, revenons à cette patrie dont il a toujours suivi attentivement l'état politique, tant par ses correspondances que par les papiers-nouvelles, et par ses conférences avec les ministres de Russie ou ceux des autres puissances qui se trouvaient à Pétersbourg.

Suite de l'état de la France.

Les espérances qu'avaient données les élections royalistes de 1797, s'étaient en partie réalisées. Les députés aux conseils avaient été choisis dans le sens du plan adopté par le duc de la Vauguyon et par le Prince de Condé. Alors le Directoire, attaqué violemment, s'aperçut bien qu'il avait à défendre son existence. Barras, devenu sur-tout le point de mire des dénonciations générales et de l'animadversion publique, sentit qu'il fallait vaincre dans cette circonstance, comme au 13 vendémiaire, ou descendre de la

sommité du pouvoir, par une chute mortelle.

Une scission bien prononcée se remarquait au Luxembourg. Le directeur Barthélemy, qui avait succédé à un des directeurs sorti par la chance de l'urne, appuyait le mouvement royaliste et les résolutions des conseils. Carnot, qui s'était distingué par une grande modération, et dont la conduite dans ces circonstances faisait oublier son crime, sans se joindre entièrement à Barthélemy, s'était mis cependant en opposition avec ses trois autres collègues. Il voulait une république avec de bonnes lois, et du désintéressement dans ses chefs. Ce fut toujours sa chimère, et si elle ne peut excuser une irrémissible faute, elle prouve que cet homme de génie s'est laissé dominer par les rêves d'une société idéale, plutôt que de se livrer à l'observation de nos mœurs, de notre caractère, de nos faits historiques, et sur-tout de l'état de corruption où nous sommes parvenus.

Au milieu de cette division, un seul chemin était ouvert aux deux partis. Ce n'était plus par des discours, mais par la force qu'il fallait l'emporter.

Pichegru, que ses compatriotes avaient porté au conseil des cinq cents, et qui, investi du pouvoir d'inspecteur de la salle, c'est-à-dire de tout

le maniement des finances du corps législatif, de la direction de sa garde, venait d'être averti qu'on préparait au Luxembourg un coup d'état.

Déjà Bonaparte avait écrit du fond de l'Italie une lettre foudroyante, et menacé de venir avec son armée pour punir et écraser ceux qui voulaient le rétablissement du pouvoir d'un seul. Il disait que son sang bouillonnait d'indignation à l'idée d'une monarchie et de la royauté; il montrait pour la république un dévouement qui semblait dégénérer en fanatisme. Ces forfanteries n'avaient point intimidé Pichegru, qui, proposant d'enlever le Directoire à la tête de six cents hommes, répondait du succès, et de délivrer la France de la tyrannie des *altesses républicaines*.

Le 18 Fructidor.

Malheureusement ses collègues dans l'inspection de la salle, se montrant trop timides pour un pareil coup-de-main, préférèrent entrer en explications avec le Luxembourg.

Le général commandant Paris lui donna sa parole d'honneur qu'il respecterait les Conseils, et qu'il refuserait d'obéir à tout ordre d'en violer l'enceinte; et la nuit même de cette parole donnée, les députés étaient arrêtés, condamnés à la déportation dans les déserts de Sinnamary! Avec Pichegru et le directeur Barthélemy, on

vit traîner au port où ils devaient s'embarquer, le vieux et respectable Murinais. Laharpe, sans être député, fut compris dans la proscription.

Richer-Sérisy voulant fuir dans les rochers de la Suisse, fut lâchement livré par le gouvernement de Bâle, que le directoire ne ménagea pas davantage à quelques semaines de-là, et la terreur sembla reprendre son empire pendant quelques jours.

Carnot, s'étant heureusement éclipsé, put se soustraire aux coups des vainqueurs, et le régicide Merlin prit sa place à côté de Barras.

Le Directoire, qui avait ainsi triomphé aux yeux des Parisiens, fier de son attitude, l'était devenu encore bien davantage, en publiant la paix entre la république et l'Autriche; et voulant se venger de la grande Bretagne, ou plutôt se donner l'air de la menacer, il avait ordonné la réunion de plusieurs milliers de soldats sur les côtes de l'ouest, sous le titre *d'armée d'Angleterre*. Pour assurer le succès de cette expédition, il en donna le commandement à Bonaparte. Mauvaise pasquinade politique, véritable parade maritime, ridicule épouvantail, dont on riait à Londres, dont tout le monde se moquait en France, et qu'on vit cependant renouveler dans la suite, par ce conquérant qui,

dans sa folle ambition, croyait tout possible au nombre des hommes et à la force ; mais qui ne calculait pas plus que le cabinet du Luxembourg, la résistance d'un élément sur lequel ses cohortes innombrables ne pouvaient pas manœuvrer, comme sur les bords du Danube, ou de la Vistule.

La gloire de ce vainqueur de l'Italie était au comble ; et pour être juste, je dirai que ce fut peut-être là seulement qu'il mérita le titre de grand homme, parce qu'il fit des choses très-difficiles avec de petits moyens, et que dans ses campagnes postérieures, ses ressources étaient presqu'au-dessus de ses entreprises.

On ne parlait que de lui décerner des couronnes, de le récompenser largement, même de lui concéder pour quatre millions de terres nationales.

Les pentarques feignaient d'entrer dans cet élan de la reconnaissance du parti révolutionnaire; mais au fond ils redoutaient et n'aimaient point ce général. Le sentiment secret de la conservation leur faisait appréhender l'éclat et l'ascendant du pouvoir militaire. Ils ne doutaient pas qu'un jour viendrait où la pourpre directoriale serait obligée de se retirer devant la force du sabre. Dans cette conviction, ils employaient

tous les moyens pour reculer cette fatale époque.

Le Milanais, soustrait au pouvoir de l'Autriche, s'était constitué en république cisalpine, et Bonaparte, le créateur de cet état, voulait en paraître le législateur. Cette prétention n'avait fait qu'accroître la crainte que sa renommée et son ambition inspiraient aux Cinq.

A dire vrai, les généraux français se comportaient en despotes au milieu de l'Italie subjugée. Ils ne s'étaient pas contentés de dicter à la république naissante de Lombardie, tels statuts qu'il leur avait plu, ils intimaient des ordres au grand-duché de Toscane, à Parme, à Rome, à Naples, et les menaçaient de la guerre, si leurs gouvernemens n'obéissaient pas.

Les pentarques trouvèrent alors expédient, pour leur propre sûreté, d'appeler Bonaparte à Paris; et après l'avoir comblé de caresses, ils lui suggérèrent adroitement l'idée d'une conquête lointaine, en lui laissant pressentir qu'il pourrait peut-être y former un état indépendant dont il serait le chef. Ils n'osaient pas prononcer le nom de roi; mais ils persuadèrent à son orgueil qu'avec le titre de président, il pourrait obtenir le pouvoir suprême. C'était l'envahissement de l'Egypte qu'ils lui présentaient comme facile, au moyen d'une flotte capable de proté-

ger le débarquement ; mais ce projet, présenté d'une manière timide au général, ne fut encore qu'ébauché. Ce n'était que plus tard, que le goût de Bonaparte, porté aux tentatives hasardeuses, devait l'embrasser avec ardeur.

Pendant ce séjour du guerrier en France, le machiavélisme directorial, qui voulait la destruction du pape, pour servir la nouvelle religion théophilanthropique, était accusé d'avoir fait assassiner à Rome le général Duphot, afin de trouver un prétexte d'hostilités contre le souverain pontife. Ne désirant aussi que de pressurer le trésor de Berne, il saisit le prétexe du meurtre d'un officier français, qui traversait la Suisse, pour se mettre en hostilité contre cet état.

Tous ces événemens se passaient sur la fin de 1797. En même temps il y avait des troubles dans plusieurs départemens du midi ; la chouannerie se réveillait à l'ouest, et la situation intérieure du Directoire ne s'améliorait pas.

Pour remonter l'opinion républicaine, le cabinet du Luxembourg avait fait célébrer, par une fête impie, la mort de Louis XVI, et pour tromper le peuple sur ses intentions pacifiques, il avait envoyé des ambassadeurs à Rastadt, afin de traiter, en apparence, avec l'Autriche et l'Em-

pire, de beaucoup de choses concernant l'Allemagne et l'Europe entière.

Au milieu de ces négociations, le trône pontifical tombait, et les factieux des bords du Tibre rétablissaient la soi-disant république romaine. Ainsi, les états démocratiques s'élevaient de toutes parts au-delà des Alpes, et le peu de princes qui demeuraient debout dans cette contrée, avaient bien sujet d'être effrayés.

Le gouvernement papal détruit.

Les préparatifs pour la descente en Angleterre, se faisaient toujours très-activement. Au train dont ils se pressaient, on aurait pu penser que le Directoire croyait à la possibilité d'une invasion dans cette île.

Brune et Schatswenbourg entraient alors dans l'Helvétie, et punissaient cette république par d'énormes contributions, par des vexations de tout genre, d'une fausse politique suivie trop long-temps. Ce peuple payait cruellement les erreurs où l'appât de l'or et des avantages commerciaux, résultant de sa neutralité, l'avaient entraîné, au point même de lui faire oublier son ancienne fidélité aux alliances. Si, s'armant à propos pour venger la mort de leurs braves massacrés au 10 août, Berne et les autres cantons eussent servi la cause des princes, si, un an après, les Lyonnais en eussent obtenu des

La Suisse est est envahie.

secours efficaces, ou Louis XVI n'aurait point péri sur l'échafaud, ou, dès le milieu de 1793, l'armée de Condé se fût introduite en Alsace, en Franche-Comté, en Lorraine, et la patrie de Guillaume-Tell n'aurait pas subi le joug de Brune, ni payé le tribut à la rapacité des commissaires du Directoire, *Grugeon*, *Forfait et Rapinat.*

Mais encore une fois, à Paris et dans les départemens, les pentarques étaient loin d'en imposer comme au dehors. De nouvelles élections se préparaient sourdement, de façon à l'inquiéter beaucoup. Il prétendit un instant donner le change à l'opinion, et persuader aux Français que les babouvistes ressuscités se rendraient maîtres des nominations. Ce n'était qu'une ruse dont le motif fut bientôt deviné. Il chercha d'autres prétextes pour dissimuler l'influence des royalistes que le 18 fructidor n'avait point abattus, l'on méprisa les alarmes qu'il voulait donner. Vainement il eut recours aux plumes de quelques écrivains qui, à l'heure où je parle, ont fastueusement le mot de liberté à la bouche ; en vain il s'en fit des auxiliaires, pour soutenir son despotisme, et démontrer la nécessité de briser les presses, d'enchaîner les mains, et de bâillonner les citoyens ; l'ascendant de l'esprit public l'emportait sur les gouvernans,

sur toute la dialectique de leurs pamphlétaires et de leurs journalistes gagés.

Tel était l'état de la république française, quand le Prince quitta Pétersbourg; et deux jours après son arrivée à Dubno, il reçut un paquet de Paris, qui, en lui confirmant tous ces détails, lui en donnait d'autres plus importans encore.

On lui annonçait que les royalistes, s'étant groupés plus étroitement que jamais, préparaient une députation qui serait à peu près toute dans le sens de 1797; et que l'opinion se prononçait à un tel point, que les efforts des agens publics ou secrets du Directoire, ne serviraient qu'à donner plus de force au parti des gens de bien, contre les menées d'un gouvernement tout-à-fait déconsidéré.

Le Prince reçoit des lettres de France, très-importantes.

En effet, on ne tenait compte aux Cinq d'aucune de leurs victoires; seuls ils se couronnaient de lauriers. La masse du peuple regardait les bouleversemens de Rome, de Milan, de Berne, comme autant de crimes; et toutes ces conquêtes, dont se paraient les gouvernans du Luxembourg, ne paraissaient utiles qu'aux yeux de leurs employés, à ceux des acquéreurs de biens nationaux qui croyaient y voir une garantie dont ils avaient besoin; et aux révolutionnaires qu'elles tranquillisaient un peu sur le

redoutable avenir, mais dont le nombre devenait chaque jour plus petit.

Le fidèle marquis de Laporte avait passé le Rhin, déguisé sous des vêtemens de voiturier, et il était venu mettre, de sa main, ces lettres à la poste de Calsruhe. L'infatigable Fauche-Borel, qui avait fait plusieurs voyages en Franche-Comté, informait également le Prince de l'heureux essor que reprenait l'opinion un instant comprimée. Tout donnait donc aux émigrés la certitude que le parti des Bourbons se releverait un jour.

Le Prince se livrait à cette douce espérance, qui fut trompée cependant, car les conseils furent composés d'hommes mixtes, lorsqu'il vint s'entourer de ses chers enfans, de ces émigrés dont il ne s'était séparé qu'à regret.

Joie des émigrés en voyant arriver le Prince à Dubno.

L'arrivée du chef fut pour tous les cantonnemens un jour de fête. On avait été longtemps sans recevoir de ses nouvelles; on jouit avec délices de sa présence.

L'inspection se fit dans le plus grand ordre et avec le plus minutieux examen, pour se conformer aux vues de Paul. Car on l'avait bien averti d'y faire une scrupuleuse attention, l'empereur entrant dans les plus petits détails, et vérifiant lui-même les contrôles des hommes

et du matériel de tous les corps de son immense armée.

Celle de Condé, qui ne pouvait que se louer de la conduite des commissaires et des autorités russes, se trouvait ainsi distribuée :

Etat de l'armée en Pologne.

Les deux régimens nobles à cheval, le corps des chevaliers de la couronne et la compagnie de volontaires nobles d'Etienne de Damas, avaient été incorporés et formaient le régiment noble à cheval de Berry; ce prince en ayant été nommé chef par S. M. I.

Son état-major était établi à Lotkatzé.

Le régiment de dragons d'Enghien, composé des débris des régimens Dauphin, de Noinville, de Baschy, de Carneville, des soldats d'Etienne de Damas, et des hussards de la légion, avait son état-major placé à Lutzko, où se fixa le duc d'Enghien.

Le régiment des chasseurs nobles, dont le Prince de Condé était le colonel, ayant pris, avec la formation russe, le nom de *régiment noble à pied de Condé*, réunissait tout son état-major à Wlodzimir.

Le régiment des grenadiers de Bourbon, amalgamé avec les régimens de Bardonnenche, de Damas, de Montesson, de Lascaris, et de l'infanterie de la légion, avait pour chef le duc de

Bourbon qui se trouvait alors en Angleterre.

Son état-major était établi à Lutzko, et celui du régiment d'Hohenlohe, à Kowel, chef-lieu du district qui lui avait été assigné.

Le Prince trouva donc ses enfans parfaitement établis.

Agrémens qu'elle y trouve.

Ils s'étaient arrangés de manière à rendre leur séjour le plus agréable possible.

Les juifs du pays avaient entrepris de décorer l'appartement de plusieurs cavaliers et chasseurs nobles. Des hangars, des granges, des cabanes rustiques, faits avec du bois et de la terre, offraient dans leur intérieur des logemens propres, bien tapissés de papier, ou blanchis avec de la chaux. Tous ces petits agrémens, on se les était procurés à peu de frais, la main d'œuvre étant à très-bas prix dans ce pays, et les tentures venant d'Allemagne, à bon marché.

Quant à la vie animale, on pouvait dire qu'elle était à rien * : aussi une chambrée d'émigrés, en réunissant la moitié de son prêt, se donnait-elle une table plus abondamment et plus dé-

* Le lecteur ne sera pas fâché d'apprendre qu'elle énorme différence existait entre le prix des objets de première nécessité, en Volhinie, et celui des mêmes objets en France. Il pourra lui-même faire cette comparaison. Une paire de poulets gras coûtait quatre sous de notre monnaie ;

licatement servie qu'elle ne le serait en France, à un taux exorbitant.

Le Prince ne put retenir les signes non équivoques de son attendrissement. Il embrassa plusieurs de ses braves, il serra la main à un grand nombre, et en appella par leurs noms quelques-uns qu'il fit approcher de lui, pour s'informer de ce qui les intéressait : c'était un père au milieu de sa famille.

Pour satisfaire la touchante curiosité de l'armée sur les particularités de son voyage, il en fit connaître les principaux détails par la voie de l'ordre. Tous les émigrés jugèrent que son séjour n'avait pas eu seulement pour but de témoigner sa reconnaissance à Paul, mais qu'il avait fait naître l'occasion de traiter quelque grande question politique.

Il fit circuler aussi plusieurs extraits des journaux de France, pour instruire les exilés de l'état de leur pays. Par ce moyen, il les aidait à supporter les douleurs de l'absence et de l'expatriation.

la livre de bœuf, deux sous ; un énorme cochon, huit ou dix francs ; un lièvre, dix sous. Le poisson excellent ne se payait pas en quelque sorte ; le pain était de bonne qualité, quand les boulangeries savaient le manipuler. Les cuirs et le gros drap s'achetaient aussi à très-bon compte.

Le nouvel uniforme fut alors endossé par tous les régimens. Il n'était pas disgracieux, quoiqu'il parût extraordinaire; et les yeux s'y accoutumèrent aisément. J'en donnerais la description; mais le long séjour des troupes russes en France l'ayant fait assez connaître, je n'en parlerai pas davantage.

Les manœuvres commencèrent alors selon la tactique de Paul. La grande parade eut rigoureusement lieu dans chaque corps.

Le Prince de Condé n'en fut pas lui-même dispensé. Il donna, au contraire, l'exemple d'y assister, et suivit, sans oser s'en écarter en rien, les ordres de l'empereur à ce sujet.

Une belle cérémonie fut celle où les drapeaux furent remis avec un appareil solennel aux quatre corps. Le Prince y assista dans chaque cantonnement, et fit un discours, où, rappelant ce que les émigrés devaient à la bienfaisance de Paul Ier., il les invitait à l'observation de la plus sévère discipline.

Ce langage était nécessité par quelques plaintes parvenues à sa connaissance, sur des incartades et des vivacités dont les nobles et les paysans des environs avaient soufferts. Et comme il craignait qu'elles n'arrivassent aux oreilles du Czar, il cherchait à prévenir cette mortification. Malheureusement, nous verrons plus bas qu'il ne put

pas empêcher que ce monarque n'en fût instruit.

Tous ses momens n'étant pas employés aux affaires militaires, qui ne demandaient plus autant de soins que devant l'ennemi ou dans la route, il se livra de nouveau à l'étude des lettres qu'il chérissait, et le temps que lui laissait de libre sa correspondance avec Pétersbourg, Paris et les cours de l'Europe, il s'en servit pour se délasser avec les bons auteurs. Il lisait aussi tous les papiers publics, et les nombreuses brochures que ses agens lui envoyaient de France.

Ces nobles, ces utiles occupations ne le distrayaient pas de ce qu'il devait aux devoirs de la société. Il recevait les visites des grands, des Palatins, et les leur rendait fréquemment.

Toujours il avait vingt-cinq ou trente convives à son couvert; et comme il était de règle de faire des réjouissances et de solenniser toutes les fêtes et les anniversaires de la naissance de l'empereur, de l'impératrice, des grands-ducs, des grandes-duchesses, qui tous avaient plusieurs noms, il ne se passait guères de semaines qu'il ne donnât des repas où se trouvaient réunies plus de cent personnes.

Une troupe de comédiens était venue s'établir à Dubno, et souvent des virtuoses italiens

parcourant le pays, fournirent l'occasion au Prince de donner de brillans concerts.

La face de cette ville était entièrement changée. L'or, l'argent, les billets d'état y circulaient comme dans une capitale. La spéculation qu'avait faite le prince Luborsmisky, propriétaire de cette vaste et fertile contrée, en engageant le Czar à placer dans ses terres le corps de Condé, fut assurément très-heureuse. Tout l'argent du décompte anglais et de la solde journalière, y restant, devait finir par entrer dans ses coffres.

Le printemps, le commencement de l'été furent mis à profit par les gentilshommes, par les soldats capitulés, pour embellir, pour donner de l'agrément à leur séjour. On vit de toutes parts cultiver, planter. Les amas de boue, de dix pieds de hauteur, qui entouraient les rebords des fossés du château, furent tout-à-coup défrichés. Ils donnèrent, en quelques semaines, la preuve de l'excellence du terrain, dans une végétation extraordinaire. Ainsi, des jardins bien soignés, parés d'une verdure enchanteresse, succédèrent subitement à un infect cloaque.

Dans certains cantonnemens on avait obtenu, par un léger travail, une si grande quantité de légumes, de racines, que les gens du pays

étaient invités à en venir prendre librement et à discrétion.

Au milieu de ces véritables délices pour une armée, un grand vice s'introduisant au sein des corps, un mal affreux en résulta. C'était le goût effréné de l'eau-de-vie, l'intempérance incroyable avec laquelle on en usait. Il était tel émigré qui en buvait jusqu'à six *quartz*, et même dix, dans des paris insensés. Cet excès n'avait plus de bornes. On aime beaucoup les liqueurs spiritueuses dans le nord; les habitans ayant donné l'exemple, les condéens le surpassèrent bientôt.

On devait attribuer la contagion de ce défaut à l'importunité et à l'adresse des juifs qui, sans cesse, fréquentaient les logemens, les chambrées, et proposaient, sous mille prétextes, la vente de la perfide liqueur.

Cette nation forme presqu'un sixième de la population de la Pologne. C'est entre ses mains qu'est concentré tout le commerce. La ferme des impôts, le change des monnaies et des billets de banque, la vente des boissons, le débit des marchandises étrangères, tout lui appartient. Il est tel enfant d'Israël dont le portefeuille pourrait acheter cent fois la terre du seigneur dont il est le serf; mais il n'ose pas mon-

trer toute sa richesse, ou n'en jouit qu'imparfaitement.

Une observation peindra les mœurs du pays. Les émigrés, très-bien reçus dans les châteaux, par des dames charmantes, et dont l'éducation est soignée à un point inconnu en France, le français, l'anglais, l'italien, l'allemand, quelquefois l'espagnol, leur étant aussi familiers que la langue nationale, se présentaient au milieu d'un salon brillant, dans un état qui n'était pas toujours tranquille, par suite de l'usage immodéré du *chenik*, et n'en recevaient point un plus mauvais accueil. On pardonne cette exaltation inévitable après le dîné, quand elle ne va pas trop loin.

En prononçant le mot de château, plus d'un lecteur se figure de beaux et vastes édifices, comme ceux qui faisaient autrefois l'ornement des campagnes de France, ou de vieux et respectables manoirs flanqués de tours gothiques : il se trompe. On en voit bien quelques-uns ; mais ils sont extrêmement rares. Ces châteaux sont de jolies maisons que l'on prendrait, chez nous, pour l'habitation d'un riche bourgeois, ou pour le presbytère du village.

Un petit nombre est en pierre; et la plus grande partie n'est construite qu'en bois.

Entre ces murs d'une grande simplicité, sous ces toits qui n'ont rien de majestueux que parfois leur étendue', on rencontre souvent tout le luxe raffiné de Paris, les chefs-d'œuvre des arts aussi multipliés qu'à Rome, joints à la magnificence asiatique; et la réunion de toutes les douceurs, de toutes les voluptés de la vie, même de tous les caprices de la mode, frivole compagne de l'opulence.

Ce contraste surprit extrêmement le Prince dans son trajet de Pétersbourg à Dubno, notamment à Tchitzcherek, chez la maréchale de Czernichew; à Bialeskiew, chez le comte de Branicki, et chez plusieurs puissans palatins. C'est ce dont ne pouvaient se persuader les émigrés qu'après s'en être convaincus de leurs propres yeux.

La légèreté de quelques émigrés donne du chagrin au Prince.

Le désagrément que le Prince de Condé redoutait depuis quelques jours arriva. Un courrier, dépêché de Pétersbourg, lui annonça que l'empereur Paul, averti de quelques actes répréhensibles et d'indiscipline dans le corps, s'en trouvait très-irrité, et qu'il désirait qu'ils ne se renouvelassent plus.

On attribuait ce mécontentement aux lettres que lui avait écrites le prince Gortschakoff, qui, pour faire sa cour et montrer que rien ne

lui échappait, avait saisi cette occasion de faire valoir son zèle et sa vigilance.

On disait encore que quelques émigrés, se laissant aller à ce penchant épigrammatique et frondeur qui domine les Français par-tout et dans toutes les situations, avaient voulu faire passer à Paris des lettres où le caractère de Paul n'était point épargné; que ces lettres ayant été saisies à la frontière, puis remises au Czar, ce souverain avait été indigné d'un procédé si infâme et du portrait peu flatté qu'on faisait de lui. Certes, cette ingratitude aurait été monstrueuse, si elle eût existé réellement.

Quoi qu'il en soit, dans sa missive au Prince, il témoignait seulement le désir du rétablissement de l'ordre, et ne parlait pas de ces lettres interceptées.

A vrai dire, le prince Gortschakoff crut devoir, à ce qu'il paraît, beaucoup exagérer quelques fautes légères; et comme les objets grossissent dans la perspective morale, en sens inverse de la perspective physique, l'éloignement avait donné à des peccadilles l'aspect de crimes énormes.

Le Prince, qui sentait toute la difficulté de sa situation, et qui ne craignait rien tant que de voir ses compagnons se compromettre,

réunit tous les officiers supérieurs ; et après avoir délibéré, se décida pour l'avis qu'un des membres du conseil ouvrit très-sagement. Ce fut de faire publier les admonestations de l'empereur, en y joignant des menaces encore plus sévères et plus terribles, au propre nom du général en chef. Dans la certitude que chacun des émigrés craignant d'être confondu avec une poignée de turbulens, les surveillerait, les maintiendrait, et servirait à les expulser, s'il était nécessaire.

A ce sujet, on rassembla tous les cantonnemens sur un point central, et on leur donna connaissance de l'ordre suivant :

« Monseigneur (*) connaissant trop bien le » corps qu'il continue de commander, par les » bontés de S. M. I., pour douter de la façon » de penser de la très-grande majorité des officiers et des gentilshommes qui le composent, et leur rendant toute justice ; affecté » comme il doit l'être, de ce que quelques-uns d'entre eux se sont mis dans le cas d'être » justement punis, en se rendant coupables de » négligence dans le service, en manquant aux » ordres de S. M. I. qui nous comble de bien-

* On sait que tous les actes et les ordres publiés à l'armée, portaient en tête cette qualification du Prince.

» faits, veut prévenir, autant qu'il est en lui, » les punitions les plus sévères que certains in- » dividus, peu réfléchis, subiraient avec au- » tant de certitude que de justice, s'ils man- » quaient à leur serment par une désobéissance » inexcusable aux ordres de S. M. I., par une » insubordination coupable dans tout corps mi- » litaire, et par des propos, des écrits, ou des » démarches qui porteraient une atteinte fâ- » cheuse et certaine à cette estime générale » que le corps s'est acquise par tant de valeur » dans les combats, de constance dans ses prin- » cipes, et de fidélité dans son attachement à » son roi.

» En conséquence de ce qui est dit ci-dessus, » Monseigneur, d'après le vif intérêt qu'il ne » cessera de prendre jusqu'à son dernier soupir » à tous les bons sujets qui existent en si grand » nombre dans le corps, et pour se conformer » aux ordres qu'il reçoit de S. M. I., à la- » quelle aucune considération quelconque ne » l'empêchera de donner des preuves constantes » de zèle et de reconnaissance, se décide à » faire connaître ce qui suit :

» S. M. I. mande à Monseigneur *que les avis* » *qu'elle reçoit lui font croire qu'il y a dans le* » *corps même des gens inquiets*, *et que c'est au*

» *Prince de Condé à couper le mal dans sa racine même ; que c'est lui à détruire toute insubordination. S. M. I. ajoute que si elle s'en mêlait directement, les moyens qu'elle y apporterait seraient peut-être trop efficaces.* » Ces derniers mots, qui s'entendent assez, » doivent faire sentir à tous les honnêtes gens » combien il leur importe de ne pas risquer de » se rendre victimes des turbulens, s'il y en a, » en les souffrant parmi eux.

» S. M. I. écrit de plus à Monseigneur, » qu'elle compte sur lui et qu'elle le prie de » ne rien négliger pour établir dans son inspection l'ordre qui doit y exister, et pour se débarrasser de ceux qui détourneraient du service » leurs camarades. L'empereur ajoute qu'il veut » encore donner à Monseigneur une direction » générale sur les individus de son inspection.

» On sentira aisément combien cette marque » de confiance de S. M. I. impose de responsabilité à Monseigneur, et combien elle exige » impérieusement de lui, de redoubler de vigilance et de fermeté, pour réprimer et punir » quiconque s'écarterait du zèle, de la soumission, de la reconnaissance si légitimement dus » à S. M. I. C'est le devoir de Monseigneur, il » le remplira.

» Il lui est prescrit, en outre, par S. M. I., *que*
» *dès l'instant que quelqu'un sera convaincu de*
» *désobéissance, il le fasse mettre sur-le-champ*
» *hors des frontières; mais qu'aussitôt qu'il ren-*
» *contrera des personnes qui professent des prin-*
» *cipes à la mode en France, qui, sans sentir*
» *les bienfaits de S. M. I., ne cherchent à s'en*
» *acquitter que par l'ingratitude, et qui, enfin,*
» *tiendront un langage blâmable, il les fera ar-*
» *rêter sans délai et sans déférer au rang ni à la*
» *naissance du sujet dont il s'agira, et les fera*
» *conduire à Kaminieck, auprès du général*
» *d'infanterie comte de Gudowitz.*

» Monseigneur prévient que ce général a les
» ordres les plus sévères à cet égard. S. M. I.
» termine sa lettre en disant : *vous voudrez*
» *bien faire en sorte que le corps soit informé de*
» *mes dispositions, car je ne désire rien tant que*
» *de remédier aux abus sans en venir aux der-*
» *nières extrêmités.*

» Cette dernière phrase prouve combien la
» justice et la fermeté (ces deux qualités plus
» nécessaires que jamais à tous les souverains),
» sont loin d'exclure dans l'âme sensible de
» S. M. I., cette bonté de cœur si connue de
» tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher.
» Monseigneur, qui s'est trouvé à portée d'en

» connaître tout le prix, et qui a voué à S. M. I. » un attachement qui ne peut être égalé que par » celui qu'il porte à son roi, se plaît à espérer » que, d'après la connaissance qu'il donne des » intentions de S. M. I., le corps s'empressera, » par une conduite sage, soutenue, aussi zélée » pour son service que soumise aux lois de son » empire, de dissiper les nuages que les torts » très-graves de quelques individus ont pu éle- » ver dans l'esprit de S. M. I. sur la pureté du » corps en général.

» Si Monseigneur a mérité quelqu'attache- » ment de la part de ses braves compagnons » d'armes, la plus grande marque qu'ils puis- » sent lui en donner est de le mettre dans le » cas de n'user désormais que pour le bon- » heur de tous, de l'autorité qui lui est confiée, » et de pouvoir assurer S. M. I. qu'elle est stric- » tement obéie, moins par la crainte de son » juste ressentiment que par l'amour et la recon- » naissance que doivent nous inspirer ses ver- » tus et ses bienfaits. »

Cet ordre produisit l'effet que le Prince avait le droit d'en attendre. On ne vit plus aucun relâchement dans la discipline, et les germes de division, que quelques émissaires de Paris étaient venus apporter jusqu'au fond de la

Volhinie, furent étouffés sur-le-champ. La presque totalité du corps avait toujours tenu une conduite qui faisait l'admiration des Russes et des Polonais; il n'y existait donc qu'une douzaine d'insubordonnés, et comme ils n'étaient qu'égarés sans être pervertis, ce petit nombre d'imprudens rentra bientôt dans la droite ligne.

Les émigrés en voulurent beaucoup au prince Gortschakoff. Avaient-ils raison? je n'en crois rien. Cet officier ne devait-il pas veiller au maintien de l'ordre? à ce que rien ne fût fait, ni même dit au préjudice de son maître? D'ailleurs, la cour de Pétersbourg était instruite que des agens du Directoire s'étaient glissés, sous différens prétextes, dans les états russes, et pour empêcher leur introduction, à l'avenir, elle avait été obligée de porter la rigueur, jusqu'à refuser des passe-ports aux émigrés restés dans les hôpitaux de Souabe et de Bavière, au moment du départ du corps, et qui voulaient le rejoindre en Pologne. Ses envoyés dans les cours d'Allemagne avaient reçu la défense spéciale d'en délivrer aucun, et le Prince de Condé eut beaucoup de peine à faire adoucir cet ordre impératif.

Enfin, il paraît que les principes révolution-

naires avaient pénétré même dans l'armée royale : les termes du rescrit de Paul ne peuvent laisser aucun doute là dessus. Mais voici comment il faut l'entendre. Quelques gentilshommes qui avaient versé leur sang pour la cause de l'honneur, qui étaient prêts à le répandre encore, payant le tribut à l'éducation, aux vieilles habitudes, parlaient dans un mauvais sens, tandis qu'ils agissaient dans un bon. Ils argumentaient selon l'école philosophique, et se battaient bien, très-bien, pour la défense du pouvoir légitime et de la religion. Ils appelaient préjugés les institutions, les mœurs, les maximes, pour le soutien desquelles ils avaient pris les armes, supporté mille fatigues, et bravé la mort cent fois.

Inconséquences de quelques émigrés.

La cour de Russie, qui n'était point habituée aux inconséquences françaises, notait comme des jacobins, les hommes qui tenaient un pareil langage, tandis qu'ils étaient les plus mortels ennemis du nivellement : ils détestaient les crimes des révolutionnaires, auxquels ils ne pardonnaient pas sur-tout d'avoir bouleversé un ordre social dans lequel la noblesse tenait un rang distingué ; et ce dernier grief devait être un sûr garant de leur fidélité aux intérêts des rois et à leurs drapeaux.

Cette inconcevable contradiction doit étonner

aujourd'hui moins que jamais. Qui n'a pas rencontré dans les salons, dans les lieux publics, des hommes dont notre révolution terrible a détruit la fortune, le nom, la famille, et qui s'en montrent justement les ennemis les plus déclarés, ressassant les vieilles épigrammes du milieu du dix-huitième siècle, contre les cérémonies religieuses, le souverain pontife, les moines, les missions; et se croyant des gens de mérite, parce qu'ils n'ont pas su rapprocher deux idées, parce qu'ils ne sont pas encore convaincus, que c'est du mépris pour les choses saintes qu'est dérivé le mal dont ils se plaignent en jetant les hauts cris.

On trouve ces esprits faux dans deux classes bien distinctes par l'âge. Chez les vieillards qui entrèrent dans le monde à l'époque où l'on acquérait une espèce de gloire, en répétant les traits brillans de Voltaire, les déclamations de Rousseau, de Diderot, de Raynal; et parmi les très-jeunes gens qui ne prennent leur instruction que dans les éditions compactes.

Portrait du Prince Gortschakoff.

Pour revenir au prince Gortschakoff, dont la présence influa beaucoup sur la situation des émigrés pendant leur séjour en Wolhinie, tant en bien qu'en mal, c'est le cas de dire un mot de sa fortune extraordinaire, de ses goûts, de

ses qualités et de ses vices ; puisque j'aurai plus d'une occasion d'en parler, jusqu'au moment où l'armée cessera d'être au service du Czar ; c'est-à-dire, jusqu'à la fin de son existence, sur le théâtre des hostilités européennes. Ce portrait sera fait sans passion.

Cet officier moscovite avait eu un début assez brillant, et s'étant fait remarquer par son aptitude au métier des armes, il était parvenu, avec assez de rapidité, au grade de capitaine. Il était fort aimé dans son régiment ; mais l'intrigue et la jalousie de quelques officiers l'ayant noirci aux yeux de l'impératrice Catherine, lui avaient fait perdre son emploi.

De nouvelles disgrâces le suivirent en Italie, où il s'était retiré. Accusé d'avoir entretenu des correspondances contraires au bien de l'état, la Czarine avait obtenu du Saint-Père son arrestation et son incarcération au château Saint-Ange, d'où il n'était sorti qu'à la mort de l'impératrice.

Paul, qui aimait à réparer les injustices, quoiqu'il en commît lui-même d'assez grandes, quand il se laissait aller aux impressions de son esprit, plutôt qu'aux mouvemens de son cœur bon et humain, le distingua dans la foule de ses courtisans, et l'ayant attaché à sa suite, lui montra une grande confiance, en l'interrogeant souvent

sur les manœuvres militaires, sur *les temps* de la fameuse parade, que Gortschakoff entendait assez bien.

Alors il entra dans une extrême faveur, et de mince officier qu'il était peu de jours auparavant, il devint un grand personnage.

C'est au milieu de cette fortune extraordinaire qu'il reçut du Czar la mission bien honorable, je pourrais dire l'insigne distinction, de diriger toutes les affaires du corps des émigrés, et de traiter presque d'égal à égal avec l'illustre et vénérable chef de la noblesse française.

Cette marque de la confiance de l'empereur mit malheureusement Gortschakoff dans la situation de dévoiler les vices les plus honteux. Cupidité, prodigalité, mauvaise foi, entêtement, orgueil, ignorance, débauche sale et dégoûtante: tel fut le caractère et les habitudes qu'il y développa graduellement, ayant eu l'art de montrer d'abord et assez long-temps son beau côté.

On craignait à Pétersbourg qu'il ne montât de plus en plus en faveur, et qu'il ne fût bientôt le dispensateur de toutes choses; mais son éloignement rassura ceux qui connaissaient Paul, dont les affections n'étaient jamais durables, et dont la mémoire oubliait très-vîte les absens. C'était le prince Repnin, sur lequel reposait

alors tout l'attachement de ce monarque ; mais il ne devait pas jouir long-temps de cet honneur, sans qu'il ait, au reste, éprouvé une de ces chutes terribles, si fréquentes à Pétersbourg.

La Russie est le pays du monde où l'on a vu le plus de surprenantes élévations et de disgrâces cruelles. Les infortunes des Menzikoff, des Orloff, des Panin, sont présentes à la mémoire de tout le monde. Le grand Suwarow, que le Prince de Condé n'avait fait qu'entrevoir à la parade de Paul, se trouvait dans ce moment privé des grâces de son maître ; et s'il était destiné à les obtenir de nouveau, la fortune lui préparait ensuite les plus amers chagrins.

Ceux des condéens ne cessaient pas.

Les émig sont menacés la peste.

Il était dit que tous les fléaux poursuivraient les malheureux émigrés. Ce n'était point assez que des brigands eussent, en 1789 et 1790, dévasté, brûlé leurs châteaux au nom de la liberté ; que deux ans après, le sang de leurs pères, de leurs frères, eût coulé sur l'échafaud ; que leurs biens fussent confisqués, qu'un arrêt de mort les frappât indistinctement, que le sort des armes eût trahi trois fois leur bravoure et leurs espérances ; il fallait que dans un dernier refuge, accordé par la plus généreuse hospitalité, le plus redoutable de tous les ennemis menaçât

de les attaquer sans qu'ils pussent se défendre.

La peste vint entourer leurs cantonnemens. On prit toutes les précautions d'usage pour interrompre les communications avec les lieux infectés, ainsi qu'avec la Turquie, et le corps fut préservé au moyen de ces promptes mesures sanitaires.

Quelques médecins prétendirent que la maladie épidémique n'avait point le caractère, ni les symptômes pestilentiels ; et des politiques insinuèrent que déjà la cour de Russie, se préparant à s'unir à l'Autriche dans une coalition contre la France, et voulant rassembler ses troupes sous le voile du mystère, avait imaginé ce prétexte pour former un cordon impénétrable. C'était, disait-on, à la même cause qu'il fallait attribuer la défense d'accorder des passeports pour l'étranger.

En effet, déjà quelques mouvemens pouvaient faire pressentir des hostilités prochaines, quand le Prince reçut un courrier de Pétersbourg, qui lui défendait de délivrer aucuns congés.

Mariage du Duc d'Angoulême.

Dans ces circonstances, on apprit à l'armée le prochain mariage du duc d'Angoulême et de Madame, fille de Louis XVI.

Le prince en fit part à l'ordre dans les termes suivans :

« C'est avec la satisfaction la plus vivement » sentie, que Monseigneur s'acquitte de la com- » mission que le Roi lui a donnée, d'annon- » cer à la noblesse française et aux Français » fidèles, que, par les bons offices de S. M. » l'empereur de Russie, et d'après le con- » sentement de S. M. l'empereur d'Autriche, » le mariage de M. le duc d'Angoulême avec » MADAME ROYALE, est définitivement arrêté. »

Louis XVIII habitait alors le château de Mittau, où le Czar lui avait fait donner tout ce qui était nécessaire pour lui et sa cour; et le duc de Berry, qui était allé visiter le comte d'Artois, en Ecosse, écrivait d'Edimbourg, à ses compagnons d'armes, impatiens de le revoir à leur tête, qu'aussitôt qu'il aurait reçu les derniers ordres fort importans que son père avait à lui donner, il se hâterait de les rejoindre.

Cruel accident.

Un accident extraordinaire arriva dans ce temps à deux cavaliers nobles d'un des cantonnemens les plus éloignés. S'étant amusés à chasser, et la nuit les ayant surpris plutôt qu'ils ne le croyaient, il ne leur fut plus possible de retrouver leur chemin. Perdus au milieu des marais, embarrassés dans des joncs qui, sortant à fleur de terre, présentaient l'apparence trompeuse d'une surface solide, ils ne purent bientôt plus

avancer ni reculer, enfonçant à la fois dans la vase et dans l'eau jusqu'aux épaules. Ils crurent leur dernière heure arrivée, ne pouvant recevoir, ni même attendre aucun secours. Cependant, plusieurs camarades, inquiets de ne les point voir revenir, s'étaient mis en recherche de ce côté dès le grand matin, pour s'assurer de leur sort; lorsque, par un hasard incroyable, ils se trouvèrent avoir pris la plus juste direction pour les découvrir.

A l'aide de branchages et de fascines faites à la hâte, ces imprudens furent, au bout d'une heure, atteints, délivrés de la plus affreuse des positions et soustraits à une mort certaine. L'un d'eux ne profita même pas long-temps de ce salut miraculeux, car il expira trois jours après.

Le Prince, instruit de ce malheur, fit défendre la chasse, à laquelle les seigneurs polonais ne mettaient aucune prohibition; leurs terres étant si vastes, qu'il y aurait eu place pour mille tireurs de la première force, sans pour cela que le gibier fût moins abondant.

A la nouvelle des fiançailles du duc d'Angoulême et de MADAME, le prince fit illuminer le château. Il avait déjà donné ce spectacle aux habitans de Dubno, particulièrement à l'anniversaire de la naissance de l'empereur; et quand

celui de l'impératrice arriva, il le célébra avec autant de pompe.

Mais il est temps de nous rapprocher de la France, d'en juger la position extérieure et intérieure, d'y voir l'effet produit par le jeu des ressorts que les agens royaux avaient mis en usage, et pourquoi le plan toujours suivi, malgré le peu de réussite des tentatives de 1797, de former des conseils, dont la majorité devait relever le trône, n'avait pas tout le succès promis.

Le Directoire voulait à toute force prendre l'ascendant en Europe, craignant avec raison que sa position précaire, bien connue des cabinets, ne les déterminât à secouer le joug.

De là, son projet de se rendre maître absolu de l'Italie, et comme il fallait posséder le Piémont pour atteindre ce but, les pentarques envoyèrent à Turin un ambassadeur avec des instructions pour fatiguer la cour de Sardaigne, exciter en secret le peuple à la révolte, contre son souverain, et faire naître des sujets de dissension entre les deux gouvernemens, afin de colorer d'un prétexte spécieux la prise de possession des états du roi Emmanuel.

Suite de l'état de la France.

Pendant qu'il agissait ainsi en Italie, il fomentait les troubles de l'Irlande, où ses émissaires professaient un catholicisme ardent, un papisme

exalté, et Bernadotte, son ambassadeur à Vienne, déployait le drapeau tricolore devant l'hôtel de la légation, qui fut insulté par la populace, irritée de voir cette bravade humiliante pour l'empereur François II.

La Suisse continuait toujours d'être le théâtre des conquêtes des Français. Quelques cantons avaient bien opposé une assez belle résistance, mais il avait fallu que la valeur succombât sous le nombre et devant la trahison.

Dans l'intérieur, cependant, l'opinion royaliste faisait tous les jours plus de progrès, malgré les déportations et les coups d'état. Bonaparte, qui depuis l'Italie avait menacé, comme on l'a vu au 18 fructidor, ceux qui oseraient prononcer le nom de roi, de toutes les fureurs de son armée, venait de répéter les mêmes phrases à Paris. Un dévouement aussi prononcé aurait dû lui ramener l'amour des directeurs, mais chez les Cinq, la crainte étant plus forte que la reconnaissance; d'ailleurs le pouvoir, la renommée, l'influence du général, les offusquant, les inquiétant trop, ils aimèrent mieux se priver des secours d'un aussi fort appui, plutôt que de courir la chance de se voir détrôner par l'épée du guerrier ambitieux.

Dans ces appréhensions, ils reprirent donc le plan dont ils avaient entretenu précédemment

Bonaparte, et lui en offrant toutes les séductions, ils le lui avaient fait adopter avec enthousiasme.

En conséquence, le Corse s'était embarqué sur une flotte commandée par l'amiral Bruix, pour aller s'emparer de l'Egypte; et dans sa navigation, il lui avait suffi de sommer le grand-maître de Malte, Honspech, pour obtenir de ce chef, indigne de porter le sceptre des l'Isle-Adam, des d'Aubusson, des Villaret, la remise et la cession d'une île, qui avait résisté tant de fois aux attaques de toutes les forces de l'empire ottoman. Nous suivrons de l'œil cette expédition.

Malte pris par les Français.

Sur ces entrefaites, les Anglais, sachant que, vaille que vaille, le Directoire tenterait de jeter quelques enfans perdus sur les côtes d'Irlande, avaient voulu faire une diversion sur Ostende; mais la descente n'avait pas réussi, et les insurrections, excitées par la France dans les états du Piémont, se multipliant, le cabinet du Luxembourg en prenait l'occasion, pour se présenter au peuple français comme l'ayant sauvé de l'invasion britannique, et comme appelé par la force des choses à rendre aux états du roi Emmanuel, une tranquillité que ce monarque n'était plus en état d'y maintenir lui seul.

En attendant, il feignait toujours de vouloir négocier avec l'Autriche à Rastadt, pour les

intérêts de l'empire, et sincèrement je dois dire que ni l'une, ni l'autre puissance n'avait envie de traiter définitivement.

La cour de Prusse paraissait incertaine, et comme il était trop important pour le Directoire de se la conserver, il y envoya le régicide Sieyes, en qualité d'ambassadeur, avec une grande latitude d'offres et de dons.

Mais déjà les pentarques levant le masque en Italie, forçaient le roi de Sardaigne à leur céder la citadelle de Turin. Alors la cour de Naples, prévoyant sa propre chûte, armait et se mettait en mesure de résister ou d'attaquer.

Bonaparte ayant débarqué sur les côtes d'Egypte, et déjà maître d'un grand terrain, fixait tous les regards. Cependant les affaires du Directoire ne s'en amélioraient pas.

Embarrassé dans ses finances, toujours harcelé par les écrivains qu'il n'avait pu assez intimider pour les forcer à se taire, il craignait de voir au bout de l'année ramener des Pichegru, des Barthélemy. Dans cette syndérèse, son attitude devenait chaque jour plus sombre, et c'était envain qu'il cherchait à la voiler par des fêtes et des embellissemens.

Les agens royaux, un instant paralysés, avaient repris leur audace première, et fidèles aux

intentions du Prince, ils ne perdaient pas une occasion de servir la cause.

Malheureusement, des amours-propres, des imprudences venaient parfois contrarier les mesures les mieux prises.

Les émissaires royalistes n'avaient pas tous la même direction : ils tendaient bien à la même fin, mais ils recevaient des instructions diverses. Cela nuisait à l'ensemble, et cela compromettait souvent de bons Français.

Confusion des agences secrètes.

Il s'en répandait sur la surface de la république, de trois ou quatre sortes. Ceux de Louis XVIII, ceux du comte d'Artois, ceux du Prince, ceux du cabinet Anglais. Qu'on y joigne les espions de Vienne et de Pétersbourg, et l'on jugera qu'il était impossible que le Directoire ne tirât point parti de cette multitude de dépositaires de secrets antirépublicains.

Comme les pentarques travaillaient aussi pour leur propre compte (car quelques-uns d'entre eux ont rêvé le pouvoir absolu) les rencontres, les confidences de ces nombreux agens, produisirent quelquefois des *quiproquo* assez singuliers, ou découvraient une grande corruption. On a vu des hommes faire les deux mains, on en a vu d'autres assez faibles se soustraire à la mort, par des révélations, mais ces sortes de cas ont été rares.

Le Prince, instruit de la nouvelle ardeur avec laquelle on ramenait l'opinion, reprit décidément un espoir que le 18 fructidor lui avait à peu près enlevé. Mais, je l'ai déjà dit, des maladresses firent avorter ces tentatives, et ne produisirent qu'une députation sans couleur.

Au milieu du mois d'octobre, il donna une fête superbe pour célébrer l'anniversaire de l'avénement de Paul au trône impérial, et le reste de l'année se passa sans autres faits remarquables, qu'un nouvel acte de générosité de ce souverain magnanime.

Soins continuels du Prince pour son armée.

Le Prince de Condé fit annoncer à l'ordre une résolution de ce monarque qui fut reçue avec une joie inexprimable par tous les émigrés, quand ils l'entendirent publier en ces termes :

» Monseigneur fait connaître au corps que
» S. M. l'empereur de Russie, dans son ex-
» trême bienfaisance, vient de s'acquérir de
» nouveaux droits à l'attachement que nous lui
» devons à tant de titres, en mandant à Monsei-
» gneur que d'après la recommandation qu'il en
» fera à S. M. I., elle tâchera de procurer
» à ceux qui seront obligés de quitter le ser-
» vice, quelques aisances pour le reste de
» leurs jours. »

On reconnut, dans cet ordre, les soins tou-

jours constans, toujours actifs du Prince, qui n'omettait rien de ce qui pouvait devenir utile à ses compagnons d'armes, dans ses relations continuelles avec Paul Ier.

Son motif était ici la certitude du renouvellement des hostilités, à laquelle l'armée des émigrés devait prendre part. Les troupes russes, dont on avait formé des camps dans la Gallicie, étaient entrées sur le territoire autrichien; et l'on ne pouvait plus douter que bientôt d'immenses forces combinées n'allassent attaquer les Français sur le Rhin et en Italie.

L'Angleterre, décidée à soutenir la lutte, se montrait disposée à fournir des subsides considérables aux puissances de l'Allemagne et du nord; tout, sous ce rapport, remplissait donc les vœux du Prince et des proscrits.

Néanmoins, dans le parlement britannique, quelques voix s'étaient fait entendre contre le système des ministres.

Fox, qui, selon ses partisans, joignait à l'éloquence fleurie de Démosthènes, la hache de Phocion, s'était prononcé pour la paix. Il soutenait ce paradoxe, qui sentait plus le rhéteur que le politique, qu'aucun danger ne menaçait les Trois Royaumes en s'alliant avec les républicains, ou du moins en reconnaissant, avec

Fox et Pitt.

franchise, leur gouvernement. Il niait l'influence de l'exemple d'une insurrection sur les peuples en général; celui même d'un état aussi puissant, aussi voisin que la France, et dont chaque mouvement a toujours inquiété la nation anglaise, sur la prospérité et la tranquillité de l'empire insulaire.

Il accusait Pitt de vouloir éterniser la guerre, par entêtement, par amour-propre, par une haine aveugle, et par une folle présomption.

Il annonçait la ruine prochaine de sa patrie.

Il voyait le commerce anéanti, les finances en désordre, la flotte bientôt inactive, le sang des Bretons inutilement répandu et sans gloire, l'or prodigué sans fruit, l'anéantissement total du pouvoir anglais au dehors, et de la constitution dans l'intérieur.

Ce langage plaisait à l'opposition, qui n'y croyait point; et la majorité du parlement, riant de prédictions que l'avenir n'a pas justifiées, ne s'en montrait pas moins disposé à seconder les vues ministérielles.

Mot heureux du Prince sur ces deux hommes célèbres.

Quand le Prince lisait ces débats importans, dont la solution devait décider du déploiement des forces de la troisième coalition européenne, il disait : *M. Fox débite des prophéties, rien de plus commode ; parce que le temps les fait*

oublier; et lorsque l'événement les a démenties, on en est quitte pour en faire de nouvelles. Mais M. Pitt fait des traités, c'est plus solide; il faut qu'ils s'exécutent avec ponctualité; et le parlement, qui paie les fautes du gouvernement lorsqu'il en fait, ne serait pas d'humeur à se mettre de moitié dans de folles et ruineuses entreprises: donc M. Pitt a raison. Le Prince parlait de la sorte, parce qu'il avait la plus grande confiance dans les lumières du fils de lord Chatam, et sur-tout, parce que ce système entrait dans ses vues. La suite nous apprendra pourtant, que si M. Fox exagérait le tableau des périls futurs de sa patrie; d'un autre côté, les plans de son antagoniste, dérangés par des contrariétés impossibles à prévoir, n'eurent pas les résultats probables, et que le chagrin qu'en ressentit ce chancelier de l'échiquier, le conduisit au tombeau.

Au surplus, les derniers mois de l'année étaient devenus désastreux pour le Directoire. Des insurrections s'étaient manifestées dans les états romains et dans la Suisse, qui ne voulait pas d'une république faite de la main des Français.

Le fameux débarquement annoncé sur les côtes d'Angleterre, avait enfin été exécuté sur celles d'Irlande, où le général Humbert était descendu à la tête de douze cents hommes,

tous bientôt faits prisonniers. Cet échec rappelait celui plus récent, arrivé à la flotte de Bruix, que l'invincible Nelson avait réduite en poudre dans les eaux d'Aboukir.

Une nouvelle disgrâce avait encore accablé les armées navales du cabinet de Luxembourg. Celle de Brest, battue, écrasée, n'avait rejoint nos ports que morcelée ; et cependant le Directoire faisait représenter, dans des feux d'artifice, plusieurs vaisseaux anglais embrâsés et sautant en l'air. On ne vit jamais impudence et sottise pareilles.

Ces succès de l'étranger sur notre marine, bien que dans l'intérêt de la position du Prince, l'affligeaient sensiblement. Il disait à ses plus intimes serviteurs. *Quel dommage ! vous verrez qu'il ne nous restera pas un seul mât contre lequel la main des Dorvilliers, des Suffren se sera appuyée !*

Autre mot du Prince sur les pertes de notre marine.

A cette époque, il reçut des communications bien précieuses, provenant de l'intérieur de la France.

On l'instruisit qu'une nouvelle association secrète se formait dans tous les départemens, et qu'on avait le dessein d'arrêter tous les convois d'argent appartenant à l'administration publique, afin d'en former une caisse, qui servirait à la

solde des armées vendéennes prêtes à se relever, des chouans, et du corps de Condé.

Voici sur quel raisonnement ce projet et ce plan étaient basés.

Plan de chouannerie générale rejeté par le Prince.

Les révolutionnaires, disait on, se sont écartés de toutes les lois divines et humaines, envers les émigrés et les royalistes. Après s'être mis en état de révolte contre le gouvernement existant, ils ont traité de brigands et de rebelles, les défenseurs du pouvoir légitime de droit et de fait. Comme si ce n'étaient pas toujours ceux-là qui s'arment contre les lois existantes et la puissance reconnue par les générations, qui sont coupables de trahison et de félonie.

Ensuite, après avoir forcé les uns à fuir, les autres à repousser la violence, leur avoir pris leurs biens ou les avoir dévastés, ils les ont frappés de mort et chassés à jamais du sol de la patrie.

Or, les émigrés, les Vendéens, ne sont plus aujourd'hui des Français vis-à-vis du gouvernement héritier de tant de crimes et qui en suit les conséquences; or, ils ont le droit de se mettre en état de guerre contre ceux qui ont fait usage, pour les détruire, de toutes les forces physiques, et de tout le poids de la législation; or c'est

suivre les lois de l'équité, c'est servir l'humanité, la France, que d'arracher des mains des Cinq, les moyens qui les soutiennent dans la lutte des forfaits contre la raison et le droit des gens.

Le Prince, en ne niant pas la réalité de ces griefs et sans s'expliquer sur le plus ou le moins de justesse de ces raisonnemens, refusa d'accéder à ce projet, pour ce qui concernait son armée. Il dit que ces attaques journalières et multipliées sur les routes de l'intérieur, ouvriraient bientôt la porte à d'étranges abus, que des hommes sans partis, se servant de ce prétexte, s'empareraient des propriétés des voyageurs, comme de celles de l'administration, et que le public, confondant ces deux genres d'hostilités, la cause la plus sacrée se ternirait à ses yeux par des actions indignes et faites pour exciter le mépris de tous les gens de bien et le courroux de la justice.

Ce plan, qui, nonobstant ces remontrances, fut mis à exécution pendant près de deux années, commença dès ce moment à tourmenter beaucoup le Directoire, en lui enlevant ses ressources journalières. Il n'osait plus faire transporter d'argent sans une forte escorte, et souvent toutes ces précautions ne sauvaient pas

le trésor des intrépides et brusques attaques d'ennemis d'une nouvelle espèce.

Il ne se dédommageait de cette fausse position que par quelques succès militaires obtenus fort à propos par ses troupes.

Les armées napolitaines, dirigées par Mack, sur Rome, qu'elles avaient occupé quelques jours, venaient d'être battues, et dispersées par Championnet et Macdonald.

Le Directoire, fier de ces avantages, en déclarant aussitôt la guerre au roi des Deux-Siciles et à celui de Sardaigne, avait insinué que ces souverains ne régneraient plus. En effet, Ferdinand fut obligé de se sauver à Palerme ; et Emmanuel, dont les troupes avaient été désarmées par une infâme perfidie, renouvelée depuis par Bonaparte dans les places d'Espagne, fut contraint de quitter Turin, sans pouvoir emporter un seul de ses meubles précieux.

Les rois de Naples et de Sardaigne forcés de quitter leurs états.

Le congrès de Rastadt, pour les arrangemens à prendre avec l'empire, ne décidait cependant rien, et l'on ne pouvait plus douter qu'une conflagration générale ne dût embrâser l'Europe, du détroit de Carybde au Rhin, et des Alpes à Vienne.

Le Prince, qui suivait sur la carte les mouvemens des armées napolitaines et françaises, fut indigné de la conduite du général Mack, et

trouva fort belles les manœuvres des chefs français. Il se plut sur-tout à reconnaître une grande habileté dans les mouvemens du général Macdonald, à *Civita-Castellana.* On verra, par la suite, que ce ne fut pas la seule fois qu'il rendit justice aux talens de cet excellent capitaine.

Comme il prévoyait bientôt un départ de Dubno, ses soins se portèrent sur les comptes de sa maison. Ces détails ne lui paraissaient point ignobles. Il voulut s'assurer si tous les fournisseurs étaient bien payés ; et non content de ne laisser aucune dette personnelle, il exigea que, dans chaque cantonnement, on fît la même vérification.

Grâce à cette surveillance, le corps de Condé a présenté un phénomène dans le séjour des armées. C'est qu'en quittant le pays, on n'avait pas à lui réclamer un denier.

Le Prince de Besborodko. — Son portrait.

Il y avait à cette époque des frondeurs à Pétersbourg. Ils accusaient le prince Besborodko, chancelier de l'empire russe, d'être vendu à l'Angleterre, et de précipiter son maître dans une guerre sans but pour ses intérêts. D'autres assuraient, au contraire, que Besborodko recevait des sommes énormes de la France, pour l'instruire des projets de Paul, et détourner ce souverain de prendre les armes contre elle. Tel est le sort des

hommes d'état : la controverse s'alimente de leurs actions, de leurs intentions, et même de réflexions malignes ou indécentes sur leur personne. La vérité est, que ce chancelier paraissait fort étranger à la détermination du Czar dans cette circonstance. Il respectait certainement le Prince de Condé, et lui en avait donné des preuves dans plusieurs occasions, à Pétersbourg, mais il s'occupait plus de législation que de politique extérieure. Cependant ses affections le portaient du côté de la cause des émigrés, et l'auraient plutôt constitué leur défenseur. C'était ce prince Besborodko, si fameux par sa prodigieuse fortune, qui, de simple scribe, devint la première personne de l'empire, sous la faveur de Catherine, dont le luxe égalait celui d'un potentat, dont les palais étaient peuplés de domestiques couverts d'or, dont les appartemens resplendissaient d'étoffes brodées, de cristaux, de bronzes; dont les buffets chargés de vaisselle, formaient des pyramides d'argent; et dont les repas étaient plus somptueux que ceux de Lucullus, plus délicats que ceux de Nomentanus ou d'Apicius. Un tel homme était trop opulent pour trahir son maître.

A la fin de janvier, le corps reçut l'ordre de 1799.
se mettre en route et de rejoindre une seconde

colonne de troupes russes, qui s'assemblait à Brzecz, sur la frontière de la Gallicie. Composée d'une grande masse d'infanterie, elle était commandée par un général de cette arme, le prince de Gallitzin.

Départ de Dubno.

Ainsi les émigrés allaient se rapprocher de leur patrie et courir de nouveaux dangers. Ainsi se terminaient quinze mois d'un séjour heureux et tranquille dans la terre hospitalière; dans cette Pologne, qui jamais n'oublia qu'elle avait été gouvernée par un monarque français, dont la réputation brillante ne se soutint cependant point sur le trône des Sigismond, des Ladislas, et qui la perdit toute entière, après avoir fui ses sujets d'adoption, pour venir donner le spectacle de la plus honteuse faiblesse, sous la couronne des Valois, qu'il porta le dernier. Elle se souvenait encore, cette antique Sarmatie, qu'un de ses princes fut tiré d'un monastère de la Bourgogne, et qu'il y vint terminer ses jours; qu'un autre était mort sur les rives de la Seine; que plus récemment, l'un d'eux avait donné une épouse à Louis XV, et qu'enfin la mère de Louis XVIII sortait d'Auguste, le compétiteur heureux et malheureux du sage Stanislas.

Toujours les Polonais ont aimé et estimé les Français, et ceux-ci leur ont porté la même af-

fection, le même respect, en contemplant leur bravoure et leurs infortunes.

Peuple digne d'un meilleur sort, et qui serait encore compté parmi les nations indépendantes, s'il n'avait pas confondu l'anarchie avec la liberté, et s'il n'avait pas eu constamment besoin de l'appui du bras étranger dans ses querelles domestiques !

Aujourd'hui, grâce à la sagesse de l'empereur Alexandre, il jouit de toute la somme de bonheur qu'il pouvait espérer désirer, dans l'état de dépérissement où le corps social était tombé sur les bords de la Vistule, et chaque jour il bénit la main qui l'a préservé d'une ruine entière.

L'empereur de Russie joignit donc aux forces autrichiennes environ quatre-vingt-dix mille hommes. Leur cavalerie était nombreuse sans être fort belle, et l'artillerie n'avait pas encore cette belle organisation qu'on lui a donnée depuis.

La raison de cette différence entre les troupes russes et les troupes allemandes, c'est que les premières n'ayant presque jamais fait la guerre que contre les Turcs, avaient besoin d'une toute autre composition, que celles qui combattaient habituellement contre des armées régulières.

L'entreprise de Paul était ici le résultat de

profondes combinaisons politiques. Il voulait donner à ses armes plus de contact avec celles des grandes puissances européennes. C'était la première fois qu'elles allaient entrer, soit en Italie, soit France; et pousser en Allemagne jusque sur les bords du Rhin.

Politique de Paul I[er].

Certains écrivains détracteurs ont donc jugé trop légèrement cette levée de boucliers du Czar contre le Directoire, puisque deux grands et utiles intérêts l'ont décidée. La cause des rois dont la puissance est solidaire ; et le désir, le besoin de rendre sa politique et ses soldats moins asiatiques, en les rapprochant des états civilisés.

Au reste, cette conception n'appartenait point exclusivement à Paul ; il la tenait du génie de son illustre mère, qui était bien résolue, comme on l'a vu plus haut, de guerroyer contre les républicains, quand les forces allemandes ne pourraient plus suffire seules à la défense de l'empire germanique; puisqu'avant de mourir, elle avait joint sa flotte à celle de l'Angleterre, et promis quatre-vingt mille hommes à la coalition.

Mais combien le mouvement, pour quitter Dubno, était long et difficile ! Les semaines, les mois se passèrent avant qu'on ne s'ébranlât définitivement. On était toujours sur le départ,

et l'on ne faisait pas une lieue. Une multitude de causes produisaient cette incertitude désolante.

Plusieurs masses de troupes se formaient en même temps que le corps de Condé se préparait à partir.

Il paraissait que l'on voulait porter à cent cinquante mille hommes l'armée russe destinée à marcher contre les Français, en y joignant des divisions autrichiennes.

Au reste, la cavalerie condéenne n'était point encore parfaitement remontée. Il était bien arrivé quelques centaines de chevaux neufs ; mais ce nombre était insuffisant.

Enfin il n'y eut plus de retard à la marche ; mais il était à craindre qu'on ne disloquât le corps, et qu'on ne fît porter les gens de cheval sur un chemin, et l'infanterie sur un autre.

Le 14 avril, après avoir reçu une multitude d'ordres et de contre-ordres, après avoir longtemps ignoré avec quelle colonne ils se joindraient, les émigrés partirent définitivement au milieu du dégel et de la fonte des neiges. La route fut constamment interrompue par des débordemens. Elle se trouva encore être retardée par des difficultés élevées sur les frontières de la Gallicie, relativement au passage.

Une partie de la cavalerie était toujours res-

tée à Dubno, soit pour se remonter, soit pour connaître la direction qu'elle prendrait; et la difficulté de la marche, ainsi que les retards éprouvés sur le territoire autrichien, lui donnaient à peu près le temps de se réunir aux fantassins.

Il est difficile de se faire une idée de toutes les tracasseries que les subalternes firent naître dans cette marche, ainsi que des nombreuses vacillations dans les ordres supérieurs, des contrariétés de tout genre, auxquelles l'armée fut constamment en butte. Il semblait qu'une maligne influence s'attachât aux pas des émigrés.

Laissons ces malheureux exilés continuer leur route, et examinons l'état de cette France, près de laquelle ils ne pouvaient parvenir qu'avec des peines chaque jour accumulées.

Le lecteur jugera mieux alors de leur position, lorsqu'il les verra arriver sur le champ de bataille.

Naples, comme on l'a dû pressentir, avait succombé; le peuple s'y était montré le défenseur de son roi, que les grands avaient trahi; mais d'affreux massacres, répétés plusieurs fois avaient puni cette fidélité.

Schœrer venait de prendre le commandement de l'armée d'Italie, Jourdan celle du Danube,

enfin les hostilités entre l'Autriche et la France avaient recommencé.

Quelques revers frappant les troupes autrichiennes dans les Grisons, ne furent pas sensibles, et se réparèrent bientôt, par la victoire que l'archiduc Charles, en possession de battre Jourdan, avait remportée sur l'armée du Danube.

Une seconde fois il la vainquit à Eptingen, quand Lecourbe venait d'obtenir un avantage passager à Fintzter-Munster.

Les armées républicaines faiblissaient partout. Les Autrichiens entraient à Schaffouse, lorsque le général Kray, battant Schœrer sur l'Adige, sur le Mincio, mettait l'armée directoriale dans une déroute épouvantable.

Succès des armées étrangères.

C'est dans ces circonstances que les Cinq crurent devoir appeler Moreau à la tête de l'armée d'Italie.

Arrivée de Suwarow en Italie. Son portrait.

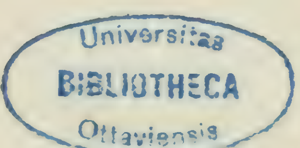
L'arrivée de Suwarow à Trieste, puis à Vérone, doublait son effroi, et puisque je viens de nommer ce guerrier extraordinaire, je donnerai quelques détails intéressans sur son caractère, sa vie privée, sa vie publique.

S'il est vrai que tous les grands hommes aient des bizarreries, celui-ci portait éminemment le cachet d'un génie privilégié.

Suwarow avait été dix fois le vainqueur des

7*





Turcs. Il avait soumis la Pologne avec la rapidité de l'éclair. Aucune résistance n'avait pu prévaloir devant lui. Ni l'aveugle fureur des Musulmans, ni leur tenacité derrière des murailles, ni la bravoure et l'héroïsme polonais, rien n'avait pu arrêter sa course victorieuse. Toujours ses adversaires avaient été battus, et la gloire n'avait jamais cessé de suivre ses drapeaux. Mais, abusant par trop de ses avantages, ne sachant point arrêter l'effusion du sang, il laissait ses soldats assouvir parfois une rage furieuse, et l'humanité pouvait lui adresser de justes reproches. On l'avait vu à Ismaïlow repaître ses yeux d'un carnage, dont l'idée seule fait frémir. On l'avait vu dans les plaines de la Pologne, ne point ménager la fleur de la noblesse de ce pays, et s'il ne se porta point aux actes de cruauté que l'histoire déjà reprochait à Michelson, c'est que la promptitude de sa campagne, de sa conquête, le dispensa d'avoir recours à des actes d'une aussi extrême rigueur.

Mais, général doué par la nature de l'instinct du commandement, ayant reçu d'elle tout ce qu'il faut pour faire un premier capitaine, connaissant l'esprit du soldat, devinant ce qui l'excite, ce qui le tempère, ce qui le rassure, ce qui l'effraie, ce qui le rebute, ce qui

l'électrise ; enfin le meilleur juge du caractère national des Russes, et sachant en tirer tout le parti possible.

Dans une conjoncture difficile, il avait creusé de sa main une fosse profonde, s'y était placé, demandant qu'on le couvrît de terre, puisque son armée ne voulait pas avancer selon ses ordres; et préférant, disait-il, s'inhumer vivant, plutôt que de survivre au déshonneur de ses troupes.

Il commandait souvent un fouet à la main, sans armes, et monté sur un mauvais cheval, comme un simple cosaque.

Bravant le ridicule, il affectait des singularités sans nombre. La politique, au surplus, était de moitié dans cette apparence de folie. La faveur ne se montrant point constante à la cour de Catherine, il craignait de la perdre par une conduite toujours uniforme. Au moyen de ces prétendues lubies, qui choquaient souvent les premières règles de la société, et qui étonnaient toujours, il échappait à l'observation, à la jalousie, et se retrouvait plein de sens, d'expérience et d'aplomb, dans les circonstances importantes, dans les occurrences où il fallait qu'il redevînt le feld-maréchal Suwarow.

A la mort de Catherine, Paul l'avait frappé de disgrâce, et ce n'était qu'aux sollicitations réi-

térées de l'Angleterre et de l'Autriche, qu'il devait le commandement suprême auquel il venait d'être appelé.

On sait que le prince Repnin était alors en faveur. Paul aurait voulu lui donner la direction de ses armées ; mais ce choix ne convenait pas aux puissances. Général savant et méthodique, prudent et brave, le prince Repnin était certainement un grand homme de guerre. Il avait fait les dernières campagnes contre les Turcs, de concert avec les généraux de Joseph II ; et il avait contracté des habitudes, une théorie militaire qui participaient trop de la lenteur et de la circonspection autrichienne. Ce genre de talent ne convenait point ici.

Parallèle de Repnin et de Suwarow.

Il fallait aux armées de la coalition, un chef plus vif, plus impétueux, plus entreprenant, plus décidé ; car ce n'était que par la rapidité de l'attaque que l'on pouvait espérer de battre les armées directoriales. Un grand parti s'élevait en Italie contre les Français ; il ne fallait pas lui donner le temps de réfléchir, ni de calculer les dangers auxquels il s'exposait en manifestant sa haine violente. Les troupes directoriales commençaient à perdre leur audace ; il ne fallait donc pas les laisser revenir de l'effroi que leur avaient inspiré les premiers échecs éprou-

vés par Schœrer sur l'Adige. Les républicains ne s'étaient point encore mesurés contre les soldats de Paul ; la réputation de bravoure invincible des Russes, les idées de cruauté qu'on y avait jointes, faisaient redouter au gouvernement français de voir ses troupes aux prises avec les terribles enfans du nord ; rien n'était donc mieux calculé que la nomination de Suwarow, qui ne connaissait ni d'obstacles ni d'espaces.

L'embarras du Directoire était visible. Les armées de Jourdan et de Schœrer totalement écrasées en Allemagne et en Lombardie; le cours du Pô conquis, les gouvernans de la république cisalpine forcés de chercher un asile en France, les royalistes de l'intérieur vouant publiquement les révolutionnaires à l'infamie, la chouannerie reprenant une grande force, la Vendée menaçante, les jacobins profitant de l'occasion pour se faire ménager et craindre; il paraissait impossible que les pentarques résistassent à tant d'assauts simultanés.

Assassinat des ambassadeurs à Rastadt.

On prétendit alors, mais je n'ose affimer que ce soit vrai, qu'ils s'avisèrent du plus épouvantable expédient pour se relever ou du moins pour se soutenir. Ce fut de donner la commission au régicide Jean Debry, de faire assassiner ses deux

collègues au congrès de Rastadt, les envoyés Bonnier et Roberjot, et d'accuser l'Autriche de cet horrible forfait, de cette monstrueuse violation de la sûreté due en tout temps et en tous lieux, aux ambassadeurs.

Après cet événement, on afficha au coin de chaque rue et sur chaque place de la France, en gros caractères : *guerre à l'Autriche, vengeance de l'assassinat des plénipotentiaires à Rastadt !*

Mais le gouvernement de Vienne ne daigna pas se disculper d'une aussi odieuse et aussi ridicule imputation. L'opinion publique était trop bien prononcée à cet égard, et assurément ce n'était ni sur l'empereur François II, ni sur l'archiduc Charles, que les soupçons se portaient. D'une voix unanime, on chargea le Directoire de cet attentat, et les argumens qu'il fit valoir pour détourner de lui cette accusation terrible, ne firent qu'ajouter à la conviction publique. Cependant on n'a jamais eu aucune preuve légale de sa culpabilité, et les hommes impartiaux doivent rester dans l'indécision.

Ce forfait, s'il l'a commis, sembla ne lui attirer que de nouveaux malheurs. La Toscane révoltée, la prise du fort de Milan, celle de Turin, le retour du roi de Naples dans sa capitale, annonçaient un anéantissement prochain du pou-

voir français à l'extérieur. En vain Macdonald avait-il opposé une belle résistance à l'armée austro-russe, en vain avait-il ramené celle de Naples à Florence, résisté aux ennemis, sous Modène, et s'était-il réuni à Moreau, par des opérations comparables à celles de ce général, lors de sa retraite de Munich ; les affaires n'en paraissaient pas moins désespérées.

Suwarow parcourait la Lombardie et le Piémont avec la vîtesse de l'aigle. Le cardinal Ruffo marchait en triomphe à travers les provinces napolitaines et achevait de relever le trône de Ferdinand, tandis que le prince Charles ramenait les armées françaises sur le Rhin et faisait sa jonction avec le général russe Korsakow sur le territoire suisse. Masséna avait bien remporté un avantage à Vintertur. Lecourbe avait aussi maintenu l'honneur des armes républicaines ; mais ces avantages partiels et locaux ne compensaient ni ne racommodaient des désastres universels.

Une ceinture d'ennemis implacables se formait autour de la république, sa dernière heure paraissait prête à sonner.

Dans sa fureur, le Directoire se vengeait sur un vieillard, sur un pontife vénérable, qu'il avait arraché aux autels du Dieu dont il était le vi-

caire. Traînant le malheureux Pie VI de ville en ville, de prison en prison, il avait fini par le confiner à Valence, où sa rage le laissait en proie à tous les besoins, à toutes les incommodités et à toutes les souffrances. Les cris de l'indignation se faisaient alors entendre de toutes parts. On accusait les directeurs d'avoir vendu le matériel des armées à l'étranger, on forçait plusieurs d'entre eux à quitter la pourpre et le fauteuil pentarchiques et on les menaçait de toute la colère du peuple.

Horribles traitemens faits au pape.

Jamais les royalistes n'avaient eu autant d'espérance. Dans le midi, à Lyon, en Franche-Comté on se préparait à recevoir les alliés à bras ouverts, et le Prince de Condé recevait des lettres qui l'invitaient à se hâter pour profiter des dispositions générales.

A cette époque, on apprit au corps des émigrés et en France, presque le même jour, le mariage du duc d'Angoulême et de MADAME ROYALE, célébré à Mittau le 10 juin. Cette nouvelle fut rendue publique par le Prince, en ces termes:

Conclusion du mariage du Duc d'Angoulême.

» Monseigneur annonce au corps, d'après
» l'ordre qu'il en a reçu du Roi, que le mariage
» de M. le duc d'Angoulême avec MADAME
» s'est fait à Mittau le 10 juin, et à la grande

» satisfaction de S. M., qui daigne ajouter dans » la lettre qu'elle a fait l'honneur à S. A. S. » de lui écrire :

» Annoncez cette heureuse nouvelle à l'ar- » mée, elle ne peut paraître que d'un bon » augure à vos braves compagnons, au moment » où ils vont rentrer, sous vos traces, dans la » carrière qu'ils ont si glorieusement parcourue, » et qu'ils bénissent avec moi le souverain ma- » gnanime auquel nous devons ce double bien- » fait; dites-leur encore de ma part, que j'ai » commencé à retrouver le bonheur, mais qu'il » ne sera complet pour moi que le jour où je » pourrai me retrouver au poste où l'honneur » m'appelle. »

La fille de Louis XVI avait quitté Vienne pour venir se jeter dans les bras de son oncle. En l'abordant elle lui avait dit : *je vous retrouve et je ne vous quitte plus*. Les intentions du Roi-martyr étaient remplies ; le duc d'Angoulême venait de lier son sort à celle qui lui fut destinée dès le jeune âge ! Cette nouvelle remplit de joie tous les émigrés qui remercièrent le ciel, de ce qu'enfin la fille de Louis XVI allait voir luire les premiers rayons du bonheur, s'il pouvait en exister encore pour elle. En même temps le Prince de Condé reçut plusieurs courriers de

l'empereur Paul, lui apportant des lettres qui lui témoignaient l'ardeur avec laquelle ce monarque embrassait la cause des royalistes. Entre autres marques de la haine du Czar contre les révolutionnaires, on peut mettre le commandement exprès qu'il envoya au Prince pour qu'il le fît publier à l'ordre. Cette note était conçue en ces termes :

» Abandonnant à une infamie éternelle l'as-
» sesseur Dredz-Bonaczenski, ci-devant atta-
» ché à la mission de Florence, parce qu'il s'est
» rendu aux Français, et est resté avec eux;
» son nom est affiché à la potence. »

Il manifestait aussi beaucoup d'humeur sur la conduite du duc de Bavière, qui s'était avisé de faire mettre le séquestre sur les biens de Malte.

Paul s'était déclaré, comme on sait, grand-maître de l'ordre depuis la prise de l'île par Bonaparte; il avait même donné plusieurs commanderies à des émigrés dans la langue de Pologne, et sa colère s'exhalait vivement contre le prince bavarois, dont le procédé n'avait point été inspiré par la justice.

C'est dans ce péril extrême, que les plus marquans des révolutionnaires, appréciant l'impuissance des *Cinq*, et craignant le retour des Bourbons, tombèrent d'accord de l'exécu-

tion d'un plan déjà ébauché à Berlin, et qui devait ramener sur la scène des combats européens, le seul homme capable d'opposer une digue au torrent dont les flots menaçaient si éminemment le roc déjà bien ébranlé de la république.

Plan de Sieyes pour ramener Bonaparte en France.

Sieyes, qui venait de succéder à Merlin dans le Directoire, paraissait être l'inventeur de ce projet. Il revenait de l'ambassade où son adresse avait déjà noué quelques intrigues, et son élévation nouvelle lui donnait les moyens de leur donner plus de consistance.

Tout fait croire que ce pacte de salut pour les révolutionnaires, ne fût point communiqué aux autres directeurs, et qu'il restât mystérieusement déposé entre les mains de Sieyes et de quelques chefs importans, mais non ostensibles.

Ce n'était pas que ce régicide eût à se louer de la réception qu'on lui avait faite en Prusse. Il n'avait pu obtenir la préséance qu'il désirait dans les audiences diplomatiques ; et le vieux maréchal de Mollendorf, auquel il était allé présenter ses devoirs, lui avait répondu par ces mots ironiques et sanglans : *votre serviteur, sans phrase* *, en faisant allusion au VOTE si connu.

* Sieyes, en votant sur le sort de Louis XVI, a dit : *La mort, sans phrase !*

C'était sur Bonaparte que le parti de la révolution avait jeté les yeux, pour échapper à une défaite inévitable, et son choix se justifiait par les premiers exploits de ce général, et par le prestige dont l'entourait son expédition d'Egypte.

Toutes les feuilles publiques étaient remplies de détails héroïques, et quelquefois romanesques, sur les combats, les marches de l'armée française, au milieu de cet ancien théâtre de la gloire des soldats de Sésostris, de celle des Grecs, des Romains et des croisés; et comme, en France, le merveilleux est nécessaire si l'on veut conduire les hommes, Bonaparte, le possédant à un haut degré, convenait admirablement pour changer la face de cette époque périlleuse.

Elle le devenait en effet tous les jours davantage. L'archiduc, maître de la Suisse, donnait la main à Suwarow, maître du Piémont; le Directoire helvétique s'était vu dans l'obligation de fuir, comme le Directoire cisalpin; car, pour le dire en passant, les pentarques du Luxembourg avaient trouvé leur gouvernement si beau, qu'ils l'avaient proposé à tous les peuples; en un mot, les espérances du Prince et des émigrés, qui, dans leur route, recevaient chaque jour de bonnes nouvelles, ne faisaient que s'accroître.

Ils pensaient qu'à leur arrivée sur les frontières de France, la grande lutte étant terminée, leur coopération deviendrait inutile.

Dans d'autres circonstances, la valeur du Prince et de ses compagnons s'en serait affligée, mais ici c'était un sentiment contraire. Ils se félicitaient de n'avoir plus à tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes , de pouvoir embrasser comme des frères , ces guerriers couverts de lauriers, ces braves dont les actions que la postérité aura peine à croire, tant elles sont au-dessus des forces humaines , et qu'ils avaient combattus en les estimant , en les aimant toujours.

Ce coup-d'œil sur l'état de la république, nécessaire, indispensable pour bien juger de la position politique du Prince et des émigrés, nous ayant détourné de leur marche vers le sol de la patrie, voyons-les maintenant se rapprocher de nous, et suivons le retour de ces phalanges avec l'intérêt qu'elles inspirent.

La route que suivit l'armée de Condé fut parfois bien pénible, mais le plus fréquemment assez agréable. Le temps était devenu très-chaud, et la végétation extraordinaire de ces pays, récréait la vue. Lorsqu'il était tombé beaucoup de pluie, le sable, qui couvre naturellement les chemins,

rendait le trajet plus facile. Les logemens étaient mauvais, il est vrai, mais les paysans se prêtaient à tous les petits services.

Le Prince, qui s'était arrêté à Wlodzimir, fit défiler ses troupes à Ustiluk, devant le comte Gudowitz, qui les trouva superbes. Ces complimens étaient justes, et faisaient échange avec ceux que les émigrés avaient donnés sincérement à Dubno, aux différens corps russes qui l'avaient traversé. Les hussards de Baver, les dragons commandés par le général Disterlo, les régimens d'infanterie de Gudowitz et de Rosen, avaient excité l'admiration de tous les cantonnemens.

Route de l'armée de Condé.

En passant par la Gallicie, les émigrés reconnurent déjà l'influence de l'excellent gouvernement d'Autriche. Tout paraissait s'y améliorer. Dans un siècle, cette province sera une des plus riches, des plus heureuses des états héréditaires.

Comme il n'est pas un royaliste qui ne veuille accompagner les émigrés et le Prince dans leur retour, je dirai qu'après avoir passé le Bug, le 2 juillet, le corps se dirigea par Hrubruschow, Hescrikhow-Rusky, Zamocz, Szezbrzeszin, Jocephow, Tarnogrod, Syeniawa, Przeworssch, Lançut, Rreszow, Szendiszow, Dembicé, Pilsnow, Tarnow, Voycine, Przesko, Bochnia, Gdow, Myslenice, Kalvaria, Wadowice, Andrischaw,

Bielitz, Scotskau, Teschen, Neutitschen, Leipnick, Olumutz, Littau, Müglitz, Tribau, Swautt, Leutomischel, Hoheumanth, Chrudim, Czaslaw, Collin, Bœmisch-Brod, Prague, Béraun, Czébracken, Rockesan, Pilsen, Przestitz, Klattan, Neumarck, Cham, Stattvengen, Straubingen, Pfader, Ratisbonne, Kelheim, Neustadt, Geissenfeld, Scrobenhausen, Aicha, Ausbourg, Schwabenmunchen, Mindelhem, Memmingen, Wursach, Waldsée, pour se rendre à Stochach, le 30 septembre. Ainsi la marche-route fut de trois mois, moins quelques jours.

Tous ces noms sont barbares et choquent des oreilles françaises; mais les peuples qui habitent ces villes, ces bourgs, ces villages, sont loin d'être sans civilisation. Ils pratiquent généralement la première des vertus, l'hospitalité envers l'étranger malheureux et fugitif.

Par-tout où l'armée de Condé passa, par-tout où elle prit séjour, les plus grands égards, les plus vives démonstrations de l'amitié lui furent prodigués.

Sous le toit des paysans, dans la maison de l'artisan, du bourgeois, au foyer du riche seigneur, l'émigré n'eut qu'à se louer du caractère et de la générosité des peuples de la Gallicie et de l'Allemagne.

Je pourrais faire un volume de toutes les fêtes qui furent données au Prince dans sa route ; mais je me contenterai, de parler de celles où le sentiment qu'il inspirait fut le plus délicieusement empreint.

Ce fut dans ce trajet que le prince Gortschakoff montra peu d'harmonie avec les officiers supérieurs du corps, quoiqu'il continuât toujours de se tenir dans les bornes du respect envers le Prince de Condé, et qu'il rendît justice à l'excellente discipline de tous les régimens.

Il avoua qu'il se trouvait fort heureux d'accompagner cet illustre voyageur, puisqu'il partageait les honneurs dont il était l'objet, et les plaisirs par lesquels on cherchait à lui dissimuler les ennuis et les fatigues de quatre cents lieues de chemin.

A Zamoiski, l'attention du propriétaire du château, belle et grande forteresse, avait préparé tout ce qui était nécessaire pour la commodité, et même pour l'agrément.

Le prince de Czatorinski se comporta encore mieux à quelques journées de là. C'est ce même prince Czatorinski, dont la Pologne révéra si longtemps les vertus et le patriotisme ; que l'on a vu plusieurs fois défendre, soutenir la liberté de son pays, sans déplaire aux puissances dont

les armées venaient l'occuper, et qui mourut chargé de gloire, d'années, avec la réputation d'un bon citoyen, d'un juste.

La princesse Lubomirska fit au Prince de Condé à Lançut une réception magnifique. Ayant appris qu'il traversait ses terres, elle s'était empressée de quitter la cour de Vienne, où des affaires d'une haute importance la retenaient, pour lui offrir, ainsi qu'au duc de Berry et au duc d'Enghien, une fête brillante. Le prince Sangousko ne se montra pas moins noble et fastueux à Tarnow.

Le prince Sulkowki imita ce dernier; et dans les états héréditaires, l'illustre chef des émigrés, trouva le même accueil. Mais c'était à Prague que l'attendaient un enthousiasme et des honneurs vraiment extraordinaires. Toute la haute noblesse de la ville et du royaume de Bohême, quelques princes de la maison de Saxe s'y étaient réunis, pour le voir, le posséder quelques jours. Sa présence fit la joie publique. Une partie de la ville fut illuminée, des feux furent allumés sur les ponts; toute la population se répandit dans les rues pour le contempler.

L'archiduc Charles, gouverneur général de ce pays, avait donné les ordres précis pour qu'on solennisât l'entrée des émigrés à Prague.

Toute la garnison avait pris les armes, et toutes les autorités civiles et militaires vinrent présenter leurs hommages au Prince. Il assista au spectacle, au milieu des applaudissemens universels; et les exilés qui demeuraient dans cette capitale, le reconduisirent à son logement.

L'artillerie avait tiré à son arrivée; elle tira lors de son départ; et par une insigne distinction, plusieurs décharges se firent entendre pendant le passage des corps d'infanterie qui traversaient la ville, ayant le duc d'Enghien et le duc de Berry à leur tête.

Le comte d'Urbna, chambellan de l'empereur François II, se fit un devoir de le traiter avec mille attentions, à son château, près de Czébraken. A Ratisbonne, tous les habitans se portèrent au-devant de lui, et à Ausbourg, les Français réfugiés élevèrent jusqu'au ciel leurs acclamations quand ils jouirent de sa présence.

Quelques curiosités naturelles fixèrent les regards de plusieurs émigrés dans cette longue route.

Des arbres d'une grosseur, d'une ramification si extraordinaires, que des tables fort longues, et contenant jusqu'à soixante et quatre-vingts couverts rangés circulairement, pouvaient se placer sous leur ombrage.

Des rochers de granit, dans lesquels on remarquait de longues veines d'un rouge sanguin, d'une beauté admirable.

Quelques fontaines sourdant de terre dans des landes qui s'étendaient à perte de vue.

Des salines très-riches. Plusieurs officiers quittèrent même le chemin direct, pour aller visiter celles de Wilitzka et y descendirent dans des profondeurs effroyables, qui pénétraient à plus de quinze cents toises dans certaines parties. Là, travaillait, depuis l'année 1104, époque de la grande et mémorable ouverture de la mine ; c'est-à-dire, depuis sept siècles passés, une population qui ne ressemble pas à celle dont les yeux sont constamment frappés de la lumière céleste. Des familles nombreuses y sont établies et s'y sont perpétuées de générations en générations. Des maisons creusées dans les blocs de sel gemme, leur servent de retraite, une église s'y est élevée ; des statues, des obélisques s'y font remarquer ; c'est le spectacle le plus étonnant. On ne peut s'en faire une juste idée. Autrefois les ouvriers y demeuraient tous, et n'en sortaient que le dimanche. Quelques-uns même naissaient et mouraient dans ces vastes cavités, sans être venus une seule fois jouir au-dehors du spectacle de la nature ;

maintenant un grand nombre sort tous les soirs de ces entrailles de la terre. On n'y laisse que les gardiens, les surveillans, et ceux qui y sont condamnés par punition.

L'armée put encore admirer dans sa route, de superbes travaux dus à la patience et à l'adresse des hommes. Des églises gothiques d'un travail surprenant, des tours d'une hauteur extraordinaire. Quand le christianisme vint éclairer ces régions, et l'on sait que ce ne fut que fort tard, l'architecture arabesque commençait à s'introduire en Europe, avec toute la richesse de ses ornemens, la délicatesse de ses formes, et la hardiesse de ses conceptions. Les princes de la Pologne, ceux du nord de l'Allemagne, ayant cru devoir montrer leur piété, leur sincère conversion, par la construction de temples magnifiques, ces monumens y sont très-multipliés.

Cet intéressant trajet acheva de rectifier enfin beaucoup d'idées de nos proscrits, sur l'état des arts dans les pays étrangers, comme l'avait déjà fait l'espace qu'ils avaient parcouru, en se rendant par un autre chemin en Volhinie.

Les émigrés condéens rencontrèrent aussi en route bien des sujets d'observations morales.

Dans plusieurs villes, dans des bourgs, dans des châteaux, ils trouvèrent des compatriotes,

jadis brillant sur les bords de la Seine, de tout l'éclat, de tout le prestige de la fortune, de la naissance, de la faveur et des honneurs de Versailles, réduits à exercer des professions auxquelles ils n'auraient jamais cru devoir se livrer dans le cours de leur carrière.

C'est ici qu'il fut facile de se convaincre de la vérité de cette maxime, *qu'il faut élever les enfans des riches, comme s'ils devaient avoir besoin de travailler pour vivre.*

Des hommes porteurs de noms historiques, dont la splendeur remontait jusqu'aux croisades, et même jusqu'à l'origine de la monarchie, heureux de posséder quelques talens agréables, ne subsistaient qu'aux moyens de leçons données dans les maisons des grands du pays où ils s'étaient retirés.

D'autres avaient ouvert des magasins, des boutiques, même des échoppes, et soutenaient leurs familles dépouillées, par une industrie toute mercantile.

Des baronnes, des marquises, des comtesses, des duchesses s'étaient mises à la tête d'établissemens de modes, servant de la sorte à stimuler chez les bons Germains, le goût du luxe, des fantaisies parisiennes, c'est-à-dire, à préparer la ruine, et peut-être les *révolutions* d'un pays,

qui leur donnait un asile contre les fureurs *ré-volutionnaires*.

Singuliers contrastes ! conséquences imprévues et néanmoins inévitables !

Cette classe de fidèles francais, qui avait fui, d'abord, parce qu'on l'avait anathématisée, parce qu'on la menaçait du trépas, au milieu de ses propriétés détruites, et que sa haine contre les innovations, se composait de l'horreur que lui inspirait justement l'aspect des crimes des patriotes, ou soi-disant tels, et le récit des douleurs dont on accablait un souverain vertueux, père de son peuple ; ensuite parce qu'on abolissait des priviléges qu'elle regardait avec raison comme sa propriété, puisqu'elle les tenait des siècles, des lois, puisqu'elle avait été élevée dans cet ordre, et qu'elle avait répandu son sang, dépensé sa fortune pour son maintien, d'où était résultée pendant treize cents ans, la prospérité de la patrie ; cette classe de Français, dis-je, était forcée de se livrer à des travaux qui dérogeaient naguères à sa noblesse et à ses prérogatives.

Ainsi, la nécessité, cette première loi qui rompt toutes les conventions sociales, qui fait disparaître toutes les distinctions, qui abroge toutes les chartes, toutes les immunités, qui range tous les hommes sous le même niveau,

avait contraint la première classe, l'élite de la nation, à ne plus se souvenir de ce qu'elle était jadis, pour ne penser qu'aux ressources capables de lui procurer la prolongation de l'existence.

Beaucoup de ces émigrés ne faisaient que végéter faiblement, quelques-uns jouissaient d'une honnête aisance, et un petit nombre d'entre eux avait fait des économies assez considérables pour les dispenser de regretter leur fortune passée.

Important sujet de méditation! cours de philosophie et de politique, plus instructif que tous les traités des moralistes et des publicistes les plus profonds et les plus renommés!

Une autre observation amenée par le tableau de ces vicissitudes, c'est que le séjour de tant de Français en Allemagne, en Pologne, familiarisait les habitans de ces pays avec notre langage, nos mœurs, nos habitudes, et qu'il préparait ces peuples à recevoir quelques années après, nos troupes victorieuses, comme d'anciennes connaissances, comme des gens avec qui l'on était bien aise de reprendre des liaisons qui avaient eu des charmes.

Inconcevable enchaînement des choses d'ici-bas! les voies pour les merveilleuses expéditions des armées de Bonaparte, s'ouvraient par les

causes mêmes qui, selon le jugement commun des hommes, auraient dû leur rendre l'accès des pays étrangers plus difficiles.

Car l'opinion répandue par les émigrés était loin d'y préparer l'esprit public en faveur des révolutionnaires ; mais la force des choses l'emporta sur les affections et sur les craintes.

N'est-ce pas le cas de dire, en baissant la tête devant les décrets de Dieu : *ô altitudo !*

En arrivant à Waldsée, les condéens entendirent l'artillerie tonner du côté de la Suisse, et se doutèrent que, dès le lendemain, ils devraient prendre part au combat. Mais, avant de faire connaître la cause de cette terrible canonnade, je raconterai ce qui s'était passé en Italie, en France, et dans les Cantons helvétiques, pour l'intelligence des faits et pour mettre le lecteur en état de juger des chances offertes aux émigrés.

Arrivée du Prince à Waldsée.

A la fin du mois de juillet, les succès des Austro-Russes en Italie n'avaient fait que s'accroître. Ils s'y étaient étendus dans toutes les directions. La Toscane se trouvant entièrement évacuée par les Français, et le Piémont étant envahi jusqu'au dernier village, Moreau n'avait trouvé de salut pour les débris de son corps, qu'en se retirant sur Gênes, et en occupant le

Etat des affaires.

territoire de cette république, où Macdonald l'avait rejoint, après avoir vaincu et évité beaucoup d'obstacles.

Les troupes napolitaines étaient de nouveau rentrées à Rome; il n'y avait plus aucun espoir pour les républicains de conserver un pouce de terre depuis les Alpes jusqu'à Reggio, et pour tout dire, en un mot, la victoire avait tout-à-fait abandonné les drapeaux du Directoire.

Joubert, sur lequel on comptait pour raccommoder les affaires du Piémont, Joubert, dont la modestie égalait les talens, et qui, jeune encore, était déjà vieux dans les fastes de la gloire, avait réuni toutes les forces françaises à Novi, pour tenter un dernier effort. Suwarow, qui l'y avait suivi de près, le mit dans une alternative où il ne pouvait plus refuser la bataille.

On était alors au milieu du mois d'août, la chaleur extrême tenait le soldat dans l'abattement, les troupes souffraient de la faim et de la fatigue; mais le désir de montrer encore une fois ce que pouvait le courage français, soutenait, électrisait l'armée directoriale.

Joubert, la veille de la bataille, proposa franchement à Moreau et sans aucune arrière-pensée, de lui céder le commandement. Ils étaient tous deux généraux en chef, tous deux inspi-

raient la même confiance aux soldats, tous deux pouvaient faire leur salut, et les conduire à la victoire. Moreau refusa l'honneur que Joubert voulait lui faire, et se contenta d'être son lieutenant.

Alors les troupes françaises furent attaquées par Suwarow, avec une impétuosité qui les surprit ; elles se défendirent vaillamment ; mais n'étant pas habituées à la tactique de ces adversaires terribles, et Joubert ayant été tué dans le commencement de l'action, elles furent battues sur tous les points. Moreau, avec son sang-froid connu, son habileté accoutumée, en rallia les cohortes dispersées, et prit une bonne position.

Cependant le gouvernement du Luxembourg ayant fait des efforts extraordinaires, luttait en Suisse contre les troupes autrichiennes, avec une apparence de succès. Lecourbe avait remporté un bel avantage à Schwitz, en prenant d'assaut les camps des Autrichiens. Les Français avaient encore vaincu à Vettingen, en empêchant les impériaux de passer l'Aar ; ils occupaient Altorf ; et en Italie, le général Miollis s'était fort bien montré près de Reno ; enfin, plusieurs avantages assez remarquables avaient été obtenus par les troupes de Moreau et de Macdonald, sur le terrain où ils s'étaient savamment placés,

après le défaite de Novi, dans les vallées du Piémont.

Mais la victoire avait donné aux alliés un ascendant irrésistible. Suwarow, secondé de l'archiduc Charles, voulait entrer en France par la Suisse. C'est dans cette intention que le général Korsakoff s'était joint aux troupes autrichiennes près de Zurich, et la réunion de toutes les armées devait s'opérer sur la Limat.

Dans cette terrible circonstance, le Directoire fit mouvoir tous les ressorts. Il sema les premiers germes de la division entre la cour de Vienne et celle de Pétersbourg; et trouvant dans le conseil aulique des hommes faibles ou mal intentionnés, il en obtint une résolution qui ne servit que trop bien ses projets et ses intérêts, et qui, compromettant la sûreté des Russes en Helvétie, amena d'affreux désastres, avec la dissolution totale de la coalition des deux puissances.

Il était bien important pour lui qu'il intriguât de la sorte, car les Anglais avaient débarqué vingt mille hommes sur les côtes de Hollande, et l'esprit public n'étant pas favorable aux Français dans ce pays, ni dans la Belgique, ce point devenait fort menaçant, et l'embarras du cabinet du Luxembourg en redoublait.

Il avait appris également que les Turcs venaient de jeter un grand nombre de troupes sur les côtes d'Egypte, et le prestige de cette inutile expédition commençait à se dissiper.

Des sociétés qui se formaient pour s'entretenir des affaires publiques, le tourmentaient aussi beaucoup. Enfin les journalistes ne lui laissaient plus un moment de repos, et le désespéraient en lui présentant à chaque heure le triste tableau de sa fin prochaine. Il se résolut donc à un coup d'état, qu'il ferait porter sur ses ennemis les plus proches, sur ceux qu'il avait sous la main, dont les armes lui avaient fait un grand mal, mais qui ne pouvaient pas résister comme des bataillons autrichiens et russes, à un attaque de gendarmerie.

Ce coup d'état, fut l'enlèvement à domicile de tous les journalistes qui n'étaient point salariés par lui, et leur déportation à l'île d'Oléron *. On devait cette idée au directeurSieyes. Un autre homme qui, je le répète, fait en ce mo-

* Soixante-huit Français jouissant de tous leurs droits, furent arrachés sans jugement, même sans accusation motivée, de leur domicile, des bras de leurs femmes et de leurs enfans, pour être enfermés dans des cages de fer, et transportés dans une île mal-saine, où ils devaient éprouver la faim, le froid et toutes les tortures.

ment sensation, par ses déclamations en faveur de la liberté de la presse, avait provoqué cette mesure arbitraire et cruelle; il la justifia ensuite dans des écrits qui lui furent payés au poids de l'or. Il alla même jusqu'à s'étonner de l'indulgence des pentarques; peu s'en fallut, qu'il ne demandât des supplices pour les écrivains ses confrères.

Une loi, que Robespierre aurait craint de proposer, la loi des ôtages, par laquelle des provinces entières étaient responsables d'un crime isolé, fut mise à exécution avec une rigueur extrême, et Jourdan, qui, mieux que personne, savait pourquoi *la patrie était en danger*, demandait qu'on proclamât cette effrayante formule, afin de déterminer le peuple à se lever en masse.

Mais le peuple n'avait pas l'intention de s'émouvoir. Cette sorte de péril, loin de l'effrayer, flattait ses espérances, son opinion; s'il s'était levé, c'eût été pour se débarrasser de ses tyrans ridicules, et non pour les défendre.

La fin du vénérable Pie VI, mort en holocauste sur l'autel des théophilanthropes, avait indigné tous les chrétiens, même les gens de bien de toutes les communions, même les indifférens en matière de culte, qui n'avaient pas renoncé aux sentimens de l'humanité et de la justice. Un souverain pontife mourant dans

les fers, à quatre-vingt-deux ans, fut un spectacle qui attendrit toutes les âmes, et que le Directoire se repentit plus d'une fois d'avoir donné à la France, dans sa maladroite haine contre le catholicisme.

Rien ne semblait donc pouvoir soustraire le cabinet des Cinq aux coups qui le menaçaient. Dans cette perplexité, il fit des levées extraordinaires d'hommes et de chevaux, et remit sa destinée entre les mains de Masséna, en lui ordonnant de rompre la chaîne de communication entre les armées russes d'Italie et de celle de l'archiduc en Suisse, d'empêcher la jonction de Suwarow avec les impériaux à Zurich; et en lui recommandant de ne point ménager les hommes pour atteindre ce but.

Une victoire que remportèrent alors, les troupes directoriales à Berghen sur les troupes Anglo-Russes débarquées en Hollande, ainsi qu'on l'a vu, lui parut de bon augure, et l'ordre que donna le conseil aulique de Vienne à l'archiduc, de détacher une grande partie de l'armée autrichienne, pour lui faire descendre le Rhin, servit encore mieux le Luxembourg, que toutes ses propres dispositions.

C'est cet état de choses très-compliqué, que le Prince et ses compagnons trouvèrent en arrivant

sur les frontières de la Suisse, et c'est pourquoi les plus terribles décharges se faisaient entendre à leur entrée à Wursach et à Waldsée.

Défaite de Korsakoff à Zurich.

Ayant voulu s'assurer des causes de cette inquiétante et perpétuelle détonnation, le Prince envoya un aide-de-camp au général Korsakoff à Zurich ; et le surlendemain cet officier revint porteur de la plus triste nouvelle. Masséna venait d'attaquer Korsakoff sur cette rivière, avec soixante mille hommes, de le battre, de l'écraser, de le mettre enfin dans une déroute complète. Il avait habilement profité du mouvement de l'archiduc Charles, qui, à la tête de soixante mille hommes, s'était porté, selon les ordres du conseil de Vienne, sur Philisbourg, menacé par les Français, et qui n'avait laissé en Suisse que deux divisions autrichiennes jointes au corps russe, chargé de garder et de défendre la ligne de la Limat.

Les suites de cet avantage des troupes directoriales devenaient incalculables, puisque la communication des armées alliées pouvait être rompue, et qu'il était à craindre que Suwarow, qui marchait pour rejoindre Korsakoff, ne fût coupé et anéanti, sous des forces victorieuses et supérieures en nombre.

Trois causes avaient produit ce grand mal-

heur. D'abord, celle dont j'ai fait pressentir d'avance les résultats ; je veux dire la fausse, la malheureuse politique de la cour de Vienne, qui arrachait l'archiduc Charles au théâtre de sa gloire, aux succès certains qu'il allait obtenir de concert avec Suwarow, pour l'envoyer sur le Rhin, où nul danger n'exigeait sa présence, puisque l'attaque de Philisbourg n'était qu'une feinte des républicains; en second ordre, le défaut de science, d'expérience militaires, à vrai dire, l'ineptie du général Korsakoff qui n'avait su rien prévoir, rien combiner ; qui n'avait su ni calculer l'attaque, ni préparer la retraite, et dont la folle présomption lui persuadait que l'on pouvait tout entreprendre, ou résister à tout, avec de la bravoure et en commandant à des soldats tels que les siens; et une dernière cause, car il faut ne rien dissimuler de ce qui peut être en faveur de ce général vaincu, comme de qui peut l'accuser, c'est que ses forces et celles des Autrichiens réunies, ne montaient pas à quarante mille combattans, tandis que Masséna en comptait presque le double sous ses drapeaux.

En effet, les Russes se surpassèrent dans cette occasion. Ils se firent tailler en pièces sur la place, et les Autrichiens rivalisèrent avec eux.

Korsakoff, qui perdait par cette bataille près de dix mille hommes, son artillerie, ses bagages, ses propres voitures, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels deux ou trois officiers généraux, rassembla les débris de son armée, et se couvrant du Rhin, vint se concentrer à Schaffhausen.

Les Autrichiens avaient autant souffert que les Russes, et même plus en proportion. Leur perte montait à plus de cinq mille hommes; le général Hotzé qui les commandait, avait été tué par l'effet de l'imprudence et d'une témérité trop grande; enfin, les alliés se trouvaient dans une déroute épouvantable, dont la ville de Zurich conservera long-temps le souvenir, par les désordres et les massacres qui ensanglantèrent ses places et ses rues. Le célèbre Lavater y périt sous la main d'un grenadier français, au moment où il était entièrement absorbé dans de hautes spéculations philosophiques. C'est ainsi qu'Archimède finit ses jours à Syracuse, sous le fer d'un soldat romain.

Masséna, prodigieusement actif, ne laissait pas respirer Korsakoff, et en même temps, il envoyait une grande partie de ses forces contre Suwarow, dont il connaissait la marche à travers les montagnes du pays des Grisons.

Un corps républicain s'avançant alors jus-

qu'auprès de Constance, cette ville fut évacuée par le petit nombre de Russes qui l'occupaient et qui se retirèrent derrière le Rhin en rompant le pont.

Le Prince veut protéger la retraite de Korsakoff.

Le Prince, instruit de plus amples détails encore, s'empressa de venir au secours du général Korsakoff. En conséquence, il donna l'ordre aux émigrés de marcher, malgré la fatigue extrême sous la quelle ils succombaient après quatre-vingt-dix jours de route non interrompue.

Singulière destinée des émigrés ! constante persécution de la fortune! Ils sont prêts à toucher le sol de la patrie, et c'est lorsqu'ils n'ont plus qu'un pas à faire, que le revers le plus inattendu, que la politique la plus insensée les repoussent de nouveau, en leur offrant déjà en cruelle perspective, la dure nécessité d'accepter un asile chez des peuples affligés, étonnés, de les voir toujours réduits à mendier les secours d'une hospitalité qui ne se lasse point.

En France, si les succès de Masséna réjouirent le Directoire et tous les hommes dont les intérêts étaient liés à la révolution, ils consternèrent les royalistes et la majorité de la nation, qui n'y voyaient qu'une ressource, qu'un prétexte pour prolonger la tyrannie des Cinq, tous les

jours plus avilis, plus en butte aux sarcasmes, à la haine publique.

En Franche-Comté, particulièrement, la désolation fut grande. Tous les habitans attendaient le Prince de Condé, l'archiduc et Suwarow. Ils croyaient tellement à une invasion prochaine, qui devait ramener l'ordre après lequel ils soupiraient, qu'un dicton devenu populaire se trouvait, à chaque minute, dans toutes les bouches. *Nous allons bientôt teindre nos drapeaux en blanc*, disaient les bons habitans du Jura et des bords du Doubs; et ce mot, les femmes, les enfans même le répétaient sans cesse avec une joie délirante. *Nous reverrons notre Pichegru*, ajoutaient-ils, *il accompagne le Prince, ce sera le premier qui entrera chez nous.*

Effet que produit cette défaite, en France.

Ils avaient su que cet illustre proscrit, ayant trompé la vigilance du féroce gouverneur de la Guiane, s'était échappé de sa captivité cruelle, et qu'il avait fui avec quelques victimes du 18 fructidor, les déserts et la peste de Sinnamary. Ils avaient appris que les Anglais venaient de le recueillir, qu'il était arrivé à Londres; et comme ils n'ignoraient pas son attachement pour le Prince, ils pensaient que ces deux guerriers mettraient, l'un à côté de l'autre, le pied sur le territoire de la France. *Je tiens à honneur de*

me dire le premier lieutenant du Prince de Condé, écrivait Pichegru à Fauche-Borel. Les Francs-Comtois connaissaient ce dévouement, cet amour; ils s'apprêtaient à témoigner à ce compatriote, toute l'estime, tout le respect que leur avaient inspiré son patriotisme, sa belle conduite et ses malheurs.

Ils se trompaient néanmoins sur la présence de ce grand général à l'armée du Prince; il était bien réellement dans l'intention de le rejoindre, mais il ne le pouvait pas encore.

Les différentes colonnes d'émigrés se transportèrent donc en toute hâte, près de Pfullendorf, où s'établit le grand quartier.

Le duc d'Enghien et le duc de Berry se trouvaient à la tête des deux premiers, et placèrent le bivouac le plus avantageusement possible.

Les Français étaient entrés à Constance, y avaient fait quelques dégâts, puis s'étaient retirés.

Les troupes de Condé, qui venaient de prendre position au-delà de Stochach, s'étendirent, par suite de cette retraite, à l'extrémité du lac, en attendant l'ordre d'occuper la ville.

Le mal produit par la défaite de Korsakoff, sans être réparé (car il y avait une grande différence, entre avoir planté le drapeau blanc sur

les clochers de Besançon et de Lons-le-Saunier, ce qui devait nécessairement avoir lieu sans le fatal échec, et se trouver dans l'évêché de Constance), le mal produit par la défaite de Korsakoff, je le répète, pouvait cependant devenir moins sensible, et l'espoir de se reporter en avant commençait à renaître.

Les phalanges directoriales s'étaient arrêtées dans leur marche victorieuse; les points vulnérables de la ligne du Rhin étant alors défendus par les troupes russes et autrichiennes qui maintenaient l'ennemi dans cette partie. L'archiduc Charles, placé à Donauschingen, formait le point central du chemin entre la Suisse et le Palatinat; il s'était même rendu maître de la capitale de cette principauté; tous les yeux étaient donc fixés sur les opérations de Suwarow, dont les troupes avançaient, comme on l'a vu, à travers les rochers des ligues grises.

Les Suisses ne soupiraient qu'après l'instant qui les délivrerait de l'influence des Cinq. Berne sur-tout, dont les premières familles avaient perdu leur ancienne suprématie, attendait les Russes avec impatience, et faisait des vœux ardens pour leurs succès. Lausanne, au contraire, et c'était le seul canton partisan des Français, ne demandait au ciel que l'extermination des

alliés, dans la crainte de rentrer sous le joug des avoyers bernois ; mais ce canton pesait peu dans la balance de l'opinion helvétique, et ne pouvait ni contrarier les coalisés, ni aider efficacement les projets du cabinet du Luxembourg.

Cette sécurité trompeuse ne dura qu'un instant. Masséna recevant, le jour même de sa victoire, d'immenses renforts de l'intérieur de la France, se portait contre Suwarow, qui n'avait que vingt-cinq mille hommes, et qui ne pouvait pas encore être instruit du sort de Korsakoff, à Zurich.

En conséquence, l'archiduc Charles fit informer le Prince de Condé, qu'il faisait des dispositions pour renforcer la ligne de Bregentz, devenue d'une importance majeure par les mouvemens des ennemis; et par le besoin de pousser une pointe très-avancée dans cette partie.

Constance restait toujours occupé par quelques troupes autrichiennes, et continuait de former un des anneaux de communication avec le corps du général Hotzé, remplacé par le général Petrasch, dont la division touchait ou devait toucher au pays parcouru par Suwarow, et donner la main à l'armée russe.

La situation de ce chef des forces moscovites inquiétait. On n'en entendait point parler, au-

cune estafette n'était dépêchée par lui, et ce silence étonnait d'autant plus, que l'on connaissait son activité, son soin d'entretenir une correspondance fréquente avec les généraux qui appuyaient ses opérations.

Inquiétudes sur le sort de Suwarow.

Ainsi, le guerrier *invincible et invaincu* jusqu'alors, allait peut-être voir s'éclipser les rayons de ses quarante années de gloire, ou du moins y recevoir une tache. Peut-être allait-il tomber, lui et toutes ses troupes, au pouvoir de l'ennemi.

Cruelle anxiété pour les émigrés dont l'existence dépendait d'une bataille ! pour tous les amis de Suwarow ! pour tous ceux qui avaient applaudi au titre que venait de lui donner l'empereur de Russie, en récompense et en mémoire de son incomparable conquête d'Italie ! *

Mais on apprit que Suwarow marchait à grands pas. Surmontant des difficultés sans nombre, présentées à chaque lieue par la nature, gravissant les rochers, jetant des ponts fragiles sur d'énormes précipices, renouvelant enfin le spectacle d'Annibal passant les Alpes, il avait traversé le Saint-Gothard, et battu les Français à Glaris.

Pour servir son mouvement, l'archiduc

* Paul Ier. lui avait conféré la dignité de prince, avec le surnom d'Italinsky.

Charles ordonna au général Korsakoff de marcher sur Pfin, en avant de Trawenfeld, et au Prince de Condé, de se porter en toute hâte à Constance, pour joindre son corps à l'armée russe. A peine cet ordre fut-il parvenu à l'armée des émigrés, qu'elle s'apprêta à marcher en toute hâte, pour se cantonner à Pétershausen, faubourg de Constance sur la rive droite du Rhin. Mais un nouvel avis de l'archiduc, qui ne prévoyait pas la possibilité que les corps de Condé et de Korsakoff pussent subsister dans ce lieu, où tous les vivres étaient épuisés, invita le Prince à se placer temporairement dans une position en avant de Constance. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, quoique pour tenir sur ce point il eût été nécessaire d'avoir au moins quinze mille hommes, afin de les étendre sur la ligne, tandis que les troupes émigrées réunies dans ce moment, n'allaient pas à quatre mille combattans, y compris un millier de chasseurs russes.

Ce régiment auxiliaire, commandé par le général Tittof; les hussards de Baver, le régiment d'Enghien et un quatrième corps, vinrent se placer en avant de la ville. Le reste des troupes bivouaqua derrière Pétershausen où le quartier-général fut établi.

Le duc de Berry, à la tête de la cavalerie qui

ne pouvait point manœuvrer sur ce terrain, Constance étant environné, de l'autre côté du Rhin, d'une chaîne de montagnes couvertes de bois qui s'étendent jusqu'à ses portes, cantonna près de Zull, à deux lieues et demie en arrière. Le régiment de dragons autrichiens archiduc Ferdinand, avait également été placé en avant de Constance.

C'est ici que commencèrent des engagemens qui devinrent très-chauds par la suite. Les Français, qui étaient à cheval sur la rivière de la Thur, envoyaient des éclaireurs, que ceux de l'armée de Condé rencontraient. Le Prince s'étant porté, le 6 octobre, sur le chemin de Zurich, pour y faire une reconnaissance, des coups de feu se firent entendre. C'était un fait d'armes des patrouilles autrichiennes et françaises, et ce petit combat n'avait abouti qu'à la prise de quelques hommes.

Affaires aux environs de Constance.

Les vingt-cinq escadrons de cavalerie que le Prince avait sous ses ordres, devenant plus nuisibles qu'utiles par l'impuissance d'en faire usage, furent renvoyés au-delà du Rhin. On n'en garda que le nombre absolument nécessaire.

Les patrouilles se rencontraient toujours fréquemment et des combats partiels se succédaient. On ne savait toujours pas au juste, quand arrive-

rait l'heure d'une affaire générale, lorsqu'on apprit que les troupes du Directoire ayant attaqué Suwarow dans le pays des Grisons, avaient été complètement battues par ce feld-maréchal, et qu'un des généraux qui les commandait avait été fait prisonnier.

Cette victoire était d'autant plus glorieuse pour les Russes, qu'ils étaient beaucoup plus fatigués que les Français, par une marche précipitée ; leur chef, qui ne savait point ce que c'était que de se livrer au sommeil, les faisant avancer jour et nuit à travers les forêts, sur des rocs aiguisés et pointus, et leur montrant l'exemple, en traversant des torrens dont la profondeur forçait quelquefois ses soldats à se jeter à la nage.

Sur le point occupé par l'armée de Condé, les républicains, renforcés de plusieurs bataillons, vinrent occuper les montagnes des environs de Constance, et s'approchèrent à un tel point, que, dans une reconnaissance du Prince, les tirailleurs firent sur lui un feu très-vif, ainsi que sur les troupes du duc d'Enghien, qui se trouvaient en avant de la position.

L'affaire prenant une tournure assez grave, par la continuité de cette mousquetade, le Prince resta en observation pendant quatre heures consécutives ; et dans l'instant où l'on

croyait que la lassitude allait faire retirer l'ennemi, son artillerie se fit entendre sur la route de Zurich ; au même instant, les hauteurs qui environnent cet endroit se couronnèrent d'une grande quantité de troupes, et les émigrés ne doutèrent plus d'une attaque sérieuse et générale.

Le premier ordre que donna le Prince, fut de faire rétrograder les équipages sur Stochach. Il était alors placé près de la porte de Zurich, où l'ennemi ne porta point tout de suite la masse de ses forces, se contentant d'y diriger le feu, qui devait dissimuler sa marche sur le village de Kreslingen, lequel touche presqu'aux portes de la ville, à une autre extrémité.

Le plus sanglant combat s'engageant entre un régiment condéen et les soldats directoriaux, ce poste fut pris et repris plusieurs fois, et finit par rester à ces derniers, qui déployèrent, comme les émigrés, la valeur française habituelle.

Le nombre des républicains étant triple du nombre des condéens, on sent combien il en dut coûter d'efforts à ceux-ci pour lutter seulement.

Le duc d'Enghien, qui s'était surpassé dans cette occasion difficile, par son courage et son sang-froid, fit à propos couper le pont; mais cette rupture n'étant qu'imparfaite, l'ennemi, dont les colonnes se présentaient successivement, ré-

tablit promptement la partie abattue et chassa les émigrés, qui consommèrent jusqu'à leur dernière cartouche, avant que de battre en retraite.

Combat de Constance.

La position du Prince de Condé devenait, par ce succès des troupes directoriales, infiniment périlleuse. Comme il occupait, on se le rappelle, une autre extrémité; comme il n'avait pu être prévenu du désavantage de la division du duc d'Enghien, on craignait qu'il ne fût cerné et pris, sans pouvoir opposer une résistance suffisante.

Le duc se hâta de l'avertir du péril qui le menaçait et de l'inviter à se retirer rapidement, en gagnant le pont de Constance, avant que le passage ne fût devenu totalement impossible.

Aussitôt le Prince se mit en mouvement pour se soustraire à cet échec inévitable, et sa colonne traversant les rues, au milieu des coups de fusil tirés de toutes parts, les Français occupant déjà la ville, le corps fut miraculeusement sauvé.

A peine le dernier homme était-il passé, que déjà la porte de la ville se fermait sur lui.

Le Prince de Condé et le duc d'Enghien avaient entendu perpétuellement les balles siffler à chaque pas; mais ils n'en avaient pas moins conservé leur attitude tranquille et l'aplomb

du commandement. L'armée reconnaissante remercia, par des acclamations générales, les deux chefs intrépides qui venaient de la tirer ainsi du pas le plus dangereux.

Les inquiétudes succédèrent à l'instant même à la satisfaction d'avoir échappé si habilement à une déconfiture totale. On remarqua que trois cent cinquante hommes des chasseurs nobles, la moitié du régiment de Bourbon, les deux régimens commandés par le général Baver, avec un grand nombre d'officiers, se trouvaient en dehors de la ville et qu'ils ne pouvaient pas rejoindre le Prince, sans ouvrir de force le passage que les républicains venaient de fermer : c'est ce que faisaient ces corps valeureux, à l'instant même.

Les grenadiers de Bourbon, renversant tout à coups de baïonnettes, éclaircirent les masses qui se présentaient devant eux, arrivèrent à la herse de la ville, l'enfoncèrent à la barbe de l'ennemi, et rejoignirent le corps aux cris de *vive Condé! vive le Roi!* Ces cris se renouvelèrent cent fois à la vue du Prince et du duc d'Enghien, qui coururent au-devant de ces braves.

Dans toute cette affaire, les officiers et les soldats firent également bien leur devoir. Je voudrais pouvoir nommer ceux qui se distin-

guèrent le plus ; mais il faudrait parler de tous (*).

Le pont fut ensuite coupé entièrement sous le feu de l'ennemi.

L'embarras cruel où se trouva, pendant quelques quarts d'heure, le régiment de Bourbon, donna lieu à plusieurs traits d'humanité de la part des bourgeois de Constance. Je rappellerai le plus intéressant. Comme les républicains s'étaient introduits dans les maisons et qu'ils tiraient depuis les fenêtres, tandis que les troupes condéennes marchaient au pas de charge, au milieu des rues, un coup de fusil atteint un sous-officier, qui va tomber baigné dans son sang, devant la porte d'un hôtel. Il se plaint, il est entendu; cette porte s'ouvre, on le recueille, on le soigne, on le soustrait à la fureur des Français, que la perte qu'ils avaient éprouvée dans ce combat

Humanité des bourgeois de Constance.

* Je suis convaincu d'avance, que plus d'un lecteur me saura mauvais gré de ne pas citer assez fréquemment les noms des commandans de tous les corps, des officiers supérieurs, même ceux de tous les gentilshommes qui ont fait des actions d'éclat ; mais mon excuse est bien simple et sera goûtée des hommes judicieux. Puis-je faire six volumes de la vie du Prince de Condé? Non assurément. On n'oserait étendre à ce point celle d'Alexandre ou de César : en citant les régimens, et quelquefois les chefs, j'ai donc rempli ma tâche.

corps à corps, rendait intraitables; et nouveau Bayard, il est servi par deux jeunes demoiselles, qui ne font que suivre les ordres et l'exemple de leur respectable mère.

Plus heureux même que le chevalier *sans peur et sans reproche*, ayant su rendre l'une d'elles sensible, sans avoir abusé de la plus généreuse hospitalité, il est devenu l'époux d'une femme belle, aimable et riche. L'Allemagne est maintenant la patrie de son choix. Vraiment le pays où sa vie fut sauvée, pouvait bien valoir à ses yeux celui qui le repoussait, et dont l'inimitié venait l'atteindre jusqu'aux sources du Rhin.

Hélas! cette victoire, car c'en fut une réelle que d'échapper à l'ennemi, coûta bien cher aux émigrés. Leur perte fut énorme. Plus d'un régiment eut à regretter jusqu'à cent braves.

L'armée bivouaqua ensuite à Walmedingen, le duc d'Enghien étant resté à Pétershausen, jusqu'à l'entière destruction du pont, ce qui fut promptement exécuté.

Retraite des condéens sur Lindaw.

Ensuite on se retira sur Staringen, où l'archiduc Charles envoya un aide-de-camp au Prince pour le féliciter sur sa belle défense, en ajoutant qu'il reconnaissait bien là, tout son talent, son jugement exquis, puisqu'il lui avait fait con-

naître d'avance son opinion sur l'impuissance de conserver ce point.

Pendant ce cruel engagement, le général Korsakoff battait les Français à Schaffausen, croyant, faire une utile diversion pour Suwarow.

Ce grand général n'avait plus besoin de ce mouvement. Echappant aux Français qui avaient cherché à le couper en tous sens, les battant, les trompant et leur faisant perdre la piste, en traversant des défilés par lesquels les chamois et les bouquetins avaient seuls passé jusqu'à lui, il était arrivé sur la route de Lindaw.

Les républicains, sachant que l'espoir de le faire prisonnier avec ses vingt-cinq mille hommes, était tout-à-fait perdu, avaient évacué précipitamment Constance, où le duc d'Enghien crut devoir envoyer quelques hommes pour s'assurer de leur retraite.

Tout-à-coup, les premiers y revinrent en force, en chassèrent les Autrichiens, qui y étaient rentrés, et qui brûlèrent une seconde fois le pont, afin de se mettre en sûreté derrière Pétershausen.

Suwarow, informé de l'affaire de Constance, écrivit au Prince pour lui prodiguer des éloges à ce sujet. Alors, selon les ordres de l'archiduc, le quartier-général se porta sur Radolphzel, en

donnant la main à Korsakoff, qui se trouvait à Singen, et qui joignait le Prince de Lorraine, commandant d'une division impériale, en suivant le Rhin depuis Pétershausen, jusqu'à Dissenhorm.

Le prince de Lorraine s'étendait, de son côté, jusqu'à Schaffausen, ayant sa droite appuyée sur le corps du général Navendorff, lequel couvrait les villes forestières.

Mais Korsakoff ayant subitement quitté sa position, le Prince se transporta derrière Zell. Il était, en conséquence, chargé de garder toute la ligne, depuis ce lieu, jusqu'à Pétershausen, en y comprenant l'île de Reichenau.

Korsakoff n'avait abandonné ce point que pour se rendre à Feldkirk, afin d'y opérer sa jonction avec Suwarow, et le Prince de Condé s'apprêtait à suivre la même direction; lors qu'ayant appris que ce général en chef s'était déjà porté sur Stochach, il fut un instant indécis, puis, il continua d'exécuter sa détermination première.

Le quartier-général vint se placer près de Selmanhsveiller, où le Prince faillit d'avoir la jambe cassée, par la fougue de son cheval, qui, s'étant emporté, le froissa contre un affût de canon.

Une forte contusion fut heureusement le

seul résultat de cet accident, dont le Prince surmonta tellement la douleur, que la majeure partie de l'armée n'en sut rien.

De Selmanhsveiller, où l'on ne fit que passer, on se porta sur Uberlingen, de là sur Langenargen, entre Buchorn et Lindaw, sur les bords du lac. Près de là, dans une petite anse, se trouvait une flotille de barques canonnières autrichiennes, toujours prête à seconder les opérations. C'était un Anglais à qui l'archiduc en avait confié le commandement.

L'entrevue du Prince et de Suwarow se fit, quelques jours après, à Lindaw même. Ce fut à l'église, au moment où les voûtes du saint lieu retentissaient des vœux de l'armée russe, pour le bonheur et la prolongation de l'existence de Paul I[er]., que ces deux illustres guerriers se joignirent. Le Prince s'unit à Suwarow, en conjurant le Très-Haut de répandre toutes ses grâces sur le bienfaiteur des émigrés. Le cœur, la reconnaissance lui dictaient sa prière.

Le Prince visite Suwarow.

Les premiers mots de l'invincible général furent : *que le plaisir de le voir et de l'embrasser était au-dessus de celui de gagner une bataille !* Puis, il exalta, jusqu'au dernier degré, ses qualités, ses vertus ; il lui dit qu'il admirait sa constance, sa fidélité, son courage et il ajouta

que toute l'armée des émigrés avait une grande part dans ces sentimens, puisqu'il regardait comme des héros tous ceux qui la composaient.

Le duc de Berry vint le lendemain rendre une visite à Suwarow, qui lui fit mille caresses, après lui avoir montré le plus grand respect, comme à un fils de France. Le célèbre général dit au Prince de Condé, qu'il n'ignorait aucune des belles actions du jeune duc, qu'il savait qu'elles étaient nombreuses, qu'il savait encore que son goût le portait à aimer la guerre, et qu'il n'y avait point de mal, puisque destiné peut-être à reconquérir le royaume de France, il fallait qu'il s'attendît à monter souvent à cheval.

Après ces propos flatteurs, il parla sérieusement des sujets de mécontentement que lui donnaient les Autrichiens, et n'y mit aucun ménagement. Enfin, il annonça son dessein de quitter la ligne, et se retirer dans les environs d'Ausbourg, jusqu'à la réception des ordres définitifs de son souverain.

Dans cette disposition des choses, les émigrés se rendirent à Memmingen, où le grand-duc Constantin, bouillant élève de Suwarow, et qui avait fait la campagne d'Italie, vint au-devant

du Prince, et vit défiler avec satisfaction une partie de l'armée.

Un trait qui fait honneur à la sensibilité de ce fils de Paul Ier., c'est qu'il ne put retenir ses larmes, en voyant des vieillards couverts de cheveux blancs, porter le mousquet aussi lestement que de jeunes et vigoureux soldats russes. Et comme le Prince lui fit observer que la plupart d'entre eux avaient abandonné fortune, famille, pour se ranger sous ses drapeaux, il dit : *ces huit années de dévouement héroïque, sont huit siècles de gloire et par de-là, pour eux et pour leur chef.*

Dans les repas, dans les visites, dans les entretiens, Suwarow se montra d'une originalité plus qu'extraordinaire. Bizarre jusqu'à la folie, il se présenta souvent devant le Prince, décoré de tous ses ordres, attachés à une mauvaise veste de drap vert; quelquefois un simple caleçon de toile bleue ou blanche, faisait son vêtement nécessaire, et il portait pour chaussure une botte forte dans une jambe, et une pantoufle de maroquin jaune à l'autre pied. Il était toujours sans chapeau ni schakos, et quand par hasard il en posait un sur sa tête, il prenait le plus mauvais qu'il pût emprunter d'un soldat, ou bien il se coiffait de quelque sale bonnet de coton. Il ges-

ticulait en parlant, se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et quand il faisait une exclamation, il l'accompagnait d'une pirouette ou d'une gambade.

Ses manies, que je n'ai pas toutes décrites dans son premier portrait, devenaient de plus en plus curieuses. Il se couchait après son dîner, que toujours on mettait sur table à neuf heures du matin. Ce repas était par fois d'une grande abondance, habituellement il se composait de gruau et de fruits secs. Craignant de se livrer à son appétit, et voulant s'imposer une privation, pour s'apprendre à en supporter bien d'autres, il exigeait qu'un de ses aides-de-camp vint lui défendre de manger davantage. La formule de cette prohibition était plaisante. *Le feld-maréchal Suwarow*, disait l'officier, *est averti que son repas doit cesser à l'instant. Pourquoi cela ?* demandait le vieux guerrier : *Parce qu'il y va de sa santé et de son honneur. De sa santé, l'excès d'aliment lui étant contraire ; de son honneur, puisqu'il prétend savoir se commander à lui-même, et obéir à ses propres rigueurs, comme il intime des ordres à ses soldats, et de la même manière qu'il obtient leur obéissance. Et qui vous a dit de me parler de la sorte*, ajoutait Suwarow. *Le feld-maréchal Suwarow lui-même*,

répliquait l'aide-de-camp. *Dans ce cas, il faut se conformer à l'injonction.* C'étaient les derniers mots de ce plaisant colloque, puis le général se levait en faisant un ou deux entrechats pour se dégourdir.

Cet homme si original, ou qui plutôt affectait tant d'originalité, venait cependant de rendre la liberté à l'Italie, de faire cent mille prisonniers aux Français et aux républicains de la Cisalpine, de parcourir une route où l'on ne croyait pas qu'il fût possible au plus petit corps d'armée, de passer; cet homme parlait encore de marcher sur la France, de pénétrer en Franche-Comté, ce qu'il aurait fait malgré la déroute de Korsakoff, et il ne demandait que six semaines pour arriver jusqu'aux bords de la Seine, si les Autrichiens le secondaient sans arrière-pensée.

L'archiduc, effrayé de la résolution de départ prise par les Russes, voulut les retenir, en leur proposant de coopérer à un plan défensif. Mais Suwarow ne voulut entendre aucune de ces propositions, et donna l'ordre à ses troupes, de se tenir prêtes à marcher.

Le Prince de Condé se rendit à Landsberg, où son armée prit des cantonnemens, en avant du Lech, derrière lequel le quartier-général vint se placer. Tous les corps séjournèrent sur cette ligne. Le régiment noble à pied occupa

Léeder; le régiment de Bourbon, Oberiglingen; le régiment noble à cheval, Schongau et les environs; le régiment d'Enghien, Buchlœ; le régiment de Durand, Biedingen; le régiment de Baver, Whall; l'artillerie, Schoffelding; le dépôt et l'hôpital qui étaient à Schwabenmunchen, furent envoyés à Rain.

Suwarow n'avait donné les ordres du départ, qu'en conformité de ceux très-pressans que lui avait envoyés son maître.

Paul, excessivement irrité contre l'Autriche, à qui il attribuait la défaite de Korsakoff, qu'il accusait encore d'avoir voulu faire porter sur lui tout le fardeau de la campagne, et même d'avoir cherché à détruire ses forces militaires, venait de rompre tout-à-fait son alliance avec le cabinet de Vienne. Il se plaignait hautement de ce qu'on avait laissé ses troupes manquer de vivres, et son plus grand grief était le refus complet qu'avait fait cette cour, de laisser rétablir par Suwarow, les souverains d'Italie, dont les états avaient été délivrés du joug des troupes républicaines, et de s'être opposée au retour du roi de Sardaigne à Turin.

Cependant Suwarow prit sur lui de suspendre la marche des troupes, jusqu'au retour d'un courrier envoyé à Pétersbourg. Dans cet in-

tervalle, le Prince de Condé se rendit à Ausbourg, pour s'aboucher avec ce général en chef. Les ordres de Paul Ier. alors se renouvelant d'une manière plus impérative, la marche rétrograde de l'armée s'effectua pleinement sur la Pologne, et le corps des royalistes dut se porter sur Dubno, par Munich, Lintz, Olmutz et Lemberg.

Triste sort des émigrés et incertitudes de l'armée.

Ainsi, par l'effet d'une politique funeste, les malheureux émigrés, après avoir fait cinq cents lieues, pour venir sur les bords du Rhin, se trouvaient réduits, au commencement de l'hiver, à parcourir le même espace, pour reprendre, en Volhinie, les demeures glaciales qu'ils avaient quittées, dans l'espoir heureux de ne les revoir jamais *.

La désolation était générale. Il était facile de prévoir que toute l'armée ne rentrerait pas dans ses cantonnemens de Pologne. Les soldats des régimens capitulés menaçaient de passer sous les drapeaux autrichiens, et beaucoup d'émigrés

* Ce n'était point, que dans l'intérieur des habitations les émigrés eussent trop ressenti l'âpreté du climat; mais on était au mois de novembre, et la route, dans cette saison, devenait effrayante. D'ailleurs, si les chambres sont chauffées de manière à faire disparaître l'idée du degré de latitude de la Volhinie, il n'en est pas de même des lieux, ou se fait ce service. Le froid s'y fait sentir dans toute sa rigueur.

n'avaient pas le courage de supporter l'idée de retourner mendier l'hospitalité aux peuples du nord.

On disait bien que l'armée prendrait ses quartiers d'hiver en Bohême ou en Autriche; on disait même qu'on ne passerait pas Lintz, et l'on en inférait la possibilité d'un nouveau rapprochement des frontières de France; mais ces bruits vagues ne rassuraient personne. Dans cette alternative, l'armée continuait sa route, morne et silencieuse, et la douleur devint plus poignante, quand on apprit que la station près de Lintz ne durerait que quinze jours. On crut alors que le retour en Volhinie était décidé. Dans cette persuasion, la désertion, parmi les soldats recrutés, augmenta d'une manière effrayante. On s'imaginait, en les écoutant, ouir les soldats macédoniens refusant de passer le Gange. Avec cette différence, que les uns ne se sentaient pas la force de supporter la chaleur de l'Inde, et que ceux du Prince de Condé tremblaient au seul souvenir des souffrances d'un froid excessif.

L'armée arriva le 29 novembre à Lintz. Entre Munich et cette ville, le Prince fut très-bien reçu par l'électeur, aujourd'hui le roi de Bavière. Il dîna avec ce souverain à Perlach; et tout le repas, se passant en propos pleins de grâce,

adressés de la part du duc Maximilien, au convive pour lequel il déployait toute la magnificence de la cour Bavaroise, fut de la plus grande gaîté.

Cet électeur avait précédemment servi en France. Il avait souvent été invité aux fêtes de Chantilly. Ces souvenirs qu'il aimait à se rappeler, furent le sujet continuel de la conversation.

Enfin le prince Gortschakoff rendit un peu de calme aux esprits et à l'âme des malheureux émigrés, en leur annonçant la possibilité d'un quartier d'hiver sur les bords du Danube ; et le corps se distribua plus tranquille, moins chagrin, dans les cantonnemens de Neuhoffen, Riédau, Hall, Floreau, Hersching, Steyer, Grisschieker, et Kreusmunster. Depuis l'affaire de Constance, et dans toute cette route, les régimens de Titoff, celui de Baver, avaient toujours marché et séjourné avec les régimens condéens.

L'année 1799 expirait alors, et celle qui allait s'ouvrir ne présentait donc rien de plus consolant pour les proscrits.

État des affaires en France.

En France, le Directoire avait été obligé d'avouer tristement la prise, par les Anglais, dans les eaux du Texel, de la flotte hollandaise qui portait alors le titre de flotte batave. Il n'avait pas pu empêcher non plus que l'on n'apprît la chute du trône de Tippoo-Saëb, dans l'Inde, et

l'envahissement de tous les états de ce nabab, par les troupes britanniques. Cette augmentation colossale de la puissance et des richesses de la Grande-Bretagne, dont le gouvernement français n'avait point cessé d'annoncer la ruine prochaine et imminente, apprêtait à rire aux observateurs qui demandaient plaisamment, si le Directoire opposerait à la masse des trésors transportés du palais de Séringapatnam, dans les souterrains de la banque de Londres, une nouvelle émission de mandats.

Les Cinq avaient cependant quelque sujet de s'énorgueillir aux yeux du peuple, en lui annonçant les revers de l'armée anglo-russe, battue près d'Alkmaër et à Medenblik, qu'elle avait été obligée d'évacuer en conformité d'une capitulation achetée, disait-on, à prix d'or, au moment où l'on pouvait la faire entièrement prisonnière.

Un autre sujet de triomphe pour le Directoire, c'étaient les succès obtenus par Championnet sur le général autrichien Klénau, dans le territoire de Gênes, connu sous le nom de rivière du Levant. Ceux de Duhesme à Mondovi, la brillante affaire de Stura, enfin la prise de Manheim par les Français, et la continuation des premiers avantages de l'armée du Rhin,

qui avait pris tous les postes des Autrichiens sur le Necker.

Un événement qui avait rassuré plus que tout autre, les révolutionnaires, ce fut le débarquement de Bonaparte à Fréjus, qui fut immédiatement suivi de son arrivée dans la capitale.

L'intrigue ébauchée à Berlin par Sieyes, et dont j'ai soulevé une partie du voile, en m'occupant de l'ambassade de ce régicide à la cour de Prusse, avait eu tout son développement. Bonaparte, instruit de la situation des choses, avait traversé, dit-on, la Méditerranée sous le pavillon de Papembourg, du consentement des amiraux anglais, munis à cet effet d'instructions de la cour de St.-James. On prétend qu'il avait fait la promesse d'aider de son influence le rétablissement de la maison de Bourbon, dès qu'il se serait emparé du pouvoir, dont il devait dépouiller les pentarques, et tout porte à le croire.

Les hommes composant le gouvernement français, n'avaient plus de consistance dans aucun parti. Sieyes était le seul qui en eût conservé quelque peu chez les révolutionnaires; mais il trompait ses collègues, et s'arrangeait en secret avec le général, déserteur de l'armée d'Egypte.

Eveillés par des soupçons, les Cinq imaginèrent d'opposer Moreau à Bonaparte, et pour

les mettre en présence, il les réunirent dans un grand repas, dans une scandaleuse orgie, donnée sous les voûtes de l'église de St.-Sulpice; épouvantable profanation qui porta malheur à ceux qui s'en étaient rendus coupables.

Moreau, sage et sans aucune ambition, n'ouvrit pas l'oreille aux suggestions du Luxembourg; et traita Bonaparte avec beaucoup d'égards. De sorte, que le calcul du Directoire fut vain.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les événemens qui changèrent, peu de jours après, la face de la France.

Tout le monde connaît les plus petites particularités de la journée de St.-Cloud. Bonaparte, après avoir dispersé les conseils, ainsi que Cromwel en avait agi à Londres, dans la fameuse séance où il ferma lui-même les portes du parlement, Bonaparte, après avoir forcé les législateurs à sauter par les fenêtres de la salle où ils s'étaient assemblés extraordinairement, après avoir chassé le Directoire, et s'être nommé le premier des trois consuls successeurs des pentarques, paya Sieyes de ses services, par le mépris et l'avilissement, et méconnaissant le traité dont les conditions lui avaient facilité le retour d'Alexandrie, commença de dérouler son plan d'usurpation. Pour les hommes à vue

longue ; il parut, dès ce moment, décidé à se revêtir de la pourpre impériale.

Quand le Prince de Condé fut instruit de cette révolution chez les révolutionnaires, il dit qu'elle était inévitable, puisqu'il fallait bien que tôt ou tard, des avocats et des huissiers, transformés en dominateurs, en souverains, finissent par céder la place aux généraux, dont ils avaient employé le bras, pour créer et soutenir leur puissance éphémère ; il ajouta, que les rois n'avaient, jusqu'à présent, lutté que contre des légistes ; mais qu'ils allaient avoir pour adversaire un rival et un conquérant, et qu'il y avait à craindre plus que jamais, pour la solidité des trônes légitimes.

Au reste, de grandes incertitudes agitèrent l'âme et l'esprit du Prince, dans les premières semaines de sa station en Autriche.

Le maréchal Suwarow l'avait d'abord assuré que l'armée suspendrait sa marche définitivement, pour prendre des quartiers d'hiver. Ensuite, l'empereur Paul, répondant à une lettre pressante, non-seulement montrait l'intention de ne point retirer ses troupes, mais il paraissait avoir tout-à-fait changé de résolution, en revenant à des sentimens moins contraires aux interêts de sa coalition avec l'empereur d'Allemagne et l'Angleterre, dont il avait annoncé vou-

loir se dégager. Il ordonnait que l'on continuât le recrutement des corps, et ce qui semblait ne devoir plus laisser de doute sur ses meilleures et subites volontés, ce furent les différentes grâces qu'il accorda aux officiers et aux soldats condéens qui, s'étaient distingués pendant la campa- 1800.
gne. La plus insigne, fut l'envoi qu'il fit au Prince, de la grande croix de Malte, en l'invitant à la remettre au duc de Berry ; enfin ses bontés furent excessivement multipliées.

Cependant le prince Gortschakoff n'avait point ménagé les émigrés dans ses correspondances avec le Czar; et il était bien certain que les dispositions de ce monarque, pour la cause des Français malheureux, n'étaient plus les mêmes.

Un simple mouvement passager et fugitif avait donc déterminé Paul, lorsqu'il suspendit le retour de ses troupes en Russie. Son irritation contre la cour d'Autriche reprenant bientôt toute sa force, un autre ordre arriva au quartier-général, pour que le corps s'ébranlât, ainsi que toutes les forces russes, et que l'armée reprit la route de Pologne. La douleur fut d'autant plus vive à cette nouvelle, qu'on s'y attendait moins.

Le Prince prit alors sur lui de ne point y déférer, et il communiqua les raisons de son refus au général Suwarow, qui les approuva.

Elles faisaient honneur à sa prévoyance, à sa vigilance perpétuelle pour le sort de ses compagnons d'armes. Connaissant la versatilité du caractère de Paul, se persuadant qu'il n'en était point encore à sa dernière détermination, il avait envoyé, dès les premiers jours du cantonnement de Lintz, un officier à Londres, et un autre près des agens anglais accrédités en Allemagne, pour sonder les dispositions du cabinet britannique, dans les circonstances présentes.

Le Prince prend des mesures pour assurer le sort de son armée.

Comme il était notoire que la retraite des Russes n'empêcherait point la continuation des hostilités, et que les émigrés désiraient y prendre part, puisqu'ils ne pouvaient pas supporter l'idée de s'exiler de nouveau à cinq-cents lieues de leur patrie, le Prince demandait à l'Angleterre d'être mis une seconde fois à sa solde, pour coopérer aux travaux de l'armée autrichienne. Le ministre Pitt avait accueilli cette proposition; et l'envoyé Wickam ayant fait connaître au Prince que cette affaire était à-peu-près arrangée, c'est sur ce motif qu'il avait résolu de ne point suivre le mouvement rétrograde de Suwarow.

Il fallait que les émigrés eussent inspiré un bien vif intérêt aux habitans de Lintz, car ils témoignèrent une joie extrême, en voyant le corps rester au milieu d'eux; et le Prince, par réci-

procité de tous les égards, de toutes les politesses dont ils avaient comblé, lui et ses officiers supérieurs, donna à la noblesse de cette ville et des environs, ainsi qu'aux plus riches habitans, une fête brillante dans la salle des spectacles. Cette fête lui fut immédiatement rendue, avec plus d'éclat et de magnificence encore, dans la salle même des états de la province.

L'empereur Paul, n'ayant point encore connaissance du refus que faisait le Prince de conduire une seconde fois son corps en Volhinie, envoya, dans l'intervalle, un drapeau superbe au régiment de Bourbon, privé de ce signe, par un accident, et qui en avait pris un autre aux Français. Les expressions dont se servait le monarque, en annonçant cette grâce particulière, faisaient grand honneur à tous les officiers et à tous les soldats. On les mit à l'ordre, précédées d'une lettre du Prince de Condé, que le baron de Solémy, aide-major-général, était chargé de rendre à l'état-major du régiment.

Le Prince disait en s'adressant à tout le corps »
» C'est avec une véritable satisfaction que j'en-
» voie par Mr. de Solémy, au régiment, la nou-
» velle marque d'estime et de bonté dont S. M. I.
» vient de l'honorer. Je ne doute pas que tous
» les officiers et soldats ne s'empressent de té-

» moigner à S. M. I. toute leur reconnaissance
» par un attachement constant au service d'un
» souverain qui sait si bien récompenser la
» valeur, et par un dévouement sans bornes à sa
» personne ainsi qu'à celle de notre Roi dont S.
» M. I. paraît bien loin d'abandonner la cause. »

L'Ukase portait » Nous, par la grâce de Dieu,
» Paul Ier. empereur et autocrate de toutes les
» Russies, à notre régiment des grenadiers de
» Bourbon. Vû les services à nous rendus
» dans les combats près de Constance, où votre
» courage et votre intrépidité ont enlevé un
» drapeau à l'ennemi, il nous a plû de vous
» gratifier de drapeaux nouveaux, en témoi-
» gnage de notre bienveillance, et pour perpétuer
» le souvenir de vos hauts faits, sur ces dra-
» peaux est marqué l'action qui vous mérite
» une telle distinction. Sur ce, je prie Dieu
» qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Donné dans notre capitale de Pétersbourg,
» le 10 février 1800. »

Ce drapeau ressemblait à celui précédemment remis à Pétersbourg, au Prince de Condé. Il était d'étoffe de couleur isabelle, bordé d'amaranthe et enrichi de glands, de franges et de lames d'argent. Mais on remarqua qu'il paraissait d'une plus haute valeur et fait avec plus de goût

et d'élégance ; les arts d'agréments se perfectionnant chaque jour en Russie. D'un côté, de cette enseigne, on lisait *Dieu soit avec nous*, de l'autre, on voyait la Providence sortant d'un nuage et étendant les mains. Autour de cette figure on lisait, *Pour avoir pris un drapeau sur les Français infidèles.*

Malgré ces marques d'amitié et d'intérêt, chacun appréhendait que Paul ne fît sentir son mécontentement du refus prononcé par l'armée, de suivre le feld-maréchal Suwarow. On savait déjà qu'il avait trouvé fort mauvais, que ce général n'eût pas mis plus de promptitude à quitter le territoire autrichien, et l'on redoutait quelqu'acte de courroux et de bizarrerie. Cette crainte s'évanouit enfin et se changea en sentimens de gratitude pour ce souverain magnanime.

Un courrier dépêché au prince Gortschakoff lui apporta la nouvelle, qui fut transmise sur-le-champ au quartier général du corps, que non-seulement l'empereur consentait à ce que les émigrés restassent en Allemagne, mais qu'il avait coopéré par son influence diplomatique, à la résolution du cabinet de Saint-James.

Les émigrés passent à la solde de l'Angleterre.

En conséquence, dès ce jour, 1er. avril, l'armée de Condé passait, encore une fois, à la solde Britannique. En remontant même plus haut.

Paul I[er]. ajoutait à cet acte de condescendance, les éloges les plus flatteurs pour tous les régimens ; et le prince Gortschakoff partit pour Pétersbourg. Il fut peu regretté, non point que ses manières fussent hautaines et désagréables, mais on avait beaucoup de torts à lui reprocher. Voulant ménager mille intérêts et flatter sur-tout son maître, dont il craignait les caprices, et dont il connaissait la susceptibilité, il avait souvent rendu de mauvais services, aux émigrés, plutôt pour conserver la faveur, que dans l'intention réelle de leur nuire. Ses mœurs, au reste, étaient fort dissolues et il en avait donné de scandaleux exemples. Il aimait l'or. Cette passion l'avait porté à fermer les yeux sur bien des abus d'administration. Enfin, il était léger, étourdi, jusqu'à compromettre l'intérêt de sa cour vis-à-vis des puissances. On l'avait vu à Lintz même, prêt à exciter une émeute populaire, en sortant d'une orgie, parce qu'il voulait forcer les enfans des bourgeois, réunis en grand nombre sous les fenêtres de son hôtel, d'où il jetait de l'argent avec profusion, à crier *vive l'Empereur de Russie* ! La sagesse et les précautions du Prince de Condé, dans cette circonstance critique, prévinrent quelques violences, dont cet imprudent serait infailliblement devenu

Nouveaux détails sur le prince Gortschakoff.

la victime. Il n'était rien moins question parmi les Lintzois, que de l'arracher de la maison où il se trouvait, et de le forcer honteusement à quitter la ville. En Autriche le peuple est très-attaché à son souverain et les têtes fermentaient à la seule idée de faire pousser un cri qui ressemblait à un acte de rébellion.

Lorsqu'on sut que le Prince de Condé prenait le prince Gortschakoff sous sa protection le respect fit aussitôt dissiper l'attroupement, et les choses n'allèrent pas plus loin.

Puis qu'on a suivi pendant deux années les pas de cet officier russe, qui dut accompagner constamment les émigrés, il n'est point hors de propos d'apprendre aux lecteurs comment il a fini. Dénoncé postérieurement, à Pétersbourg, pour des malversations et même pour des faux en écriture publique, il ne put obtenir sa grâce, et fut envoyé en Sibérie.

Revenons aux espérances et à la situation de l'armée et du Prince de Cndé. Peu de jours après que le corps eut été mis à la solde anglaise, il reçut l'ordre de se diriger sur l'Italie. On disait qu'il devait se rendre à Livourne ; et comme le bruit se repandait d'un grand projet qui devait ramener le corps en France, par ce long détour, chacun des émigrés se préparait avec joie

Bruit d'une expédition en Angleterre.

à de nouvelles fatigues et à de nouveaux combats.

Les agens de l'Angleterre, avec lesquels le Prince fut obligé de s'entendre et de correspondre, pour les premiers arrangemens à prendre, ne ressemblaient point au commissaire Crauffurd, dont les émigrés n'avaient eu qu'à se louer.

Ils étaient froids, embarrassés, et ne se portaient à lever aucune difficulté, à applanir aucun obstacle.

Cependant, ils parurent, dans la suite, avoir reçu des instructions qui les engageaient à mettre moins de roideur et de reserve dans leurs communications officielles. Le colonel Ramsay se comporta fort bien, et les procédés de M. Wickam prirent un caractère plus amical et moins rigoureusement diplomatique.

Enfin, lord Minto, ambassadeur à Vienne, se prêta de tout son cœur et de la meilleure grâce, à tous les désirs du Prince, qui ne tendaient qu'à l'amélioration du sort de l'armée.

En conséquence, des fonds furent largement délivrés, et l'arrièré de la paie anglaise, qui remontait au 8 mars, fut entièrement soldé.

Avant de quitter Lintz, le corps jouit, avec délices, du spectacle touchant d'un combat

de générosité sublime. Cette belle action fit également une impression vive sur les bourgeois de cette ville. La voici :

On se trouvait à l'époque d'une grande foire qui réunit sur ce point, non-seulement tous les habitans de la Basse-Autriche, mais ceux de la Bavière, et de la Forêt-Noire.

Deux riches fermiers des environs de Stuttgard, qui avaient logé, vingt-cinq mois auparavant, un soldat du régiment de Bardonnenche, et qui l'avaient pris en amitié, sont instruits que ce jeune homme ayant été blessé en duel, se trouvait à l'hôpital, et que, hors d'état de continuer le métier des armes, n'ayant pas l'espoir d'une retraite, et ne pouvant rentrer en France où les lois le frappaient de mort, son avenir devenait affreux.

Superbe combat de générosité.

Tout deux forment alors la résolution de l'adopter et de le compter au nombre de leurs enfans. Mais il s'agissait de savoir auquel de ces bons Allemands le pauvre émigré appartiendrait. Là-dessus, un combat admirable s'établit entre eux. L'un disait, il sera le huitième de mes fils, et sera traité comme le premier ; l'autre répondait, j'ai onze héritiers, il sera le douzième. Il fallut recourir à la voix du sort pour terminer cette querelle, bien rare dans les siècles mo-

dernes ; et le fusilier de Bardonneneche appartint à la plus nombreuse famille.

Ce beau trait qui signale l'humanité allemande, honore, en même temps, le caractère français qui peut se faire aimer à ce point ; et devient l'éloge du chef d'un régiment, dont les soldats se comportaient de façon, à s'attirer ainsi l'estime et l'amour de leurs hôtes.

Quand le Prince apprit ce trait intéressant, il s'écria : *quels gens que ces bons germains ! mais c'est un vol qu'il nous font, car nous nous serions cotisés tous, pour assurer du pain à ce malheureux jeune homme !*

L'armée partit le 15 avril pour Clagenfurt, et s'y trouva rendue le 29. Cette route de quatorze jours, fut agréable par le triple aspect des forêts, des rochers et des torrens qui la bordent, qui la coupent en plusieurs sens. De beaux ponts, des aqueducs s'y font remarquer. Son entretien coute beaucoup au gouvernement de Vienne, mais ces dépenses sont couvertes par les facilités qu'elle donne au commerce avec l'Italie, et par les droits qu'on y perçoit sous diverses dénominations.

De Clagenfurt, où les émigrés eurent l'honneur de défiler devant madame la comtesse d'Artois qui y faisait sa résidence, l'armée se

rendit à Pordonone où elle arriva le 8 mai. De nouvelles curiosités naturelles y récréerent les regards des condéens. Des sites pittoresques multipliés, des difficultés vaincues par l'art, le travail et la patience des hommes ; un ciel qui commençait à n'être plus celui de l'Allemagne, un langage déjà mélangé de mots, de phrases italiennes dont les voyelles redoublées viennent adoucir les rudes et nombreuses consonnes tudesques, ou les remplacer ; étonnèrent et charmèrent les yeux, les oreilles des soldats, des gentilshommes qui cherchaient dans chaque lieu où ils passaient, à se décider, sur celui qu'ils préféreraient, pour terminer en repos, une vie proscrite et fugitive, si la rigueur céleste ne leur permettait plus de respirer encore une fois, dans la contrée qui les avait vû naître.

Un ordre inattendu vint porter l'inquiétude dans le corps, qui dut ne pas continuer sa route en Italie, et qui paraissait destiné à revenir sur ses pas. On ne savait alors, à quoi l'attribuer, mais le temps en fit connaître les motifs.

Toujours, le Prince avoit mis ses troupes sous la protection divine. Les guerriers français n'ont jamais cessé, depuis Clovis, d'adresser des

prières au *Dieu des armées*. Les émigrés suivant l'exemple de leurs ancêtres, firent célébrer plusieurs messes, pour le succès de leurs nouvelles entreprises, et le *salvum fac Regem* fut chaque jour chanté, à la fin du saint sacrifice. Parmi nos soldats le nom du Roi se lie à tous les vœux, à toutes les espérances. Il encourage dans le combat, il soutient dans la défaite, il double la joie dans les avantages.

Le voisinage de la ville de Venise, engagea beaucoup d'émigrés à visiter cette cité fameuse, et si déchue de son ancienne splendeur.

Le Prince et le Duc d'Enghien à Venise

La république de *Saint-Marc* avait cessé d'exister. Le Doge avait fait place à un gouverneur autrichien. Cet état, qui jadis put se défendre contre la ligue des plus grands rois de l'Europe, était tombé devant quelques bataillons républicains, et la paix de *Campo-Formio*, l'avait fait passer sous la domination de l'empereur François II.

Triste monument d'une grandeur évanouie! Venise, dont les vaisseaux couvraient jadis les mers, ne voyait plus dans son port que quelques barques portant le pavillon impérial, et de vieux vaisseaux d'une forme colossale et majestueuse, couverts d'or, de précieuses peintures, mais dont la mâture et le gréement déla-

brés annonçaient qu'ils étaient condamnés à pourrir dans ce coin de l'Adriatique *.

Le Prince de Condé et le duc d'Enghien s'y rendirent également. Deux raisons les y amenaient. Le désir de demander la bénédiction au pape Pie VII, qui venait d'être élevé au souverain pontificat; et celui de connaître une ville, qui n'a point sa pareille dans le monde.

Le cardinal Chiaramonti, évêque d'Isola, descendant des Clermonts de France, lesquels rendirent jadis, les plus grands services au Saint-Siége, avait réuni les suffrages du conclave. Sa piété, son savoir, sa douceur, l'avaient fait distinguer, depuis long-temps, entre tous les princes de l'église romaine, et la voix publique, en l'indiquant au sacré collège, pour le successeur de Pie VI, n'avait fait que rendre hommage aux plus nobles vertus.

On a prétendu que l'influence des agens français, dirigés par le cardinal Maury, avait

* Il ne faut pas croire pourtant que Venise fut tout-à-fait sans commerce. Je ne parleici que de la marine militaire. Il y avait encore beaucoup de bâtimens marchands. Le seul négociant *Vivanti*, en possédait près de cent. Mais que ce nombre était loin de celui qu'offrait, il y a deux siècles, les seules familles Dandolo et Pisani, qui en comptaient plus de mille.

seule amené cette élection. C'est une erreur, et une imposture. La nomination de Pie VII, ne fut contrariée ni par l'Allemagne, ni par l'Espagne, elle convenait donc à toutes les puissances catholiques.

La réception que fit le Saint-Père, aux deux Princes, fut des plus distinguées et le cérémonial d'usage, ponctuellement observé.

Le Pape était logé dans un magnifique monastère qui domine toute l'île Saint-Georges.

Les Princes y abordèrent dans de superbes gondoles, et furent salués à la porte de l'église, par cent religieux, qui les conduisirent au sanctuaire, pour y faire l'adoration.

Introduits ensuite dans les appartemens de sa Sainteté, qu'ils traversèrent au milieu d'une haie de prélats, ils furent reçus par les premiers officiers de la cour papale, et arrivèrent au salon, où le souverain pontife les attendait.

La porte s'en ouvrit pour eux seuls, mais après un quart d'heure d'audience particulière, les gentilshommes qui les accompagnaient, y furent admis.

Le Pape, après avoir comblé de caresses les illustres personnages qu'il recevait, donna sa bénédiction à tous les assistans, après, il distribua de précieuses reliques, à plusieurs d'entre-eux.

Au retour de cette audience, les princes dirent que le Saint-Père occuperait dignement la chaire apostolique, et le temps a prouvé qu'ils ne s'étaient point trompés.

On a pas toujours bien jugé de ce que la force des circonstances, et le besoin de faire naviguer, sans la briser, la nacelle de Saint-Pierre, au milieu des écueils, lui ont commandé. Mais la postérité plus juste que ses contemporains, le rangera parmi les plus grands pontifes, quand elle remarquera que bravant les persécutions, il a sû maintenir la pureté du dogme, qu'aucuns des principes de notre sainte religion n'a fléchi, et qu'il s'est montré prêt à supporter le supplice et la mort, plutôt que de consentir à trafiquer des droits de l'église.

Les Princes employèrent le reste de leur séjour à voir les plus beaux monumens de Venise, qui sont nombreux. Ils admirèrent d'antiques et majestueux édifices, où semblent respirer encore le génie et la puissance de ces sénateurs, qui soumirent l'aigle des Comnènes au lion de Saint-Marc, qui humilièrent l'orgueil de Gènes et de Pise, qui firent reculer les forces ottomanes tant de fois, et dont les flottes portèrent l'épouvante au sérail, dont les trésors soudoyaient les armées de Charles-Quint.

Quel changement ! Venise n'était plus qu'une ville belle et triste ; mais languissante, sans vie, sans caractère distinctif. Heureuse cependant d'être tombée sous le sceptre d'un prince sage, juste, bienfaisant, dont la domination la dédommageait alors, et comme aujourd'hui, pour la seconde fois, de la perte de l'existence politique, par l'administration la plus parfaite.

La république ne pouvait plus se soutenir au milieu des grands chocs européens. L'appui de l'Autriche seule, était capable de la préserver d'une décadence totale et si prompte, que cette ville offrait déjà des symptômes d'une effrayante dissolution ; quand la main de François II, est venue en arrêter les progrès.

Le Prince de Condé, en remarquant que le peuple ne portait plus de masque, comme autrefois, laissa échapper un mot fort heureux. *Maintenant*, dit-il *les Vénitiens ont beaucoup à faire, il faut que chacun d'eux se fasse un masque en composant ses traits, selon les lieux et les circonstances, tandis qu'auparavant, il ne leur en coûtait que l'achat d'un morceau de carton, de taffetas ou de velours.*

Le duc d'Enghien trouva le spectacle de la navigation des Gondoles ; qui se croisent en mille rencontres, sans se heurter, infiniment

agréable, et dit en riant, que ces *voitures devraient toutes porter pour armoiries, une tête de requin, puisqu'elles se mouvaient dans l'eau, comme si elles employaient les nageoires de ce poisson.*

Le contre-ordre de direction qu'avait reçu l'armée, fut bientôt suivi, comme on l'avait prévu, de celui qui la forçait à reprendre la route d'Allemagne.

Ce fut sur Saltzbourg que le corps dut se porter. Tous les émigrés des provinces du midi de la France éprouvèrent la plus grande affliction de retourner ainsi sur leurs pas. Ils pensaient qu'après avoir traversé l'Italie, ils auraient pu descendre sur les côtes du Languedoc, au moyen de transports anglais. Mais l'état des choses ne permettait plus de suivre l'exécution de ce plan. Les tentatives faites en Toscane n'avaient point réussi, les bâtimens frêtés à Livourne étaient peu nombreux, et le temps qu'on avait mis aux préparatifs, avait donné au Directoire celui de prendre des mesures de défense. Enfin le zèle des Languedociens et des Provençaux était refroidi, et l'entrée de Bonaparte en Piémont, avait dérouté toutes les combinaisons des cabinets.

Espérances des émigrés encore évanouies.

Le duc d'Angoulême éprouvant le vif désir

de faire la campagne, avait obtenu du Roi, l'autorisation de se rendre près du Prince, et c'est dans cette marche sur la Bavière, qu'il vint rejoindre les émigrés. Les larmes coulèrent de tous les yeux en le voyant. On se disait combien il avait dû lui en coûter de quitter la fille de Louis XVI, et combien il avait fallu d'héroïsme et de force d'âme à cette jeune princesse, pour faire le sacrifice de son époux, à l'intérêt de la cause royale.

La comtesse d'Artois eut la douce jouissance d'embrasser son fils à Clagenfurt. Cette scène fut des plus attendrissantes. Huit ans s'étaient écoulés sans qu'elle l'eût vu. Elle ne pouvait se lasser de le serrer contre son cœur, et pour ne pas le quitter un instant, elle monta près de lui, dans la voiture du Prince de Condé, et le reconduisit à une longue distance.

Arrivé dans l'évêché de Saltzbourg, l'armée prit des cantonnemens.

Le Prince y occupa l'agréable palais de Mirabelle, appartenant au Prince-Evêque; le régiment noble à pied, Deissendorff; le régiment noble à cheval, Tittmoning; le régiment de Bourbon, Matzée; le régiment d'Enghien, Lauffen; le régiment de Durand, Wazingen, et l'artillerie, un des faubourgs de la ville de

Saltzbourg même, en se prolongeant au dehors.

Le lecteur se rappelle que le corps avait déjà stationné dans une partie de ces cantonnemens.

Plusieurs des habitans le revirent avec plaisir ; mais il faut dire que la masse ne partageait pas ces dispositions bienveillantes. Des émissaires français avaient persuadé à ces bonnes gens, que la présence des émigrés attirerait sur eux le fléau de la guerre. Frappé de cette idée, le peuple regardait donc ces derniers comme leurs ennemis, et ne dissimulait pas le désir de les voir contraints de se retirer au loin.

Un incendie qui éclata dans une ferme, et dont les flammes menaçaient un village voisin, n'ayant cessé que par les soins des condéens, cette belle action leur ramena quelque peu l'affection des gens du pays ; mais on voyait bien qu'au fond du cœur ils craignaient toujours que de grands maux ne résultassent du séjour des proscrits, sur leur territoire.

Le duc d'Angoulême avait pris, dès son arrivée au corps, le commandement du régiment noble à cheval, et plusieurs fois il le fit manœuvrer devant le Prince, avec beaucoup de précision. Le caractère de ce fils aîné du comte d'Artois contrastait avec celui du duc de Berry. Froid, réservé, silencieux, excessivement ap-

Caractère des Ducs d'Angoulême et de Berry.

pliqué à l'étude, rarement il se livrait à ces expansions, que l'on se plaisait à remarquer chez son frère; aussi, jamais on n'eut à lui reprocher une de ces brusqueries, qui faisaient quelquefois tache dans le caractère du duc de Berry, mais que ce prince savait racheter si bien, par des actions d'une bonté sublime; d'ailleurs, brave, infatigable, vigilant, juste, et capable de commander aux hommes, le duc d'Angoulême se fit bientôt universellement respecter et chérir.

Puisque j'ai parlé du duc de Berry, je dois dire qu'ayant quitté Lintz, il était parti pour Naples, dès la fin de mars, en passant par Vienne, où l'empereur François II l'avait complimenté sur ses actes de courage, et qu'on attendait à chaque instant son retour. Le but de ce voyage était une alliance projettée, avec une princesse des Deux-Siciles. Ce jeune duc ignorait alors quelle épouse lui était destinée, et ne se doutait pas que l'enfant, âgé de vingt mois, qu'il voyait sur le sein d'une nourrice, serait la vertueuse moitié dont le ciel avait fait le choix pour lui.

Cependant la frayeur devenait extrême dans le duché de Saltzbourg. On emballait les effets les plus précieux au palais de l'évêque, et chez tous les gens riches; on vidait les magasins, on transportait les munitions de guerre sur la

route de Vienne, tout annonçait donc la crainte d'une invasion ennemie.

Ces appréhensions n'étaient que trop justes, et provenaient des événemens extraordinaires, dont le Piémont et la barrière du Rhin venaient d'être les témoins étonnés.

Politique de Bonaparte.

Bonaparte en s'emparant du pouvoir, car, dès le 18 brumaire, il devint le maître de la France, avait réduit les deux consuls ses collègues, à ne partager, qu'en apparence, le gouvernement public, et cette concentration de l'autorité avait obtenu l'approbation générale, mais dans un sens qu'il faut entendre sainement.

Les républicains, qui ne se doutaient pas encore qu'il voulût placer une couronne impériale sur sa tête; et que l'aspect d'un sénat, d'un corps législatif, accompagnés d'un pouvoir exécutif, dont les membres s'intitulaient toujours *Citoyens*, rassuraient contre l'idée du rétablissement de la monarchie, n'avaient vu, dans la journée de Saint-Cloud, qu'une amélioration politique, qu'une nouvelle vie donnée au système qu'ils préféraient à tout autre.

Les royalistes, à l'esprit desquels ne pouvait pas s'offrir le soupçon, que le général de l'armée d'Egypte fût descendu à Fréjus, pour faire sa propriété de la France et des conquêtes

qui avaient agrandi son territoire, croyaient à la possibilité de la restauration du trône par les mains de ce chef heureux ; et comme les intrigues qui avaient ramené le Corse n'avaient pu être tellement secrètes, qu'il n'en eut transpiré quelque chose, ils se persuadaient que, bientôt, un nouveau Monk rappelerait les princes légitimes.

Rien ne paraissait plus naturel que cette manière de voir. C'était le plus beau rôle que Bonaparte pût jouer. Il s'était toujours montré amoureux de la gloire, et dans une pareille conduite, elle seserait trouvée toute entière, brillante du plus grand éclat, sans dangers, sans dégoûts, même sans opposition.

Les émigrés de l'armée de Condé se laissèrent donc aller, comme tous les royalistes de l'intérieur, à cette douce persuasion. Je ne peux pas dire si le Prince s'y abandonna également ; ce qui ferait penser qu'il ne fut pas aussi facile à se livrer à cette espérance, c'est qu'en apprenant l'élévation de Bonaparte au premier consulat, et le dépôt qu'on faisait en ses mains de l'autorité publique, il s'écria : *si Pichegru était à sa place !!!*

Quoiqu'il en soit, tous les partis se montrèrent satisfaits de la chute du Directoire. Ce gouvernement s'était attiré l'animadversion des

citoyens, à un tel point, qu'il n'eut pas même pour défenseurs ses propres agens. L'homme ambitieux, qui lui succédait, avait su profiter avec adresse de cette disposition d'esprit, et flattant toutes les opinions, il avait fait croire, à chacune, en particulier, qu'elle obtiendrait le triomphe sur les autres.

Un grand désordre existait dans les finances. Il affecta de vouloir régulariser la comptabilité, et mit de niveau la dépense et la recette.

La législation avait de grands vices; de toutes parts on demandait une réforme, des lois mieux coordonnées; il s'annonça, comme devant réparer les fautes nombreuses des législateurs qui l'avaient précédé.

L'administration était entravée; il l'établit sur un plan nouveau, en promettant de le perfectionner chaque jour.

La partie sur laquelle il porta singulièrement son attention, fut le matériel et l'organisation de l'armée. Voulant s'y faire des partisans nombreux, il multiplia les grades, augmenta les appointemens, ajouta plus de luxe aux uniformes, et en même temps il affecta de mettre plus de sévérité dans la discipline, et de porter une grande surveillance sur les fournisseurs, sur-tout, les manutentionnaires.

Le bien-être du soldat, enfin, parut être l'objet de ses continuelles attentions, et l'armée française prit, en effet, une face nouvelle.

On se tromperait beaucoup, si l'on croyait que Bonaparte eût suivi l'impulsion de son cœur et le pur désir de faire le bien dans cette circonstance; il n'avait qu'un seul but, c'était de profiter de sa fortune, et de fonder la puissance suprême à laquelle il aspirait. Chacun de ses actes était le fruit du calcul, et non le besoin d'obéir à de nobles impulsions.

Sa première pensée, ses premiers regards s'étaient donc portés sur la situation militaire de la France. Car il fallait un grand prestige pour fasciner les yeux de la multitude; c'est-à-dire qu'il fallait des victoires, moyen toujours certain de se concilier de nombreux suffrages.

Malgré celle de Masséna, en Suisse, la position des armées françaises n'était point encore très-rassurante.

Ce général fut nommé par les consuls, chef de l'armée d'Italie, et Moreau prit le même jour, le commandement de l'armée du Rhin et du Danube. Ce dernier avait aussitôt remporté de grands avantages, et l'on a dû juger de la rapidité de ses succès, par la position où le corps de Condé a rencontré les Français.

Le général Kray, qui leur était opposé, avait été perpétuellement battu par-tout ; et en Italie, d'autres événemens, non moins funestes pour les Autrichiens, avaient signalé les premiers pas de Bonaparte, qui s'y était rendu pour secourir Masséna. Ce dernier, ayant été contraint, attendu l'infériorité de ses forces, devant celles commandées par Mélas, à se retirer dans Gênes, pour y soutenir un blocus et un siége, où les habitans et la garnison avaient souffert toutes les horreurs de la famine.

Bonaparte après avoir rassemblé à Dijon de belles et nombreuses troupes, sous le titre d'armée de réserve *, croyant devoir marcher vers

* Cette armée réunit dans la capitale de la Bourgogne, plusieurs des généraux et des parens du premier consul, qui depuis ont ceint leur tête du diadême. Murat, Joseph, y étalèrent un grand luxe. Le jeune Beauharnais y paraissait toujours suivi d'une cour, et Brune s'y montrait entouré d'une compagnie de guides, qui lui servaient de gardes-du-corps. Enfin, l'éclat et l'attitude militaires, signalaient plutôt l'avènement d'un monarque au trône, que les premiers jours d'une nouvelle institution républicaine. Les démocrates commençaient alors à craindre pour l'égalité, et les royalites voyaient avec peine déployer un faste, qu'ils savaient n'appartenir qu'aux princes de la maison, dont ils attendaient en vain le rétablissement.

la Suisse, et franchissant le Mont St.-Bernard, était descendu dans les plaines de la Lombardie, pour voler au secours de Masséna, en se rendant maître de Milan.

Dans ces entrefaites, ce dernier venait d'être obligé de capituler dans Gênes, et de remettre cette ville au général Mélas, lorsque Bonaparte, s'avançant au moment où les Autrichiens s'y attendaient le moins, les forcant à quitter le comté de Nice, puis gagnant la bataille de Montébello, avait été surpris lui-même sur les rives de la Bormida, et y avait éprouvé un échec dans son avant-garde. C'est alors, que s'était livrée dans la plaine de Marengo, la bataille connue sous ce nom, et qui perdue, jusqu'à cinq heures du soir par les Français, fut gagnée sur Mélas, par l'habileté de l'intrépide Dessaix, dont la mort laissa toute la gloire de la journée, au Premier Consul.

Bataille de Marengo.

Plusieurs personnes attribuent la perte de cette bataille à la prise d'un officier supérieur, qui donna, dit-on, des renseignemens précieux à Bonaparte, sur le plan de Mélas. Au surplus, quelque soit la cause de cette grande défaite, elle n'en porta pas moins un coup terrible à la puissance autrichienne, en Italie; et la remise de vingt-huit places fortes, qui s'en suivit, y

assura pour long-temps, celle du vainqueur.

Lorsqu'on apprit, à l'armée de Condé, cet événement désastreux, et sur-tout la convention par laquelle Mélas avait cédé, d'un trait de plume, toutes les forteresses du Piémont, chacun se mit à crier à la lâcheté et à la perfidie de ce général en chef. Le Prince de Condé fit observer qu'il ne fallait pas blâmer aussi légèrement ce capitaine; qu'il avait certainement commis une grande faute, en développant trop sa ligne, croyant la bataille gagnée par la bravoure et les efforts de l'excellente armée qu'il commandait, mais que pour ce qui concernait la cession des villes et des citadelles du Piémont, elle tenait nécessairement à quelque nécessité politique, et qu'il fallait que cet officier eût reçu de sa cour des ordres textuels et positifs à ce sujet. Car, ajouta le Prince, s'il en était autrement, M. de Mélas aurait compromis le salut de sa tête.

Réflexions du Prince sur les suites de la bataille de Marengo.

Le temps fit connaître combien ces réflexions étaient justes, puisqu'on apprit, par la suite, que Paul Ier., irrité de plus en plus contre l'Autriche, depuis l'affaire de Zurich, avait menacé d'attaquer les provinces héréditaires, si les troupes allemandes n'évacuaient pas les forteresses du Piémont; et qu'en conséquence,

l'empereur François II avait remis à M. de Mélas, avant qu'il ne partît pour prendre le commandement en Italie, une autorisation de traiter de la sorte, en cas de non succès.

Bonaparte poursuivant sa victoire, avait alors porté ses forces du côté de la Carinthie, tandis que Moreau avançait dans le centre de l'Allemagne; c'est ce qui avait mis les affaires de l'Autriche, et par conséquent de l'armée de Condé, dans l'état dont je viens de parler plus haut.

Les choses étaient dans cette situation désespérée, quand les commissaires anglais arrivèrent au corps, le 1er. de juillet.

On annonce une augmentation du corps des émigrés.

Ils se plurent à rendre justice à la beauté des régimens, à la tenue de toutes les armes, et ils annoncèrent au Prince, que le ministère britannique avait l'intention non-seulement de continuer à payer la solde comme par le passé, mais à l'augmenter s'il était nécessaire; tant la cour de Saint-James était satisfaite du zèle des émigrés, et tant elle avait de considération pour leur chef. Ils ajoutèrent que l'on augmenterait même les compagnies par des recrues, et que l'on en formerait de nouvelles, pour employer les officiers mis à la suite par l'organisation russe. Enfin, ils distribuèrent

beaucoup de fonds dans tous les services; et l'arriéré fut totalement payé. Les émigrés se réjouirent encore une fois, mais leur allégresse devait être de courte durée.

Positions militaires du corps.

L'occupation de Munich par les Français exigeait, on le pense bien, des changemens dans la position de l'armée. Le Prince transporta son quartier-général à Wagingen, puis à Séebruck, de là sur Pruting, où se forma le chaînon avec les Autrichiens sur l'Inn. On éleva des batteries sur les hauteurs qui couronnent Rosenheim et dominent le pont; et l'on fit tous les préparatifs pour défendre ce passage, s'il venait à être attaqué par les troupes consulaires. De fréquentes reconnaissances furent commandées de ce point, à Wasserbourg; enfin, de la cavalerie fut placée à Wolkenreuth, sur la droite de Pruting, et en avant de ce village.

L'archiduc Charles ayant été battu par Moreau à Landshut, et s'étant promptement retiré sur Ampfing, et delà sur Mulheim, derrière l'Inn, des ordres nouveaux du général Kray, arrivèrent au Prince de Condé, de défendre jusqu'à la dernière extrêmité, le poste de Rosenheim.

En même temps, il lui envoyait quelques renforts, montant environ à un millier d'hommes.

Les émigrés s'attendaient donc à chaque minute, à repousser une attaque chaude et très-sérieuse, lorsqu'ils apprirent la nouvelle d'un armistice illimité, conclu entre Moreau et l'archiduc Charles.

Dans la prolongation de cet état de tranquillité, les républicains et les Condéens se rapprochèrent, se parlèrent et l'on fit l'observation que toute haine paraissait éteinte. Heureuse disposition ! heureux fruit du temps, de la réflexion, et de la lassitude ! L'émigré, le patriote se donnaient la main, se traitaient avec égard, se plaignaient, faisaient l'un pour l'autre des souhaits pieux et sincères, ils faisaient plus, ils s'embrassaient comme des frères long-temps divisés par une querelle dont l'origine était oubliée, et qui se livraient au besoin de se réconcilier, de s'aimer! Noble spectacle! bien digne des héros dont la franchise le donnait à l'Allemagne attendrie ! Hélas ! pourquoi faut-il, qu'à vingt ans de distance, aux jours de la restauration, des hommes qu'on ne vit jamais verser leur sang sur le champ de bataille, renouvellent des dissensions dont l'eau lustrale de l'Inn et du Danube avait effacé les taches? Pourquoi faut-il, qu'ils rappellent, que des Français eurent des opinions différentes, sans

nous dire, qu'après avoir tiré l'épée l'un contre l'autre, ils se donnèrent le baiser de paix ! Les émigrés, les républicains, aujourd'hui courbés sous le faix de l'âge, ne doivent plus avoir qu'un souvenir ; c'est qu'ils se montrèrent braves dans toutes les occasions, et que sous les deux étendards, ils ont augmenté les rayons de la gloire française !

Le corps quitta sa position, et lorsqu'il était rentré dans l'archevêché de Saltzbourg, il avait eu la satisfaction de recevoir publiquement des éloges du Prince régnant, sur sa conduite et sa bonne discipline.

Il était bien temps que des cantonnemens nouveaux lui fussent assignés, car tous les régimens avaient souffert d'une disette absolue, le pays étant tout-à-fait ruiné par les fréquens passages de troupes et par le long séjour d'une grande partie de l'armée du général Kray, tandis qu'à Saltzbourg et dans les environs, rien n'avait manqué, aux hommes ni aux chevaux.

Le corps ayant reçu l'ordre de rester, on pensa que l'armistice qui expirait à ce terme serait prolongé indéfiniment, puis on crut que les hostilités reprendraient tout-à-coup avec une vivacité nouvelle. L'empereur François II s'était rendu au milieu de ses troupes. Sa présence

François II arrive à l'armée.

avait rendu quelque courage à des soldats dégoûtés, par une suite non interrompue de revers, et qui regrettaient de ne plus voir à leur tête l'archiduc Charles, qu'une intrigue de cour avait rélégué en Bohême. On en espérait beaucoup.

Ce souverain est adoré de ses armées. Il est certain que si l'on eût profité de sa présence, et qu'on eût livré bataille, les républicains n'auraient pas trouvé les mêmes facilités pour vaincre, que dans les combats précédens.

Cependant on paraissait ne pas vouloir laisser perdre tout-à-fait ce beau moment d'enthousiasme.

Un instant après, on reçut des ordres pour s'ébranler mais ils furent contre-mandés aussitôt.

On négociait dans les deux armées ennemies, d'un quartier-général à l'autre. On négociait aussi entre le quartier-général de Bonaparte et Vienne. Moreau venait de demander et d'obtenir la prolongation de la suspension des

Armistice.

hostilités. Cet acte de faiblesse de la part des Autrichiens était tout en faveur des Français, et le cabinet impérial avait eu d'autant plus de tort, d'accorder cet avantage de position, à ses adversaires, que les deux chefs français, se jalousant, désirant chacun dicter les conditions

de la paix, par l'influence propre de ses exploits, il en était résulté des intrigues, autour de Moreau, suscitées par un agent secret de Bonaparte, lesquelles auraient bien pu faire perdre la bataille dans les intérêts de la gloire du Corse, qui voulait seul avoir l'honneur du salut de la république et de l'humiliation de la maison de Hapsbourg.

Quelques ministres de Vienne ne voyaient pas aussi loin. Après avoir précipité la monarchie autrichienne dans les plus fausses mesures, depuis plusieurs années, ils ne savaient point la tirer du pas le plus difficile où jamais elle eût été engagée, et ne donnaient que de timides conseils.

Cruelle situation de l'Autriche.

La position de François II était terrible. Toutes les ressources de l'état se trouvaient épuisées; les bonnes troupes, les vieux corps avaient presque disparu dans la dernière lutte, les finances desséchées n'offraient plus aucuns moyens de fournir aux dépenses, l'esprit public était abattu, la Hongrie n'offrait plus l'élan patriotique qui avait sauvé Marie-Thérèse; il n'était donc point extraordinaire que le cabinet de Vienne saisit avec empressement les ouvertures de paix que lui faisait le gouvernement français. Mais combien les conditions étaient dures. On prétendait que l'Empereur abandonnât ses plus belles provinces; on

exigeait qu'au préalable il consentît à la renonciation de tous ses droits sur l'Italie; enfin, on voulait le réduire à n'être qu'une puissance du second ordre.

Les émigrés raisonnaient en cent façons sur le parti définitif que prendrait cette cour, quand ils virent arriver le duc de Berry, qui, apprenant la reprise des hostilités, avait quitté Naples en diligence, pour partager les nouveaux périls de l'armée.

Retour du duc de Berry à l'armée.

Il était descendu chez le duc d'Angoulême qui commandait, on doit se le rappeler, le régiment noble à cheval; et son premier mot avait été de dire : *je ne veux déranger personne. Je servirai comme simple volontaire. Dans ce moment-ci, un émigré est trop heureux de pouvoir augmenter le nombre des combattans.*

On était au 16 septembre. Dans ce jour le Prince de Condé reçut l'ordre de se porter sur Aibling, à quatre lieues de Rosenheim; et l'on apprit que les troupes autrichiennes s'ébranlaient sur toute la ligne.

Il paraissait que l'empereur François, indigné de l'*ultimatum* que les républicains lui avaient proposé, voulait enfin tenter un dernier coup de fortune; et que, sans aucun doute, les hostilités allaient recommencer.

Le Prince se portant donc le lendemain à Pruting, sur les hauteurs qui dominent Rosenheim, marcha en tête des colonnes sur Aibling, lieu de rassemblement qui lui était indiqué; là fut placé son quartier-général.

Le corps communiquait avec le comte de Merfeld, à droite; et à gauche, il s'appuyait sur Kuffstein, occupé par une division de cavalerie hongroise.

Les républicains recevaient chaque jour de nouveaux renforts; et leur marche, en augmentant de la sorte, prouvait combien était grave la faute commise par le conseil de Vienne, lorsqu'il leur avait accordé la prolongation de l'armistice. On évaluait à près de trente mille hommes les nouveaux secours qui venaient de rejoindre Moreau, sur toute l'étendue de sa position. Je crois que l'on exagérait; mais il est certain qu'ils s'élevaient à plus de vingt mille.

L'archiduc Jean commandait l'armée autrichienne. Ce prince, fort brave, mais jeune, n'inspirait pas aux troupes la même confiance que l'archiduc Charles; et les autres généraux qui venaient d'être appelés sous lui à la tête des divisions, n'avaient pas donné une très-forte garantie de leur expérience et de leur activité.

Le moral des soldats était donc, chaque jour, plus visiblement altéré; et ce qui les soutenait seulement, c'était la présence de l'empereur, dont le séjour se prolongeait au milieu d'eux.

Néanmoins, aucun coup de fusil ne se tirait. On voyait bien faire des préparatifs dans les deux armées adverses; mais toutes les fois que l'on s'attendait à une attaque, l'armistice se prolongeait inopinément.

A chaque heure on croyait le rompre, à chaque heure on le renouvelait. Cette intermittence continuelle de mesures menaçantes et de dispositions pacifiques, était inexplicable, et fatiguait horriblement les émigrés, par la vigilance et le service extraordinaire qu'exigeait une telle situation.

Marches et contre-marches du Prince de Condé.

Enfin, le 21, des ordres furent transmis au Prince, pour qu'il reprît la position qu'il occupait précédemment sur les bords de l'Inn.

En conformité de cet avis, le quartier-général retourna dans sa première position de Pruting, et le corps, dans ses cantonnemens respectifs. Ce mouvement n'instruisit pas davantage les émigrés, sur le moment de la rupture de la plus incompréhensible des trêves.

Ce point était difficile à garder et à défendre.

L'infanterie peu nombreuse ne pouvait pas espérer pouvoir se placer à tous les débouchés des bois et des marais dont ce pays est couvert, et la nature du terrain ne permettait point de tirer parti de la cavalerie.

Le duc d'Enghien qui ne recherchait que les dangers, qui n'aspirait qu'au moment de se battre, avait voulu rester où les premiers coups devaient se porter, et n'avait point repassé l'Inn. Son quartier-général se trouvait conséquemment à Aibling.

Situation des Autrichiens, toujours plus critique.

On ne douta plus bientôt de l'impossibilité d'une plus longue suspension d'armes, lorsqu'on apprit que, pour conditions premières, les républicains exigaient que les places d'Ulm, de Philisbourg et d'Ingolstadt leurs fussent remises, pour être occupées par leurs troupes pendant le congrès.

On pensa que l'empereur, se pénétrant de ce qu'il devait à sa couronne, à l'Allemagne, rejeterait ces insolentes prétentions, et qu'il se livrerait encore aux hasards d'une campagne.

Cependant des courtisans effrayés ou gagnés par l'or des Français, lui conseillaient toujours d'accéder à ces inconcevables demandes ; et le refroidissement, le dégoût, gagnaient de plus en plus les troupes impériales. La vue du mo-

narque réchauffait de temps en temps les cœurs et les esprits; mais l'indécision détruisait, faisait évanouir tout le prestige.

Si je m'étends sur ce tableau, c'est que l'époque que je retrace fut la plus funeste pour la maison d'Autriche. C'est des bords de l'Inn que datent les longs revers qui n'ont plus cessé de l'accabler, et qui finirent par la jeter dans les fers du vainqueur de Marengo. C'est au mois d'octobre 1800, que l'empereur François II put sentir son trône s'écrouler sous ses pieds; et le coup porté à cet antique monument de la sagesse allemande, dut porter l'alarme dans toutes les cours européennes.

On négociait quand il fallait combattre; on combattit quand il fallait négocier.

Dans les premiers jours d'octobre, le corps profita de quelques changemens dans sa ligne, et s'étendant sur les deux rives de l'Inn, dans la totalité des bailliages d'Aibling, de Rosenheim, de Marquenstein et d'Acshau, il trouva plus facilement à subsister, du moins pour l'infanterie; car la cavalerie eut beaucoup à souffrir. Un grand nombre de chevaux tomba malades, et peu furent rétablis.

L'affection qui les attaquait méritait l'observation des gens de l'art. Un tremblement subit

les saisissait; une toux violente s'ensuivait immédiatement; et l'enflure la plus monstrueuse ne leur permettait bientôt plus de respirer. Lorsqu'on les ouvrait, leurs viscères s'offraient remplis de vers longs et hideux. Quelques-uns de ces chevaux en portaient même sous le cuir et sous les sabots. Cette maladie, dont les traités d'hippiatrique n'avaient point encore parlé, fut attribuée à la mauvaise herbe avec laquelle ces animaux étaient nourris, et à l'humidité du sol.

Des commissaires anglais arrivèrent, sur ces entrefaites, au corps de Condé. Ils apportaient de l'argent et des ordres pour quelques arrangemens indispensables. Les émigrés n'eurent pas lieu de se louer de leurs manières. Brusques et impolis à l'excès, on regretta leurs devanciers, comme ceux-ci avaient fait regretter M. Crawffurt; et souvent on s'étonna du peu d'égards qu'ils montraient à des hommes dont l'âge et les malheurs étaient bien faits pour tempérer la morgue britannique.

Arrivée des commissaires britanniques, au corps.

L'armistice se prolongeait toujours; la cour de Vienne avait eu la faiblesse de consentir à l'occupation des places dont j'ai parlé plus haut, et en Italie, à celle de la Toscane.

Il était question d'ouvrir un congrès à Lunéville; rien ne se décidait donc.

Le comte de Cobentzel était parti pour Paris ; on attendait ses dépêches avec impatience, et chaque minute paraissait un siècle aux émigrés.

Que l'on juge effectivement de l'anxiété qui devait s'être emparée de leur âme. Si les conditions de la paix étaient imposées par la France à l'Autriche, alors plus de théâtre pour les hostilités, alors plus de refuge pour eux que les champs de la Volhinie ; et encore, était-il bien certain que le gouvernement russe les inviterait une troisième fois à se rendre sur son territoire ? Si ce secours hospitalier leur était refusé, quel sort les attendait ? Iraient-ils se mettre à la solde de la puissance anglaise, pour affermir ses conquêtes coloniales ; et le Prince de Condé, semblable à ces *Condottieri* italiens du 14e. et du 15e. siècles, consentirait-il à marcher à la tête de ses braves pour répandre, suivant un tarif, un sang qui ne devait être versé qu'en défendant la famille et le trône de Saint-Louis ? Tel était cependant l'affreuse alternative où se trouvait jetée l'armée des fidèles ; et plus d'un de ces héros, sans accuser le ciel de sa rigueur, ne pouvait s'empêcher de s'étonner de voir la cause des justes encore une fois perdue.

Perplexité des émigrés.

Leur cœur n'était pourtant point fermé entièrement à l'espérance. La cour d'Autriche,

faisant les derniers efforts, venait de lever extraordinairement soixante mille hommes, de compléter et de remplir tous ses cadres, d'exciter enfin l'*insurrection hongroise** , et de demander cent mille russes à la cour de Pétersbourg, revenue, depuis quelques instans, à des sentimens moins fâcheux, pour le cabinet impérial. On attendait même leur arrivée par la Gallicie. Ces nouvelles, qui n'étaient point inconnues aux Français, leur faisaient presser la conclusion d'un traité qui devait donner une prépondérance sans bornes à la république. Mais, par la raison qu'ils se montraient plus hâtés, les ministres de François II se rendaient plus difficiles ; et le dénouement, quel qu'il dût être, approchait nécessairement.

Efforts de la cour d'Autriche.

Le Prince se faisait informer, avec régularité, de l'état des négociations courantes ; et comme il se trompait rarement dans ses observations,

* Dans l'état des opinions présentes, il devient nécessaire d'expliquer ce mot. L'insurrection hongroise n'est point un acte de rébellion, comme le croiraient quelques personnes pour qui ces deux mots sont synonymes. Dans la patrie de Mathias Corvin et de Jean Huniade, s'insurger (*surgere*) n'est point s'armer contre son souverain, c'est s'armer pour. Dans ce cas seulement, il est permis de dire, que l'*insurrection est le plus saint des devoirs*.

il annonça que, sous peu, la rupture aurait lieu; mais il dit à ses confidens, entr'autres au bon chevalier de Contye, qui l'a répété plusieurs fois à différentes personnes, qu'il craignait les suites d'une bataille probable, quoiqu'intempestive, puisqu'on avait laissé passer l'enthousiasme des troupes et donné aux républicains trop de moyens de s'informer de la force, de la position, et des plans des généraux autrichiens.

Le comte de Cobentzel tenait toujours des conférences à Lunéville; et les officiers supérieurs de l'armée impériale ne dissimulaient pas qu'ils désiraient vivement la paix à quelque prix que ce fût. Certes, une telle manière de voir n'était pas rassurante.

Mouvemens du Prince et de son armée.

Sur la fin de novembre, le Prince, dont le quartier-général s'était reporté à Pruting, après avoir changé de place trois ou quatre fois, s'étant joint à une division de Wurtembergeois, vint se placer derrière Rosenheim, en se couvrant de redoutes qu'il garnit de son artillerie. Le duc d'Enghien occupa Rosenheim même, ayant eu la précaution de laisser en avant trois escadrons de son régiment, et quelques compagnies autrichiennes.

Enfin, le 28 novembre, l'armistice fut rompu dans le milieu de la journée.

Un médiocre engagement avait eu lieu près de Wasserbourg, et les Autrichiens s'étaient vu forcés de reculer avec perte.

Les républicains venaient de pénétrer également dans un bois près d'Aibling, d'où leurs tirailleurs, après avoir fait un feu de mousqueterie fort vif, s'étaient ensuite retirés.

Puis, se reportant devant Wasserbourg, ils y montrèrent une force assez considérable, et qui pouvait s'estimer à près de cinq ou six mille hommes. Les Bavarois, qui s'y étaient retranchés, montraient pour se défendre une belle artillerie; et de leur côté, les Français en étaient passablement munis.

Le Prince, à qui l'on venait de rapporter que les républicains en paraissant devant Aibling, avaient annoncé qu'ils s'y montreraient le lendemain, dit *qu'ils étaient bien capables de tenir leur parole, puisqu'ils étaient gens de cœur*. En effet, ils se présentèrent en assez grand nombre pour attaquer le duc d'Enghien, lequel se replia en très-bonne contenance. Ils entrèrent pour lors dans Aibling, où le régiment d'Enghien (dragons), les fit battre en retraite deux fois; mais leurs forces augmentant, ils traversèrent la ville, et vinrent se poster à trois lieues et demie de Rosenheim, où se trouvait le Prince de Condé.

Par une sage précaution, il avait donné l'ordre au régiment de Bourbon, de prendre position en arrière du pont jeté sur l'Inn; et les équipages avaient dû se porter sur les derrières, sous la garde de cent vingt hommes du régiment noble à cheval.

Ensuite, faisant placer le régiment noble à pied, près des redoutes déjà occupées suffisamment, il s'établit, en personne, dans une maison du village de Gering, d'où il pouvait saisir tout l'ensemble des mouvemens du corps.

Une inquiétude assez générale tourmentait l'armée. On ne savait pas ce qu'avait fait l'archiduc Jean; on pensait seulement qu'il avait dû attaquer Moreau, avec soixante-dix mille hommes, en avant de Neumark; mais l'événement était inconnu; et comme le sort de tout le reste de la campagne dépendait des succès de cette opération, le Prince en attendait la nouvelle avec la plus vive impatience.

Du côté de Wasserbourg, les républicains s'étant avancés près de cette ville, avaient canonné les retranchemens extérieurs, et s'étaient ensuite retirés.

Quant à la position de Rosenheim, l'ennemi, se plaçant derrière la Mangold, rivière peu large, mais assez profonde, qui traverse la chaussée

d'Aibling, dont le pont venait d'être coupé, sous les yeux du duc d'Enghien même, força ce prince à faire sa retraite sur l'Inn. Ce changement fut exécuté dans le plus bel ordre. Il aurait augmenté la réputation militaire de ce jeune prince, si c'eut été possible. Le duc n'avait avec lui que douze ou treize cents hommes, y compris deux cents Autrichiens et Valaques, dont il protégea la marche dans le même sens que sa colonne, et qui se conduisirent, comme les émigrés, avec une grande bravoure. Les républicains montaient à près de trois mille. Le nombre n'avait pas effrayé les condéens, et les cent trente hommes du régiment de Durand, qui se trouvaient à la porte de Rosenheim quand les Français en approchèrent, firent montre du plus grand sang-froid.

Un incendie qui éclata dans quelques baraques, ayant trompé l'ennemi, et lui ayant persuadé que le pont brûlait, détermina une partie de ses forces à traverser la ville; alors l'artillerie, que le duc d'Enghien fit jouer à propos, porta le désordre dans ses rangs. En cet instant, les émigrés ayant repassé le pont, en rompirent la plus grande arche, et se mirent à l'abri d'une poursuite ultérieure.

Le duc d'Angoulême, présent à cette affaire,

s'était placé sur le parapet, pour voir tout ce qui se passait, et juger des mesures prises par le duc d'Enghien. Le temps était superbe, et pas une action ne pouvait échapper à ses yeux. Plein de ce courage qui fit admirer Louis XIII, aux redoutes élevées devant Montauban, ou Louis XIV, dans celles de Tournay, il resta longtemps exposé aux coups des boulets et des obus. Un canonnier fut blessé près de lui, une pièce fut même en partie démontée; mais ce péril imminent ne le déconcerta point, ni ne put l'engager à changer de position. Il fallut des ordres réitérés du Prince de Condé, pour l'obliger à quitter ce poste, et pour l'empêcher de courir au-delà de l'Inn, où son ardeur voulait seconder les brillans efforts du duc d'Enghien.

Acte de sang-froid et de bravoure du duc d'Angoulême.

Un coup bien malheureux frappa dans cette affaire un digne gentilhomme, estimé de toute l'armée. Le chevalier de Castres, officier de génie, eut une partie du visage emportée. Sa blessure affligea tous ses camarades, qui rendaient justice à ses talens et à son caractère. Le vidame de Vassé, aide-de-camp du duc d'Angoulême, eut un œil crevé, et ne dut cette cruelle perte qu'au zèle héroïque qui l'avait entraîné à la poursuite de quelques tirailleurs.

Un officier du régiment de Durand, saisi d'ef-

froi, pour les dangers qu'avait couru le duc d'Enghien, admirant sa valeur, son habileté, ainsi que la noble audace du duc d'Angoulême, composa sur le champ de bataille même, des vers pleins de verve, qui furent présentés au premier de ces princes. Il les trouva fort beaux; mais il dit qu'ils étaient trop flatteurs, et que les poëtes voient toujours des demi-dieux dans des chefs qui ne font que leurs devoirs.

Une telle modestie était encore un nouveau sujet de louange.

On apprit que l'archiduc Jean ayant attaqué les républicains, leur avait fait perdre six ou sept mille hommes, en repoussant leur ligne de cinq lieues au moins; et dans le même moment, des ordres arrivèrent au Prince de Condé d'avoir à tenir son corps prêt à marcher en avant. On sut aussi que l'ennemi s'était retiré de sa position, devant Wasserbourg, et l'on eut lieu de croire que c'était en conséquence des succès obtenus par l'armée autrichienne.

Succès momentané des Autrichiens.

Les émigrés avaient devant eux la division commandée par le général Montrichard, forte de dix mille hommes, laquelle tenait le terrain, depuis les montagnes du Tyrol jusqu'à Wasserbourg. Cette division, suivant le mouvement général des Français, se retira pendant la nuit,

et le Prince ayant fait rétablir le pont, l'avant-garde, commandée par le duc d'Enghien, le passa sur-le-champ.

Dans cette position, les émigrés durent attendre le résultat des opérations autrichiennes, d'autant plus que l'on savait qu'un engagement décisif devait avoir lieu, ce jour-là même, entre l'archiduc Jean et Moreau.

Le quartier-général du premier était alors en avant de Haag, et le bruit d'une canonnade effroyable, et d'une mousqueterie qui ne discontinuait pas, faisait assez connaître qu'une grande bataille se donnait sur ce point.

L'Archiduc Jean perd la bataille d'Hohenlinden.

Le lendemain, 4 décembre, on n'eut que trop tôt des nouvelles de cette affaire. Les Autrichiens avaient été complètement battus près d'Hohenlinden; ils avaient perdu une armée immense, presque toute leur artillerie et leurs bagages *. L'archiduc Jean avait couru le risque de tomber au pouvoir de l'ennemi, et ses meilleurs officiers étaient blessés ou prisonniers. Les Bavarois, qui s'étaient fort bien conduits, avaient été écrasés; enfin l'issue de cette bataille devait nécessairement amener la cour d'Au-

* L'évaluation de cette perte était de vingt mille hommes, cent pièces de canons, et trois ou quatre cents chariots et caissons. François II était alors retourné à Vienne.

triche, à ne refuser aucune des conditions que la république voudrait lui imposer.

L'archiduc se retirant de Muhldorf, puis à Wasserbourg, le Prince continua d'éclairer et de défendre les bords de l'Inn, en contenant les forces françaises qui se trouvaient devant lui, sur la petite rivière de Mangold. Mais il prit la précaution de couper le pont qu'on avait rétabli depuis trois jours.

L'ennemi s'avançant le lendemain en grande force sur la chaussée d'Aibling, s'établit dans Rosenheim. Alors, ne pouvant passer l'Inn à cause de la rupture du pont, le Prince se contenta de faire bien garder les postes, et se replaça dans Pruting.

L'archiduc Jean venait de transférer son quartier-général à Attœting; de là, près de Krospurg; et le général Riesch, qui appuyait les émigrés, se plaça derrière eux, tandis qu'un corps allemand occupait les villages de Sayssernig et de Volkenreuth, sur les bords de l'Inn.

Suite des combats et des mouvemens de l'armée.

Le 9, l'ennemi se montrant en avant de Rosenheim, se fit précéder de quelques coups de canons à boulets perdus; et bientôt arrivé près des retranchemens où les émigrés s'étaient postés, il fit pleuvoir sur eux une grêle d'obus et de boulets.

Cette attaque masquait un passage qu'il voulait effectuer sur l'Inn, au même instant, à Neuberen, distant de deux lieues et quart, et se trouvant situé sur la gauche des condéens.

Le duc d'Enghien, instruit de cette tentative des républicains, s'était porté sur-le-champ au-devant d'eux, et les avait arrêtés pendant quelque temps. Soutenu d'une partie de la division du général Riesch, il lutta suffisamment pour jeter de l'hésitation dans le mouvement de ses adversaires; mais n'ayant pas, en nombre, un tiers de forces à opposer à celles qu'ils avaient déployées dans le premier moment, et qui s'accrurent de minute en minute, n'étant pas secondé par les impériaux, dont le courage était totalement abbattu, il dut se retirer; ce que fit également le Prince de Condé, dont la marche fut inquiétée par les Français.

La retraite se fit sur Traunstein, où le corps arriva, excédé de fatigues par les suites d'un service non interrompu, de petits combats partiels, et d'une marche de quinze lieues, au milieu d'une nuit froide et humide.

La cavalerie était restée trente heures à cheval, et les vivres avaient manqué entièrement.

Le Prince de Condé eut, à Traustein, une entrevue avec l'archiduc Jean, dont il fut très-

satisfait. Ce jeune prince paraissant plein d'ardeur, était capable de bien faire; mais les généraux qui l'entouraient n'avaient pas tous l'habileté et la résolution indispensables dans une position aussi critique, et plusieurs de ses conseillers passaient pour incliner beaucoup vers le système français; circonstance qui expliquait fort bien les mauvaises et les fausses dispositions prises si souvent, les tergiversations, les déterminations tremblantes, toutes si favorables à l'ennemi.

Le Prince se porte sur la Styrie.

Le Prince ayant reçu l'ordre de se porter avec promptitude à Rothmau en Styrie, pour en défendre les gorges, dirigea son quartier-général sur Neuhausen, village en arrière de Saltzbourg; delà, sur St.-Gilgen; et les Autrichiens, toujours battus et poursuivis par Moreau, vinrent se mettre à cheval sur la Saltza, pour tâcher de résister, dans cette position, aux Français qui annonçaient vouloir ne s'arrêter qu'aux portes de Vienne. Les premiers avaient réuni environ cinquante mille hommes, dont le centre couvrait Saltzbourg, et dont la gauche s'appuyait aux montagnes, tandis que la droite tenait les deux rives de la Saltza, sur laquelle ils avaient jeté des ponts, afin d'assurer leur retraite, facile à prévoir.

L'archiduc Jean avait son quartier-général à Saltzbourg même.

Le Prince de Condé, qui s'était porté de St.-Gilgen à Ischel route que les émigrés avaient déjà parcourue en revenant d'Italie, força encore sa marche déjà bien rapide, et vint se placer à Aussée, pour atteindre, le plutôt possible, sa destination importante. Les gorges de Styrie, qu'il avait ordre de défendre, ouvrant un chemin que les ennemis pouvaient se décider à prendre, pour arriver à la capitale de l'Autriche.

Les Autrichiens furent encore battus sur la Saltza, ou plutôt ils se laissèrent battre, car il était difficile de voir plus de dégoût dans des troupes.

Enfin les Français venaient de passer la Saltza, le 14, à l'aide d'une attaque feinte contre l'archiduc, tandis qu'ils portaient à Lauffen, la majeure partie de leurs forces, et ce succès des républicains forçait les Autrichiens à se retirer par le pont de Saltzbourg, sur Neumarck, tandis que le Prince de Condé arrivait à Rothman.

Les équipages et les dépôts avaient été dirigés sur Gratz, et le duc d'Enghien alla se placer à la gorge de Rastadt.

Les Autrichiens toujours battus par les Français.

Les Français profitant du désordre des Autrichiens, suivaient leurs colonnes dans tous les sens, et s'étant mis à la piste de l'armée des

émigrés, ils atteignirent, à Verfen, les patrouilles du duc d'Enghien, qui dut alors, n'étant point soutenu par des corps allemands, se retirer de Rastadt et se replier sur le Prince de Condé, puisqu'il risquait d'être coupé, s'il eût agi autrement.

Tout faisait craindre qué les troupes consulaires, instruites qu'une poignée d'hommes gardaient les gorges de Rastadt et d'Ischel, ne vinssent s'en emparer, et se rendre maître de tous les passages de la Styrie, de la Carinthie et de l'Autriche; et l'inquiétude du Prince, abandonné ainsi à lui-même, était au comble.

Enfin la cour de Vienne se décida, mais trop tard, à rendre le commandement général de son armée à l'archiduc Charles. Ce grand homme, avait beaucoup de mal à réparer, et tout son génie, toute son expérience, tout son courage, ne pouvaient presque plus rien contre la force des choses, et dans l'état de désorganisation où se trouvaient tous les corps.

L'Archiduc Charles reprend le commandement de l'armée impériale.

Les revers n'avaient point cessé depuis Saltzbourg : comment donc espérer de remonter l'esprit des troupes, quand elles ne voyaient en perspective que de nouvelles humiliations et de nouveaux désastres?

Cependant tel est l'effet du nom seul d'un

grand capitaine, que du jour où l'archiduc eut pris le commandement la désertion cessa, et que les Français, dont les chefs paraissaient tellement assurés du succès, qu'ils avançaient presque sans précaution, mirent plus de réserve dans leurs mouvemens, et ralentirent leur marche victorieuse.

Les corps républicains qui avaient fait pointe jusqu'à l'armée de Condé, et dont les patrouilles s'étaient avancées à Verfen, ne paraissaient plus. Ils s'étaient contentés de quelque pillage, puis, ils avaient rejoint le gros de l'armée.

Le Prince ne savait pas, au juste, ce qu'il aurait à faire, lorsqu'il apprit que le plan de l'archiduc était de se placer derrière l'Enns, pour reformer les masses autrichiennes, et qu'il avait porté son quartier-général à Steyer.

Dans ce moment, il reçut des ordres pour se porter à Leoben, l'archiduc s'étant placé à Amstœtten, derrière Steyer, sur la route de Vienne.

Cependant, comme le Prince ne devait se retirer qu'après y avoir été forcé, sa position devenait bien difficile, puisqu'il n'était point attaqué, et que néanmoins son isolement l'exposait à se voir envelopper de toutes parts.

Dans cette circonstance, il apprit qu'un ar-

mistice de quarante-huit heures venait d'être conclu, mais sous la promesse faite, par les Autrichiens, de céder toute la rive de l'Enns. La position des émigrés ne devenant plus tenable par cet arrangement, ils se mirent conséquemment en marche pour Leoben.

Le Prince s'arrêta à Kallvang, à huit lieues de Rothman, impatient de savoir ce qui s'était décidé. Car il fallait à l'expiration de l'armistice, ou tenter de nouveau le sort d'une bataille, ou subir le joug des Français, je dis le joug, puisque les conditions imposées par le gouvernement consulaire, devaient humilier au dernier degré la puissance autrichienne.

Les émigrés arrivèrent enfin à Leoben. Le duc d'Enghien, toujours à l'avant-garde, se porta trois lieues plus loin. Ses troupes avaient augmenté par la réunion de deux compagnies. Armistice.

L'armistice de l'Enns ayant été rompu, les hostilités avaient recommencé, et les Autrichiens, battus de nouveau, venaient encore de perdre mille à douze cents hommes. Enfin l'empereur, se décidant à faire la paix à quelque prix que ce fût, une dernière trêve fut conclue, aux plus dures conditions, entre le général Moreau et l'archiduc Charles.

Il était dit que la ligne de démarcation entre

la position de l'armée gallo-batave *, en Allemagne, sous les ordres du général Augereau, dans les cercles de Westphalie, du Haut-Rhin et de la Franconie, jusqu'à Beyersdorff, serait terminée entre ce général et celui de l'armée impériale qui lui était opposé. De Beyersdorff, cette ligne devait passer par Erlang, Nuremberg, Neumark, Parsberg, Loser, Standtamhoff, où elle devait traverser le Danube, dont elle longerait la rive droite jusqu'à Erlang; qu'ensuite, elle remonterait jusqu'à la source de ce fleuve, passerait à Marik-Geming, Kiegelback, Gœsling, Hamer, Mandling, Léopolsteim, Eisenartz, Verdenberg, et Leoben sur la rive gauche de la Murh, jusqu'au point où cette rivière coupe la route de Saltzbourg à Clagenfurt, qu'elle suivrait jusqu'à Spital, en remontant la chaussée de Vérone par Link et Brixen, jusqu'à Botzen; de là, passerait à Midau, Glarus et Saint-Martin, et arriverait par Bormio, dans la Valteline, où elle se lierait avec l'armée d'Italie.

» Que sur les rivières qui séparent les deux armées, la cession ou la conservation des ponts

* Une des armées françaises s'intitulait ainsi, parce que la Hollande, devenue la république batave, avait fait une alliance offensive et défensive avec le cabinet de Paris, et joint quelques corps aux troupes consulaires.

devait être réglée par des arrangemens particuliers, suivant que cela serait jugé utile, soit pour le besoin de l'armée, soit pour ceux du commerce; les généraux en chef des armées respectives devant s'entendre sur ces objets, ou en déléguer le droit aux généraux commandant les troupes sur ce point, la navigation des rivières ne devant rester libre entre les deux armées, que pour le pays.

» Que l'armée française devait occuper, inclusivement, non-seulement tous les points de la ligne de démarcation ci-dessus déterminés, mais encore pour mettre un intervalle continu entre les deux armées; la ligne des avant-postes de l'armée impériale devant être dans toute son étendue, à l'exception du Danube, au moins à un mille d'Allemagne, de distance de celle de l'armée française.

» Qu'à l'exception des sauve-gardes ou gardes de police, qui seraient laissées dans le Tyrol par les deux armées respectives et en nombre égal, mais qui serait le moins nombreuse possible, ce qui serait réglé par une convention particulière; il ne pourrait rester aucune autre troupe de S. M. I. dans l'enceinte de la ligne de démarcation. Celles qui se trouvaient pour le moment dans les Grisons, dans le Tyrol et la

Carinthie, devant se retirer immédiatement par la route de Clagenfurt sur Bruck, pour rejoindre l'armée d'Allemagne, sans qu'aucune pût être dirigée sur l'armée d'Italie; et qu'elles se mettraient en route des points où elles seraient, aussitôt l'avis donné de la présente convention, et que la marche serait réglée sur le pied d'une poste et demie d'Allemagne par jour.

» Que le général en chef de l'armée française du Rhin était autorisé à s'assurer de l'exécution de cet article, par des délégués chargés de suivre la marche des troupes impériales jusqu'à Bruck.

» Que les troupes autrichiennes et impériales qui auraient à se retirer du Haut-Palatinat, de la Souabe et de la Franconie, se dirigeraient par le chemin le plus court au-delà de la ligne de démarcation.

» Que l'exécution de cet article ne pourrait être retardée, sous aucun prétexte, au-delà du terme nécessaire, eu égard aux distances.

» Que le fort de Kuffstein, ainsi que les autres points de fortifications permanens dans le Tyrol, seraient remis en dépôt à l'armée française, pour être remis dans le même état où ils se trouvaient, à la conclusion et à la ratification de

la paix, si elle suivait cet armistice, sauf reprise d'hostilités.

» Que les débouchés de Sternschanz, Nander, et autres points de fortifications de campagne dans le Tyrol, seraient remis à la disposition de l'armée française.

» Que les magasins appartenans, dans le Tyrol, à l'armée impériale, seraient laissés à sa disposition.

» Que la forteresse de Wurtzbourg, en Franconie, et la place de Braunau, seraient également remises en dépôt à l'armée française pour être rendues aux mêmes conditions que le fort Kustein et autres.

» Que les troupes, tant de l'empire que de S. M. I. qui occupaient les places, les évacueraient, savoir : la garnison de Wurtzbourg, le 16 nivôse (6 janvier 1801); celle de Branau, le 14 nivôse (4 janvier); et celle des forts du Tyrol, le 18 nivôse (8 janvier).

» Que toutes les garnisons sortiraient avec les honneurs de la guerre, et se rendraient avec armes et bagages, par le plus court chemin, à l'armée impériale; qu'il ne pourrait être rien distrait par elles, de l'artillerie, des munitions de guerre et de bouche et approvisionnemens de tout genre de ces places, à l'exception des

subsistances nécessaires pour la route, jusqu'à la ligne de démarcation.

» Que des délégués seraient respectivement nommés pour constater l'état des places dont il s'agit, mais sans que le retard qui serait apporté à cette exécution pût en entraver l'exécution.

» Que les levées extraordinaires ordonnées dans le Tyrol seraient immédiatement licenciées, et les habitans renvoyés dans leurs foyers.

» Que l'ordre de l'exécution de ce licenciement ne pourrait être retardé sous aucun prétexte.

» Que le général en chef de l'armée du Rhin, voulant de son côté donner à S. A. R. l'archiduc Charles une preuve non équivoque des motifs qui l'avaient déterminé à demander l'évacuation du Tyrol, déclarait qu'à l'exception des forts de Kuffstein, Saling et Sieustermits, il se bornerait à avoir, dans le Tyrol, des sauve-gardes, ou gardes de police, déterminées dans un article précédent, pour assurer les communications. Qu'il donnerait en même temps à tous les habitans du Tyrol, toutes les facilités qui étaient en son pouvoir pour leurs subsistances; et que l'armée française ne s'immiscerait en rien dans le gouvernement du pays.

» Que la portion de territoire de l'empire et des états de S. M. I. comprise dans la ligne de démarcation, était mise sous la sauve-garde de l'armée française pour le maintien du respect des propriétés et des formes actuelles du gouvernement des peuples.

» Que les habitans de ce pays ne seraient pas recherchés pour raison de services rendus à l'armée impériale, ni pour opinions politiques, ni pour avoir pris part active à la guerre.

» Qu'au moyen des dispositions ci-dessus, il y aurait entre l'armée gallo-batave, celle du Rhin, et l'armée impériale en Allemagne, et celle de ses alliés dans l'Empire germanique, une suspension d'armes et un armistice qui ne pourraient être moindre de trente jours.

» Qu'à l'expiration de ce délai, les hostilités ne pourraient recommencer qu'après quinze jours d'avertissement, comptés de l'heure où la notification serait parvenue, et que l'armistice serait prolongé indéfiniment jusqu'à cet avis de rupture.

» Qu'aucun corps ni détachement, tant de l'armée du Rhin que de celle de S. M. I. en Allemagne, ne pourrait être renvoyé aux armées respectives, en Italie, tant qu'il n'y aurait pas d'armistice entre les armées françaises

et impériales, dans ce pays, et que l'inexécution de cet article serait regardée comme une rupture immédiate de l'armistice.

Cet arrangement fut suivi d'un autre, non moins dur, fait avec Bonaparte pour l'Italie.

» Qu'enfin, la carte d'Allemagne, par Cauchard, servirait de règle dans les discussions qui pourraient s'élever sur la ligne de démarcation ci-dessus. »

J'ai rapporté textuellement les conditions de cet armistice pour beaucoup de raisons. La première, pour faire connaître à mes lecteurs l'immense étendue qui avait servi de théâtre aux hostilités; et la seconde, non moins importante, parce que c'est sur cette concession que se fonda la puissance colossale de Bonaparte, qui ne fit que s'accroître depuis, jusqu'à ce que ses destins s'accomplissent; et qu'il eut donné à la terre un nouvel et salutaire exemple de l'ambitieux humilié, foudroyé par la main du dispensateur des biens et des maux, des succès et des revers.

Réflexions sur cet armistice.

Quand ces conventions furent connues du Prince de Condé dans tous leurs détails, il s'affligea beaucoup de cet acte que la nécessité avait forcé la cour de Vienne à signer, contre ses intérêts les plus chers et ceux de l'Allemagne. Il

aimait, respectait François II ; il lui tenait compte de tous les sacrifices faits jusqu'à ce jour pour lutter contre les révolutionnaires français; et il se souvenait que ce monarque généreux, au moment où ses finances étaient épuisées, avait recueilli les émigrés, les avait pris à sa solde et leur avait permis de signaler leur courage, de concert avec les braves troupes autrichiennes. C'était donc avec une sincère douleur qu'il voyait commencer ainsi l'abaissement certain de la maison de Hapsbourg et la dissolution probable et prochaine du corps germanique.

D'un trait de plume, le gouvernement français venait d'obtenir la suprématie politique et militaire dans toute l'Italie, sur la moitié de l'Allemagne; de consolider ses conquêtes en Belgique, et son influence sur la Hollande. Les siècles précédens n'avaient pas présenté à l'Europe, même sous Charles-Quint, même sous Louis XIV, un résultat aussi fructueux des avantagesde la guerre.

Beaucoup de personnes pensaient que l'empereur François II aurait mieux fait d'éprouver encore le sort des armes. Le ministre Thugutt lui-même, effrayé du précipice où sa fausse politique avait conduit la cour de Vienne, préten-

dant que la force de l'Empire germanique ni la puissance autrichienne, ne résidaient pas dans la capitale des états héréditaires, voulait que, sans s'inquiéter de la possibilité de l'entrée des Français au milieu des murs de la résidence impériale, on fit usage de toutes les ressources qui restaient encore à la monarchie, lesquelles, jointes aux forces auxiliaires russes, pouvaient offrir des chances favorables.

Le Prince de Condé ne pensait point ainsi. Il aurait vu certainement avec plaisir François II prendre cette résolution énergique, puisqu'elle aurait rouvert à tous les émigrés la voie de l'espérance qui allait bientôt se fermer pour eux; mais il confessait reconnaître peu de moyens de salut dans ce dernier conseil que M. de Thugutt donnait un peu trop tard. Il considérait le découragement de tous les corps autrichiens, l'éloignement des Russes, la position topographique des armées françaises, qui pressaient comme dans une tenaille les flancs des états héréditaires; enfin, il jugeait de la lassitude et de la mauvaise disposition des peuples par quelques démonstrations récentes. La propagande de Bonaparte les avait déjà tellement travaillés en secret, que près des gorges de la Styrie, les paysans s'étaient levés en

grand nombre et avaient pris les armes pour empêcher toute rupture de ponts, tout abattis de bois, toute élévation de redoutes, qui auraient pu mettre obstacle à l'entrée de l'ennemi. Il disait encore, que si la maison d'Autriche était réduite à la dernière extrémité, on ne pouvait s'empêcher de louer sa constance dans la grande lutte européenne, puisqu'en sortant d'un long différent avec les Turcs, elle avait pris les armes contre la France; qu'elle avait presque seule soutenu tout le faix de la guerre de la révolution; et que, bien compté, elle n'avait point posé les armes depuis quinze années. Du reste, il blâmait sa politique vacillante et dont il avait si souvent prédit l'issue. *Qu'il y a loin*, disait-il, *de l'armistice de Steyer à l'entrée de Wurmser à Haguenau! et combien de fautes dans cet intervalle! Trois fois l'occasion s'est présentée dans l'intérieur de la France, pour relever le trône légitime, et trois fois on a négligé d'en profiter. Une quatrième, qui paraissait décisive, s'est offerte, et le plus faux calcul l'a laissé échapper en dégarnissant les bords de la Limat.* SIC FATA VOLUÊRE!

Ces réflexions étaient de la plus grande justesse; tous les bons esprits en ajoutaient d'autres. On voyait avec peine que la cour de

Prusse ne fût pas intervenue et n'eût pas menacé la France du déploiement de ses forces, pour le soutien de la puissance autrichienne, et l'honneur, la sûreté de l'Empire germanique. Elle embrassait assurément une mauvaise politique, dont la suite n'a que trop prouvé le danger, en laissant s'élever un pouvoir au-delà du Rhin, qui devait, dans quelques années, par une progression naturelle, dominer Berlin plus que Vienne. Mais chacun plaignait l'empereur François II, et regardait comme heureux encore, que le chef de la république française n'eût pas montré plus d'exigence. Tout portait décidément à croire, que, désirant avoir à lui seul l'honneur de la campagne et de la pacification, Bonaparte n'avait pas voulu que Moreau, dont il jalousait la gloire, entrât dans Vienne et pût dicter aux ministres autrichiens, sous les lambris du palais des Césars, les conditions qu'il lui aurait plu d'imposer au vaincu.

Le Prince de Condé était donc, comme on l'a vu, dans Leoben, au moment où cet armistice lui fut communiqué; et cette ville se trouvant comprise dans la ligne de démarcation que devaient occuper les troupes consulaires, le général Montrichard s'avança d'Eisenartz, où

il avait couché, pour s'y placer avec sa division.

Le Prince de Condé averti trop tard de ce mouvement et de la suspension d'armes, n'ayant pu encore donner des ordres pour l'évacuation, dépêcha le comte de Jobal, officier-général de l'état-major de la cavalerie, vers le général républicain, pour l'inviter à retarder sa marche, jusqu'à ce que le corps des émigrés se fût mis en mouvement pour sortir de Leoben.

Les troupes françaises étaient déjà sorties d'Eisenartz, et comme elles devaient marcher précipitamment pour prendre leurs lignes, il ne fut pas possible au général Montrichard d'accéder aux demandes du Prince.

La situation des deux armées devint alors singulière et digne d'être remarquée par l'histoire. Le Prince n'était point encore à cheval, les régimens condéens n'étaient point encore sous les armes, que déjà plusieurs détachemens républicains entraient dans les rues de la ville. Ils s'y rangèrent en bataille et virent défiler, dans le plus grand calme, tous les corps et tous les bagages des émigrés. Cette réserve était assurément un sujet d'éloge pour le général consulaire.

Singulier rapprochement des condéens et des émigrés.

Rien ne démontre mieux que ce fait, la puissance du temps. Huit années auparavant, une

telle rencontre aurait produit des événemens d'une toute autre nature.

Sorti de Leoben, le Prince de Condé alla prendre son quartier-général à Kapfemberg. Le duc d'Enghien occupa Bruck, avec l'avant-garde.

Lorsqu'on connut en Angleterre, cette fin de la campagne de 1800, le parti de l'opposition prit une attitude triomphante. Les publicistes, tous les écrivains politiques se divisèrent d'opinion à ce sujet. Les uns reprochaient aux ministres de Georges III, de n'avoir pas coopéré à la paix de l'Europe, un an plutôt, et lorsque la république française n'avait point encore acquis autant de prépondérance.

Opinion des Anglais sur la conduite de la cour de Vienne.

D'un autre côté, les partisans de Pitt soutenaient que quand bien même la paix suivrait immédiatement cet armistice, ce qui était probable, on ne devait la regarder que comme une trêve, puisque la maison d'Autriche ne pouvait pas consentir à rester dans un tel état d'humiliation, et que tôt ou tard il faudrait bien que même les puissances rivales de la maison impériale unissent leurs intérêts aux siens pour relever un état, que toujours les ministres les plus profonds et les plus habiles

ont regardé comme la clé de la voûte de l'édifice social européen. Enfin quelques feuilles publiques s'exhalaient en plaintes amères contre ce qu'elles appelaient la faiblesse du cabinet de Vienne : avaient-elles raison ?

Outre les causes et les motifs que j'ai rapportés plus haut, ce cabinet n'avait-il pas encore à faire valoir d'autres considérations non moins pesantes ?

Avant le traité de Campo-Formio, époque déjà fort critique pour le gouvernement autrichien, il lui restait cependant beaucoup de moyens de résister encore, et la sagesse du monarque, ou plutôt son amour pour son peuple l'avait déterminé au grand sacrifice de la paix ; mais dans cette dernière circonstance, les suites de la guerre étaient bien autrement désastreuses et le danger plus imminent.

La facile jonction des armées françaises en Italie et en Allemagne, l'entière possession de la Suisse, et les premières troupes de Moreau presque sous les murs de Vienne, tandis que l'Etat de Venise était menacé, enfin des forces considérables marchant sur l'Adriatique, tout avait détourné l'empereur de faire une dernière tentative dont les résultats auraient pu perdre à jamais la monarchie autrichienne. On l'invitait

à conclure la paix, et c'est ce dernier parti qui lui avait paru le plus sûr.

Des conférences, qui furent reprises à Lunéville, amenèrent un traité définitif, et l'empereur François II obtint la tranquillité, en consentant à ce que l'Adige devînt en Italie la limite de ses états, à ce que le Rhin fût celle de la France, du côté de l'Allemagne (sauf de grands et nombreux changemens dans l'intérieur de l'Empire germanique, lesquels devaient donner la première influence au gouvernement consulaire), enfin, à ce que la Toscane passât sous la domination du duc de Parme, et à la reconnaissance des républiques ligurienne, cisalpine, helvétique et batave.

Ce traité, auquel les républicains étaient si loin de s'attendre, huit mois auparavant, donna, devant le peuple français, un grand relief à Bonaparte.

Il en avait certainement un grand besoin.

Etat politique de la France et de Bonaparte.

Comme on ne voyait pas se réaliser les promesses que tant de gens avaient faites en son nom, comme on s'apercevait qu'il travaillait pour son propre compte, et qu'il ne fallait plus se bercer de l'espoir du retour de la maison de Bourbon, par son intermédiaire et par sa politique; on lui reprochait sa fuite d'Egypte, qui

n'était plus qu'un honteux calcul de l'ambition. Avoir lâchement abandonné ses compagnons d'armes, pour satisfaire son intérêt propre, semblait à tous les yeux un véritable crime. Cette désertion ne pouvait se justifier que par la nécessité de rendre le repos et le bonheur à la patrie; or, la restauration du trône légitime étant l'unique moyen d'arriver à ce but, toute autre combinaison devenait condamnable, et frappait de flétrissure le général qui avait laissé son armée exposée à tous les dangers et à tous les maux.

En effet, on avait reçu des nouvelles du Caire, qui annonçaient que l'indignation éclatait de toutes parts contre le perfide Corse, dans les phalanges restées sous les feux dévorans du soleil africain. Plusieurs généraux avaient dressé contre le fugitif un acte d'accusation, et se préparaient à le dérouler à la face de la France; enfin l'assassinat de Kléber même lui fut imputé, quoiqu'à tort, et les deux partis qui divisaient la France, les républicains et les royalistes, s'accordaient pour l'accabler de ces reproches. Son désir du pouvoir ne se dissimulait plus; et la conviction qu'il deviendrait un despote effrayait.

Mais la victoire de Marengo, l'armistice de Leoben et les avantages qui s'ensuivirent, for-

cèrent un instant les bouches à garder le silence*.

Ainsi se présentaient l'Allemagne, la France et l'Europe, dans les premiers jours de 1801.

Le Prince de Condé ne voyait donc plus dans la perspective, que des malheurs, des peines réservées par la suite aux émigrés. Où chercher un point pour combattre les ennemis de la monarchie ? Quelle puissance devait seconder leurs vœux et continuer d'armer leurs bras? Telles étaient les questions qu'il se faisait, et la solution, qui n'en devenait que trop facile en réfléchissant sur le passé et sur l'avenir, jetait son esprit dans une cruelle inquiétude.

Il reçut, selon l'usage, les félicitations et les hommages de tous les corps de son armée,
1801. le 1er. janvier. Ce fut avec les larmes aux yeux, qu'il entendit les souhaits de ses fidèles compagnons, qui s'empressèrent de montrer le même amour aux ducs d'Angoulême et de Berry, et de leur rendre les mêmes devoirs.

* Il était cependant quelques hommes qui secrètement accusaient le premier consul d'avoir fait assassiner le général Dessaix, sur le champ de bataille même. Le Corse était bien capable d'un tel forfait. Le cours de sa carrière ambitieuse a prouvé qu'il ne balançait jamais sur le choix des moyens. Mais ici rien n'est avéré.

Une distribution de grâces, dont le Roi le chargea dans ce moment, vint adoucir un peu ses peines. Il eut le plaisir de remettre, de sa main, l'ordre de St.-Louis à plusieurs officiers qui l'avaient gagné sur le champ de bataille et il leur donna l'accollade chevaleresque.

Les embarras se multipliaient alors sous ses pas. L'archiduc Charles lui ayant annoncé que le corps des émigrés prendrait ses quartiers d'hiver entre Gratz et Mahrbourg, le général Mélas mit des obstacles à ces dispositions, et ce ne fut qu'après une longue et pénible négociation avec le gouverneur de la Styrie et de la Carinthie, qu'enfin il fut décidé que le corps se logerait à Cilly, au-delà de Mahrbourg.

Le 18 janvier, il partit donc de Kapfemberg, se dirigeant sur Gratz, d'où il alla prendre ses quartiers à Windish-Freitritz, dans le cercle de Cilly, à Windish-Gratz et autres lieux.

Le corps part pour la Carinthie.

La route fut pénible et plus longue qu'elle n'aurait dû l'être, parce qu'il avait fallu prendre un chemin peu fréquenté, dans la crainte de se trouver encombré par le passage des troupes autrichiennes qui refluaient d'Italie dans l'intérieur des possessions autrichiennes.

Une partie de ces fatigues inutiles, pouvait être attribuée aux tracasseries du comte de Mélas,

qui ne voulut point voir le Prince à Gratz, et qui ne communiqua jamais avec lui que par des intermédiaires. Il paraît que ce général, honteux de sa défaite à Marengo, craignait de se trouver en face d'un capitaine qu'il ne savait que trop capable de le juger, et qu'il redoutait son coup-d'œil observateur.

Pour arriver à Windish-Freitritz, les émigrés avaient passé par Munger, Rackersbourg, Pettau, où plusieurs centaines d'officiers républicains, prisonniers de guerre, attendaient leur prochain départ, et le corps ne parvint à sa destination qu'avec des peines inouies, le chemin qu'il avait parcouru n'ayant jamais servi au passage des troupes ni au transport d'aucuns bagages.

Dans les rencontres des royalistes et des républicains, les passions haineuses qui agitaient jadis ces cœurs français, parurent de nouveau avoir fait place aux doux sentimens de l'amitié. On s'embrassa, on se souhaita plus de bonheur, un retour dans les foyers paternels, et la fin de l'effusion de sang. Alors un émigré, un républicain se tenaient compte de leurs adversités, de leur gloire réciproque. De lâches écrivains, ignorans des peines, des travaux, des périls de la guerre, n'avaient point encore cherché à ré-

veiller des inimitiés que le temps et la raison venaient d'assoupir heureusement. Ce scandale était réservé aux jours de la restauration, et l'on ne saurait trop en gémir.

Le Prince se logea dans le château du comte d'Attens, qui chercha, par mille moyens extraordinaires, à faire oublier à son hôte illustre, qu'il était à plus de trois cents lieues de la France, et à l'empêcher de se ressentir du défaut de ressources dans un pays tellement épuisé, qu'on s'était vu obligé de distribuer les cantonnemens à vingt et vingt-cinq lieues du quartier-général.

Les émigrés avaient alors quitté l'uniforme russe, pour prendre celui que l'Angleterre venait de leur envoyer. Ainsi, c'était, depuis 1792, la cinquième fois qu'ils changeaient de costume militaire. Ce nouvel équipement ne manquait ni de grâce ni d'élégance.

Les officiers généraux et les régimens nobles portaient l'habit bleu de ciel;

Le régiment de Bourbon, l'habit blanc, les revers écarlate et le bonnet de grenadiers;

Le régiment de Durand, bleu clair, comme autrefois le portait, au service du roi, Bouillon infanterie.

Le régiment d'Enghien, vert clair, avec revers et paremens noir;

Et l'artillerie, comme celle de France.

Cet envoi d'uniformes n'avait rien de surprenant, puisqu'il fallait bien que l'Angleterre habillât les troupes à sa solde, mais la promptitude avec laquelle ils avaient été confectionnés et remis au corps, l'éclat qu'on leur avait donné, et l'arrivée subite du commissaire Wood, dépêché de Vienne par M. Vickam, firent soupçonner aux émigrés quelques mesures singulières préparées par le cabinet britannique.

Le commissaire apportait la nouvelle que l'armée serait embarquée bientôt, et l'ordre de démonter toute la cavalarie, même de faire la vente des chevaux. M. Vickam avait bien voulu prendre sur lui de la retarder de quelques jours, en laissant le Prince libre de le faire lui-même.

Les Anglais proposent un embarquement.

Il exigeait aussi une réduction dans les écuries du Prince et dans celles des ducs d'Angoulême, de Berry et d'Enghien, et en même-temps il annonçait que le roi d'Angleterre avait daigné accorder à tous ceux de tous les officiers, sous-officiers et gentilshommes servant dans la cavalerie, ou dans l'infanterie noble, qui auraient de la répugnance à suivre le corps à sa nouvelle destination, une gratification montant à six mois d'appointement, pour les officiers, et à huit, pour tous les bas-officiers et gentilshommes

qui voudraient prendre le congé que le Prince était autorisé à leur délivrer. L'intention de S. M. Britannique n'étant point qu'aucun émigré suivît sa nouvelle carrière à contre-cœur, sur-tout dans un moment où les circonstances rendaient un embarquement plus que probable.

D'après cette communication, le Prince devant se conformer aux volontés du roi Georges III, fit publier, dans tous les cantonnemens, un ordre qu'il est très-important de rapporter ici, puisqu'il décida par la suite de la dissolution de l'armée condéenne.

ORDRE.

« En conséquence des ordres de S. M. Britannique, annoncés par la lettre de M. Wickam, Monseigneur ordonne au commandant » en chef de chaque régiment, de faire passer, » d'ici au 4 février prochain au plus tard, » époque fixée par M. le commissaire général » Wood, et même plutôt si cela est possible, » l'état nominatif des officiers et gentilshommes » décidés à suivre le corps à sa nouvelle destination, ainsi que de ceux qui, ne voulant » pas le suivre, réclament la gratification annoncée. Chacun de ces deux états, par régiment, sera porté sur une feuille séparée, et

» désignera la nature du traitement actuel de
» chacun, y compris ce qui en est payé par sup-
» plément; l'état des absens par congé, dressé
» dans la même forme, par date de congé, for-
» mera une troisième feuille.

» On fera connaître incessamment à chaque
» corps l'état du nombre de rations de fourrages,
» qui seront conservées à chaque officier, à da-
» ter du 31 janvier, jusqu'à nouvel ordre, d'a-
» près la réduction demandée. En attendant,
» on peut annoncer qu'il est vraisemblable
» qu'elle sera prononcée sur le pied de plus de
» moitié de la compétence actuelle, fixée pour
» chaque emploi exercé activement dans le
» corps.

» Il n'y a aucun ordre, et par conséquent
» aucun changement, relativement aux che-
» vaux d'équipage.

» Après les états demandés et à former avant
» le 5 février, si quelques-uns de ceux qui y
» seraient portés comme devant suivre, chan-
» geaient d'avis, ils ne seront plus admis à ré-
» clamer et à recevoir la gratification. Elle sera
» payée comptant, et en argent, par M. de
» Saint-Etienne, trésorier-général, à mesure
» que chacun se présentera avec le passe-port
» ou congé de Monseigneur. Ce passe-port ou

» congé exprimera que celui qui en est porteur » a quitté finalement le corps, tant qu'il sera » à la solde de S. M. Britannique, dont il dé- » clare n'avoir rien à réclamer.

» Celui qui se présentera pour toucher la gra- » tification, devra, en outre, être porteur d'un » bordereau signé de son quartier-maître, le- » quel indiquera son grade, son traitement ac- » tuel, et la somme à lui revenant pour le nom- » bre de mois de la gratification à lui accordée. » Ce bordereau sera présenté au bureau de la » comptabilité, pour y être vérifié, et c'est sur » le visa de ce bureau, qu'il sera acquitté par » M. de Saint-Etienne. »

Le mécontentement se manifesta dès ce jour dans l'armée, et particulièrement dans les régimens capitulés. Il était à craindre qu'une grande désertion ne s'ensuivît. Les républicains avaient envoyé des émissaires pour l'exciter parmi les cavaliers; et effectivement, une centaine de dragons d'Enghien passa de leur côté, avec chevaux, armes et bagages.

Les différens cantonnemens se trouvaient alors ainsi distribués : le régiment noble à pied, à Windish-Gratz; le régiment de Bourbon, à Rietz et à Lauffen; le régiment de Durand, à Reichelsbourg; l'artillerie à Windish-Landsberg;

le régiment noble, à Rau, sur les frontières de la Croatie; le régiment d'Enghien, à Fraslau, et l'ambulance, à Teuffer.

Les émigrés, qui savaient assez bien s'arranger par-tout, s'accommodèrent de leurs mauvais logemens, et trouvèrent quelques ressources dans les marchés qu'ils firent avec les juifs qui suivaient l'armée.

Le comte de Mélas, qui paraissait avoir pris à tâche de tourmenter les condéens et leur chef, ayant fait connaître au Prince qu'il désirait que son quartier-général fût transporté à Windish-Gratz, celui-ci s'y refusa nettement, prétextant qu'il ne devait recevoir des ordres que de l'archiduc Charles, à qui, par une lettre détaillée, il fit connaître son mécontentement d'un semblable procédé; Windish-Gratz étant un mauvais village où tout séjour d'un général en chef était impossible.

L'archiduc répondit avec beaucoup d'obligeance à cette lettre, et Mélas ne réitéra plus sa proposition.

Enfin, il ne fut plus possible de douter que l'Angleterre ne voulût se servir du corps de Condé, pour en faire une division de l'armée du général Abercombrie, destinée à combattre en Egypte les troupes françaises, et le prince

ayant demandé au commissaire anglais une explication à ce sujet, en reçut une réponse qui, bien que n'étant pas officielle, faisait assez connaître les intentions du cabinet britannique.

Le Prince la transmit aux différens corps en faisant publier l'ordre suivant :

« Monseigneur ayant insisté à plusieurs re-
» prises, près de M. Wickam, pour connaître la
» destination du corps, avant de produire les
» listes demandées, S. A. a reçu hier la ré-
» ponse de ce ministre, par la note qui suit,
» datée de Vienne, le 5 février, et dont Mon-
» seigneur croit devoir donner connaissance au
» corps. »

Extrait de la note de M. Wickam à S. A. S.

Vienne, le 5 février.

« En réponse aux dernières lettres que S.
» A. S. m'a fait l'honneur de m'adresser de
» Gratz et de Windish-Freistritz, sous les dates
» des 20, 29 et 31 janvier, au sujet de la des-
» tination future du corps de S. A. S., j'ai l'hon-
» neur de l'informer,

» 1°. Que je ne suis point autorisé à dire
» qu'elle doit être la destination du corps, les
» circonstances du moment ne permettant ce-

» pendant pas de douter qu'il ne doive être em-
» barqué sur la Méditerranée, et employé aux
» expéditions qui pourraient avoir lieu dans
» cette mer ; que, d'après ce que je puis conjec-
» turer des instructions de ma cour, l'Egypte
» est un des points où les services du corps pour-
» raient être exigés ; que cependant il sera placé
» immédiatement sous les ordres de M. Aber-
» crombie, général commandant en chef les
» troupes de terre de S. M. B. dans la Méditer-
» rannée, qui l'emploiera d'après sa force ef-
» fective, sur les points où il pourra être le plus
» utile, et où le plan et les événemens de la
» campagne exigeront ses services.

» 2e. Si, comme cela est très-probable, le
» corps se trouvait être dans le cas d'être en-
» voyé immédiatement sur quelque point, pour
» y être mis en activité, les malades, les bles-
» sés et les infirmes seront débarqués en quel-
» que lieu sûr, pour y demeurer jusqu'au re-
» tour du corps.

» Comme ni moi, ni aucun des commissaires
» ne seront à même, soit de commander le
» nombre de vaisseaux nécessaires pour l'em-
» barquement, soit d'informer le général Aber-
» crombie de l'augmentation de forces qu'il
» peut attendre par l'arrivée du corps, jusqu'à

» ce que cette déclaration ait été faite, il sera » donc nécessaire que S. A. S. fasse notifier aux » régimens, et expliquer distinctement à chaque » officier ou gentilhomme, que quiconque » quittera le corps après le jour fixé, c'est-à- » dire le 20 février, et avant l'embarquement, » sans avoir présenté pour cet effet, le 20 au » plus tard, la déclaration requise, ne pourra, » sous aucun prétexte, prétendre à la gratifi- » cation offerte par S. M. B.

» Si, à l'arrivée du corps au lieu de l'em- » barquement, le nombre des bâtimens de trans- » port, préparés en conséquence des états four- » nis par S. A. S., se trouvait convenir à un » corps beaucoup plus nombreux que celui qui » serait prêt à s'embarquer, ou si le général » Abercrombie recevait un renfort très-infé- » rieur à celui qui lui avait été annoncé, (quel- » que opinion que S. M. eût pu d'ailleurs con- » cevoir du corps, et quel que pût être son dé- » sir de faire ce qui pourrait être le plus agréable » à LL. AA. RR. et S.) la publicité et la na- » ture même du fait ne pourraient plus guères » permettre à S. M. d'accorder au corps, ni » aux individus dont il est composé, la protec- » tion dont ils ont joui jusqu'ici de sa part.

» *Signé* WICKAM. »

Alors le démembrement de l'armée fut certain. Les agens anglais firent publier le tarif de la paie et des récompenses qu'obtiendraient les officiers ou les soldats qui prendraient parti dans les troupes britanniques. Peu de gentilshommes s'enrôlèrent. Beaucoup de soldats entrèrent dans le régiment suisse de Rovéréa, et dans d'autres corps destinés à passer en Egypte. Enfin l'armée fut dissoute. Le décompte se fit avec noblesse et générosité, plus encore que la première fois. Le ministère britannique poussa même la libéralité jusqu'à décider que les chevaux et tous les effets des différens corps appartiendraient au Prince de Condé. Mais ce Prince, qui plaçait toujours le bien-être de ses compagnons d'armes avant ses intérêts propres, déclara qu'il n'entendait aucunement en profiter, qu'il abandonnait à chaque corps la propriété que S. M. B. voulait bien attribuer à sa personne, et qu'en conséquence, les sommes provenant des chevaux, voitures, fusils, sabres et pistolets, dont les régimens nobles étaient en jouissance, seraient touchées ou perçues au profit de ces corps, d'après les dispositions qui en seraient faites par leurs chefs.

Certitude de la dissolution du corps.

Le licenciement s'effectua donc, et l'on peut dire que l'or des anglais fut répandu à pleines mains.

Après plusieurs déterminations changées dif-

férentes fois, le traitement des émigrés non enrôlés, et c'était la majeure partie, fut largement fixé. On donna six mois, neuf mois, un an d'appointement; on y ajouta des gratifications, on accorda même des pensions aux femmes et aux enfans. On peut dire que le gouvernement britannique fit trois fois plus que n'aurait fait ou pu faire tout autre gouvernement de l'Europe.

Les habitans du pays accoutumés à ne voir que très-peu d'argent dans la bourse des officiers autrichiens, témoignèrent leur étonnement à l'aspect de l'or, qui remplissait celle des simples cavaliers nobles.

Ces ressources n'étaient cependant que temporaires, et si elles faisaient honneur à la générosité anglaise, elles ne tranquillisaient pas les émigrés sur leur sort futur. Une somme de deux mille francs, même de six mille, se trouve bientôt épuisée, sur-tout lorsqu'on est infirme ou âgé, et tous les condéens se disaient: que deviendrons-nous à notre dernière guinée ?

Motifs du refus que fait le Prince de s'embarquer.

Plusieurs personnes ont paru s'étonner du refus qu'avaient fait le Prince et son armée, de traverser les flots pour voler à de nouveaux combats, à de nouvelles fatigues, à une nouvelle gloire sur les bords du Nil, ou dans les sables brûlans des déserts de la Syrie et de la Palestine.

Certainement, si l'expédition projetée par l'Angleterre eût eu pour but de donner une patrie aux malheureux proscrits, le Prince n'aurait point balancé un instant. On l'aurait vu descendre sur ces côtes, où S. Louis, son aïeul, porta jadis ses pas et ses vertus. Sans doute les descendans des Lusignan, des Châtillon, des Damas, de tous les chevaliers qui répandirent leur sang à côté du vainqueur de Massoure, se seraient empressés de suivre, dans les ruines d'Alexandrie et de Thèbes, les pas d'un Bourbon.

L'idée d'entrer peut-être avec lui au temple de la cité sainte, aurait électrisé toutes les âmes, embrâsé tous les cœurs, et les fidèles guerriers, dont l'imagination chevaleresque avait préféré perdre leurs biens, se séparer des affections les plus tendres, et rendre témoin de leurs douleurs, de leur dévouement, les eaux du Rhin, du Necker, de l'Inn, du Danube, du Bug, auraient trouvé des charmes à exhaler le dernier soupir sur les bords du Jourdain, ou dans le champ des Oliviers, en faisant, comme leurs ancêtres, des vœux pour la prospérité de la France.

Mais le gouvernement britannique n'entendait point s'emparer du territoire ottoman. Il ne voulait qu'en chasser les Français, et faire tourner à son profit l'expédition dont il aurait

pu arrêter les troupes avantureuses à leur sortie même des ports de France, et qu'il laissa aller librement, bien convaincu que ses flottes intercepteraient toute communication entre les conquérans de l'Egypte et la métropole. Bien convaincu encore, qu'il faudrait que les troupes de terre comme les marins se rendissent à la discrétion de ses généraux, et certain qu'il était, que l'occupation passagère de quelques points maritimes très-importans, tel que Malte, par exemple, l'autoriserait, en les reprenant des mains françaises, à en faire son utile propriété.

Le Prince de Condé, qui n'avait tiré l'épée que pour rétablir le trône de France, qui ne l'aurait jamais remise dans le fourreau, si ses travaux eussent pu préserver ses compagnons des horreurs d'une existence précaire et incercertaine, fit donc bien de refuser l'embarquement. La cour de Londres elle-même se montra tellement pénétrée de cette vérité, qu'elle ne lui en témoigna aucun mécontentement, et qu'elle ne cessa pas de le combler d'égards et de démonstrations d'amitié et de haute estime.

Comment les spectateurs de sa noble conduite n'en auraient-ils pas été pénétrés? Aussi l'exemple de ses vertus fructifiait-il chez tous.

Le duc de Berry, imitant ce grand prince,

avait annoncé qu'il ne voulait rien garder du produit de la vente des chevaux et de l'équipement de son corps. Cette somme était énorme. Il déclara qu'il en faisait don à tout le régiment.

C'est alors qu'on vit ce que pouvait, sur les actions des hommes, la conduite et les nobles sentimens d'un chef.

On avait appris que l'empereur Paul Ier., près duquel Bonaparte avait eu l'adresse de faire pénétrer des hommes à sa dévotion, reprenant contre l'Autriche une haine qu'il n'avait paru déposer qu'un instant, depuis la malheureuse affaire de Korsakoff, et englobant dans sa fureur le gouvernement anglais, s'apprêtait à s'allier au premier consul pour attaquer les deux puissances; et par contre-coup, faisait peser tout le poids de sa colère sur les malheureux condéens, à qui des promesses solennelles avaient assuré une retraite dans ses états, pour le reste de leurs jours. Cruel changement! Funeste effet de la versatilité justement reprochée à ce souverain, dont le cœur était si bon, mais dont l'esprit n'avait pas toujours le calme nécessaire pour réfléchir ses premiers ordres.

Trait sublime de générosité du duc de Berry et des cavaliers nobles.

Cent quarante gardes-du-corps, placés dans une maison de retraite à Mittau, avaient reçu l'injonction d'en sortir sans avoir eu le temps de

se préparer à ce nouvel exil, et sans avoir les moyens de transporter ailleurs leur douloureuse existence. Les gentilshommes condéens à qui le duc de Berry destinait si généreusement le produit de la vente des chevaux, prièrent ce jeune prince de le distribuer entre ces trop nombreuses victimes de la bizarrerie de Paul, et quinze cents louis, pris sur la somme totale, furent distribués à ces glorieux indigens. Sublime munificence du duc, tendre fraternité de l'infortune! Un Bourbon donne l'exemple de la libéralité, mais il ne fait qu'ouvrir l'âme de tous ses compagnons à des sentimens aussi magnanimes que les siens!

Ils n'acceptent ses largesses qu'à la condition de les partager avec d'anciens camarades, d'anciens émules de bravoure et de fidélité! Et quels sont les hommes qui répandent ainsi les dons de la bienfaisance? Ce sont des guerriers couverts de blessures, chargés d'années, sans patrie, sans famille, qui peut-être n'auront pas dans six mois un toit pour se défendre de l'inclémence des saisons, un habit pour vêtir leurs corps meurtris et décharnés! Heureux! trop heureux encore, s'ils ne se voient pas arracher les lauriers qui ornent leurs fronts sillonnés par trente années de malheurs, et si on ne con-

teste pas une gloire acquise au champ de l'honneur et de la fidélité.

Mais à cette nouvelle qui avait brisé leur âme, s'en était jointe une autre, dont ils eurent peine à supporter le récit.

Le Roi s'était trouvé forcé de quitter Mittau, et pendant quelques jours il n'avait pas su dans quelle terre il porterait ses pas.

Louis XVIII est forcé de quitter Mittau.

L'Autriche qui traitait de la paix *, au moment où Paul avait fait notifier à Louis XVIII d'avoir à sortir de ses états, ne pouvait pas offrir un asile à ce monarque proscrit; l'Espagne, trop dépendante de la France, aurait craint de se compromettre en le recevant; l'Italie ne lui présentait aucune sûreté; il n'entrait pas dans sa politique de quitter le continent pour se retirer en Angleterre; mais la Prusse pouvait lui accorder l'hospitalité, elle ne la lui refusa point.

La France ménageait cette puissance qu'elle devait réduire un jour à la plus petite dimension, et le roi Frédéric-Guillaume était assez fort, assez redoutable, pour agir selon son bon plaisir et suivant la noble impulsion de son cœur, sans s'occuper s'il blessait ou non l'ombrageuse susceptibilité du premier consul.

* Les ratifications du traité de Lunéville ne furent échangées qu'à la fin de février.

Louis XVIII se retira donc à Varsovie *, mais quelle route! C'était dans le cours de janvier qu'il lui avait fallu se décider, en vingt-quatre heures, à prendre le chemin de l'ancienne capitale de la Pologne. Accompagné de la fille de Louis XVI, et de quelques gentilshommes, il traversa de longues forêts, et parcourut des chemins impraticables. Entre Mittau et Memel, une tempête affreuse vint assaillir les voyageurs. Un vent impétueux, dont les bourrasques successives ressemblaient aux éclats du tonnerre; une neige épaisse tombant sans discontinuation, couvrant les chemins, entourant les voitures de tourbillons menaçans; les chevaux effrayés, qui refusaient de faire un pas; la nécessité de continuer à pied cette terrible route, au risque de périr à chaque minute : tel est le tableau que présenta la Courlande, le 21 janvier 1801 ! Quel anniversaire ! Le vingt-un janvier, la fille de Louis XVI est livrée aux tourmentes de la nature bouleversée, de la nature en courroux ! et quand le cruel souvenir qui oppressait son cœur aurait exigé qu'elle recueillît toutes ses

Madame la Duchesse d'Angoulême brave la tempête.

* On sait que lors du dernier partage des états de Poniatowski, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, Varsovie tomba dans le lot de la seconde de ces puissances.

forçes pour le supporter, elle se trouve obligée de s'oublier elle-même pour veiller sur son second père! Hélas! le ciel voudrait-il lui arracher encore ce protecteur? Mais, déployant ce courage extraordinaire, dont le divin maître a doué sa grande âme, parce que, dans ses profondeurs, il connaissait à quelles épreuves le cœur de cette princesse était réservé, elle soutient de son bras le monarque infirme, elle le guide à travers les forêts, dans d'étroits sentiers, que laisse encore libres la neige amoncelée ; et pouvant à peine agiter ses membres délicats et faibles, chargés de frimats, engourdis par le froid, elle parvient, avec le Roi de France, à une triste hôtellerie, ou plutôt à un sombre et froid réduit, qu'offre le hasard à ces exilés illustres!

Ce trait sublime de piété filiale rappelait des actes de vertus connus de toute la terre, et cette force héroïque, dans une jeune femme de vingt-deux ans, annonçait que la petite-fille de Marie-Thérèse saurait affronter tous les genres de périls.

Il était difficile que cette scène attendrissante et digne du pinceau de l'artiste, comme de la plume de l'historien, ne fut pas produite à la publique admiration.

On la retraça dans des dessins, dans des gravures, et Madame la duchesse d'Angoulême,

sous le titre de la moderne Antigone, fut présentée à la curiosité, au souvenir, à l'amour, à la pitié de tous les Français. En vain la police du premier consul s'appliqua-t-elle à suivre les traces des marchands qui répandaient cette image dans toutes les provinces ; il s'en débita un si grand nombre, qu'on la trouve encore précieusement encadrée, chez les royalistes et chez tous les hommes qui respectent, qui admirent la résignation aux ordres célestes, et la fermeté dans l'infortune non méritée.

Quand Stanislas, roi de Pologne, bisaïeul maternel de Louis XVIII, fut obligé de fuir de Dantzick, soixante années auparavant, et de s'éloigner de ses troupes fidèles, il éprouva aussi une tempête, il fut réduit à se cacher au milieu des roseaux, il ne trouva d'abri que sous le chaume d'un pêcheur, et de sûreté que dans une ville de la domination prussienne! Quel rapprochement! Mais la Providence divine lui avait réservé un asile en France, l'héritage des enfans de Charlemagne, et à sa fille, le trône de la vertueuse Marguerite de Lorraine! et Louis XVIII, et la fille de Louis XVI, devaient vivre quinze années encore sur la terre de l'exil, sans pouvoirs, sans sceptre, sans rien qui leur appartînt en propre!

Le Prince de Condé fut affecté plus vivement qu'aucun autre émigré, de ce pénible récit, et l'on oublia pendant quelques jours, dans toute l'armée, les maux que chaque individu devait redouter, pour ne s'occuper que du sort cruel d'une famille dont les douleurs ne pouvaient se comparer à aucune misère humaine.

Définitive dissolution du corps de Condé.

L'époque fatale, le funeste 30 avril, où toute l'armée allait cesser d'exister, n'arriva que trop tôt. Ils se dispersèrent enfin et quittèrent un chef adoré, ces royalistes que la voix de leur Monarque et des Princes de la famille régnante avait appelés aux drapeaux plantés, neuf années auparavant, devant les portes de Coblentz et de Worms. Rien ne leur avait coûté, tant qu'ils crurent à la possibilité du rétablissement d'un trône pour lequel ils avaient juré de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Mais, à leur départ de Gratz, ils disaient, en répétant l'expression d'un poëte italien : *tout est perdu pour nous, jusqu'à l'espérance.* Les regrets du Prince de Condé surpassèrent ceux de ses compagnons d'armes. En les quittant, on peut dire qu'il répandit une larme pour chacun d'eux. Ils prirent tous des directions différentes. Les uns restèrent en Autriche, les autres cherchèrent du service en Prusse, un grand nombre passa en

Angleterre, et la majeure partie se rapprocha des bords du Rhin, afin de profiter de l'amnistie, par laquelle le gouvernement consulaire voulait, disait-on, signaler son changement de principes, et son retour à des idées moins révolutionnaires.

Cette dissolution du corps donna lieu à quelques actes d'une générosité peu commune. Des seigneurs de Styrie, d'Autriche, de Volhinie, offrirent un refuge à des gentilshommes et à des soldats. Plusieurs émigrés se marièrent dans ces pays, et l'on vit une princesse polonaise et quelques comtesses allemandes, s'allier à des officiers condéens qui n'avaient pour tout bien que la réputation, la fidélité et des titres de noblesse.

Les derniers adieux furent douloureux et touchans. On se souhaita les heureux hasards de la fortune, la rentrée dans la patrie et la restauration du trône. Un poëte allemand, témoin de ces scènes, dont l'attendrissant spectacle offrait à la mémoire des hommes le tableau des mœurs homériques, adressa, dans une ode harmonieuse et noble, des paroles de consolation, des conseils et des vœux à tous les membres de cette famille, qui incessamment allait se trouver éparse dans les quatre parties du globe. Ces vers pleins de feu, de grâce, d'amitié, ces vers qui portaient la teinte sentimentale des productions du génie

germanique, rappelaient au souvenir des émigrés les fureurs d'un parti qui les força de fuir loin du sol natal, les outrages faits au meilleur des monarques, l'appel de l'honneur à tous les fidèles français, par la voix des princes, frères du roi captif; les sacrifices, les maux, les fatigues, les combats, les espérances si souvent déçues, si souvent renaissantes de l'armée royale; enfin sa constance et sa fermeté dans les revers. L'Amphion de Styrie finissait par déplorer la fatalité de la destinée des proscrits; il prévoyait dans l'avenir un meilleur sort pour eux, et les exhortait à conserver, dans quelque situation que les hauts décrets dussent les placer, ce caractère héroïque qui avait fait, pendant dix années, l'admiration de leurs compatriotes et des nations étrangères.

Fragment d'une ode allemande adressée aux émigrés.

« Allez, allez, s'écriait-il, ne craignez point
» de présenter votre noble indigence à tous les
» peuples du monde! Quel prince oserait vous
» fermer son palais, refuser vos bras, vos ser-
» mens? Demandez à ceux qui seraient assez
» faibles pour craindre de vous recevoir, si, dans
» aucun siècle, il fut des hommes qui aient tenu
» plus que vous à la religion de la foi jurée?
» S'il en fut qui se montrèrent jamais plus, les
» amis, les défenseurs des rois!

» Allez, allez, si vous touchez aux rives dévorantes de l'Egypte, vous combattrez contre l'esprit d'envahissement et de conquête illégitime. Si l'Amérique vous accueille, fussiez-vous obligés de vous ranger sous les drapeaux des enfans de Washington, ils se souviendront que vous défendîtes le souverain dont les flottes et les armées assurèrent leur indépendance, et peut-être reconnaîtront-ils parmi vous quelques-uns des guerriers qui répandirent leur sang pour les intérêts des vainqueurs de *Saratoga*. Si les eaux de l'Indus, de l'Euphrate ou du Tigre doivent vous désaltérer, ces fleuves, habitués au spectacle des grandes infortunes, des révolutions d'états, de la chute des trônes, de la misère des soldats et des peuples, vous recevront comme les débris sacrés d'un temple antique, détruit par une grande catastrophe.

» Et vous qui reprendrez le chemin de la France de cette patrie, dont l'injustice, la folie, l'ingratitude, n'ont pu vous faire oublier les charmes, allez, allez! Des amis, des parens, des femmes, des fils vous y attendent! Allez, allez, peut-être les barrières qui vous en séparèrent pendant dix années, vont-elles s'ouvrir? Le temps qui réconcilia Rome et Ca-

» poue a changé, dit-on, les cœurs de ceux qui
» dominent dans la Gaule. Allez, allez, les roya-
» listes vont oindre vos pieds et vos mains, et
» les farouches, les terribles partisans de la ré-
» publique, ne veulent plus voir en vous que
» des frères malheureux.

» Mais en traversant les provinces de la Ger-
» manie, que de pieux devoirs vous aurez à
» remplir ! Vous saluerez, en pleurant, les
» champs de Biberach, et vous viendrez vous
» agenouiller, prier sur ceux qui contiennent
» les reliques de mille braves, dont aucun en
» mourant ne regretta la vie, puisqu'il la per-
» dait pour son roi ! Oui, vous prierez sur les
» champs d'Ober-Kamlach, devenus le tombeau
» de l'élite française !

» Ramassez avec respect quelque peu de cette
» terre sacrée, et plantez-y le laurier qui a dû
» croître près de Berstheim, de Jocrim et de
» Weissembourg. Une branche de cet arbre,
» que le sang d'un Bourbon arrosa, sera le seul
» fruit de vos travaux, de vos peines, de vos
» blessures, et doit suffire à votre ambition.

» Allez, allez, et ne perdez point l'espérance !
» Souvent les nuages les plus épais cachent
» les rayons de l'astre qui doit féconder la terre.
» Ils ne se dissipent qu'à propos ; et lorsqu'il

» le faut, ils s'entrouvrent, et cèdent la place
» aux torrens de lumière du père de la nature.
» Si les feux du soleil ne se cachaient jamais, ils porteraient par-tout l'incendie, la
» langueur et la mort, au lieu de réjouir ou de
» consoler la terre, et de répandre universellement les bienfaits de la vie *.

Comme il s'élevait quelquefois des difficultés pour le réglement du décompte, pour celui des pensions, des gratifications, relativement aux grades et aux années de service, le Prince de Condé qui les levait toutes par sa décision, les commissaires anglais s'en rapportant aveuglément aux faits qu'il attestait, voulut être le dernier à quitter Vindish-Freitritz. Il se serait reproché de refuser son influence pour l'amélioration du sort d'un seul de ses compagnons d'armes.

Enfin, le premier juin, il n'existait plus de traces de l'existence d'un corps, dont le grand complet était monté quelquefois jusqu'à dix-

* Ma faible traduction n'est qu'une pâle copie de cette belle œuvre poétique. L'original étincelle de beautés, et respire la suave douceur des jours anciens, jointe au vague romantique des compositions allemandes. Il est fâcheux que le poëte n'y ait pas attaché son nom, puisqu'elle ferait honneur à celui de Goëthe ou de Wieland.

huit mille hommes, et les neuf mille qui se dispersèrent au moment de la dissolution, emportèrent tous dans le cœur, l'image de leur vénérable chef, dont ils crurent long-temps encore entendre la voix qui les guidait au chemin de l'honneur et de la gloire.

Le duc d'Enghien habitait Gratz, à quelques lieues de là. Le Prince vint l'y rejoindre, pour conférer avec lui de plusieurs affaires importantes, puis il partit pour Vienne, où l'empereur François II l'accueillit plutôt comme un père, que comme un prince étranger.

Le duc d'Enghien restant en Allemagne, revint, dès le surlendemain, à Gratz, et le duc de Berry se rendit à Naples, tandis que le duc d'Angoulême rejoignait à Varsovie, l'épouse qu'il avait quittée à Mittau, et dont la piété filiale, les tendres soins prodigués à Louis XVIII, adoucissaient les ennuis du long exil auquel ce Monarque paraissait condamné.

Il est facile de concevoir combien la douleur du Prince était vive. Tout espoir paraissait perdu. La puissance de Bonaparte s'affermissait chaque jour davantage en France ; et si la cour de Londres, qui seule luttait encore contre le gouvernement consulaire, pouvait, par sa position géographique, balancer pendant plusieurs

années les destins du cabinet de Paris, il était cependant présumable qu'elle finirait comme les autres états, par traiter incessamment de la paix.

Ses forces, il est vrai, étaient débarquées en Egypte, à quatre lieues environ d'Alexandrie; et le général Abercrombie avait gagné sur les Français la fameuse bataille d'Aboukir, qui le couvrit de gloire, mais qui lui coûta la vie. Héros comparable à tous ceux de l'antiquité, il sut s'oublier pour ne penser qu'à ses soldats et à la victoire. Blessé au commencement de l'affaire, il cacha le coup mortel dont il était atteint, et continua de donner ses ordres avec le sang-froid et la présence d'esprit qui l'avaient toujours distingué.

Ce ne fut qu'au milieu de la bataille qu'il perdit connaissance, par suite de l'extrême effusion du sang, et le général Hutchinson, qui le remplaça dans le commandement, n'eut qu'à suivre les dispositions prises par cet homme habile, pour assurer le succès d'une journée dont les suites furent si fructueuses.

Affaires d'Egypte et de France.

On avait vu des régimens indiens, sous le nom de cipayes, combattre dans la ligne anglaise, et manœuvrer comme des Européens. Ces troupes qui d'ordinaire ne sont pas très-fermes, se conduisirent à merveille, électrisées qu'elles

furent, par l'exemple des Anglais, dont le courage et la discipline parurent admirables.

Les Français ne se montrèrent pas avec moins d'ardeur, et leur retraite s'effectua dans un si bon ordre, que les Anglais ne leur firent pas plus de trois cents prisonniers.

La mort du général Abercrombie affecta vivement le Prince. Cet officier lui avait écrit plusieurs fois, pour lui faire connaître combien il aurait désiré voir les émigrés faire partie de l'expédition qu'il commandait, et chacune de ses lettres indiquait assez, avec quel respect et quelle gratitude il aurait reçu les conseils de leur chef.

Quand le Prince apprit sa noble fin, il dit : *En cachant sa blessure, Abercrombie a plus secondé les efforts de ses troupes, qu'une division de six mille hommes.* Il ajouta : *et cependant le général républicain *, qui s'est fait tuer à la tête de sa cavalerie, aurait peut-être amené l'avantage en faveur des Français. Voilà comme le sort décide des batailles !*

Il eut aussi lieu de louer le talent d'un grand homme, peut-être même du plus grand homme de mer qui ait jamais existé. La cour de Londres, informée des projets du gouvernement consu-

* Roize.

laire, et du désir qu'il avait de s'emparer de quelques positions dans le Sund et dans la mer Baltique, avait envoyé Nelson dans ces parages, et les flottes de la Grande-Bretagne y avaient fièrement donné la loi. Mais l'amour de la patrie ramenait toujours le Prince à l'expression de regrets, qui prouvaient avec quelle peine il avait vu tomber notre puissance maritime. *Bon Dieu! bon Dieu!* dit-il, *quand donc notre pauvre marine reprendra-t-elle son lustre passé!*

Ces revers, car c'en étaient d'assez grands, n'étant qu'éloignés, frappaient peu l'esprit des partisans de Bonaparte. Ils ne voyaient que les suites de la victoire de Marengo; et la tentative qu'on avait faite contre lui au mois de nivôse * avait même rendu sa personne plus chère à ses amis. Le Prince, en apprenant les détails de la machine infernale, dont l'invention fut attribuée d'abord aux jacobins, ensuite aux chouans, avait dit : *je n'aime pas tout ce qui est diabolique, et j'ai bien de la peine à croire qu'un royaliste mette en usage de pareils moyens.* On ne sait pas encore qui en fut le véritable auteur.

L'opinion des gens sensés, de ceux mêmes qui

* En France, on comptait encore les années selon le calendrier républicain, que Bonaparte abolit peu de temps après.

se prétendent bien instruits, est que cette conception appartenait toute entière à la police de Fouché, ministre de Bonaparte, afin de donner à celui-ci l'occasion de s'entourer d'une grande force, et d'augmenter subitement sa puissance. C'est ainsi que Périclès, à Athènes, se fit assassiner, pour avoir le droit de se donner une compagnie de gardes, qui devaient intimider et réduire au silence tous ses rivaux.

Ceux qui auraient pu contrarier Bonaparte étaient tous abattus, et c'est lorsque cet homme n'épargnait rien pour fonder la base du trône qu'il voulait élever, que le Prince quitta Vienne pour se rendre à Londres, où déjà son logement était préparé.

Entrevue du Prince et de la reine de Naples.

Avant de sortir de la capitale des états d'Autriche, il eut de longs entretiens avec la reine Caroline de Naples, cette sœur de la malheureuse Marie-Antoinette, dont la haine contre les assassins de cette princesse, était connue de l'univers entier. Ses conseils n'avaient pas peu contribué aux trois prises d'armes de la cour des Deux-Siciles, dont le succès n'avait pas répondu à l'intention, mais qui avait néanmoins appris aux Français qu'il existait à l'extrémité de la botte de l'Italie, des forces capables de les inquiéter furieusement, chaque fois qu'ils auraient

des revers dans le nord et dans l'est de cette belle contrée.

La reine Caroline épancha son âme dans celle du Prince, en lui faisant part de ses pressentimens sur l'avenir. Elle lui dit qu'elle était venue à Vienne, pour communiquer à l'empereur ses craintes trop bien fondées, car les événemens ont prouvé que déjà le plan était arrêté aux Tuileries, de ne plus laisser un Bourbon sur quelque trône que ce fût.

Le Prince convint que ses alarmes étaient justes. Il lui parla d'un ministre, sur lequel la confiance exclusive de cette souveraine avait long-temps reposé : *la famille de M. Acton*, lui dit-il, *était de la Franche-Comté et de mon gouvernement de Bourgogne. Je n'ai jamais douté de son dévouement à la cause. Il a toujours eu du caractère, de l'honneur, il n'en fallait pas plus pour le décider sur le choix de sa ligne politique.*

Comme, dès ce temps, la reine Caroline lui montrait le dessein de confier le commandement des troupes de Naples au comte Roger de Damas, dont la bravoure et les talens militaires s'étaient signalés d'une manière si brillante à la tête de la légion de Mirabeau, devenue par la suite la sienne propre, il lui dit encore : *si vous avez la guerre, vous ne pouvez mieux choisir. Roger*

de Damas menera vos troupes, je vous en réponds, au fond du Vésuve ou de l'Etna, s'il faut y attaquer ou y poursuivre l'ennemi ; c'est le plus intrépide et le plus actif des hommes.

L'archiduc Charles ne laissa pas non plus passer une journée sans le visiter. Il lui avait bien prouvé son vif attachement en se rendant à son hôtel, dès le moment de son arrivée, et la conversation sur les choses passées, sur le contingent des choses futures, eut le plus grand intérêt. Enfin le Prince sortit de Vienne le 11 juin, après avoir dîné chez le duc de Saxe-Teschen, et se rendit par Prague et Dresde, à Hambourg, où une frégate anglaise l'attendait pour le transporter en Angleterre.

Le trajet fut heureux, et il débarqua peu de jours après dans l'île hospitalière.

Le Prince arrive à Londres.

C'est dans ce jour que se termina sa carrière militaire et politique. Mais, du fond de la Grande-Bretagne, il continua de prendre part au sort de la France, et ses yeux restèrent toujours fixés sur cette chère patrie.

Le roi et la reine d'Angleterre, le prince de Galles, tous les membres de la famille royale, lui témoignèrent une véritable amitié. Les ministres, les membres du parlement lui apprirent que ses talens, ses vertus, ses revers, lui avaient

attiré la vénération du peuple des Trois-Royaumes, et ces sentimens s'accrurent encore par le noble usage qu'il fit sur-le-champ des débris de sa fortune, et du traitement considérable que la cour de Londres lui faisait, comme Prince Français et comme général à son service.

A peine fut-il installé dans son nouveau domicile, que ses premiers actes de bienfaisance se portèrent sur les prisonniers de guerre de notre nation, qui se trouvaient renfermés dans les pontons des ports, ou dans quelques villes de l'intérieur. Les hostilités si long-temps prolongées en avaient amené beaucoup sur les bords de la Tamise. Tous ceux qui se présentèrent chez lui, obtinrent des adoucissemens à leurs maux. Il n'épargna rien non plus pour ses compagnons d'armes. Il suffisait d'avoir servi outre-Rhin, sans même être resté sous ses drapeaux jusqu'à la dissolution du corps, pour que sa bourse s'ouvrît à la première demande de secours.

Belle action du Prince.

Deux jours après son arrivée en Angleterre, il eut la satisfaction bien douce de rendre l'espérance et le bonheur à deux femmes de la plus haute distinction, qui, tombées dans une indigence profonde, étaient menacées de tous les maux, par un état prochain d'accouchement. Il leur prodigua l'or, et sur sa recommanda-

tion, les généreux ministres anglais leur firent donner un traitement.

On ne parlait, dans ce pays, que des succès obtenus par l'armée britannique sur celle de France en Égypte; et les triomphes d'Aboukir enflaient beaucoup le cœur des *gentlemen*. Il crut de sa dignité de ne point partager cette joie, et répondit aux regrets qu'on lui témoigna, de ne lui avoir pas vu seconder ces opérations lointaines, comme le cabinet de St.-James l'aurait désiré, par des mots évasifs et polis.

Peu de temps après, une partie de l'expédition commandée par Hutchinson revint dans les ports de Plymouth et de Portsmouth; et les officiers émigrés qui avaient pris du service dans les troupes anglaises, apprirent avec la plus vive satisfaction que le Prince se trouvait à Londres. Plusieurs se hâtèrent de venir lui rendre leurs devoirs et lui racontèrent, dans le plus grand détail, leur campagne africaine et ses résultats.

Ce récit piqua vivement sa curiosité.

Il les reçut comme un père qui revoit ses enfans chéris, et leur promit de ne rien négliger près des ministres du roi Georges, pour leur procurer un prompt avancement.

Continuation des affaires d'Egypte.

L'ordre des faits m'ayant ramené aux affaires de l'Égypte, auxquels le Prince n'est

point étranger, puisque c'est à son refus et à celui de ses compagnons d'exil d'y coopérer en masse, que l'on doit attribuer la dissolution de son armée; je raconterai comment elles ont fini pour les Français.

Une capitulation avait eu lieu entre le général Menou, qui avait pris le commandement des troupes après la mort de Kléber; et en conformité de ce traité, signé contre le vœu de quelques officiers généraux, elles furent transportées en France sur des vaisseaux fournis par le gouvernement anglais.

Ainsi se termina donc une entreprise qui avait coûté au Directoire des sommes énormes, dans laquelle une flotte entière était tombée entre les mains de l'ennemi, où quarante mille hommes s'étaient vus réduits à cinq ou six mille; qui avait rompu notre ancienne alliance avec le Turc, et qui n'avait produit pour tout bénéfice, que quelqu'agrandissement dans le domaine de la science archéologique.

Quand le Prince sut que cette conquête passagère avait fini de la sorte, et que les généraux français n'en rapportaient que des débris de l'antiquité, il dit : *Ce sont des momies qui coûtent bien cher*! Ensuite, il s'étendit assez longuement sur les nobles efforts des bataillons qui

s'étaient signalés dans les plaines d'Alexandrie, au Caire, au milieu des ruines de Thèbes, aux Pyramides, qui avaient porté la gloire du nom français aux sources du Nil, aux rives du Jourdain, aux champs de la Syrie, et rendant justice à tout le monde, il se plut à reconnaître dans les Turcs et dans les Mamelucks, une bravoure qui rappelait les jours de Noureddin.

Il fit aussi l'éloge des soldats d'Hutchinson, en remarquant que les deux armées avaient rivalisé de courage, de talent et d'expérience militaire.

Une observation qui ne lui échappa point, et que tous les politiques firent aussi, c'est que cette levée de boucliers contre la puissance ottomane, dont le Directoire avait envahi une province en pleine paix, sans motif d'agression, sans déclaration de guerre, venait de tourner entièrement au profit de la Grande-Bretagne; et qu'ainsi se vérifiaient les conjectures de ceux qui pensaient que le cabinet de Saint-James n'avait laissé sortir la flotte de Bonaparte du port de Toulon, et ne lui avait permis de cingler vers Malte et vers Alexandrie, que dans l'espoir d'hériter dans peu de ses conquêtes.

Certes, si jamais les combinaisons et les ruses de la politique furent permises, ce fut bien dans

ce cas-ci ; et le Directoire ne se doutait guères, quand il triomphait, en faisant part aux conseils de la reddition de la cité Valette aux mains de son général, que cette prise de possession ne fût qu'un dépôt temporaire dont les Français se trouveraient trop heureux de se débarrasser, deux années après, en faveur de leurs rivaux.

Ne pouvant plus supporter la souffrance d'un blocus rigoureux, la garnison de Malte s'était enfin rendue, et le drapeau des léopards avait remplacé, sur les tours de l'ordre de St.-Jean, le drapeau tricolore. Importante, excessivement importante acquisition pour l'Angleterre, et qui ne lui est advenue que par suite de la folle entreprise conçue par Merlin, Barras et Treilhard !

Paix de la France avec l'Angleterre.

Des négociations de paix s'ouvraient alors entre Londres et Paris ; et des préliminaires, signés entre le plénipotentiaire *Otto* et lord Hawkesbury, semblaient devoir être bientôt suivis d'un traité définitif.

Déjà la Russie avait fait le sien, dès l'avènement d'Alexandre Ier. au trône des Czars. L'empereur Paul n'existait plus ; sa mort ayant fait répandre des larmes au Prince qui l'aimait, qui se souvenait de ses bienfaits, et qui portait le plus grand respect à l'illustre Czarine, sa gé-

néreuse épouse. Enfin le Portugal, un instant divisé avec l'Espagne, s'était arrangé par la médiation française; il ne restait donc plus que Londres, et tout y tendait à un prompt accord.

Tous les Français qui se trouvaient dans cette ville, voyaient avec peine une cessation d'hostilités qui leur enlevait tout espoir du rétablissement du trône de Saint Louis. Mais le ministère de Georges avait été obligé d'ouvrir l'oreille aux cris de l'opinion publique, qui s'était prononcée fortement pour les négociations; et malgré le penchant de quelques membres du conseil pour la guerre, il n'avait pu se refuser à traiter.

Les deux gouvernemens étaient enfin tombés d'accord, on posa les armes de part et d'autres. Ce ne fut point pour long-temps.

Paix d'Amiens.

Par ce traité, S. M. Britannique devait rendre à la république française et à ses alliés, nommément à l'Espagne et à la république batave, toutes les possessions et les colonies occupées ou conquises par les forces anglaises dans le cours de la guerre, à l'exception de celles de la Trinité et des possessions hollandaises dans l'île de Ceylan, lesquelles restaient au roi d'Angleterre en pleine et entière souveraineté.

Le Cap de Bonne-Espérance devait rester ouvert au commerce et à la navigation de la

France et de l'Angleterre; l'Égypte était restituée à la Porte-Ottomane; une république nouvelle, sous le nom des *Sept-Iles*, devait se former des îles vénitiennes; et celle de Malte être évacuée par les troupes du roi Georges, et rendue à l'Ordre de St.-Jean de Jérusalem.

Quand le Prince, qui lisait ce traité attentivement, afin d'en juger la solidité et d'y découvrir les germes de division que la diplomatie avait pu y déposer pour l'avenir, eut réfléchi unpeu, il dit : *Voilà un article qui fera encore tirer le canon dans les quatre parties du monde.*

Détails sur le séjours du Prince à Londres.

Néanmoins, ce raprochement entre les cabinets de St.-James et des Tuileries * ne lui permettait plus de s'occuper activement des intérêts politiques; et comme, sous ce rapport, son rôle est fini; historien de sa vie, et non de tous les événemens publics de cette époque, je ne devrai plus m'occuper de l'état de la France et de l'Europe que dans ce qui sera d'une absolue nécessité pour l'intelligence des actions

* Bonaparte avait pris pour habitation, dès son élévation au premier consulat, ce palais des rois. Cette témérité avait déplu à bien des gens. Les républicains auraient voulu le voir s'établir modestement au Luxembourg, et les royalistes étaient irrités, en pensant qu'un simple général occupait les appartemens de Louis XVI.

personnelles à ce héros, ou pour faire connaître les degrés d'espérance que pouvaient donner aux Bourbons la marche des affaires, à Paris et dans les différentes cours, et le plus ou le moins de tendance des choses à ramener au milieu de nous l'ordre légitime.

Il me suffira donc de rappeler encore que Bonaparte prenait toutes les précautions, mettait en œuvre tous les moyens pour affermir son pouvoir.

Celui qu'il avait regardé comme le plus sûr, le plus efficace, avait été de relever les autels. Non point qu'il eût au fond du cœur des sentimens religieux : l'homme qui, dans les mosquées d'Alexandrie et du Caire, s'était prosterné devant Mahomet, l'homme qui avait crié *allha*, ne pouvait pas être un chrétien; mais il savait que la religion est le premier frein des peuples, et il voulait le tenir dans ses mains.

Le Prince, devant qui l'on blâmait le Saint-Père d'avoir traité avec Bonaparte, dit : *Tant mieux, au contraire; la religion ramène toujours au Roi. Le rétablissement du culte de nos pères portera son fruit* *.

* La plus grande partie des mots sortis de la bouche du Prince, et que je cite dans mon ouvrage, m'a été rapportée par le chevalier de Contye, qui n'a pas quitté ce

Le premier consul avait encore cherché à se concilier les suffrages des commerçans, des habitans de tous nos ports et celui des nombreux colons réfugiés, en réunissant une armée sous le commandement du général Leclerc, et destinée à faire rentrer Saint-Domingue sous les lois de la métropole. A Londres, où l'on connaissait mieux les difficultés à vaincre dans cette entreprise, qu'à Paris même, on annonçait, par anticipation, qu'elle ne réussirait pas; et plusieurs Anglais avaient l'air de s'en réjouir. *J'en suis fâché*, messieurs, dit le Prince, avec ces formes, cette politesse exquise qu'il mettait à toutes les observations où pouvaient

héros un seul instant, depuis le 14 juillet 1789, jusqu'à sa mort. Ce brave officier ne passait jamais une soirée sans noter, sur un calepin, tout ce qu'il voyait faire au Prince, ou tout ce qu'il lui entendait dire; et ce trésor, auquel il attachait le plus grand prix, m'a souvent été ouvert. Non-seulement le chevalier de Contye a recueilli ce qu'il a vu de ses propres yeux, et ce qu'il a ouï de ses propres oreilles, mais encore tout ce que d'autres personnes attachées au Prince, lui ont fourni. De sorte, qu'il n'est pas un seul jour, depuis la naissance jusqu'au trépas de son excellent maître, qui n'ait offert à sa plume quelques particularités intéressantes. Ce manuscrit impayable a dû se trouver dans les papiers du chevalier de Contye, après son décès.

entrer quelques reproches ou quelque contrariété ; *j'en suis fâché relativement à vous et à nous. L'affranchissement des nègres, par la manière dont il a été opéré, est d'un mauvais exemple pour vos établissemens. D'ailleurs, ces malheureux colons, dont votre rare et noble générosité nourrit une partie, retrouveraient des propriétés qui leur rendraient l'aisance, et qui les mettraient en état de s'acquitter des dettes qu'ils contractent ici. Je vous confesse que je fais des vœux bien sincères, pour que nos relations se rétablissent enfin avec cette précieuse et riche colonie.*

Pichegru ne se trouvait point à Londres au moment où le Prince y parut. Ce général parcourait les provinces de l'Angleterre pour s'instruire, pour admirer les manufactures du peuple le plus industrieux du monde, et s'appliquer à suivre les procédés des agriculteurs les plus capables de faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut produire.

Mais ayant appris l'arrivée du Prince dans la Grande-Bretagne, il s'empressa d'accourir et de lui présenter ses hommages. Cette entrevue ne peut se dépeindre. Le Prince ne voulut pas recevoir ce grand homme avec les formes de l'étiquette, il lui tendit la main, et l'embrassant, il lui dit : « *Hé bien! nous voilà tous deux sous*

» *la protection du roi Georges!* » — « Monsei-
» gneur, lui répondit le général, tous les émi-
» grés doivent une vive reconnaissance à un
» monarque, à une nation qui les accueillent
» aussi bien : mais, pourquoi M. de Wurmser
» a-t-il voulu que nous fussions ici? s'il s'était
» le plus légèrement prêté à vos desseins, aux
» miens, j'aurais l'honneur de vous faire, en
» ce moment, ma cour à Chantilly; et tous
» deux nous jouirions du plaisir d'avoir coo-
» péré à placer Louis XVIII au palais qu'oc-
» cupe un étranger. »

Après un long entretien de la plus haute importance, et la première communication de plusieurs plans que Pichegru roulait dans sa tête, le Prince lui demanda s'il avait avec lui le fidèle Badonville; sur l'affirmative, il montra au général le désir de voir ce brave homme, et il lui fit l'éloge de ce précieux aide-de-camp.

Depuis ce jour, Pichegru revint plusieurs fois rendre ses devoirs au Prince qui allait aussi le visiter assez souvent; et ces liaisons de deux guerriers français illustres faisaient l'admiration des habitans de Londres. Elles démentaient sur-tout les bruits absurdes qui avaient courus sur les causes de la rupture de la négociation entamée sur le Rhin, en 1794,

entre le Prince de Condé et Pichegru, rupture attribuée par les malveillans, aux dédains et à la hauteur déplacée du premier, tandis qu'elle n'était due qu'aux tergiversations de l'Autriche.

Après avoir payé à l'amitié, aux convenances tout ce qu'il leur devait, le Prince reprit ses occupations favorites. La lecture des faits héroïques des généraux célèbres lui redevint habituelle, et la société des officiers de son armée, les plus distingués, fut sa plus douce jouissance.

Il lisait assidûment les papiers russes, anglais et allemands, les traduisait lui-même, ou se les faisait traduire; et quoiqu'il ne se mêlât plus des affaires publiques, sa position le forçant à s'intéresser toujours aux intrigues des cours, il lui échappait à chaque instant des réflexions, des aperçus de la plus grande finesse.

Le théâtre l'avait toujours amusé beaucoup. En Allemagne, il avait vu les meilleurs acteurs et les meilleures pièces; la poésie, le talent de Schiller avaient trouvé chez lui un juste appréciateur. A Londres, il voulut connaître à fond Shakespeare, Congrève, Johnson, et autres grands auteurs. Les compositions germaniques l'ayant déjà familiarisé avec la transgression des règles d'Aristote, et du théâtre de Racine et de

Molière, il se plut beaucoup à voir jouer à Drury-lane et à Covent-Garden, des productions saillantes et bizarres. Le comédien Kemble, le Talma de l'Angleterre, qui se montrait alors dans toute la force de ses moyens, lui parut un merveilleux artiste. Se conformant à l'usage des grands seigneurs de l'Angleterre, le Prince témoigna hautement le plaisir que lui faisaient les scènes, où ce *tragedien* est vraiment admirable, pour ceux qui peuvent s'habituer aux formesde la déclamation britannique *.

Son goût le porta souvent aux courses de Newmarket. Il avait toujours beaucoup aimé l'équitation, et sa jouissance était de voir les meilleurs écuyers de l'Angleterre manier très-habilement des chevaux difficiles et rétifs. Les

* Le Prince qui n'avait pas pu se faire une idée du talent de Talma, ce grand acteur s'étant formé pendant son absence, voulut le voir, quand la restauration lui permit d'assister à une représentation de Britannicus, et à celle de Manlius. Son étonnement fut extrême, ou plutôt son admiration n'eut point de bornes. Il dit en sortant du spectacle: *Je croyais Kemble le premier acteur du monde; à mon avis, il n'est que le second. Pour bien dire, Talma et lui sont tous deux sublimes dans leur genre; mais je préfère le premier.* En parlant de Mlle. Mars, il dit: *Elle est charmante. C'est le naturel, ce sont les graces de Dangeville, avec beaucoup plus de science de l'art.*

manéges anglais ne ressemblent pas aux nôtres. Les leçons qu'on y reçoit diffèrent de celles qu'on donne à nos jeunes cavaliers. Il n'est pas douteux qu'elles ne visent point à la grâce, à l'aplomb autant que chez nous; mais elle n'en forment pas moins des cavaliers qui ne se laissent guères désarçonner aisément.

Le Prince étant à peu près privé de l'usage d'un œil, on dressait, en conséquence, *à sa main*, ses chevaux de bataille ou de promenade, et il trouva que les écuyers anglais étaient fort habiles pour rompre et façonner ses montures.

Les paris, si continuels à Londres et dans toutes les provinces des Trois-Royaumes, le divertissaient singulièrement. Il n'en faisait point, mais il se plaisait à les voir exécuter, et réellement il y en a de si extraordinaires, d'une telle originalité, qu'il faudrait être de bien mauvaise humeur pour ne point s'en amuser. La gageure qui le surprit le plus, fut celle d'un gentlemen, qui soutint pouvoir se raser dans un très-court espace de temps, monté sur un cheval courant au galop, sans qu'il résultât de cette nouvelle manière de se faire la barbe, une seule égratignure. Le pari de douze cents guinées fut pleinement gagné, et s'est renouvelé trois ou quatre fois depuis, par d'autres personnes.

Les combats de coqs, un peu barbares, lui offrirent l'image de deux braves à la guerre. Il y assista trois ou quatre fois, et même un jour prit parti pour un de ces animaux, prédit son triomphe, gagea, et vit son protégé vainqueur.

Dans l'intérieur de sa maison, il conserva toujours les mœurs, les usages et le service français. Sa cuisine fut même constamment nationale, et sauf deux ou trois mets d'obligation rigoureuse, quand on traite des seigneurs de Londres, et qu'il consentit à voir sur sa table, il ne voulut jamais se conformer au régime anglais.

Tout, chez lui, respirait encore la grandeur et la dignité. Il conserva sur les bords de la Tamise, comme sur les bords du Rhin, comme sur ceux du Danube, comme au-delà du Bug, l'attitude d'un Bourbon.

Les hommes de tous les pays qui l'ont vu à Londres, ont emporté la plus haute idée de son caractère. Aussi le nom de Condé, si fameux depuis des siècles, n'a-t-il fait que s'agrandir dans l'opinion britannique.

Sa position, qui parut devenir assez difficile après la signature du traité de paix, lui donna même l'occasion de se montrer toujours plus noble, plus majestueux et plus ferme.

Ce n'était pas que l'Angleterre pût jamais être soupçonnée de refuser l'hospitalité aux émigrés, et encore moins aux princes de la maison royale de France. Bonaparte n'avait point dicté de lois au cabinet de St.-James; il était, au contraire, trop heureux d'avoir trouvé chez les ministres du roi Georges, des dispositions à négocier avec lui. Rien ne pouvait donc faire craindre que la république consulaire osât seulement insinuer qu'elle désirait l'éloignement des réfugiés français.

Le premier consul savait que le gouvernement britannique avait la conscience de sa force, et qu'il se respectait trop pour condescendre à un tel acte de complaisance; il n'avait donc jamais songé à faire une semblable demande. Mais enfin l'apparente harmonie qui venait de se rétablir entre les deux parties belligérantes, mettait nécessairement le ministère anglais dans l'obligation d'être plus froid, ou du moins plus circonspect vis-à-vis de ses hôtes illustres *, et les nombreux agens avoués ou non avoués que Bonaparte envoyait à Londres, devaient contribuer à faire maintenir cette réserve politique.

Le Prince de Condé sut pressentir les instructions que les émissaires répulicains avaient reçus

* Le Comte d'Artois était alors à Edimbourg.

à son sujet. Il se garantit de tous les piéges que l'on pouvait lui tendre, il sut rendre sa maison impénétrable aux tentatives de ces explorateurs des secrets des émigrés, et il les força à joindre leur voix à celles de tous les Français qui payaient à ses vertus un tribut d'estime et de vénération.

Au reste, comme il faisait profession d'être le plus fidèle sujet de Louis XVIII, et qu'il s'en rapportait en tout à sa haute sagessse, il avait renoncé, je le répète, à la direction de quelqu'affaire politique que ce fût, et s'en remettait en tout à ce que déciderait pour l'avenir S. M.

Tel est le spectacle qu'ont présenté nos Princes chez les puissances étrangères. Union parfaite, soumission continuelle aux volontés du chef, confiance dans son habileté, exécution ponctuelle de ses ordres : voilà ce qu'ils offrent encore en France, ce qui fait leur force, ce qui brisera toujours les armes des factieux.

Il recevait fréquemment des nouvelles du Roi, de MADAME, du comte d'Artois, des ducs d'Angoulême et de Berry, et de la duchesse d'Angoulême ; et tout aussitôt il s'empressait d'en faire part aux émigrés qui affluaient chez lui, étant sûrs d'y trouver des consolations, des conseils et des secours.

Sur la fin de 1802, il eut l'occasion de donner une preuve d'intérêt, bien importante à une famille logée dans Piccadilly.

Cette malheureuse famille ayant épuisé toutes ses ressources, avait été obligée de recourir aux emprunts. Le père, âgé de près de soixante ans, s'était engagé pour des sommes très-fortes; deux fils avaient chacun contracté des dettes afin de subvenir aux besoins communs; un gendre avait également souscrit des effets; la liberté de chacun allait être compromise, et déjà les plus vives poursuites commençaient contr'eux.

Habitans du Languedoc, n'ayant jamais servi dans l'armée de Condé, ces émigrés étaient tout-à-fait inconnus au Prince. Cependant il est instruit de leurs malheurs, il en est touché, il veut adoucir leurs maux. Mais les sommes échues étaient énormes; et les payer intégralement, c'était enlever des ressources à vingt de ses anciens compagnons d'armes. Cependant l'idée qu'une famille, composée de onze personnes, va être livrée à toutes les horreurs du besoin, et que quatre de ses chefs vont peut-être passer le reste de leurs jours en prison, l'agite, le tourmente, ne lui laisse aucun repos. Il y réfléchissait constamment depuis plus de trois jours, et cherchait dans son esprit les moyens de concilier

ce qu'il devait spécialement aux condéens retirés en Angleterre, avec son penchant pour obliger tous les Français proscrits, lorsqu'on lui apporta la liquidation d'un ancien décompte avec le gouvernement anglais, à laquelle il ne pensait plus et qu'il croyait même impossible, parce que certaines pièces à l'appui n'avaient pas pu être produites. Sa joie alors devint extrême, et il s'écria : *les Languedociens sont sauvés!* Sans perdre un seul instant, il monte en voiture, court à Piccadilly, et y arrive au moment où des constables venaient d'arrêter le respectable père. Aussitôt la dette est payée, le prisonnier relâché, des fonds sont remis aux fils, au gendre, pour acquitter leurs propres obligations; et le Prince y ajoute d'autres sommes pour subvenir à tous leurs besoins.

Cette famille, qui retrouva le bonheur qu'elle avait perdu, se montra peu reconnaissante. Rentrée en France par l'effet de l'amnistie accordée aux émigrés, elle s'attacha à la fortune de Bonaparte; et comblée des honneurs de sa cour, elle crut devoir signaler son attachement pour ce nouveau maître, par de grandes détractations contre les princes légitimes. En 1814, et à l'épreuve des cent jours, elle fit de scandaleux efforts pour s'opposer à la

rentrée des Bourbons, et sa conduite indigna tous ceux qui n'ignoraient point ce qu'elle devait à la générosité de l'un d'eux. Le Prince, à qui l'on en parlait quelque temps avant sa mort, eut d'abord un peu de peine à se rappeler le nom de ces ingrats, puis il dit en riant, quand on l'eut bien remis sur la voie : *Peut-être avaient-ils peur que je ne leur demandasse un remboursement, et c'était à tort; car, vous voyez que je ne me souviens guères des gens que j'ai pu obliger.*

Au reste, ces touchantes libéralités ont été répétées si souvent, qu'il faudrait un volume entier pour les signaler toutes. Il me suffira donc de dire, que chaque jour on en a vu quelques-unes, et que l'on ne saurait trop admirer le tour ingénieux, la délicatesse, l'à-propos dont le Prince accompagnait chacun de ses dons.

Un Français manquerait au plus noble des sentimens, à la gratitude, s'il ne parlait pas, dans cette circonstance, des actes multipliés de la générosité anglaise envers les exilés, et dont le Prince ne cessait point d'admirer la constante réitération.

Je rappellerai donc ici, que les plus grands seigneurs de Londres se faisaient un plaisir, et presque un devoir, de déposer de forts capi-

taux entre ses mains pour qu'il les distribuât aux réfugiés dont il connaissait les besoins urgens, soulageant ainsi les infortunés de leur propre bourse, tandis que les bills du parlement comprenaient les secours à leur accorder, dans un chapitre de la dépense publique.

Un trait qui émut le Prince au dernier degré, et dont il s'entretenait souvent, fut celui d'un lord irlandais, envers un officier français.

Cet officier, jadis un des plus riches seigneurs de Champagne, après avoir servi outre-Rhin, se trouvait réduit sur le pavé de Londres, à une grande nécessité. Il se promenait triste et rêveur le long des trottoirs du pont de Westminster, et s'arrêtait de temps à autre, accablé sous le poids du malheur; et comme méditant quelque funeste résolution. Dans cet état, il est rencontré, reconnu par son ancien valet-de-chambre, qui l'aborde, le salue, et sollicite la permission de l'embrasser. D'un coup-d'œil, jugeant de la position de son maître, ce digne homme offre de partager avec lui, une petite fortune acquise par la plus honnête industrie. Soit orgueil, fierté, ou délicatesse, l'émigré refuse, et s'éloigne en pleurant. Le bon domestique, vivement affecté de la misère d'un

ancien patron qu'il aime, et qu'il a vu jouir d'une grande opulence, portait sur ses traits une altération visible, lorsqu'il fut obligé d'aller, immédiatement après cette rencontre, s'acquitter de quelque commission chez un des lords de l'amirauté. Qu'avez-vous, lui demanda ce seigneur, auquel son caractère avait plu depuis longtemps ? Et là-dessus, le vieux valet-de-chambre de lui raconter ce qui l'afflige au plus haut point. Savez-vous la demeure de cet officier, reprend le lord ? Et sur l'affirmative, l'Anglais se la fait donner par écrit avec le nom et les services de l'émigré, en recommandant au bon valet-de-chambre de revenir le lendemain. Celui-ci ne manqua pas au rendez-vous ; et le lord, le sourire de la satisfaction sur les lèvres, lui dit : *Mon cher, vous voyez ce papier, c'est un brevet de pension que j'ai obtenu des ministres pour votre maître. Vous voyez ce porte-feuille, il contient vingt-quatre mille francs que le roi d'Angleterre accorde, de sa cassette, et en gratification à ce brave homme. J'aurais eu beaucoup de bonheur à lui remettre, de ma main, ces dons de la munificence royale ; mais je crois qu'à vous seul doit appartenir la jouissance de cette heureuse mission. J'ai l'ordre de vous dire, de la part des ministres, que le roi a trouvé votre action*

superbe ; et S. M. aurait répandu ses largesses sur vous, si elle n'avait pas été instruite que vous vivez dans l'aisance.

Suite du séjour du Prince en Angleterre.

Quand le Prince de Condé fut informé de ce trait, il dit qu'*ici trois hommes de conditions bien différentes honoraient ensemble, et d'un commun accord, l'espèce humaine, toujours si calomniée : le monarque, le lord et le domestique.*

Je raconterai encore un fait capable de nous réconcilier sincèrement avec nos voisins, et ce sera le dernier. Vraiment, il en coûte pour ne point se donner carrière sur de tels sujets. Il est si doux de recueillir des actes dont le seul récit ennoblit l'âme et porte à la bienveillance envers nos semblables, après avoir noirci tant de pages par le tableau des combats, des massacres, produits funestes de la haine, du vertige et de l'ambition !

Deux jeunes émigrés, nés sur les bords de la Loire, se décident à chercher fortune dans les Grandes-Indes. Depuis quelques jours, ils avaient quitté Londres et s'étaient rendus dans un port où l'on frêtait un bâtiment pour le Bengale. Le marché était fait avec le capitaine, l'époque du départ était fixée, une petite pacotille déposée sur le vaisseau ; on n'attendait que le bon vent pour se mettre en route. Dans l'in-

tervalle, un des deux amis, dépositaire de la bourse commune, a la faiblesse de se laisser entraîner au jeu; il perd jusqu'au dernier schelling; et les deux jeunes gens se trouvent dans l'impuissance absolue de payer le prix de la traversée. Il y a plus, comme ils ont déposé leur avoir entre les mains du capitaine, celui-ci le retient pour indemnité de la perte qu'il éprouverait, s'il était frustré de ce dont il est convenu avec les jeunes passagers. L'embarras devient affreux, et celui qui se voit la cause de tant de malheurs annonce qu'il va terminer ses jours. Son trouble ne laisse point de doute sur la réalité de la prochaine exécution de ce funeste dessein. Un marchand de Glascow, qui se trouvait sur le port de Darmouth, et qui se disposait à passer sur le continent, est témoin de cette scène; il arrête les pas du jeune homme, et courant au capitaine, il paie la dette des deux passagers, et leur dit : *Vous êtes émigrés français, je ne vous demande pas une reconnaissance de la somme, ce serait me défier de vous. Quand on a servi son roi comme vous l'avez fait, on doit savoir tenir sa parole. Promettez-moi que si vous faites fortune, vous me rembourserez; dans le cas contraire, je ferai un sacrifice; car je ne suis pas très-riche; mais j'aime à obliger. Adieu, embrassons-*

nous, et bon voyage! Le Prince, instruit de cet acte si beau, s'informa, mais vainement, quel pouvait être ce généreux Écossais; il l'a toujours ignoré. Les jeunes gens seuls l'ont su. Il aurait voulu lui écrire pour le remercier, au nom de tous les condéens, d'en avoir sauvé deux si noblement de la mort; et plus encore, de les avoir soustraits peut-être au déshonneur!

Le Prince voulut voir tous les *Français fructidorisés* qui se trouvaient à Londres. Pichegru les lui amena. Ils racontèrent dans d'intéressans détails, les circonstances d'une journée qui retarda de dix-huit ans la restauration du trône, et le Prince témoigna toute sa douleur, des maux que le dévouement à la bonne cause leur avait fait éprouver.

Cette visite lui fut très-agréable. Elle le convainquit que toutes les nuances des divers partis se confondaient, en dernière analyse, chez les honnêtes gens, dans un véritable amour du Roi, de la couronne, et que tôt ou tard, une phase se présenterait, où ces principes, qui étaient ceux de la masse de la nation, reprendraient leur empire.

Mais une autre visite qui le surprit, et qui ne lui plut pas moins, fut celle du célèbre Nelson. Ce premier marin du monde, séduit par tout

Nelson vient le visiter.

ce qui était extraordinaire, merveilleux, rendait une espèce de culte aux vertus, au courage, à la fermeté d'âme du chef militaire des émigrés.

Rien ne paraissait plus admirable aux yeux de Nelson, que d'avoir pu entretenir, maintenir sur pied une armée nombreuse, pendant dix années, que d'avoir fait des traités pour la conservation de ce corps, et d'avoir menacé constamment de l'étendard royal, les révolutionnaires français, devant lesquels toute l'Europe fléchissait.

Dans l'histoire, un des hommes qui semblaient le plus étonnant à Nelson, c'était le duc Charles de Lorraine, qui, privé de sa principauté, et n'ayant plus pour sujets, pour patrimoine, qu'une armée de quatorze mille hommes, la vendait à tous les souverains, sous la minorité de Louis XIV, et se faisait craindre, respecter, rechercher de tous les partis qui divisaient la France et l'Allemagne. L'amiral anglais ne trouvait rien de plus historique, de plus digne d'envie, que cette puissance mobile et ambulante, et chose singulière, un grand homme avait déjà partagé cette opinion. Le vainqueur de Rocroi, dit-on, fut souvent entraîné à prendre les armes contre la régence, à se retirer sur les terres étrangères, à former des alliances, des

traités, par l'exemple de ce duc de Lorraine, dont la romanesque situa ion lui paraissait séduisante, pour l'homme ami d'une carrière aventureuse.

Mais Nelson regardait le Prince, auquel il venait rendre ses hommages, bien au-dessus du duc Charles. Il l'avait toujours vu suivre une ligne dont il ne s'était jamais écarté, et se montrer rigoureusement esclave de sa parole et de ses conventions, tandis que le Lorrain, n'était rien moins que fidèle observateur de ses pactes éphémères.

Il n'est pas douteux, à la tournure d'esprit de cet amiral, que s'il eût vécu dans des siècles reculés, il n'eût figuré à la tête de ces armées irrégulières qui donnaient et arrachaient si souvent, en Italie, la couronne à des princes guelfes ou gibelins ; car il parlait fréquemment de l'audace, de l'habileté du fameux Castruccio-Castrani, et de la facilité avec laquelle il dépossédait ou remettait sur le trône, au-delà des Alpes, un prince ou un chef de république du moyen âge.

Une autre singularité, chez cet amiral, c'est qu'il s'entretenait fort peu d'expéditions navales. Très-instruit, puisqu'il se faisait lire chaque jour les meilleurs historiens, il n'avait d'estime que pour les généraux de terre.

Malborough, le prince Eugène *, Catinat, s'offraient à chaque instant à sa mémoire, et il en parlait avec enthousiasme. Il jugeait leurs opérations avec science, avec tact, et au silence qu'il gardait sur les annales maritimes de toutes les nations, on ne se serait pas douté qu'il fût du métier des Rupert et des Rodney.

Mais son corps mutilé, mais les membres qu'il avait perdus, et que l'art remplaçait, mais son attitude fière, mais des termes, des comparaisons nautiques dont sa conversation abondait éminemment, rappelaient ses immortels exploits, et révélaient un vainqueur dans dix combats de mer.

Nelson, accompagné d'une femme remarquable par la beauté et par l'esprit, traversant les rues de Londres, celles des grandes villes de province, les bourgs, les villages, attirait sur ses pas toute la population, et l'Angleterre, qui, habituée pourtant aux triomphes sur l'Océan, aux succès des commandans de ses flottes, semblait contempler un capitaine dont la bravoure

* De la maison de Savoie. Un des plus grands hommes de guerre qui aient combattu les armées de Louis XIV. La plus grande partie des lecteurs connaît le Prince Eugène vaincu par Villard à Denain ; et je n'en ai pas moins cru cette note nécessaire.

aurait fait dominer le pavillon britannique, pour la première fois.

La démarche d'un tel homme, dont la courtoisie avait cru devoir venir rendre hommage au Prince, était flatteuse, aussi fut-elle reçue avec toute la grâce imaginable.

Le Prince rappela au héros maritime différens titres de sa gloire; mais par une réserve et par un sentiment de convenances patriotiques, il ne lui parla point de ses victoires sur les Français. Nelson, de son côté, eut bientôt mis le discours sur un autre sujet, et s'occupant beaucoup des affaires politiques, il dit que dans son opinion, il croyait fort difficile que la paix se maintînt long-temps en Europe.

Alors, dit-il, *Monseigneur, il vous faudra retourner sur les bords du Rhin et moi au pied de mon grand mât.* Le Prince lui répondit: *Vous avez encore une belle carrière à parcourir; pour moi, c'est une chose finie*

Enfin on apprit qu'en France, par suite de dispositions législatives, les émigrés pouvaient rentrer avec sûreté, et que les biens non vendus leur seraient restitués sans discussion. Beaucoup d'entr'eux avaient pénétré jusqu'à leur domicile par la Suisse, l'Allemagne et la Belgique, soit avec des passe-ports des ambassa- Etat de la France.

deurs autrichiens, soit avec le titre de négocians et d'artistes.

Le Prince engagea tous ceux qui avaient l'espérance de recouvrer quelques débris de fortune, à rentrer dans la patrie. Il y voyait d'abord leur bien-être particulier, et ce seul motif suffisait pour le porter à donner ce conseil. D'une autre part, il pensait que la force des armes ne pouvant plus relever le trône, il n'y avait pas de mal de verser à Paris et dans les départemens, un grand nombre de fidèles sujets, dont les conversations, les récits dirigeraient toujours vers le Roi, les regards des personnes avec lesquelles ils entreraient en communication, et rectifieraient beaucoup d'idées défavorables aux émigrés et à l'émigration. ...

Ce rappel de tant d'éxilés, sous la domination de Bonaparte dût nécessairement influer sur l'opinion du peuple, et par contre-coup sur les moyens de consolidation des fondemens de la nouvelle puissance du Corse.

C'est un grand sujet de méditation pour les hommes qui s'occupent de politique.

La rentrée des proscrits dans Athènes, dans Lacédémone, dans Thèbes, dans Rome; et à l'époque du XIIIe., du XIVe. et du XVe. siècles, à Venise, à Gênes, à Florence, à Pise; en An-

gleterre, au milieu des fameux débats de la rose-blanche et de la rose-rouge ; en France, après les guerres de religion, sont un texte important livré aux profondes recherches et à la solution des publicistes.

Doit-on secourir un parti abattu? doit-on pardonner? amnistier sans garantie? et l'histoire ne nous apprend-elle pas, que toujours, ou presque toujours, les vaincus relevés sans précautions, par la générosité du vainqueur, ont fini par ramener le pouvoir en leurs propres mains.

Qu'on ne croie pas que j'exprime ici le regret d'avoir vu revenir dans leurs foyers des émigrés dont je partageais les opinions. Cette histoire dépose assez de l'intérêt et de l'admiration que je portais à leurs entreprises. Qu'on ne croie pas non plus que je blâme les actes de clémence, si nobles, et si dignes de la reconnaissance publique dont nous avons été les témoins; je ne fais que de simples questions, et je les soumets aux hommes d'état, chargés du gouvernement des peuples, chargés de défendre la puissance des rois. C'est à eux à ouvrir l'histoire et à répondre ensuite. Je livre, sans restriction, mon jugement là dessus, à celui de plus habiles et de plus expérimentés que moi.

Il n'était sortes de séductions que Bonaparte

ne mît alors en usage pour s'attirer l'amour et la confiance des émigrés rentrés.

Les caresses, les places, les pensions, tout leur était prodigué ; il voulait à toutes forces s'en faire des partisans ; il espérait donner à son pouvoir un vernis de légitimité, en s'entourant avec faste des hommes qui avaient combattu pour elle.

Il ne réussit qu'à demi dans ce nouveau plan fort adroit, bien conçu, et très-habilement exécuté.

La majorité des condéens et des proscrits revenus en France, resta sincèrement, invariablement attachée à la maison de Bourbon, et ne cessa point de faire des vœux pour son retour, même de le prédire hautement.

Le Prince, que les journaux, et plus encore des lettres particulières, instruisaient de cette marche politique du premier consul, disait : *Bonaparte, comme les jolies femmes, cajole des gens qui se sont éloignés de son char, et même qui ont combattu pour le renverser. Mais, qu'il y prenne garde, il est rare que des faveurs offertes et jetées à la tête fassent des amans constans.*

Cependant on disait que le Corse devenait ombrageux, que le nom de Moreau prononcé seulement, le rendait pensif, colère ; et qu'il sup-

portait impatiemment la présence de ce général à Gros-Bois, près de Paris.

Rivalité de Bonaparte et de Moreau toujours croissante.

L'idée que l'opinion publique accordait à ce rival de sa gloire, une part, et même la plus forte, dans les avantages qui avaient précédé l'armistice de Leoben, l'obsédait, l'irritait visiblement. Il faut dire que Moreau, piqué de la distance que Bonaparte avait mise entr'eux deux, ne le ménageait guères dans ses propos caustiques et indiscrets.

Comme le premier tenait un bel état de maison et qu'il réunissait beaucoup de convives à sa table, il s'égayait en toute liberté sur les prétentions du consul. Il s'amusait à relever ses défauts physiques, particulièrement il riait de sa chétive stature, de sa maigreur excessive et des efforts qu'il faisait pour se donner un air imposant. Il ridiculisait la simplicité affectée dans ses vêtemens, tandis qu'une cohue d'officiers, d'aides-de-camp, de suivans de tout genre, magnifiquement vêtus, resplendissans d'or et formait autour de lui un fastueux escadron. Il critiquait amèrement sa modestie d'apparat, et disait qu'on pouvait lui appliquer très-bien ce mot d'un ancien philosophe grec : *Ton orgueil excessif perce à travers les trous de ton manteau.*

Les traits de la satire du vainqueur d'Ho-

henlinden atteignaient même la femme de Bonaparte et toute la famille Beauharnais.

Des flatteurs venaient rapporter aux Tuileries, ces propos de table et de salon, et se plaisaient à nourrir la haine du premier consul contre Moreau.

Une plaisanterie qui l'irrita sur-tout, fut celle où ce général parodia d'une manière sanglante la distribution des faveurs militaires, auxquelles Bonaparte attachait le plus d'importance.

Une des conceptions du Directoire avait été de décerner en récompense aux braves qui avaient fait des actions d'éclat, des armes d'honneur sorties de la fabrique de Versailles, telles que sabres, épées, fusils et pistolets. Bonaparte s'était emparé de cette idée; et la poussant beaucoup plus loin que le Directoire, on put dire, jusqu'à un certain point, qu'il prodiguait ces dons glorieux dus seulement aux faits extraordinaires. Mais il voulait se faire des partisans dans l'armée, et c'était le moyen d'y parvenir.

Moreau, qui n'approuvait pas cette profusion, voulut donner à son ancien collègue une leçon à ce sujet. Après un dîné splendide où la chère était exquise, comme chacun faisait l'éloge du talent et du goût si fin de son cuisinier, il dit:

Messieurs, vos suffrages me paraissent si précieux, qu'il est bien juste de décerner au CHEF *le prix qu'il mérite.* Alors, prenant une casserole d'argent qui se trouvait posée sur un réchaud, il la donna solennellement à son cuisinier, qu'il avait appelé devant lui, et ajouta : *Voilà une casserole d'honneur pour le* COQ *.

Ce mot, rapporté à Bonaparte, le rendit furieux ; et l'on vit bien, à l'expression de son regard, qu'il jurait la perte de l'auteur de l'épigramme.

Pichegru, dont la correspondance était toujours très-active avec l'intérieur de la France, et qui recevait souvent des lettres de Gros-Bois, ayant communiqué au Prince de Condé celles qui venaient de lui arriver de Paris, et qui lui donnaient tous ces détails, le Prince lui dit : *A ce train là, il faut qu'incessamment Bonaparte écrase son antagoniste, ou que celui-ci se hâte bien vîte de se joindre à vous et d'unir son influence à la vôtre, pour rappeler le roi; autrement le Corse prépare une vengeance à laquelle Moreau échappera difficilement.*

Pichegru, qui supportait avec peine toute

* Sur les vaisseaux, le cuisinier se nomme ainsi, et plusieurs officiers de terre s'emparant de ce mot, s'amusent à s'en servir quelquefois.

atteinte portée même indirectement à la bravoure française, et qui n'approuvait pas la plaisanterie de Moreau, quoiqu'elle n'eût point pour but de rendre nos soldats peu jaloux de la gloire, entendit avec admiration le Prince dire : « *Moreau est un plus grand capitaine que Bonaparte, et il a raison de se moquer des prétentions exclusives de cet ambitieux; mais il devrait choisir un autre sujet pour le mulcter par ses quolibets. Le champ, à coup sûr, est assez vaste.*

Le général s'entretint long-temps avec le Prince, des ressorts que faisait agir le premier consul près de tous les hommes capables d'appuyer ses combinaisons machiavéliques.

Il n'était aucune classe dans laquelle il ne cherchât à se faire des amis. Les anciens nobles, les banquiers, les magistrats, les ecclésiastiques; il flattait tout, il attirait tout à lui, par des présens ou des honneurs. « *Et malgré tant d'efforts*, dit Pichegru, *l'opinion ne marche pas, en sa faveur, aussi vîte qu'il le voudrait. Les Français sont devenus défians, il ne les maniera pas aussi facilement qu'il le croit, et nous verrons.*

On peut juger, par ces mots, que déjà Pichegru méditait le projet qui fut mis à exécution quelque temps après, et qu'il n'attendait

que l'occasion pour aller attaquer le Corse sur son propre terrain.

Cependant il ne fut point question, dans cette visite, d'une tentative de cette nature. Le général parla bien de différens plans de descente qui pourraient être mis en usage par le gouvernement anglais, si la guerre se renouvelait, comme cela paraissait probable ; mais il ne s'ouvrit pas sur son dessein d'aller dans Paris même défier le tyran qui s'y élevait.

Ce qui portait à croire à une rupture entre la France et l'Angleterre, c'était la reprise des préparatifs d'embarcation sur les côtes de la première de ces puissances.

Avant la paix, Bonaparte avait eu l'air de menacer la Grande-Bretagne d'une invasion ; et l'on avait vu, à cet effet, abattre les plus beaux arbres, dans toutes les forêts, et les mettre en petites pièces, pour en construire des bateaux plats, des prames, que les habitans de Londres comparaient à des coquilles de noix. Ces ridicules apprêts avaient cessé immédiatement à la signature du traité; mais on venait d'apprendre qu'il recommençaient, non point avec une activité aussi ostensible, mais que réellement on continuait toujours à agencer des morceaux de chêne les uns avec les autres, pour en faire ce que l'on

voulait bien appeler, à la cour du premier consul, des flottilles, au moyen desquelles on espérait jeter, sur les plages anglaises, plusieurs milliers de soldats.

Le cabinet de Saint-James rit du projet de descente en Angleterre.

Le cabinet de St.-James laissait faire et ne demandait aucune explication à ce sujet. Il était bien aise de voir détruire l'espérance et les ressources de notre marine, par l'abattis de nos futaies les plus élevées, et diviser en cinq ou six fractions, les belles courbes qui auraient servi à dresser de formidables bâtimens de guerre.

Une autre raison politique dont le premier consul ne se doutait guères, et que je rapporterai dans l'ordre des faits, invitait encore les ministres anglais à garder le silence. En un mot, ils ne redoutaient nullement ces préparatifs.

Le Prince, qui voyait avec peine anéantir de la sorte le premier matériel de nos forces maritimes, en gémissait; et Pichegru, en énumérant sur ses doigts le nombre de vaisseaux de haut-bord, et de frégates que renfermaient les ports et les rades de l'état britannique, disait avec un sourire sardonique : « *Bonaparte qui entend la guerre, oserait-il jamais faire manœuvrer ses prames et ses bateaux devant ces citadelles flottantes. Il y a ici dix fois plus de disproportion encore, qu'entre un régiment de*

hussards et un régiment de cuirassiers. Cette comparaison peint tout Pichegru.

Néanmoins, Bonaparte cherchait, en apparence, à entretenir la meilleure harmonie avec l'Angleterre. Il s'y était fait des partisans qui le servaient avec chaleur, et le célèbre Fox, dont la voix et les écrits avaient toujours combattu le système de guerre contre la France, faisait jusque dans le parlement, le plus pompeux éloge du Corse. Il était venu à Paris, où le premier consul lui avait fait l'accueil le plus satisfaisant; et dans un dîner splendide où cet Anglais fut invité, les prévenances, les égards dont il fut l'objet continuel, achevèrent d'en faire un véritable zélateur de la politique du gouvernement français.

Situation politique de l'Angleterre et de la France.

Pitt n'était plus ministre. Dès le milieu de l'année 1801, il avait quitté le timon des affaires et les avait remises entre les mains d'un homme qu'il croyait avoir préparé à suivre ses plans (M. Addington, aujourd'hui lord Sydmouth), mais dont la marche, au grand étonnement de l'Angleterre, s'éloigna, en beaucoup de choses, des erremens de son illustre prédécesseur.

Les émigrés qui devaient tant à M. Pitt, le virent à regret s'éloigner du cabinet du roi Georges III, mais ils n'eurent point à se plaindre de M. Addington. Loin de rien retrancher

des secours que sa nation leur accordait si généreusement, il y ajouta même dans plusieurs circonstances.

Le Prince et tous les membres de la famille royale n'eurent jamais qu'à s'en louer, et c'est une justice que je me plais à lui rendre,

Quant à son système politique, je n'en ferai pas tout-à-fait la même apologie. Ce ministre se laissant influencer par Fox, trancha peut-être trop avec l'homme d'état qu'il avait remplacé, et tarda trop sans doute à reconnaître combien il était important d'arrêter les pas que faisait Bonaparte vers la monarchie universelle.

Fox et Pitt avaient, sur la révolution française et particulièrement sur cet usurpateur, une manière de voir tellement opposée, et ce contraste dans deux hommes aussi éminens en génie, en talent, en théorie, en pratique de gouvernement, en politique extérieure, était si remarquable, qu'il sera curieux d'en faire ici le rapprochement.

Je m'y livrerai d'autant plus volontiers, que je ne ferai que répéter en partie ce que pensait le Prince de Condé lui-même, qui estimait également ces deux grands hommes d'état, mais qui penchait tout-à-fait, on doit le croire facilement, pour l'administration de M. Pitt.

Ce dernier soutenait, avec raison, que l'Angleterre ne pouvait point rester neutre dans les grands débats du continent européen. L'intérêt commercial n'était pas le seul qu'il considérât; il voyait les choses de plus haut.

Rien de ce qui se passait en France ne lui paraissait indifférent pour les Trois-Royaumes; et selon sa profonde perspicacité, il voyait dans la fortune de Bonaparte, des motifs de craindre, autant pour la sûreté anglaise, que pour celle des autres pays.

Il répétait souvent que les rois étaient solidaires, et que le bien des peuples exigeait que le plus fort des gouvernemens soutînt le plus faible. » Enfin, disait-il, la France obtenant la suprématie en Europe, menace nécessairement » toutes les nations de leur donner des fers. » C'est à l'Angleterre qu'elles tendent les bras, » pour implorer des secours; ne trompons pas » leur confiance, ne repoussons pas leurs vœux. » S'il nous en coûte quelques sacrifices, ils ne » seront que passagers, et la reconnaissance » des souverains et des sujets nous en dédommagera au centuple ».

» Soignons notre commerce; mais ne le préférons pas à notre indépendance, à nos lois, » à nos mœurs, à la sûreté du monde entier ».

Fox, au contraire, prétendait que toute autre considération fléchît, dans le cabinet de St.-James, devant l'intérêt mercantile et maritime. Il professait presque l'isolement politique de la Grande-Bretagne, dans les pactes qui liaient les rois de l'Europe depuis le traité de Westphalie. Il disait que l'équilibre tant vanté, comme étant le résultat de ce congrès fameux, ne lui paraissait plus qu'une chimère. Il avançait que chaque peuple ayant le droit de changer de constitution, de remplacer la monarchie par la république ou la république par la monarchie, nulle d'entre les puissances n'était autorisée à s'immiscer dans les affaires intérieures d'une autre; et qu'en dernière analyse, la position insulaire de la Grande-Bretagne, devait la rendre étrangère au plus comme au moins d'agrandissement de la France ou de l'Autriche.

Le Prince de Condé, lisant dans les papiers publics cette opinion de Fox, disait, en donnant selon son habitude, un tour ingénieux à sa pensée: *Si on ne connaissait pas l'urbanité et les nobles sentimens de M. Fox, on craindrait d'être son compagnon de voyage. Car s'il mettait en pratique dans la société ordinaire, les maximes politiques qu'il professe; et si par hasard un accident arrivait en route, on pourrait appréhender de voir le*

grand génie ne s'occuper que de lui seul, se sauver et laisser ses amis dans l'embarras.

Quelques personnes qui avaient failli d'être compromises deux années auparavant, dans l'affaire du comité de Bareuth, et qui avaient erré par différentes contrées de l'Europe, vinrent alors se réfugier en Angleterre. Elles se firent présenter au Prince, qui se chargea de leur entretien et de leur nourriture, à Londres, jusqu'au moment où elles auraient obtenu les secours du gouvernement britannique.

Le Prince accueille quelques membres du comité de Bareuth.

Ce comité de Bareuth avait été une réunion de plusieurs français émigrés, dont les opinions et la conduite loyale donnèrent, dans le temps, de l'ombrage au Directoire, et que la cour de Prusse avait eu la faiblesse de faire arrêter à sa réquisition. On y comptait les hommes les plus recommandables. Le célèbre Imber-Colomès, ancien maire de Lyon; l'intrépide Précy qui avait défendu cette place pendant le siége de 93, et Pichegru qui était venu quelquefois d'Angleterre en Allemagne, pour s'aboucher avec eux *. Le Prince se fit fournir des détails sur cette affaire

* Ce sont ces voyages faits en Allemagne et en Suisse, avant l'affaire de Zurich et après, qui avaient donné lieu au bruit répandu en Franche-Comté, de l'entrée de Pichegru avec le Prince de Condé par cette frontière.

qui ne lui avait jamais été bien expliquée, et il se convainquit que le cabinet de Berlin s'était laissé étrangement tromper par les rapports des agens de la république française, lorsqu'ils lui avaient demandé de se prêter aux volontés des pentarques du Luxembourg.

A cette époque, il se manifesta sur les vaisseaux de la flotte anglaise quelques symptômes d'insurrection à-peu-près semblables à ceux qui déjà, deux ou trois fois depuis la révolution, avaient manqué d'entraîner tous les matelots dans une funeste désobéissance à leurs chefs. Les mesures qui furent prises à propos étouffèrent le mal dans sa naissance, et le Prince de Condé, qui fut instruit de cet événement, dit : *Que les ministres anglais y prennent garde, ils ont fait alliance avec la rébellion, le mal pourra gagner ; l'inoculation révolutionnaire est encore plus facile que celle de la petite-vérole.*

L'année 1802 finissait de la sorte, et il faut dire qu'une grande partie des membres du conseil de Saint-James se prononçait déjà fortement pour la reprise des hostilités contre la France. On remarquait, chose assez singulière, que Fox avait tout-à-coup changé de langage. On ne l'entendait plus vanter à outrance Bonaparte, et il ne paraissait même pas repousser l'idée d'une nouvelle guerre.

Cette déviation inattendue donnait à penser à tout le monde. Le Prince de Condé, mieux instruit que le public, dit à Pichegru : *Je crois, général, que dans six mois ou un an, au plus tard, les armées de Bonaparte se choqueront encore contre celles des puissances.*

Les raisons qui avaient amené insensiblement ce nouveau système, naissaient des procédés extraordinaires du gouvernement français.

On assure que, par le traité d'Amiens, l'Angleterre avait promis de rendre Malte à l'Ordre de St.-Jean; et le gouvernement français qui s'embarrassait très-peu des intérêts *de la religion* *, mais qui voyait avec peine et jalousie, ce point si utile dans les mains de la puissance britannique, communiquait notes sur notes, par lesquelles il pressait vivement l'évacuation de l'île.

Le gouvernement de Londres ne satisfaisait pas à ces demandes. Il lui importait trop de conserver un rocher qui assurait sa domination dans la Méditerranée, et rien n'annonçait, chez lui, le dessein ni la résolution de s'en dessaisir.

Il est vrai que le premier consul lui donnait

* On appelle ainsi l'Ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, dans le style historique et diplomatique.

belle matière pour répondre par des refus, à des sollicitations toujours si infructueuses et si souvent réitérées.

Il était tout naturel de penser qu'en traitant avec la France, le cabinet de St.-James avait prétendu que l'état général de l'Europe restât dans le *statu quo;* et cette stipulation n'était pas seulement sous-entendue, elle était très-explicite et faisait partie des conventions.

Or, il s'en fallait beaucoup que Bonaparte eût laissé l'Europe dans l'état où elle se trouvait à la signature du traité d'Amiens.

Voulant maîtriser l'Italie comme la France, il visait à s'emparer du pouvoir dans la Cisalpine, et à régner à Milan comme à Paris. La présidence de cet état de fraîche date, qu'il se fit donner par une *Consulte* amenée de force à Lyon; l'influence qu'il exerçait sur les princes d'Allemagne dans les indemnités accordées; la hardiesse qu'il avait d'annoncer qu'il irait s'asseoir, à Bruxelles, dans le fauteuil de Charles-
1803. Quint; et la statue de Charlemagne élevée avec affectation à Paris, pour réveiller des idées d'empire et de monarchie universelle, irritaient, effrayaient les ministres de la Grande-Bretagne. Quand il leur demanda sérieusement, et avec menace, la remise de l'île de

Malte à l'Ordre, ils lui répondirent : *Que lui-même ayant rompu le traité, et contrevenu aux principes, aux conditions du* statu quo, *le gouvernement du roi Georges devait donc se maintenir en possession de l'île, jusqu'à ce qu'il eût, lui, premier consul, renoncé à la présidence de la république cisalpine, et redressé bien d'autres griefs.*

Alors on ne douta plus d'une prochaine rupture, et la prédiction du Prince de Condé, qui avait dit, que la *promesse de rendre Malte ferait encore tirer le canon dans les quatre parties du monde*, paraissait devoir bientôt s'accomplir.

Une opinion belliqueuse s'empara donc de nouveau de toutes les têtes anglaises. Les ministres furent accusés violemment, faiblement défendus par Fox ; et le roi Georges, cédant au vœu public, rappella Pitt à la tête de ses conseils. C'était vouloir pousser vivement la guerre.

1804. Nouvelles hostilités entre la France et l'Angleterre.

Mais dans ces conjonctures, le Prince devait éprouver de grandes douleurs. D'abord, dans les cruelles infortunes de Pichegru, et de tant de royalistes qu'il estimait, et ensuite dans sa propre personne par la plus affreuse des pertes.

Pichegru, las enfin de voir sa patrie sous l'oppression d'un homme dont les efforts pour ceindre le diadème n'étaient plus un mystère,

avait voulu en délivrer la France et l'Europe. Espérant armer contre lui tous les fidèles sujets de l'intérieur ; et à cet effet, descendant en France, il avait déjà commencé à mettre son plan à exécution, lorsque trahi, vendu, il fut arrêté, renfermé au Temple, et étranglé.

Le Prince auquel Pichegru avait communiqué son plan, n'avait pas approuvé ce projet, le regardant comme très-hasardeux. Voyant que Moreau ne s'était point encore bien expliqué, il avait même demandé plusieurs fois au premier, s'il était bien sûr que ce général fût entièrement d'accord avec lui sur tous les points.

Mort de Pichegru.

Pauvre Pichegru, dit-il en apprenant sa mort, *il était fait pour mourir d'un coup de canon, et non point pour rendre l'âme sous la main d'un victimaire.*

Il plaignait aussi beaucoup Moreau, et ajouta que si le vainqueur de Hohenlinden n'avait pas eu le souvenir récent de sa dernière victoire pour sauve-garde, tout portait à croire qu'il aurait fini de la même manière que son ancien collègue.

Mais tandis qu'il gémissait sur la captivité de ces grands hommes, et qu'il s'inquiétait pour le brave Georges Cadoudal, dont les tentatives avaient dû seconder celle de Pichegru, afin d'arracher à Bonaparte le sceptre qu'il s'apprê-

tait à fixer dans ses mains, une nouvelle terrible vint l'anéantir un instant, puis lui permettre de montrer à l'Angleterre, à la France, à l'Europe, ce que pouvait sur sa grande âme la résignation absolue aux volontés divines.

Son enfant chéri, son orgueil, son espérance, sa joie, cessa tout-à-coup d'exister! Et comment? Était-ce la nature qui avait disposé de cet objet de toutes les affections du Prince? Non. À la fleur de l'âge, lorsqu'il était tout brillant de santé, et de gloire, le plomb homicide venait de le frapper en pleine paix! Il venait d'être enlevé par la ruse, par la force, au sein du repos, au milieu d'un territoire neutre, où il vivait sous la garantie, sous la foi des traités les plus sacrés; enfin il avait péri par le crime le plus inoui, le plus épouvantable, et de la main de l'assassin le plus perfide.

Qu'il m'en coûte, hélas! de me voir contraint d'entrer dans ces pénibles détails! mais la mort du duc d'Enghien tient trop à l'histoire de mon héros, pour que j'en omette la plus légère circonstance.

Arrestation et mort du Duc d'Enghien.

Depuis le licenciement de l'armée de Condé, le duc d'Enghien demeurait à Ettenheim, où il s'était rendu, sur les sollicitations obligeantes du cardinal de Rohan, prince souverain de ce

petit pays, en sa qualité d'évêque de Strasbourg.

Cet état ayant passé sous la domination du Margrave de Bade, le duc avait obtenu du nouveau possesseur, l'autorisation d'y continuer son séjour. Là, devenu étranger à toutes les affaires politiques, il ne s'occupait plus que de la culture d'un jardin, de la chasse et des plaisirs de la table.

Bonaparte, qui n'ignorait pas le lieu de la retraite de ce Prince, faisait surveiller ses actions; et comme on ne lui rapportait rien qui pût diriger ses soupçons contre lui, il resta tranquille assez long-temps à son sujet, au point de témoigner même de l'indifférence sur les avis, vrais ou faux, qu'on lui transmit, des fréquens voyages du jeune héros à Strasbourg, et de son apparition à la salle des spectacles de cette ville.

Mais, excité par les hommes qui lui avaient remis en main l'autorité suprême, et qui voulaient obtenir un gage de son irréconciliation avec la maison de France, il avait enfin consenti au plus affreux des forfaits, et pris en conséquence la résolution de s'assurer de la personne du fils des Condé, et de violer la neutralité du territoire badois.

Dans cette intention, il avait expédié dans le département du Bas-Rhin, un officier général,

jadis commensal du Prince de Condé, élevé, dit-on avec le duc d'Enghien. Qui pourrait le croire ? son ancien ami, son premier frère d'armes !

Le prétexte du voyage était d'accélérer la coupe des bois utiles à la confection des bateaux plats destinés à la descente en Angleterre ; mais au fond, cet officier avait ordre de diriger, depuis Strasbourg, des espions dans Ettenheim, et d'y prendre tous les renseignemens sur le genre de vie du duc d'Enghien, ainsi que sur les moyens les plus faciles à mettre en usage pour s'emparer de sa personne.

Un colonel, nommé Ordenner, et un officier de gendarmerie très-audacieux, étaient chargés de conduire l'opération. Parmi les espions, se trouvait un certain Méhée, homme trop connu par le rôle qu'il a joué à toutes nos époques funestes, pour que j'aie besoin de faire autre chose que de le citer.

L'apparition de ces figures extraordinaires dans la petite ville d'Ettenheim, leurs questions, leurs démarches autour de l'habitation du Prince, avaient inspiré de la crainte, et tout les faisait suspecter. On crut devoir s'assurer des causes de leur présence ; mais on se servit d'un homme mal-adroit, qui se flatta de les avoir pénétrées, tandis qu'il n'avait, au contraire, que trop bien

secondé leurs desseins, par les lumières qu'ils avaient eu l'art d'emprunter de sa verbeuse conversation.

Sur la foi du rapport de cet imprudent et gauche émissaire du duc d'Enghien, toute alarme était dissipée, et l'on dormait tranquille à Ettenheim dans la nuit du 15 mars, lorsque tout-à-coup l'habitation de ce prince est cernée par cinq cents hommes, auxquels s'étaient réunis environ cent cinquante gendarmes.

Le duc d'Enghien, averti que l'on entendait un bruit extraordinaire autour de sa maison, saute de son lit en chemise, s'arme d'un fusil à deux coups, en remet un autre entre les mains de son valet-de-chambre, ouvre la fenêtre, et demande : *qui va là!*

Le lâche officier général, ce traître infâme que Bonaparte avait choisi, parce qu'il connaissait le duc, parce qu'il avait long-temps vécu avec lui, et qu'il ne pouvait pas le méconnaître, répond qu'il vient au nom de l'empereur; et sur cette réponse, le prince allait faire feu, lorsqu'il en est empêché par un homme bien intimidé ou bien mal intentionné, lequel lui dit, *que toute résistance devenait inutile.*

Alors le duc espère qu'un de ses gentilshommes aura le courage de prendre son nom;

et il s'attend à cet acte de dévouement, lorsque les trois chefs qui commandaient cette expédition sous l'officier général*, somment les personnes qui étaient dans la chambre peu éclairée, d'avoir à se nommer, et à désigner le duc; mais le faible gentilhomme se tait. Le jeune prince ne perdant point la tête, prend la parole et répond : *Si vous venez pour arrêter le duc d'Enghien, vous devez avoir son signalement, cherchez-le. Eh !* répondent les gendarmes qui croyaient s'adresser à un de ses domestiques, *si nous l'avions, nous ne vous ferions pas cette question; dès l'instant que vous refusez de nous l'indiquer, venez tous avec nous. Marchez!*

Un de ces hommes dont l'histoire recueille le nom avec respect, un serviteur fidèle, un ami véritable, un Français généreux et dévoué, le chevalier de St.-Jacques, secrétaire du prince, qui occupait une maison peu éloignée de celle où cette terrible scène se passait, accourut à moitié vêtu, et dépêcha un de ses domestiques pour inviter

* Ce misérable, après s'être assuré de l'existence du prince dans cette maison, avait repris, à toute bride, la route de l'Alsace. Sa poltronnerie, qui d'abord l'avait porté à fuir à la menace du coup de feu, se changea ensuite en calcul. Il espérait tromper l'opinion publique, et lui persuader qu'il était resté à Strasbourg, étranger à cette horrible machination.

le curé de la paroisse à faire sonner le tocsin; mais le brigand, directeur de l'attaque *, avait prévu la possibilité de cette résolution, et un piquet de gendarmes occupait déjà le clocher.

Malade, épuisé par de longues fatigues, ne pouvant se traîner qu'avec peine, le chevalier

* En me servant de cette épithète, que les révolutionnaires ont si souvent prodiguée aux défenseurs du gouvernement légitime, qu'on ne croie pas que je veuille l'appliquer aux soldats de l'expédition. Essentiellement obéissantes, les troupes doivent marcher par-tout où on les envoie. J'avouerai, à la louange des militaires employés dans cette affreuse nuit, qu'ils montrèrent un vif chagrin de servir ainsi le crime. Mais si la règle excuse les soldats, rien ne peut justifier l'exécrable officier général qui consentit sciemment à jouer le rôle d'espion et d'assasin! Quand Catherine de Médicis, quand Henri III voulurent faire périr quelques ambitieux qui leur étaient suspects, de braves gentilshommes leur répondirent qu'ils étaient prêts à se battre, et non point point à assassiner. Quand le baron d'Orthez reçut de Charles IX, l'ordre d'exterminer les protestans, dans une lâche surprise, l'exécuta-t-il? Un véritable guerrier français ne se charge jamais du rôle d'un traître, d'un brigand. Mais, au surplus, qu'a de commun l'arrestateur du duc d'Enghien avec le baron d'Orthez? Son nom n'est-il pas devenu synonyme de l'infamie? Et tout le monde n'a-t-il pas dans la bouche ces vers célèbres :

Teint du sang d'un Bourbon, te montrant au grand jour,
Voudrais-tu pour de l'or, te nommer. . . . ?

de St.-Jacques retrouva, dans ce moment, ses forces perdues. Il veut pénétrer près du prince, on le repousse, on le menace ; il demande comme une grâce qu'on lui permette d'accompagner son maître ; enfin, on lui donne cette satisfaction, en disant : *C'est toujours un de plus d'arrêté.*

A demi-nu, le duc et quelques gens de sa suite sont jetés dans des voitures.

Un hasard heureux parut vouloir le favoriser dans un moulin où l'identité fut enfin reconnue. Là, il fut prêt à s'échapper pendant que les gendarmes prenaient quelque nourriture; mais il devait subir son triste sort ! On lui apporta des hardes et de l'argent ; et sans lui donner de repos, on lui fit passer le Rhin à Koppen.

Arrivés à Rheinau, le défaut de voiture força le prince à faire le chemin à pied, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le chariot sur lequel on le transporta à Strasbourg.

Conduit à la citadelle, le prince y fut traité très-durement par les subalternes; mais il faut dire à la gloire du général Leval et du commissaire de police Popp, qu'ils se conduisirent en hommes désespérés de coopérer à un tel attentat.

Enfin, le duc, séparé du chevalier de Saint-

Jacques, de ses domestiques, qu'il embrassa et qu'il chargea d'acquitter ses dettes, part seul escorté de gendarmes, et dans deux jours, il est rendu aux portes de Paris. Il n'y pénètre pas; on le conduit à Vincennes, dont le commandant ignorait quel dépôt allait lui être confié.

Le duc entre chez cet officier dont la femme est prête à s'évanouir en reconnaissant le prince. Elle avait été *sa sœur de lait*, le souvenir et l'humanité parlent à la fois.

Succombant de fatigue et de besoin, il prend un bouillon, et se couche sur le triste grabat qui lui était préparé dans le plus sale réduit du château, où il s'endormit profondément, malgré l'ouverture de deux carreaux brisés, et masqués à peine par une serviette accrochée à un clou.

A onze heures, il est réveillé en sursaut et conduit dans une salle basse. Huit officiers; savoir : Hullin, général; Guiton, colonel des cuirassiers; Bazancourt, commandant d'infanterie légère; Barois, colonel de ligne; Rabbe, commandant de la garde municipale de Paris; Ravière, colonel d'infanterie de ligne; Dautancourt, major de gendarmerie; et Maulni, capitaine, tous nommés par Murat, gouverneur de Paris, pour juger, ou plutôt pour assassiner le prince, s'y trouvaient réunis.

À quatre heures du matin il était condamné, à quatre heures et demie, il n'existait plus.

Qu'il fut grand devant ses bourreaux ! « *J'ai* » *combattu avec ma famille pour recouvrer l'hé-* » *ritage de mes ancêtres*, leur dit-il; *mais de-* » *puis que la paix est faite, j'ai reconnu qu'il* » *n'y avait plus de rois en Europe.* »

Je dois le consigner ici, non point pour effacer l'horrible tache dont les prétendus juges de cette illustre victime se sont couverts, mais pour être vrai et leur tenir compte d'un moment de retour à l'humanité et à la justice. Ne pouvant se résoudre à condamner un innocent, à verser le sang d'un Bourbon; frappés de tant de grandeur d'âme et d'intrépidité, ils balancèrent un instant, et écrivirent à Bonaparte pour lui demander sa dernière détermination. Le monstre leur répondit par ces mots, *condamné à mort.*

Cambacérès ayant parlé avec chaleur, pour changer cette détermination funeste, Bonaparte furieux de cette résistance, lui répondit ironiquement : *Monsieur Cambacérès, depuis quand êtes-vous donc si avare du sang d'un Bourbon ?* faisant ainsi allusion au vote par lequel ce conventionnel avait demandé l'exécution de Louis XVI, dans les vingt-quatre heures.

Cambacérès se tut, et il fallut que chacun

obéit sans murmure aux ordres cruels du tyran.

Par un raffinement bien digne du moderne Phalaris, l'infâme général qui avait été chargé d'arrêter le prince à Ettenheim, se trouvait être, on s'en souvient, un commensal de la maison de Bourbon; par un autre raffinement, l'officier des gendarmes d'élite, préposés pour le fusiller dans les fossés du château de Vincennes, avait été élevé par les bienfaits du Prince de Condé, et avait passé son enfance avec le duc; enfin la femme du commandant du château avait, ainsi qu'on l'a vu, sucé le même lait que cet infortuné. Il est douteux que l'on n'ait jamais rassemblé plus de circonstances, plus de souvenirs et de tableaux, pour donner de douloureuses impressions au cœur d'une victime que l'on va priver de la vie.

En descendant par un escalier tortueux, pour arriver au lieu de l'exécution, le prince dit : *veut-on me plonger tout vivant dans un cachot? ou suis-je destiné à périr dans les oubliettes?*

« *Non, Monseigneur*, répondit, en sanglotant, l'officier de gendarmerie, *soyez tranquille.*» Enfin le prince parvient au fatal terrain, et s'écrie : *Ah! grâce au ciel, je mourrai de la main d'un soldat!*

Pénétré des vérités augustes de notre religion, il avait demandé l'assistance d'un prêtre; mais

on lui avait répondu avec mépris : *tu veux un prêtre ! ce serait mourir comme un capucin ! Bah ! bah ! la religion n'est qu'une bêtise, et les prêtres sont tous des gueux ! Tu sais bien, comme nous, qu'il n'y a point de Dieu. D'ailleurs, les calotins sont tous couchés à cette heure-ci. Laisse-donc cette idée, et vogue la galère !*

Indigné, le prince garde un profond silence, s'agenouille, prie le ciel, et se relevant avec fierté, regardant, sans pâlir, les gendarmes qui dirigeaient leurs fusils sur sa poitrine, il s'écrie du ton avec lequel il commandait à son armée : *allons, mes amis, ne me manquez pas.* Le vil et lâche Murat, à qui les décrets vengeurs réservaient une fin pareille, mais avec cette différence qu'il la reçut ignominieusement, après avoir été couvert des crachats d'une populace assemblée, et meurtri par les soufflets des femmes de toute une bourgade; le vil et lâche Murat élève la voix, et dit : *des amis, saches que tu n'en as point ici.* Et dans l'instant le plomb avait atteint le dernier des Condé.

Les soldats se ruant sur lui, le dépouillèrent et s'emparèrent de ses bijoux ; on le jeta tout habillé dans une fosse creusée la veille, et on le couvrit d'un peu de terre !!!

Avant de mourir, il avait voulu charger un

gendarme de faire remettre à une femme qui lui était bien chère, une tresse de ses cheveux et un anneau; mais un officier s'y était opposé. On dit pourtant que ces dons précieux sont parvenus à leur destination.

O douleur! ô forfait! toute réflexion affaiblirait l'horreur que ce crime inspirera, tant qu'il existera encore sur la terre quelques notions de justice et d'humanité.

En racontant ces détails on a horreur d'être homme, puis on se réconcilie avec les humains, en voyant briller un émule des Pélisson, des Malhesherbes, des Hue, de tous les hommes qui ont fait au devoir, à l'amitié, le sacrifice de leur liberté, de leur existence; en admirant enfin le brave chevalier de St.-Jacques! Il sollicita le douloureux honneur de partager la prison de son maître, il voulait mourir avec lui, le tyran lui refusa cette consolation, et le fit jeter dans des cachots, loin du lieu où le sang du duc d'Enghien venait de couler.

Quelle affreuse nouvelle pour le Prince de Condé! Comment lui apprendre qu'il n'aura point de descendant, que son fils adoré, que celui qui devait perpétuer la race des héros n'existait plus! Un homme dont l'âme avait été éprouvée par l'infortune, et qui connaissait

la force morale du guerrier dont la noble résignation supporta pendant vingt années l'adversité, se charge de cette cruelle mission, et l'aïeul du duc d'Enghien n'ignore plus toute l'étendue de son malheur.

Le coup fut terrible, mais n'abattit pas le Nestor des chevaliers. Il versa d'abondantes larmes, il annonça qu'il penserait nuit et jour à l'illustre victime, et se soumit aux volontés du ciel. Alors sa sollicitude se porta toute entière sur le duc de Bourbon, dont il connaissait l'extrême sensibilité, et ce n'était point sans fondement. Père du duc d'Enghien, ayant l'espérance de jouir de ses qualités, de ses hauts faits d'armes, de sa renommée, pendant une longue période de temps ; se voyant sans postérité, ce prince se livra à l'excès d'une douleur qui alla jusqu'au désespoir. Devenu plus calme enfin, mais non guéri d'une blessure qui ne se fermera jamais, le duc de Bourbon vint unir ses pleurs à ceux de son père, qui trouva dans les pensées et les conseils de la religion, une éloquence assez persuasive, pour engager son fils à supporter cette dernière épreuve.

L'Europe entière frémit d'indignation, en apprenant la mort du jeune héros. En vain le tyran chercha à justifier son crime, en supposant une

prétendue conspiration, à laquelle personne ne crut, et les peuples, comme les rois, tremblèrent pour leur sûreté, à l'aspect d'une entreprise dont la hardiesse leur apprenait qu'il n'était plus de barrières que la fureur et la perfidie de Bonaparte dussent respecter à l'avenir.

On connut, on anathématisa le motif qui avait porté l'usurpateur à cet attentat inoui. Le monstre, je le répète, voulant placer sur sa tête la couronne impériale et s'emparer du pouvoir suprême, n'avait obtenu le consentement des révolutionnaires qui avaient égorgé Louis XVI, au nom de la liberté, qu'à l'horrible condition de leur donner un gage qui les rassurât contre toute possibilité d'un rapprochement entre le nouveau maître qu'il se donnaient et la dynastie légitime : il leur fallait encore verser le sang d'un Bourbon, le choix tomba sur le duc d'Enghien.

Sa réputation militaire, sa jeunesse, sa beauté, sa naissance excitaient la sombre jalousie du tyran : ce fut lui-même qui désigna la victime.

Mais il se trompa dans son exécrable calcul. Il avait cru consolider son pouvoir, il l'ébranla, il le détruisit dès sa naissance. L'opinion, cette invincible reine du monde, le frappa de réprobation; et au milieu de ses victoires, de

ses triomphes, lorsqu'il paraissait dominer la fortune même, des voix accusatrices s'élevaient de toutes parts et s'écriaient : LE DUC D'ENGHIEN! Alors le prestige disparaissait, et le conquérant n'était plus qu'un assassin aux yeux de l'univers, qu'il cherchait en vain à éblouir par sa fausse et vaine gloire.

Les derniers momens du jeune héros étaient présens à tout le monde. On entendait encore ces paroles si touchantes et si nobles : *je meurs pour mon Roi! je fais des vœux pour la France;* et l'on se disait que le ciel vengerait enfin le sang innocent : les souhaits publics ont été accomplis.

Le Prince de Condé, qui eut le courage de se faire rendre compte de cet événement cruel, jusqu'aux moindres détails, remercia Dieu de n'avoir point laissé d'accès à la faiblesse dans l'âme de son petit-fils; et d'avoir permis qu'il expirât digne de son nom, de ses ancêtres. Lui-même offrit à l'Angleterre le sublime spectacle d'un Prince, qui, frappé depuis si longtemps des coups les plus désastreux, savait conserver l'attitude d'un sage, d'un chrétien soumis à toutes les volontés du Dieu dispensateur des biens et des maux!

Mais Bonaparte n'avait plus un seul partisan en

Angleterre. Fox même l'accusait de crime et de démence, et convenait de la nécessité de mettre un frein à son ambition.

Opinion de l'Angleterre sur Bonaparte.

Son usurpation du trône de Saint Louis indigna tous les bons esprits, et cet homme, qui aurait peut-être excité par un dangereux exemple, une révolution à Londres, s'il se fût contenté du titre modeste de premier consul de la république française, souleva contre lui, et contre les idées de liberté et d'innovation, toutes les âmes honnêtes qui voyaient avec dégoût ce prétendu républicain, mettre bas le masque de l'égalité, pour ceindre sa tête de la couronne impériale.

Quand le Prince apprit les desseins de cet usurpateur, qui, après s'être fait nommer consul à vie, voulut se placer sur le trône d'Henri IV, il fit des réflexions d'une justesse, d'une profondeur si grande, qu'elles causèrent la surprise et l'admiration des Anglais et des Français qui les entendirent.

Mais lorsqu'il lut des réflexions qu'un publiciste de Londres répandit sur l'entreprise audacieuse et extraordinaire de Bonaparte, il dit : *Je me garderai bien d'ajouter un seul mot à de si profondes, à de si judicieuses observations : après cet écrivain, qui oserait aborder la matière ?*

J'en extrairai quelques-unes des pages les plus remarquables, et celles sur-tout qui frappèrent le plus l'esprit du Prince.

Elles méritent d'être appréciées par tous les rois et les ministres. L'exemple d'une usurpation peut toujours avoir les conséquences les plus fatales pour le repos public, et c'est à la démonstration de l'imminence d'un tel danger que voulait arriver l'auteur politique.

» L'histoire, disait cet homme supérieur, » est remplie du récit des tentatives d'un grand » nombre d'aventuriers pour ceindre leur tête » du diadème. Quelques-uns ont réussi, plu- » sieurs ont été les victimes de leurs téméraires » entreprises, tous ont occasionné des maux » affreux.

» L'Asie a offert plus que tout autre pays, » ces tragiques et effrayans spectacles, et l'an- » tiquité, plus que les temps modernes en a » été le triste témoin. Si l'Europe a gémi » moins souvent sur des scandales de cette na- » ture, elle doit cette faveur à la grande masse » de lumières qui s'y sont toujours entretenues, » aux constitutions des différens états qui la » composent, au respect dont la religion chré- » tienne entoure les têtes couronnées. Mais » aussi, plus il était difficile à un homme po-

» pulaire d'y franchir les degrés du trône, plus
» les commotions ont été vives, les déchire-
» mens épouvantables, et plus le sang a coulé,
» toutes les fois qu'un usurpateur a désiré met-
» tre le sceptre en ses mains.

» Dans le siècle où nous vivons, il existe peut-
» être un tendance plus générale, qu'en aucun
» autre temps, à ces merveilleux changemens
» de condition. Un vers trop fameux, traduit
» dans toutes les langues, déclamé sur les
» théâtres, répété dans les écoles, et même au
» milieu des camps, a porté le délire dans tou-
» tes les têtes, exalté les âmes les plus froides,
» et laissé dans les cœurs le germe d'une ambi-
» tion désorganisatrice. »

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

» A dit un poëte sophistique *, et depuis
» ce moment, les droits des princes ont été
» soumis à la critique, à l'examen, et sont
» devenus, pour la plupart, l'objet du mé-

* Ce n'est point au milieu des combats que le premier roi a été proclamé, c'est au sein d'une famille vertueuse et patriarcale :

Le premier qui fut roi fut un père adoré,

A dit un autre poëte : ce vers est aussi brillant, plus sentimental, et sur-tout plus vrai que celui de Voltaire.

» pris, ou de l'envie des classes subalternes.
» L'histoire dément à chaque page, cet axiome » de l'erreur et de l'esprit de rébellion. Mais » Bonaparte et ses compagnons d'armes veulent » lui prêter un instant le charme de l'apparente » vérité. D'intrépides guerriers s'apprêtent à » occuper, au moins temporairement la place des » rois qu'ils expulsèrent ou qu'ils expulseront » des palais dans lesquels ces monarques rece- » vaient, ou recevront peut-être pour la dernière » année, les hommages du peuple, accoutumé à » révérer dans leurs personnes, une longue suite » d'illustres aïeux.
» Loin de moi, ajoutait le publiciste, loin de » moi l'idée de ravaler la gloire des soldats fran- » çais. Tous demandent accès, et doivent l'avoir, » aux premières dignités militaires; et cette ré- » compense de la valeur ne lui sera jamais re- » fusée dans un état bien organisé. Mais il » n'en est pas du trône comme des grades aux- » quels on peut aspirer dans la carrière des ar- » mes : c'est par ordre de succession qu'on doit » l'obtenir; et si le caprice, ou la fureur de plu- » sieurs peuples a fait descendre quelquefois » de la première place, le prince qui les gou- » vernait, du moins ces nations ont toujours » cherché à pallier ce crime intolérable, en met-

» tant à leur tête des souverains issus d'un sang
» auguste, et nés, en quelque sorte, sous le dais.
» C'est ici le cas de faire remarquer combien
» les déclamateurs et les prétendus philosophes
» de nos jours se trompent, quand ils veulent
» excuser l'usurpation extraordinaire de Crom-
» wel; celle dont Bonaparte vient de scanda-
» liser l'Europe, par l'exemple de l'élévation
» des Pepin, des Hugues-Capet, des Guillaume.
» Le berceau de tous ces princes se trouvait à
» côté de la couronne, et sans examiner si
» d'un côté l'incapacité des monarques qu'ils
» ont remplacés, de l'autre, les chartes, les
» lois et les coutumes de l'état, le besoin qu'é-
» prouvaient les peuples de se sentir diriger par
» une main assez forte, pour soutenir un pesant
» fardeau, ne légitiment pas, jusqu'à un certain
» point *, la prise de possession des rênes du
» gouvernement par ces heureux félons; je
» ferai observer que, du moins, le grand prin-
» cipe de la conservation de la puissance réga-
» lienne dans une seule famille, n'a reçu au-

* Ici l'auteur anglais commettait une lourde faute, en énonçant ce doute. Rien ne peut légitimer l'usurpation. Le fils, le frère d'un roi s'emparant de la couronne, sont aussi coupables que le dernier homme du peuple, qui oserait se revêtir de la pourpre royale.

» cune atteinte, et que la maxime de l'inhabi-
» leté des particuliers à l'obtention du pouvoir
» suprême a aquis plus de force et de consistance.

» A ces époques reculées, comme aujour-
» d'hui, la raison humaine disait que c'était
» ouvrir la porte à toutes les calamités possi-
» bles, que de permettre à un individu sans
» naissance, sans illustration d'origine, de se
» rendre le chef d'une nation. En effet, dans
» les pays où une élection légale, environnée
» de toutes les formes d'une constitutionnalité,
» appuyée sur le temps et l'habitude, conduit
» au trône de simples individus, d'horribles
» discordes et des désastres multipliés ont tou-
» jours précédé, accompagné, suivi la promo-
» tion même du plus distingué des citoyens au
» titre de roi. Que sera-ce grand Dieu ! quels
» malheurs incalculables naîtront de toutes
» parts, quand il s'agira de l'usurpation d'un
» misérable prolétaire !

» Telle serait incessamment la situation de
» l'Europe, si on laissait s'affermir le corse Bo-
» naparte, au point d'éminence où les flots
» révolutionnaires l'ont poussé. Le plus mince
» bourgeois, comme le général le moins capa-
» ble, s'exagérant leurs propres moyens, et
» leurs propres talens, voudront y monter par

» la suite : alors plus de repos social. La voie de
» l'ambition ouverte, les enfans du premier usur-
» pateur devront tomber aussi et céder la place
» au nouvel intrigant ; qui dira : j'ai plus de talens
» que vous, donc j'ai plus de droits au trône,
» donc vous devez en descendre. Vainement ils
» se prévaudraient d'un statut de successibilité,
» on leur répondrait par l'exemple de leur père,
» et ils seraient forcés de garder le silence.

» Qu'on y prenne garde, il existe peut-être
» près de chaque trône, dans le palais des rois
» mêmes, des aventuriers qui font déjà le rai-
» sonnement suivant :

» Le chemin que Bonaparte vient de parcou-
» rir était entouré de précipices : on ne s'élève
» pas du dernier rang au plus élevé, sans jouer
» un jeu périlleux ; mais enfin il a réussi.

» Souvent sa vie a été compromise, mais il
» a échappé aux coups de la tempête et la for-
» tune lui a souri. Que lui importe s'il est l'ob-
» jet des sarcasmes, de la haine ou de la ter-
» reur du public, il reçoit tous les hommages
» apparens qui peuvent flatter son amour-pro-
» pre, il est énivré par les signes de respect
» qu'on lui prodigue : cela lui suffit.

» Que de gens auraient succombé dans la
» tentative qu'il a faite ! mille peut-être. Mais

» enfin le voilà sous la pourpre royale ! Imitons-
» le. Si nous sommes aussi heureux que lui, nous
» serons assez récompensés de nos efforts ; si no-
» tre espoir est déçu, la mort nous délivrera des
» peines d'une existence que l'orgueil et l'ambi-
» tion nous rendent insupportables, sur-tout
» depuis que nous avons vu le plus facile succès.

» Alexandre, François, Frédéric! il est peut-
» être plus d'un de vos sujets, à qui l'exemple
» d'une élevation si prodigieuse a corrompu
» le cœur.

» Cet avertissement est pour les monarques.

» Et vous, grands, vous principales colonnes
» des empires, ne tremblez-vous pas à l'idée
» seule de ce qu'il en a coûté aux premiers de la
» France, pour fonder ce trône sorti de la li-
» cence et de l'anarchie ? Serait-il possible que
» vous n'en fussiez pas frappés ?

» Réfléchissez, et voyez que de ravages, que
» de dissensions, que de ruines, que d'insultes,
» que de crimes ?

» Voudriez-vous que, dans chaque pays, un
» homme populaire, trompant les nations par
» les douceurs feintes et fallacieuses de la li-
» berté, essayât de placer une couronne sur sa
» tête ? Ces nouveaux Cromwel ne respecteraient
» plus rien. Eclairés par l'expérience, ils répan-

» draient leurs fureurs plus loin que les révolu-
» tionnaires leurs devanciers.

» Cet avertissement est pour les grands de
» tous les royaumes.

» Et vous, peuples, vous que les jacobins
» ont si souvent caressés, si souvent appelés à
» jouir du bonheur d'une liberté chimérique,
» d'une mensongère égalité, que de sang n'avez-
» vous pas versé pour cimenter la domination que
» vient de se créer un de ces apôtres du nivel-
» lement universel ? Combien il vous en a coûté
» pour qu'il prenne fantaisie à cet homme témé-
» raire d'échanger son bonnet rouge contre une
» couronne! La guerre a porté ses fléaux du midi
» au nord. L'Egypte, comme l'Allemagne, la
» Suisse comme l'Italie, ont été dévastées, et
» peut-être l'usurpateur se prépare-t-il à incen-
» dier dès demain, la Russie, la Prusse, la
» Suède et l'Angleterre. Les chaumières ont
» été renversées comme les palais, le fils de la
» veuve infortunée a péri à côté du fils d'un
» prince opulent, rien n'a été épargné, rien,
» pas même les tombeaux !

» Les hommes de tous les pays, de tous les
» rangs : rois, pontifes, nobles, soldats, com-
» merçans, agriculteurs, l'usurpation de Bo-
» naparte menace vos vies, vos biens, puis-

» qu'elle attaque la légitimité, réfléchissez donc
» et agissez ! »

Le Corse, qui eut connaissance de cette terrible philippique, et qui l'attribuait à Pitt dont il croyait reconnaître le style, quoiqu'au fond ce ministre n'y eût pris part en rien, fulmina contre la Grande-Bretagne, et fit redoubler ses préparatifs de descente dans la rade et le port de Boulogne.

La couronne, en Angleterre, avait toujours eu beaucoup de peine d'obtenir du parlement, une augmentation de régimens de ligne. Les ministres, qui avaient bien conçu la difficulté de porter l'armée à un nombre proportionnellement égal à celui des troupes des autres puissances de l'Europe, parce que le peuple breton, jaloux de sa liberté, et craignant de la perdre, en déposant trop de pouvoir militaire entre les mains du roi, s'était constamment refusé à un grand déploiement de forces belliqueuses, saisirent avidement l'occasion toute naturelle que leur offrait Bonaparte, de quintupler l'armée de terre, en feignant des craintes sur la possibilité de l'invasion.

Ils firent donc assembler extraordinairement les officiers généraux et les amiraux les plus renommés, et sur la réponse de plusieurs marins expérimentés, que la descente n'était

pas impossible, il fut permis au roi de présenter, toutes les fois qu'il le voulut, des projets de formation de nouveaux corps militaires, sans rencontrer d'obstacles.

Aussi, le cabinet de Saint-James en usa-t-il largement, et les troupes de ligne anglaises, qui, sous Georges II, ne passaient pas vingt-six mille hommes, montèrent, à la fin du dix-huitième siècle, à près de deux cent mille.

Ce fut le plus grand service que Bonaparte pût rendre à la monarchie britannique, et les ministres l'en remercièrent ensuite ironiquement, lorsqu'ils laissèrent échapper l'aveu que leurs craintes n'avaient jamais été qu'apparentes.

Par cette création extraordinaire d'une grosse masse armée, la Grande-Bretagne se trouva donc en état de secourir toutes les puissances que, dans sa politique habile, elle prévoyait bien devoir un jour être attaquées par Bonaparte, et de parvenir enfin à les affranchir du joug de la France.

Le Prince de Condé jugea très-bien cette arrière-pensée des ministres anglais. Car, quelqu'un lui faisant observer que Pitt lui-même paraissait effrayé des préparatifs de Boulogne, il répondit: *Loin d'en avoir peur, M. Pitt prierait volontiers Bonaparte de les rendre encore plus menaçans. A un bateau plat les ministres du roi Georges opposent*

une compagnie d'infanterie, ou de cavalerie; et il y aura cette différence entre les deux opérations, c'est que les régimens marcheront, et que les prames resteront dans le port.

Pitt poussa vivement la guerre contre Bonaparte; et, pour laisser à cet ambitieux le moins de ressources possibles, il la fit déclarer à l'Espagne comme alliée de l'usurpateur.

Le Prince de Condé en apprenant cette résolution, dit: *Je plains Charles IV; il faut qu'il combatte contre les alliés des Bourbons, et qu'il expose ses flottes à une ruine inévitable, pour soutenir l'homme qui s'est rendu maître du trône où ses petits-enfans pourraient être appelés un jour.*

La mort du brave Georges Cadoudal, compagnon de Pichegru, de ce Georges, la gloire de la Bretagne, et dont le nom se place à côté de celui si noble des Bonchamp, des d'Elbée, des Larochejacquelein, des Catelineau, des Stofflet, de ce Georges, qui, fils d'un simple paysan, avait eu l'honneur de recevoir le cordon rouge de la main de Louis XVIII, et le brevet de lieutenant-général, affligea beaucoup le Prince. Ce héros du royalisme fut arrêté à Paris, à la suite du procès de Moreau, et fusillé, après avoir fait payer chèrement sa vie.

Le Prince répandit des larmes en s'écriant : *Hélas ! hélas ! tous les fidèles royalistes périront-ils ainsi !!!*

1805 et 1806. Comme, à l'avenir, il ne s'occupera plus que de loin en loin, des événemens qui vont se presser et se succéder avec une rapidité merveilleuse, jusqu'à 1814, on doit s'attendre à ne me voir qu'effleurer les grands sujets de méditation qu'offrent à l'historien et au lecteur, la période de dix années, si extraordinaire et si pleine d'événemens, que j'ai encore à parcourir, avant d'offrir au lecteur le Prince de Condé rentré sous le toit de ses pères.

La couronne d'Italie dont Bonaparte s'empara, la guerre avec l'Autriche, la bataille d'Austerlitz et la paix qui s'ensuivit ; la possession de Venise, la création des royaumes de Wurtemberg et de Bavière, ne l'étonnèrent pas : c'était la conséquence naturelle de la paix de Leoben, et il se contenta de dire : *il faudra voir la fin.*

Il ne fut pas plus surpris d'apprendre l'usurpation du trône de Naples par Murat, et l'élévation de Louis Bonaparte à celui de Hollande. Tout ce qu'il dit en parlant de la chute du royaume des Deux-Siciles, c'est que *le comte Roger de Damas, et le prince de Hesse-Philipstadt,*

avaient cependant fait beaucoup pour conserver Naples à Ferdinand; mais que le vent de l'adversité soufflant pour les Bourbons, toute résistance devait fléchir devant les destins. Qu'au reste, la reine Caroline était heureuse d'avoir encore un refuge à Palerme, puisqu'à la haine que lui portait Bonaparte, on pouvait prévoir, qu'il lui enleverait le dernier asile sur le continent.

La mort de Pitt, qui ne laissa pas de quoi se faire enterrer, lui fit verser des pleurs amers, et celle de Fox qui survécut peu à ce grand homme, lui inspira ces mots : *voilà donc où aboutissent toutes les rivalités !* Les funérailles pompeuses que le peuple anglais fit au premier, aux dépens du trésor public, lui parurent le plus bel éloge de l'administration de ce ministre, à qui les Bourbons doivent leur retour en France.

La guerre de Prusse, si intempestive, le rendit sensible au malheur de Frédéric-Guillaume, 1807.
et le blocus continental entièrement décrété sur le papier, le fit rire, ainsi que toute l'Angleterre, dont cette mesure décuplait les relations commerciales, en la rendant, de fait, la seule puissance dépositaire et la seule commissionnaire des productions, et de tous les objets d'industrie des quatre parties du monde.

On rapporte qu'un trait ingénieux, lancé à

Bonaparte, au sujet de cette folle conception, amusa beaucoup le Prince, quand on le lui raconta. On prétendait que l'usurpateur, cherchant par-tout des conspirateurs soudoyés par l'or de l'Angleterre, et demandant à un de ses confidens s'il n'en connaissait pas; celui-ci, qui se trouvait en gaîté, lui répondit : *j'en connais des milliers, sire!* Et quels sont-ils? indiquez-les moi? *Tous les épiciers, les limonadiers et les apothicaires de France, qui nous font payer très-cher, le sucre, le café et les drogues que les Anglais leur vendent à bon marché.* Cette réponse parut au Prince, fine et pleine de goût, et il avoua qu'il avait fallu, chez le courtisan, autant de courage que d'esprit.

1808. La trahison de Baïonne et le massacre du peuple espagnol, le firent frémir d'horreur. Il ne pouvait pas concevoir qu'on pût porter aussi loin la perfidie et l'atrocité, et souvent il s'en expliqua d'une manière bien énergique. Enfin il plaignait sincèrement Charles IV, et accusait hautement le prince de la Paix de tous les maux de son trop faible maître.

1809. La réunion d'Erfurt qui suivit la paix de Tilsitt, commandée par les résultats de la bataille de Friedland, donna lieu à un propos très-piquant qui se tint dans son salon. *Bonaparte ne*

s'est jamais trouvé en si belle compagnie, dit un lord connu par sa causticité. *Je suis persuadé qu'il est à Erfurt, très-pénétré des maximes de l'égalité.* Ce mot était, en effet, d'une grande finesse.

C'est après cette conférence, où tout espoir paraissait entièrement évanoui pour la maison de Bourbon, que le roi de France fut obligé de quitter Varsovie, devenue la propriété de la Saxe érigée en royaume, et que le Prince eut le bonheur de revoir Louis XVIII et la fille de Louis XVI.

Comment peindre sa joie en revoyant le Roi dont il avait été séparé si long-temps ! Il arrivait enfin, le souverain légitime de la France, dans cette île généreuse qui fut pour les fidèles proscrits par les révolutionnaires, l'asile de la paix ! Tant d'événemens s'étaient passés, tant de projets avaient été conçus, tant de lueurs de succès avaient brillé comme des éclairs fugitifs, tant de rêves avaient été faits, tant de chances pouvaient se présenter dans l'avenir, qu'une telle entrevue devait rappeler bien des peines, en même temps qu'elle ouvrait l'âme aux sensations les plus douces.

Mais parmi les douleurs, il en était une que rien ne pouvait appaiser, qui se montrait toujours présente, toujours vive, et qui devait se rattacher

désormais à tous les souvenirs, à toutes les espérances. Les larmes muettes du Monarque et du Prince firent donc connaître aux spectateurs que le souvenir du dernier rejeton des Condé était dans ce moment la cause de cette scène déchirante.

Comme le séjour des champs convenait mieux au cœur d'un père infortuné que les palais et le bruyant appareil des cours, le Prince de Condé, qui ne renonça point tout-à-fait à son habitation de Londres, choisit une demeure au milieu d'une campagne riante. Louis XVIII s'établit aussi dans un château placé délicieusement, et si le Prince ne pouvait pas toujours jouir du plaisir de voir son Roi, il s'empressait de venir, chaque fois que le devoir l'exigeait, rendre ses hommages au chef auguste de sa maison.

La présence de Madame la duchesse d'Angoulême en Angleterre, fut un événement public. Les dames de Londres et des provinces, qui se pressaient pour la voir, lui donnèrent les fêtes les plus brillantes; et lorsqu'on parlait au Prince de l'amour qu'elle inspirait, des traits sublimes de sa vertu, de sa bonté, il disait : *Je le crois bien, elle est aimable comme sa mère, et c'est un cœur céleste comme celui de son malheureux père.*

Une nouvelle guerre avec l'Autriche eut les résultats prévus, c'est-à-dire, qu'elle finit par

l'affaiblissement de cette puissance, en montrant néanmoins tout ce qu'elle pouvait, tout ce qu'elle pourra toujours, quand elle saura faire usage de ses ressources immenses et mettre à profit le dévouement de ses peuples.

Le divorce de Bonaparte et son mariage s'ensuivirent. Quand on l'apprit à Londres, le Prince dit : *Cet homme est peu reconnaissant envers Joséphine, mais l'honneur de s'unir à la fille des Césars est séduisant. Que je plains l'empereur d'Autriche ! Lui, le meilleur des monarques et le meilleur des pères ! Combien une nation doit savoir gré à son souverain, de se résoudre à de tels sacrifices pour le salut de la patrie et la conservation du trône !*

La réunion de la Hollande et de Rome à la 1810.
France lui fit faire une réflexion bien juste. *Si j'étais le frère ou l'allié de Bonaparte*, dit-il, *je ne voudrais point accepter une couronne de sa main, car il ne la donne que pour la reprendre. Avec lui l'on ne joue jamais le souverain que par intérim. Passe encore pour Louis ; mais le pape ! sa dépossession est une injustice criante.*

Enfin l'ambition ayant conduit l'usurpateur jusqu'à Moscow, et huit cent mille braves y trouvant la mort, un mot terrible fut prononcé dans le parlement d'Angleterre. *Le rôle de Na-* 1812.

poléon a fini sur la Bérésina, dit un membre des communes, *c'est à l'Europe à commencer le sien*. Ce mot eut l'approbation du Prince.

En vain le Corse voulut-il tenter un dernier effort; en vain, après s'être lâchement sauvé du champ de bataille, vint-il se réfugier aux Tuileries, et entraîna-t-il, pieds et poings liés, toute la jeunesse de France aux plaines de Bautzen et de Lutzen; en vain, les fils des Gaulois et des Francs montrèrent-ils un front redoutable aux fils des Teutons, des Sclavons et des Cimbres; en vain le foudre de guerre sut-il remplacer la cavalerie qui lui manquait, par des colonnes d'artillerie, qui vomissaient des torrens de feu comme les bouches du mont Hécla, l'heure de sa chute était sonnée; et de défaites en défaites, il était rentré en France, pour s'y voir repousser jusqu'aux portes de Paris, et forcé de déposer le sceptre et la couronne trop long-temps souillés dans ses mains et sur sa tête criminelles.

Il avait cru désarmer le ciel, en rendant la liberté au souverain pontife que sa fureur avait accablé d'outrages, et que son bras même avait frappé; il avait cru se réconcilier avec l'Espagne en brisant les fers de son roi; mais il ne pouvait plus conjurer l'orage, *le rôle de Napoléon finissait*, il fallait accomplir la volonté de Dieu!

Louis XVIII fut rappelé au trône de Louis XVI, et Bonaparte dut se retirer à l'île d'Elbe. 1814.

Le jour où l'on apprit en Angleterre que le monarque exilé allait ressaisir le sceptre d'Henri IV, fut un jour de fête à Londres comme à Paris. Le Prince de Condé reçut les embrassemens du prince-régent, et s'honorant de rentrer en France à la suite de son Roi, il monta avec son souverain, sur le vaisseau qui ramenait au milieu de nous les vertus et la légitimité.

Louis XVIII et le Prince quittent l'Angleterre.

Avant de quitter le peuple hospitalier qui lui avait donné tant de marques de respect et d'affection pendant douze années, le Prince de Condé put se convaincre du degré d'intérêt que l'on portait dans ce pays à la cause des Bourbons. Le palais de St.-James retentit des acclamations de la joie, et les démonstrations de l'amitié la plus vive y furent prodiguées aux illustres proscrits dont la Providence venait enfin de terminer les maux ; et depuis Londres jusqu'à Douvres, on eût dit que la population entière de la Grande-Bretagne s'était rassemblée pour les saluer, pour les féliciter, et faire des vœux sincères, afin qu'une longue paix unît deux nations si dignes d'une réciproque estime.

Descendu sur le sol de la France, notre héros y retrouva le même enthousiasme, le même

délire. Le voilà, s'écriait-on de toutes parts, le voilà ce Prince qui suivit les traces de ses ancêtres, qui tira l'épée jusqu'à la dernière extrémité pour la véritable gloire de la France et pour son Roi ! Le voilà ce Nestor des généraux de l'Europe ! ses cheveux ont blanchi dans les champs de l'honneur : ils sont sans taches ! Heureux, mille fois heureux le Prince, le guerrier qui vécut, qui combattit près d'un siècle, sans peur et sans reproches !

Le Prince rentre au palais Bourbon.

Les portes du palais Bourbon se rouvrirent pour leur maître après vingt-cinq ans d'exil, et les ruines du château de Chantilly le revirent, sans l'entendre se plaindre de la perte de la plus belle habitation de France, de la disparution de ce superbe édifice, qui avait été si long-temps le théâtre de sa magnificence et l'objet de la prédilection particulière de ses glorieux ancêtres. La monarchie était rétablie, le Roi de France remontait sur le trône : cela suffisait à la félicité et aux souhaits du Prince de Condé. Toute considération fléchissait à ses yeux devant ce grand acte de justice éternelle, devant ce retour à la liberté nationale. Le Roi, la Charte, exigeaient l'oubli du passé, le sacrifice des biens que l'on avait le plus aimé. La raison d'état, la loi suprême de la nécessité, le repos public, le vou-

laient ainsi. Le prince de Condé, fidèle à ses maximes, ne sut qu'obéir au Monarque, et donna le premier l'exemple d'une entière résignation. Il perdait trois millions de rentes, et sa bouche ne fit pas entendre un soupir ! Il donna un autre exemple non moins sublime. De tous les points de la France, il rappella les vieux serviteurs de sa maison, échappés à l'orage révolutionnaire ; il les pressa tous indistinctement contre son cœur, et il leur assura des jours heureux et tranquilles, en leur disant : nous vivrons, nous mourrons ensemble ! Et le palais Bourbon présenta l'aspect du toit antique de ces patriarches qui, dans les premiers âges du monde, réunissaient autour d'eux, des générations entières.

Il est inutile d'ajouter que les vieux soldats d'outre-Rhin ne furent pas les derniers à recevoir de leur général des preuves de son souvenir et de son amitié paternelle. Aurait-il méconnu ses enfans dans la prospérité, après les avoir soutenus dans l'adversité et la proscription ?

Tel est l'ascendant d'une conduite toujours conforme aux règles du devoir, que les généraux français qui, sous les drapeaux de la république, avaient combattu le Prince de Condé, et admiré

son courage et ses talens, s'empressèrent de se présenter devant S. A., et de lui porter leurs hommages. Ils en reçurent l'accueil le plus gracieux. Rendant justice à leur bravoure, ce Prince leur fit connaître qu'il ne mettait plus de différence dans son estime entre eux et les officiers de son armée. La réconciliation faite, ce loyal guerrier, ne trouvait plus que des Français et des gens d'honneur, chez des hommes qui avaient agrandi les fastes de notre renommée militaire. Pouvait-on moins attendre de l'aménité, de la franchise, de la chevalerie d'un héros, qui parut toujours ne voir, dans les chefs des armées qui lui étaient opposés, que des rivaux de gloire, et non des ennemis; des enfans d'une même patrie, et non les chefs d'un autre peuple ?

Le Prince traite les généraux républicains et de Bonaparte avec distinction.

Une circonstance où le Prince put se former une juste idée des sentimens que sa présence faisait naître parmi nous, ce fut à cette solennité majestueuse, où Louis XVIII, accompagné de toute sa famille, vint s'asseoir, pour la première fois, au milieu des députés et des pairs de la nation. Après avoir payé au Monarque le tribut de respect et de l'amour, après avoir appris à l'auguste fille de Louis XVI, que ses regrets sont ceux de tous les bons Français, les

regards de la multitude se tournèrent vers le Nestor des guerriers européens, vers le descendant, l'imitateur du grand Condé; et par un murmure unanime et bien flatteur, on le remercia de n'avoir jamais désespéré de la cause des fils d'Henri IV. Une autre circonstance, où, de son côté, il rendit une éclatante justice au peuple français, ce fut à la translation des cendres de Louis XVI et de Marie-Antoinette à Saint-Denis. Admirant la douleur, le recueillement de la multitude, il dit : *Une nation qui pleure ainsi son roi, n'a jamais pu applaudir au 21 janvier.*

Mais à peine le trône de Saint Louis fut-il relevé, que des symptômes d'opposition à l'ordre nouveau se manifestèrent dans plusieurs parties de la France.

Etat de la France.

L'usurpateur, en quittant notre patrie, n'avait point perdu l'espoir de venir l'asservir encore une fois, et des hommes qui lui étaient dévoués lui avaient promis de préparer son retour.

Aussi vit-on, dès les premiers mois de la restauration, l'audace s'accroître chez les partisans du despote. Les opérations du gouvernement furent critiquées avec amertume; on l'accusa d'arrière-pensées; on sema par-tout la discorde, quand l'union aurait dû terminer tous nos maux.

Le Prince juge bien de notre situation politique.

Le Prince de Condé ne se trompa point sur les résultats de cette maladie du corps politique, il annonça que de nouvelles catastrophes menaçaient la malheureuse France ; et cette prédiction sortit de sa bouche dans les termes les plus énergiques et les plus capables d'effrayer tout sujet fidèle, sur le sort du souverain, de sa famille et de la monarchie.

On s'étonnera peut-être, que dans un âge aussi avancé, il ait pu conserver autant de vivacité et autant force de jugement. Il faut l'avouer : sur la fin de sa vie, cette lucidité d'idées, cette présence d'esprit, cette saine manière de voir, n'étaient pas toujours constantes. Sa mémoire se trouvait quelquefois en défaut, ses raisonnemens n'avaient plus la logique pressante qui tient à la vigueur des organes ; mais, de temps à autre, il reprenait la fraîcheur première de ses pensées, de ses souvenirs, et l'on était émerveillé du tour ingénieux qu'il donnait à ses réflexions.

Il perdait facilement l'impression des faits qui se passaient sous ses yeux, et se rappelait avec exactitude les événemens antérieurs, sur-tout ceux de sa jeunesse. Le nom des personnes qu'il n'avait remarquées, même qu'accidentellement, lui revenait sans peine, et lorsqu'il prit posses-

sion de son palais, il reconnut, il désigna plusieurs de ses domestiques qu'il n'avait point vu depuis trente années.

On observait que la température influait beaucoup sur son humeur et sur ses goûts; mais en aucun temps il ne s'écarta avec les personnes qui l'entouraient, de cette urbanité, de cette politesse exquise, de ce ton des convenances qu'il possédait si éminemment; et sa génésosité, sa bienfaisance, devenaient plus actives, quand les souffrances du corps paraissaient diminuer sa gaîté naturelle. Affaiblissement des organes du Prince.

Cependant le royaume n'était point encore troublé. Dans les premiers mois de 1815, la tranquillité y régnait; du moins, en écoutant les papiers publics, les sentimens des peuples ne semblaient point équivoques.

Tel était aussi le langage que tenait la correspondance des agens du pouvoir avec la cour. De tous côtés, il arrivait des députations aux Tuileries, qui venaient protester de la fidélité des départemens; et l'on peut dire que jamais on ne vit un accord plus parfait pour tromper le gouvernement, et l'endormir sur le bord du précipice. 1815.

Le Prince de Condé, qui, par intermittence, sortait, comme je l'ait dit, de l'engourdissement

qui chaque jour l'accablait davantage *, pensait avec raison que c'était une erreur de chercher à fonder alors une opinion sur les adresses des corps constitués, des mairies et des préfectures. Il savait que souvent ces sortes d'écrits ne sont que l'expression particulière des sentimens de gens en place, et que parfois même, ces hommes expriment des sentimens qui émanent moins de leur cœur que du besoin de se conformer à la nécessité des circonstances, et de l'espoir de parvenir à des honneurs, à des emplois qui sont ordinairement la récompense de toutes les personnes considérées comme les interprêtes du vœu général.

Dans les temps de calme, quand on n'a point à craindre de révolutions, lorsqu'on ne

* C'était sur-tout le matin, après une promenade assez longue, qu'il retrouvait toute la sérénité de son esprit, toute la force de son jugement. On l'aurait cru encore à la fleur de l'âge. Il parlait alors avec une grande clarté, et ses idées ne portaient l'empreinte d'aucun affaiblissement. Mais, dans le milieu de la journée et particulièrement après les repas, son défaut de mémoire devenait sensible. Il confondait les époques, les noms des hommes, et cependant au milieu de ces aberrations, il laissait échapper des mots charmans, des réflexions qui prouvaient son habitude de penser avec profondeur et de s'exprimer élégamment.

sort pas des discordes civiles, il importe peu au gouvernement que la flatterie l'assiége, puisqu'assuré dans sa marche, n'ayant point à s'occuper du passé ni à s'inquiéter de l'avenir, nul danger ne lui résultera de la sécurité profonde où une peinture exagérée de l'amour des peuples, peut le maintenir.

Mais quand il est utile au chef de l'état de connaître sur quelle partie de son empire il a le droit de compter davantage, dans quelle classe de ses sujets il trouvera de fidèles défenseurs, quels sont les élémens dont la malveillance et la perfidie peuvent faire usage pour rallumer des brandons mal éteints; ce n'est point dans des discours d'apparat et de pure étiquette, qu'il doit espérer rencontrer la somme de lumières suffisante, pour en composer un fanal capable de diriger sa conduite.

Suite de l'état de la France.

Ces réflexions n'échappaient point sans doute à notre Monarque; et tous ses soins se portaient à recueillir des renseignemens positifs sur l'état de son royaume; mais la faction qui voulait rappeler l'usurpateur, obstruait tous les passages et empêchait la vérité de parvenir jusqu'au trône légitime. Tel est le sort des rois, qu'ils ont peine à distinguer les objets, du point éminent où ils sont assis, et leur œil, quelque

perçant qu'il soit, ne peut pénétrer qu'avec difficulté à travers les brouillards épais que l'intrigue, l'adulation, la trahison élèvent autour d'eux.

Des hommes dégagés de tout esprit de parti, d'intérêt personnel, établis à la juste distance où l'on peut apprécier les illusions des grands, les affections du peuple, les intentions des dépositaires d'une partie de l'autorité, voulurent remplir une tâche qui leur était commandée par l'élan du cœur.

Ils osèrent tenter de donner au gouvernement une idée vraie de l'aspect politique de notre pays ; et cette hardiesse qui pourrait paraître inconvenante dans d'autres circonstances, fut excusée par la noblesse du motif et la pureté des intentions. Le Prince de Condé y applaudit, et vit avec regret qu'il était trop tard pour profiter de ces avis utiles.

Le Prince aurait voulu qu'on prît des mesures de précaution.

Comme le tableau de la disposition des esprits en France, avant la fatale époque du 20 mars, tient essentiellement à l'histoire de ce Prince, puisque ces événemens le forcèrent à quitter une seconde fois sa patrie, à l'âge de quatre-vingts ans, je crois ne point m'écarter de mon sujet en le présentant à la méditation des lecteurs. C'est une mine de réflexions que j'ouvre à leur sagacité, à

leur expérience, à leur patriotisme. D'ailleurs, ayant toujours fait marcher de front avec le récit de la vie de mon héros, l'état des affaires en France, on me ferait de justes reproches, si j'abandonnais le plan que j'ai suivi jusqu'à cette époque critique. Peut-être alors me taxerait-on de pusillanimité, et je veux faire voir qu'aucune considération ne saurait m'arrêter devant le besoin d'être vrai.

Si tout le royaume avait imité sa capitale, le spectacle qu'il aurait offert eût été bien satisfaisant.

Les Parisiens contemplaient avec ivresse les frères et la fille de Louis XVI, et comparaient des années de deuil, de perversité et de tyrannie, avec les commencemens d'un règne où revivaient la religion, la liberté, les lois; d'un règne enfin qui ramenait la paix où retentissait naguères le bruit alarmant des combats.

Marseille, Bordeaux, Nantes et tout le vaste littoral de la France, bénissaient de même un changement d'ordre qui leur rendait, avec le commerce, tous les biens qu'ils avaient perdus; et qui leur montrait en perspective la réparation complète de vingt-cinq années de malheurs, de vingt-cinq années du blocus de leurs ports. Toutes les villes maritimes voyaient enfin se

rouvrir pour elles le domaine de l'Océan, et les trésors de l'Amérique et de l'Inde se verser librement sur nos côtes.

La Vendée et les pays circonvoisins, glorieux d'avoir combattu pour le soutien de la monarchie, jouissaient du fruit de leur illustre dévouement, et de tous ces points du royaume, il s'élevait un attendrissant concert de remercîmens au ciel et de bénédictions.

Cependant, ne le dissimulons pas, il existait dans ces contrées mêmes, une masse d'hommes opposés à la restauration. Incurables factieux, ou esclaves soldés long-temps par le rémunérateur de tous les crimes, ils regrettaient le régime républicain qui leur permettait de vivre dans le trouble, leur élément naturel, ou le despotisme qui leur prodiguait l'or, en échange des attentats que leur commandait l'oppresseur du genre humain.

Mais, comprimés par l'immense majorité des hommes sages qui habitent ces provinces, les cris de ces vils fauteurs des désastres dont le retour de la tyrannie a accablé la France, étaient heureusement étouffés, et ne servaient qu'à ranimer davantage le zèle et l'ardeur des bons citoyens.

Pourquoi le reste de la France n'offrait-il point

par-tout un aspect semblable ? Il faut le dire franchement, pourquoi les approbateurs du système légitime, étaient-ils balancés en nombre à peu près égal par les mécontens, dans la Bourgogne, la Champagne, une partie de la Franche-Comté, l'Alsace, quelques portions de la Picardie, le Lyonnais, le Dauphiné, la Bresse ; et si l'on jetait les regards sur quelques autres provinces de l'intérieur, pourquoi appercevait-on les mêmes symptômes d'opposition à une joie qui devait être universelle ?

Suite de l'état de la France.

On peut aujourd'hui peindre avec des couleurs vraies et sans aucun risque, la douleur qu'inspirait aux gens de bien la terrible disposition des esprits à cette effrayante époque. Il n'y a plus de danger à publier des faits qui sont déjà loin de nous et qui ne se reproduiront plus. Grâce à la Providence, à la sagesse de notre Roi, à l'énergie des souverains de l'Europe, l'hydre de la rébellion est étouffée, la grande majorité des Français n'a plus qu'un sentiment : la charte est le port où tous les partis sont venus une seconde fois se réfugier. Le retour de Louis XVIII a sauvé la France au 8 juillet 1815, comme au 4 mai 1814. Mais c'est parce que nous sommes à l'abri de l'orage, que nous devons méditer sur les causes qui l'ont fait naître.

Le Prince de Condé voyait ainsi. Il aimait à s'entretenir de cette dernière catastrophe et des moyens qu'on aurait pu employer pour la prévenir et des leçons qu'elle a dû nous donner.

Dans les réunions où se trouvaient plusieurs militaires, on était sûr d'entendre exhaler des regrets et déplorer la chute d'un homme auquel ils avaient long-temps obéi. Il était bien rare qu'ils ne fissent pas de souhaits, ou qu'ils ne laissassent point entrevoir des espérances pour son retour, ou pour celui de quelques membres de sa famille. Une vague inquiétude, un besoin de voir recommencer les hostilités, se manifestaient chez l'officier et le soldat. Ils communiquaient leur exaltation aux différentes personnes qu'ils fréquentaient, et dans certains départemens, où l'opinion du peuple n'était déjà que trop prête à accueillir les bruits les plus absurdes, il existait une sourde fermentation que les ministres du Roi négligeaient de surveiller.

Les chefs de corps, rangés au devoir en apparence, ne permettaient pas des éclats trop ostensibles, et se hâtaient même de les réprimer; mais leur manière de voir et leurs desseins secrets, se manifestaient dans l'épanchement, et l'on retrouvait dans la plus grande partie d'eu-

tre eux, une propension à fronder le régime nouveau, et à peindre celui qui venait de finir, sous des couleurs flatteuses et mensongères.

Telle était la situation de l'armée en masse. Qu'on y ajoute le mécontentement bien prononcé des officiers réduits à la demi-solde, les déclamations si étonnantes d'un grand nombre de prisonniers de guerre, que la tendre sollicitude du Roi avait fait rentrer dans leurs foyers, et l'on aura une idée vraie de tout ce qui agitait les hommes réunis sous les drapeaux de S. M., ou destinés à y être appelés.

Suite de l'état de la France.

Une partie des habitans de la campagne était peut-être encore plus trompée, et se formait des notions plus fausses sur l'état des choses, que l'armée proprement dite. Froissés par les troupes alliées, ulcérés par le souvenir des vexations inévitables pendant le séjour de nombreuses forces étrangères, ils confondaient l'époque de l'envahissement avec celle de la restauration, ils ne pouvaient pas séparer ces deux idées, et considéraient l'avènement des Bourbons au trône d'Henri IV, comme une suite de toutes les calamités qui avaient pesé sur eux, lors de l'invasion, laquelle laissera de longues traces dans certaines contrées.

Au milieu d'eux, des hommes de mauvaise

foi entretenaient leur erreur, caressaient, excitaient leurs ressentimens, et n'oubliaient rien de ce qui pouvait les aigrir. Enfin, pour que tout s'accordât dans ce sens, les soldats vétérans, fils de cultivateurs, rentrés dans le domicile paternel, et façonnés à une vie qui n'avait plus de rapport avec la simplicité et les habitudes conservées au sein de leurs familles, y vantaient les charmes d'un gouvernement où toutes leurs passions étaient assouvies, au risque de payer de leur existence, des jouissances passagères, mais attrayantes.

Un grand nombre de maires de village, choisis pour la plupart entre les fermiers enrichis, devenus les égaux de leurs anciens seigneurs, feignaient de redouter le manquement de la parole du Roi, et faisaient naître des alarmes chez le paysan crédule, et toujours tourmenté par la crainte chimérique de se voir arracher la modique portion de terrain qu'il tient de l'antique châtellenie, ou de la commune.

Et tel est le degré d'égoïsme, de perversité où sont descendus les hommes autrefois les moins corrompus, que beaucoup de campagnards gémissaient sur le retour de leurs enfans, en témoignent le désir de voir se renouveler en Europe une lutte qui leur offrait l'horrible

chance d'en être privés à jamais, ou de tirer quelquefois un prix énorme de leur sang.

Enfin, pour compléter le tableau, la continuation de l'exercice d'un droit fiscal dont ils se croyaient délivrés, et que les besoins du trésor avaient fait maintenir, augmentait leur mauvise humeur, et servait malheureusement trop bien les intentions des perturbateurs.

Aussi, les villages retentissaient-ils des plus folles vociférations, et y débitait-on les nouvelles les plus alarmantes. L'homme sensé en prévoyait les conséquences, il n'ignorait point que de telles manœuvres avaient un but, et que ce but était rempli au gré des méchans, pourvu que le cultivateur tremblât pour ce qu'il a de plus cher, la possession de son bien.

Suite de l'état de la France.

Les classes ouvrières, manufacturières et commerçantes, que des pamphlets, des journaux composés, répandus depuis la seconde restauration pour les corrompre, irriter spécialement leur amour-propre, exciter leur cupidité, et leur faire craindre de perdre la liberté civile et politique, n'avaient point encore influencées, présentaient un aspect plus rassurant.

Ici, l'œil pouvait se reposer avec plaisir. Plus éclairé, dépendant davantage de l'état de paix ou de guerre, l'artisan n'avait pas vu sans joie

cesser un régime où il n'avait rien à gagner. En général, et même dans les pays les plus récalcitrans, ou réputés pour tels, on devait compter sur la masse des ouvriers, en faveur de la cause royale, et la regarder, comme applaudissant à la destruction d'un système ruineux, essentiellement ennemi du négoce et des arts. Dans quelques endroits, le nombre des royalistes de cette classe intéressante et respectable, était universel.

Il ne restait de frondeurs et de mécontens dans cet ordre de citoyens, que quelques pères de famille énivrés par l'orgueil, trompés par l'exemple séduisant de l'élévation subite de jeunes gens courageux, au premier rang de l'armée, et bercés par l'espoir d'y voir arriver de même leurs enfans. Un régime pacifique qui ne se prêtait pas aussi facilement à de tels coups de fortune, leur paraissait donc odieux.

Si l'on veut entendre, par négocians, les agioteurs déhontés dont les spéculations se portent sur les entraves du commerce et sur la misère publique, suite inévitable de perpétuelles hostilités, il n'était pas douteux que l'on ne dût considérer les hommes de cette profession comme fortement attristés de la restauration qui nous donnait et nous assurait une longue paix. Mais

heureusement que la majeure partie des marchands trouvait son compte au nouveau mouvement imprimé à toutes les affaires par la révolution monarchique, et comme les hommes livrés au trafic, à l'industrie, ne déterminent guères leurs affections politiques, que par le plus ou le moins de bénéfice qu'ils font, sous tel régime que ce soit, on pouvait dire que la classe marchande applaudissait à la chute de Bonaparte, puisque le négoce avait repris une activité que le 20 mars seul lui a fait perdre, et qu'il n'a pas encore pu retrouver depuis cette fatale époque.

Il fallait néanmoins en excepter quelques branches manufacturières qui souffraient un peu; mais encore une fois, il était vrai d'affirmer que les ouvriers, les négocians et les fabricans conciliaient très-bien leurs intérêts avec la marche du gouvernement légitime.

La bourgeoisie présentait plus d'inégalités. Là, se trouvaient quelques hommes qui, par leur fortune, leur éducation, approchaient le plus des anciens nobles, et leur portaient une secrète haine et une jalousie visible; sentimens qui réfléchissaient jusque sur les degrés du trône. Là, se comptaient des gens instruits, dont plusieurs s'étaient laissés entraîner par le prestige des opinions modernes. Un amour-propre mal en-

Suite de l'état de la France.

tendu, une fausse honte les retenaient dans une route dont ils reconnaissaient tout le péril, au fond de leur âme, mais qu'ils s'obstinaient à ne point quitter. Là, se faisaient remarquer les familles qui avaient fourni presque tous les personnages appelés aux places éminentes, sous la république et sous Bonaparte. Là, se montraient les ennemis les plus adroits, les plus dangereux et les plus acharnés que pût avoir le gouvernement du Roi.

Ces antagonistes du système légitime n'étaient heureusement point en majorité. Un grand esprit de modération dirigeait l'ensemble de la bourgeoisie. Une salutaire conviction des désastres affreux auxquels la France était réservée, si la domination du Corse se fût maintenue, et plus que tout cela, la justice que tout homme de bon sens et de bonne foi devait aux droits de la maison de Bourbon, assuraient cependant au trône de Louis XVIII un grand parti dans l'ordre bourgeois.

D'ailleurs, si, d'un côté, un nombre considérable de personnes tirées de cet ordre, regrettaient des emplois qu'elles n'avaient plus, ou qu'elles espéraient obtenir sous l'usurpateur, de l'autre, combien d'individus de la même catégorie désiraient conserver leurs places et s'en

rendre dignes par un vif et noble attachement pour le Roi. Combien de propriétaires sentaient que la monarchie des Bourbons était la seule capable de protéger leur vie et leur fortune! Combien de pères de famille savaient qu'avec tout autre gouvernement la France, menacée par les puissances étrangères, aurait besoin de toute la population pour se défendre. Dans la bourgeoisie, les deux partis se balançaient donc; mais avouons-le à la honte des royalistes, il régnait plus d'union et de ferveur chez les dissidens que parmi les sujets fidèles.

Une observation bien honorable pour la mémoire du Prince de Condé, c'est que parmi les écrivains stipendiés par Bonaparte dont les brochures, colportées sous le manteau, inondaient scandaleusement la capitale et les provinces, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait osé attaquer sa réputation, ses talens, ses vertus. Tandis que d'audacieux libellistes ne connaissaient rien de respectable, ils gardaient le silence sur notre héros; ou, s'ils prononçaient son nom, ils ne pouvaient se refuser à rendre justice à sa bravoure, à sa loyauté, à toutes ses qualités éminentes. Le seul crime qu'ils lui reprochassent, c'étaient son origine et son dévoûment à la cause du Roi.

Les folliculaires de 1814 et 1815 respectent le Prince de Condé.

Continuons le tableau de l'état de la France, si important à connaître pour expliquer l'inconcevable succès que l'échappé de l'île d'Elbe obtint quelques jours après.

Les nobles, les émigrés, les prêtres que l'on pouvait placer sous le même titre, quoiqu'offrant des nuances très-prononcées, fixaient les regards de tous les amis de l'ordre.

Les premiers étaient franchement attachés aux Bourbons. Plusieurs d'entre eux avaient accepté des emplois de Bonaparte; mais ils n'avaient jamais cessé de tourner leurs yeux vers un ordre politique où se rattachait l'origine de leur illustration; et ceux-là mêmes qui jouissaient d'une augmentation de richesses et de puissance, dans les dignités que l'usurpateur leur avait prodiguées, avaient vu avec plaisir se rouvrir devant eux un chemin dont ils ne s'étaient écartés que forcément.

Le Roi devait donc compter sur la fidélité des nobles; mais il était utile d'apprécier jusqu'à quel degré ils se trouvaient en mesure de le servir.

Les émigrés joignaient au sentiment commun qui inspirait leur caste et tous les royalistes, une aversion très-prononcée contre les auteurs de la révolution et peu de goût pour les institutions qu'elle avait enfantées. Cette antipathie,

qui, dans la nouvelle secousse dont la France était menacée, pouvait tourner au profit du trône, auquel les émigrés se montraient plus dévoués que jamais, par le double attachement de l'esprit de parti triomphant et de l'espérance d'être récompensés de leur honorable zèle, donnait cependant de la force à la faction bonapartiste, qui ne perdait pas une si belle occasion de crier à l'*ultracisme* contre tous les fidèles qui avaient répandu leur sang pour la cause royale.

Les prêtres se divisaient en deux classes bien distinctes. La minorité se composait des constitutionnels; et ces ecclésiastiques paraissaient redouter les mesures que la cour de France allait prendre de concert avec le Saint-Père, relativement à une meilleure organisation du clergé. Suite de l'état de la France.

La majorité, entièrement et strictement liée aux vrais principes de l'église, aux intérêts du trône, et dont mille sacrifices avaient prouvé la fidélité, marchait d'un pas ferme dans le sentier de la religion et du royalisme, et secondait de tous ses moyens l'affermissement de la famille de Saint Louis.

Néanmoins c'eût été une illusion que de croire la couronne invinciblement assurée par les bras des nobles, des émigrés et par l'influence des prêtres.

Les uns étaient des vieillards qui avaient bien retrouvé un moment d'énergie, pour manifester leur opinion trop long-temps comprimée, et pour faire entendre le cri de la restauration; mais ce fut chez eux le dernier effort de l'enthousiasme. Ils n'étaient plus guères en état de soutenir une nouvelle lutte.

Les autres, des jeunes gens aussi royalistes que leurs pères. Mais habitués à porter une sorte de respect aux hommes entourés d'un certain éclat révolutionnaire, ils ne pouvaient se défendre d'une espèce d'hésitation pour entrer en lice avec eux.

D'ailleurs, tous avaient peu d'expérience des maximes et des choses de la révolution, et presque tous avaient laissé échapper la somme de considération si utile pour diriger le peuple.

En un mot, les émigrés ne conservaient plus aucun ascendant sur la multitude, ils avaient perdu les relations qu'ils avaient eu avec elle vingt-cinq ans auparavant; et même aux yeux de prétendus modérateurs constitutionnels, ils paraissaient suspects par les vertus et les services qui les rendaient si recommandables.

On les taxait d'exagération; et des propos indiscrets, mais bien dignes d'être pardonnés, sortis de la bouche de quelques-uns, semblaient

appuyer cette accusation, répétée chaque jour dans des feuilles où le poison du jacobinisme se distillait sous le voile de la plaisanterie et dans l'intention de tourner en ridicule les hommes les plus respectables par leurs malheurs et par leur héroïque fidélité.

Les pasteurs malheureusement n'étaient plus écoutés de leurs ouailles comme autrefois, et leurs exhortations n'avaient d'efficacité que sur les cœurs déjà disposés par la conviction. Ils opéraient quelques conversions utiles ; mais elles étaient rares. Suite de l'état de la France.

Et pourtant, la voix de la religion ne se faisait pas entendre en vain. Si, à cette époque, les missions eussent été répandues dans tous les départemens, la portion égarée se serait ralliée plus facilement à l'ordre légitime.

Cependant il ne faudrait pas conclure de tout ce que je viens dire que les nobles, les émigrés et les prêtres n'offrissent pas un appui au trône ; ils le servaient au contraire de tout leur pouvoir et l'entouraient d'une grande force d'opinion locale; mais on tomberait dans une erreur grave, si l'on pensait que cette force suffisait pour le maintenir contre les attaques des ennemis qui s'apprêtaient à le renverser.

On remarquait en tête de ces ennemis irré-

conciliables, les conventionnels et toutes les sangsues gorgées de la substance la plus pure puisée au trésor public.

C'étaient les êtres les plus dangereux et les plus opposés à la tranquillité de l'état.

Vainement rassurés par la Charte constitutionnelle, par les promesses réitérées du plus loyal des monarques, par l'espèce de garantie active que leur donnait la susceptibilité inquiète et ombrageuse de plusieurs membres du corps législatif, par les déclarations des ministres et les préambules de quelques ordonnances, par les intentions si noblement manifestées dans le conseil du Roi et dans la chambre des pairs, ils tremblaient toujours pour une sûreté, pour une liberté, pour des biens qui leur semblaient toujours menacés. Ils trouvaient des auxiliaires dignes d'eux dans les membres les plus influens des assemblées populaires qui s'étaient acharnées pendant si long-temps à détruire tout ce qui faisait la félicité des Français. Ces pervers ne prenaient point un instant de repos. Et pour mieux égarer l'opinion publique, tous les anciens jacobins se liguaient par un pacte secret; ils se communiquaient les remords, l'effroi dont ils étaient atteints; et de ce mélange d'affreux souvenirs, de craintes, de désirs de vengeance et de do-

mination, jaillissaient de nouvelles étincelles prêtes à enflammer une seconde fois l'édifice social.

Enfin les hommes qui n'avaient acquis de la fortune et du pouvoir que par une abnégation totale de toute conscience politique et administrative, de tous principes d'honneur, et qui en avaient été récompensés par les titres que l'usurpateur savait accorder si libéralement, se groupaient avec ces êtres alarmés et furieux, et ils augmentaient, ils fortifiaient la phalange des incendiaires politiques.

Cette triple réunion de mécontens ne cherchait donc que les moyens de faire changer la face de l'état, croyant ne trouver de sécurité que dans le rappel de Bonaparte. Suite de l'état de la France.

Tel était l'aspect et les dispositions de la France. L'immense majorité de ses habitans ne demandait que le repos et bénissait la restauration. Mais une minorité entreprenante, audacieuse, mue par toutes les passions qui donnent de l'énergie, voulait un changement. On ne sut point opposer une digue au torrent dévastateur, et il emporta tout.

De grandes fautes furent commises alors, et c'est le cas de les signaler ici avec courage.

Quelle voie, dira-t-on, fallait-il suivre dans cette

conjoncture? Ce n'est point à l'historien à répondre à cette question : il doit laisser parler l'opinion publique, et se contenter de rapporter les différens avis ouverts à l'époque dont il retrace les faits.

Fautes commises avant le 20 mars, et moyens proposés pour éviter une révolution nouvelle

Selon quelques personnes, peut-être eût-il fallu ne point trop viser à l'économie, et ne pas faire de réduction sur les traitemens de l'armée. La demi-solde irritait beaucoup les officiers; et quoiqu'ils eussent le plus grand tort de se plaindre d'une mesure que dans tous les temps, dans tous les pays, on prend d'ordinaire à la paix; bien qu'il soit notoire qu'en Autriche, en Russie, en Prusse, en Angleterre, on met la moitié de tous les capitaines, des lieutenans, des sous-lieutenans à la demi-paie, dès que les hostilités ont cessé; bien que rien ne soit plus raisonnable que cette réforme, puisqu'autrement les peuples qui sont accablés du poids des contributions que nécessite l'état de guerre, ne recevraient aucun soulagement de la pacification, s'il en était autrement; peut-être devait-on se résigner à supporter le fardeau d'un état militaire disproportionné avec les ressources du sol et de l'industrie de la France?

Ainsi, on aurait enlevé un grand prétexte aux déclamateurs. Mais il aurait fallu plus en-

core. Suivant beaucoup de gens la position exigeait même de plus grands sacrifices. Comme des regrets se manifestaient, chez plusieurs chefs de régimens de toutes armes, pour le règne de Bonaparte, et qu'il était pourtant bien naturel que les Bourbons veillassent à leur propre sûreté, on proposait de remplacer tous les officiers de l'armée par les sous-officiers, qui, devant leur élévation au Roi, se seraient dévoués à ses intérêts; et comme cette promotion aurait donné un mouvement d'ascension à tous les grades, la satisfaction eût été générale dans les troupes et l'intérêt personnel du moindre caporal se fût uni à celui du trône. On citait pour exemple les premiers changemens arrivés dans les corps en 1791. Rien n'a plus attaché, disait-on, les officiers de la révolution, au nouveau système, que l'intérêt qu'ils avaient de ne point rendre l'épaulette à ceux qu'ils venaient de remplacer; et c'est vrai.

En même temps on aurait conservé aux officiers mis en retraite, leurs grades, leurs traitemens, tous les avantages enfin dont ils jouissaient en activité. Il en serait résulté une double dépense (*) ; mais elle n'aurait

* Selon quelques publicistes, l'économie tue les états. Comme on ne prend les impôts, disent-ils, que dans la

pas monté à l'intérêt de la dette que nous avons été forcés de contracter pour payer la seconde occupation, dont les hommes du 20 mars ont appelé tous les maux sur la France.

Le Prince approuve les plans contre la 2e. usurpation.

Ces projets sur l'organisation de l'armée, étaient ceux qui circulaient dans le public, pendant tout le cours de 1814. Le Prince n'y donnait point son assentiment, ni ne les désapprouvait pas ; il manifestait seulement le désir que les soldats, les officiers, sans distinction, fussent satisfaits et pussent se rallier franchement à la cause, et souvent il disait : *il n'y a que façon de s'y prendre.*

D'autres personnes proposaient l'augmentation de la maison du Roi. Cette idée plaisait fort

poche des gens qui possèdent, et comme on ne peut jamais prendre que là, comme le gouvernement ne reçoit que pour dépenser, une extrême vitalité financière résulte de ce mouvement, qui consiste à toucher et à payer sans discontinuation. De là, une immense quantité de numéraire au dehors; de là, l'industrie excitée dans toutes les professions; de là, des moyens d'existence et d'aisance procurés au peuple, et même des bénéfices pour les riches, qui, après avoir été pressurés, finissent par voir revenir en leurs mains tout le capital qu'ils ont été contraints de relâcher à l'état, puisque, propriétaires et maîtres des matières premières, rien ne se fabrique, ni se vend qui ne provienne de leurs fonds.

au Prince. Il y voyait sûreté pour le trône, et des moyens de placer ses chers compagnons, qu'il regardait avec raison comme les plus dignes de l'amour et de la confiance du Monarque, avec les fidèles Vendéens : en fallait-il davantage pour qu'il approuvât ce plan?

Il aurait voulut plus de surveillance.

Enfin, il aurait voulu qu'une police plus active surveillât les menées des secrets agens de Bonaparte ; et sur-tout, que des croisières nombreuses, et munies de bonnes instructions, interceptassent toute communication entre l'île d'Elbe et les côtes de la Provence et du Languedoc.

Tel était donc l'état intérieur de la France dans les deux premiers mois de 1815. Il est utile de le rappeler chaque fois que l'occasion s'en présente ; parce que cette phase mémorable étant déjà loin de nous et faisant partie du domaine historique, bien appréciée, bien jugée, peut donner des leçons qui ne seront pas infructueuses.

D'ailleurs, cet état explique encore la conduite de beaucoup de gens que l'on accuse peut-être avec trop de légèreté, qui furent pusillanimes, sans être pervers, et que le torrent des choses a entraînés, sans qu'ils s'en doutassent et sans qu'il le voulussent.

Néanmoins, la vérité m'oblige de remarquer, qu'en effet, avec plus vigilance, d'activité, on aurait prévenu le retour du Bonaparte, et étouffé la conspiration dans sa naissance. Mais je ne veux pas me charger du rôle d'accusateur, et je me contenterai de cette simple observation. Une plus longue discussion sortirait trop de mon sujet.

Il est pourtant un point sur lequel je m'étendrai davantage. C'est relativement aux ressources qu'offraient les départemens fidèles du centre et des côtes, ainsi que tout le parti royaliste répandu sur la surface de la France. En appelant aux armes tous les amis de la légitimité, comme on l'a fait, c'était bien être assuré de voir se lever des miliers de défenseurs; mais il ne fallait point se borner à de simples proclamations. Sans une organisation bien combinée et rapide, on ne pouvait arriver à aucun résultat, et voilà ce qu'on a vu. Dans les vingt jours qui se sont écoulés depuis le débarquement du Corse jusqu'à son entrée à Paris, on a perdu des instans bien précieux, et l'on n'a rien fait, tandis qu'on pouvait prendre des mesures décisives. C'était sur-tout dans le choix des hommes que résidait la garantie du succès, et tous les hommes chargés d'opérer pour la cause royale, ne

portaient pas dans le cœur des dispositions qui lui fussent favorables.

Le Prince s'explique sur les moyens à employer, lors de l'arrivée de Bonaparte.

Dans les dîners militaires que le Prince de Condé donnait selon sa coutume, on proposa plusieurs projets pour arrêter la marche de l'usurpateur. Il les discuta avec beaucoup de sagacité, en rejeta plusieurs, en approuva quelques-uns, et l'on ne peut douter, que si l'on s'y fût arrêté déterminément, la course du téméraire qui venait troubler notre repos n'eût rencontré d'invincibles obstacles. Mais le Prince, ni les personnes qui s'occupaient avec lui de ces hautes matières, n'avaient d'influence sur les affaires publiques.

Mots heureux du Prince.

Au reste, il avait prévu que cette entreprise finirait mal pour son auteur. Il dit, en apprenant sa descente à Cannes : *Bonaparte n'a donc point présent à l'esprit ce vers d'une grande vérité, et qui lui semble applicable:*

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Ce mot, d'une grande profondeur, fut justifié par l'événement.

Un autre mot, non moins sage et non moins piquant, sortit encore de sa bouche, lorsqu'il lut les fameuses proclamations datées du Golfe Juan et autres lieux. *Bonaparte*, dit-il, *fait comme les enfans mutins, que l'on vient de cor-*

riger vertement. Ils promettent de ne plus tomber en faute, à l'instant même où ils sont prêts à récidiver. Ecoutez-le, il renonce à la guerre et aux conquêtes, et déjà il parle de relever la gloire des soldats français. Il sait bien que cette gloire n'a pas besoin d'être relevée, puisqu'elle ne tombera jamais; mais il veut flatter la faction militaire, et il se trouve forcé de se contredire dès son début.

Il ajouta que l'indignation manifestée par la saine partie du peuple, faisait honneur au caractère national. Et réellement, le jour de l'apparition du Corse sur nos côtes, tous les gens de bonne foi tinrent un seul et même langage. Ils s'étonnaient que cet homme crut que les maux dont son sceptre avait accablé la France, fussent effacés de notre mémoire et qu'il pensât qu'on eût oublié sa fuite d'Alexandrie, sa trahison d'Espagne, la folle expédition où il avait traîné, après son char, huit cent mille braves, pour les faire périr dans les glaces du nord, et donner à la terre effrayée le spectacle de l'anéantissement de la plus belle, de la plus formidable armée qui ait existé dans tous les siècles.

Ils demandaient encore à quelle classe de citoyens il pourrait adresser ses paroles avec succès?

S'il existait quelques êtres mal organisés, qui, malgré l'expérience de quinze années de troubles, de folies et de crimes, rêvassent encore à la république, pouvaient-ils écouter la voix du soldat insolent, dont l'audace avait placé la couronne impériale sur sa tête, en se servant de tous les ressorts que le système de l'égalité et d'une chimérique indépendance avaient mis en ses mains foudroyantes.

Aux yeux des républicains, la concentration du pouvoir populaire, dans les mains d'un seul homme sorti de leurs rangs, fut toujours un grand attentat, un forfait; et le tyran, dont la bouche téméraire avait osé dire *que sa personne était plus utile à la France, que la France ne pouvait lui servir*, devait nécessairement faire horreur aux partisans de la démocratie.

Prétendait-il parler aux royalistes? Ils n'aspiraient qu'à s'armer contre lui.

Aux propriétaires de tous les partis? C'est bien là qu'il pouvait trouver la résistance énergique qu'inspire toujours l'intérêt personnel bien entendu. Il n'était pas un possesseur de terres, de biens fonciers, qui ne lui attribuât les causes d'une invasion étrangère, dont le poids se faisait encore sentir.

Aux commerçans? Les habitans de nos ports,

qui furent fermés pendant dix années, et qui venaient de se rouvrir par l'heureuse influence de la restauration, ne pouvaient penser qu'avec effroi à la ridicule conception d'un nouveau blocus continental, dont les partisans du despote menaçaient déjà l'Angleterre.

Aux artistes ? Ils aimèrent toujours essentiellement la paix.

Aux magistrats ? Pénétrés de la sainteté du serment, ils devaient reconnaître difficilement les lois d'un parjure, qui rompait le traité le plus solennel.

A la jeunesse ? Il l'avait décimée.

Et si trop de nos soldats paraissaient encore attachés à sa fortune, il en était pourtant qui se souvenaient de ce qu'ils devaient à la patrie, à leurs sermens, au Monarque légitime, et qui ne se souciaient pas de livrer leurs pères, leurs frères aux brandons de la guerre civile, et d'ailleurs, un grand nombre d'entre eux se vouait franchement à la défense du trône.

Mais les destins devaient s'accomplir !

Effet de l'entrée de Bonaparte en France.

On connaît la marche rapide du fléau de la France. Je m'abstiendrai de le suivre dans son triomphe éphémère; le récit de cette incroyable trahison serait superflu. Elle est trop notoire, pourqu'aujourd'hui un historien ait besoin d'en

donner les détails. Je rappellerai seulement la séance où le Roi vint au milieu des députés, jurer une seconde fois le maintien de la Charte, et embrasser son auguste frère, en lui faisant promettre de ne jamais porter la moindre atteinte à ce pacte sacré. Le Prince de Condé accompagnait le Monarque; il ne crut pas devoir s'en séparer dans une circonstance aussi critique.

Le Prince accompagne le roi à la chambre des députes.

Le 19 mars 1815, Louis XVIII quitta les Tuileries et se retira en Belgique. Notre Prince suivit le chef de sa maison chez l'étranger, en témoignant des regrets de n'avoir plus la force de commander une armée pour son service. Il s'irritait contre le poids des années qui ne lui permettait plus de verser son sang pour la défense du trône.

1815.

Le Prince quitte Paris, le 19 mars, et suit le Roi en Belgique.

A Bruxelles, comme il l'avait été en Allemagne, en Angleterre, il fut l'appui, le soutien des émigrés. Sa bourse, sa table leur furent ouvertes, et il ne fut pas tout-à-fait étranger aux opérations militaires, car il conseilla la levée d'un corps d'artillerie, composé d'officiers réfugiés, et l'on prit, à cet effet, quelques arrangemens préliminaires.

Le duc de Bourbon, qui avait été envoyé par le Roi, dans l'ouest de la France, pour y former une armée de vendéens, n'ayant pu, pressé par

la marche des événemens, réunir à temps les partisans de la légitimité, avait passé la mer, et attendait à Londres les ordres ultérieurs qui pourraient lui être donnés par S. M. Mais la Providence rendit l'exil du fils de Louis XIV, plus court que ne l'avaient espéré ses ennemis. L'usurpateur ayant eté vaincu à Waterloo, déserta son armée pour la cinquième fois. Alors une nouvelle restauration eut lieu, malgré la folle opposition de quelques intrigans qui voulaient encore se prévaloir d'une prétendue volonté nationale, en soudoyant des forcenés que la masse du peuple réduisit bientôt au silence, et malgré les décrets dérisoires d'une assemblée de furibonds qui se donnaient le titre de législateurs, et qui, se disant exclusivement français, demandaient, pour prouver ce titre, un roi de race étrangère, un roi belge, prussien, autrichien, anglais, n'importe de quelle origine que ce fût, plutôt que de rentrer sous l'obéissance d'un Bourbon.

Rentrée de Louis XVIII à Paris. 8 juillet 1815.

Louis XVIII reparut enfin dans sa capitale aux acclamations universelles.

Ce fut alors, ce fut au retour du calme et de la légitimité, que l'on reconnut combien il est facile de troubler le repos d'une nation entière. Pour parvenir à ce but, il ne s'agit que de faire jouer

les ressorts de quelques passions, toujours prêtes à remuer le cœur des hommes : l'orgueil, l'ambition, l'intérêt ou la crainte.

Ces leviers une fois mis en jeu, il n'est point d'écarts où l'on ne pousse la populace, point d'espérances dont elle ne se berce, point d'absurdités qu'elle n'adopte, en rejetant les conseils de la raison.

Dans ces circonstances on connaît toute la puissance du mensonge sur les faibles et crédules humains, et le sage s'enveloppe de son manteau, en attendant, baigné de larmes, le jour où se dissiperont enfin les nuages de l'erreur, après avoir laissé malheureusement de longues et funestes traces. Que l'on raisonne sans partialité, et l'on se convaincra de la vérité de ce que j'avance.

Un Roi, rentré dans le domaine de ses pères, le pardon à la bouche et les bienfaits à la main, avait daigné modérer lui-même l'immense pouvoir qu'il tient de Dieu, et que son retour miraculeux au bout de vingt-cinq ans de proscription, semblait devoir augmenter encore sous son règne tutélaire. Les plaies de l'état commençaient à se cicatriser, le bonheur renaissait. Une poignée de factieux conspire, un banni audacieux est rappelé, la trahison, le crime se montrent

Réflexions sur le retour du Roi.

là où la bonne foi croyait voir le zèle, la vigilance et le dévoûment le plus entier. En un seul jour, le fruit d'onze mois de travaux réparateurs, de sollicitude paternelle, d'indulgence sans exemple est perdu pour long-temps! Le gouffre que Louis XVIII venait de fermer s'est rouvert de nouveau sur la France, toutes les calamités en sont sorties! Et quels moyens a-t-on employés pour opérer cette révolution subite? l'imposture, la corruption de l'esprit des peuples. Tel fut le ressort mis en usage pour nous agiter par des convulsions qui menaçaient le corps politique d'une dissolution prochaine. C'est donc à éclairer la masse que doivent tendre tous les efforts des écrivains amis de l'ordre, et cette obligation est la première que le vrai patriotisme leur impose. Ils ne doivent laisser échapper aucune voie afin de ramener les peuples à l'obéissance, à la gratitude envers le souverain qui veille sur eux et ne veut que leur félicité.

Pour remplir cette noble tâche, j'ai dû saisir l'occasion de me livrer à quelques pensées que les derniers événemens dont le Prince de Condé a été le témoin et la victime, amenaient naturellement. J'en ajouterai une dernière. Le Roi, revenu au milieu de nous, était appuyé de sept cent mille baïonnettes; il avait pour lui l'immense

majorité de la nation ; de toutes parts on lui criait : nous remettons nos destinées à vos soins habiles et paternels. Il pouvait régner arbitrairement, et il ne s'est servi de sa formidable position que pour asseoir plus solidement la Charte, assurer l'action des lois, et fonder la liberté publique.

Ainsi, les vils imposteurs qui semblaient craindre pour le pacte constitutionnel qu'eux-mêmes foulaient aux pieds, ont été confondus.

Ainsi, les habitans des campagnes, si trompés, les militaires égarés si perfidement, ont été forcés de convenir que la franche et noble conduite de Louis XVIII, les pénétrait de respect et d'admiration. Certes, si jamais le Roi avait pu songer à se jouer de ses promesses, c'était bien lorsque rien n'aurait mis obstacle à l'accomplissement de ce dessein. Quelle résistance aurait-il éprouvée ?

Ainsi, encore une fois se sont démentis ces bruits absurdes de reprise des biens nationaux : propriété inviolable, ils sont plus à l'abri que jamais de toute atteinte ! Ainsi se sont évanouies ces appréhensions du rétablissement de la dîme et des droits féodaux : jamais ces charges ne peseront sur le peuple français ! Ainsi se calmèrent ces inquiétudes données à l'orgueil national, ces

menaces de la domination étrangère, et tous ces bruits de partage. Le fils d'Henri IV pourra transmettre intégralement à ses successeurs, l'héritage qui lui a été confié par ses pères. Ainsi le règne des mensonges révolutionnaires est passé.

Le Prince gémit des maux de la France.

Quelques conditions ont été dures; le Prince de Condé en a gémi le premier. On lui a entendu dire plusieurs fois qu'un de ses sujets de peines et de tristesse les plus vifs, était le fardeau imposé à la nation; mais il reconnaissait, en même-temps, la nécessité de fléchir devant des circonstances impérieuses. Il en parlait encore, avec l'accent du sentiment, peu de jours avant de descendre au tombeau. Cette tendre sollicitude pour le bien-être de la France, nous rend sa perte plus sensible.

Il rentre au Palais-Bourbon.

Le Roi étant rentré dans son palais après trois mois d'exil, le Prince de Condé vint donc reprendre également possession de celui qu'il avait quitté avec plus de douleur le 19 mars 1815, que le 14 juillet 1789. Cet accroissement d'affliction était facile à comprendre. Hélas! il désirait y terminer une carrière, où la gloire s'était fait payer par de grands maux, de longues agitations, et y trouver ce repos, ce dernier domicile qui n'est pas plus refusé par le ciel aux grands qu'aux petits de la terre.

En traversant les provinces pour se rendre à Paris, il avait rencontré plusieurs voitures chargées de soldats français blessés que l'on transportait dans différens hôpitaux. Il avait pleuré sur le sort de tant de braves sacrifiés à une erreur pardonnable, sans doute, puisqu'elle prenait sa source dans le sentiment de l'honneur militaire trop exalté et de l'amour de la patrie malentendu, mais bien condamnable, je ne saurais trop le répéter, si on la considère sous l'aspect de la violation du serment et de la rébellion. Ce bon Prince avait ordonné qu'on répandît ses dons sur ces malheureux blessés, il leur fit prodiguer tous les soins; l'on s'empressa d'exécuter ses volontés.

Il pense aux soins de son âme.

Revenu de nouveau sur le sol natal, il passa ses jours dans des exercices de piété plus fréquens. A Paris, à Chantilly, où il aimait à demeurer au milieu des débris d'une ancienne splendeur qu'il ne regardait plus que d'un œil chrétien, c'est-à-dire, comme un songe de la vanité humaine, il ramenait souvent la conversation sur des sujets tirés de la Bible.

Il parlait avec attendrissement d'une autre vie, de la paix intérieure dont jouit l'homme pénétré des vérités évangéliques, et assez heureux pour avoir toujours rempli les devoirs con-

sacrés à Dieu, au Prince, à la patrie. Ses facultés intellectuelles qui s'étaient affaiblies de plus en plus, depuis quelques mois, avaient recouvré une certaine vigueur; mais ses forces corporelles diminuaient chaque jour, et cette décadence annonçait une fin prochaine.

1816 et 1817. Cependant il goûtait quelquefois encore les plaisirs de la chasse; et les repas qui suivaient ces parties étaient toujours fort gais *.

Il prend toujours intérêt au salut de l'état.

Il n'avait pas abandonné non plus la lecture, et il recevait avec gratitude l'hommage des écrits publiés en faveur du système monarchique **, il exigeait même qu'on lui fît l'analyse de toutes les brochures nouvelles, et faisait souvent des réflexions fort justes sur les différens systèmes attaqués ou défendus par les pamphlets.

* On sait que la chasse fut toujours sa passion dominante. En 1814, une grande partie de vénerie ayant eu lieu, on tua devant lui un monstrueux sanglier dont les défenses énormes attestaient une longue existence. Comme on s'en étonnait, il dit qu'en Angleterre il en avait percé un de sa main plus fort et plus vieux.

En 1815 et en 1816, il assista encore à beaucoup de chasses très-pénibles, auxquelles participèrent le duc de Wellington et le maréchal Blücher.

** Le chevalier de Contye ayant bien voulu présenter au Prince, un de mes ouvrages intitulé *les Pleurs du royal troubadour*, qui contenait un recueil de romances

La misère publique dont l'accroissement devenait sensible par la suite de l'occupation étrangère, par la stagnation du commerce et par les mauvaises récoltes, lui causait un vif chagrin.

Il revenait souvent sur ce sujet, cherchant dans sa tête les soulagemens à employer, et quand il reconnaissait l'impuissance de ses moyens pour venir au secours de tous les malheureux, il se frappait le front et disait : *Le temps de verser quelques cent mille francs dans la bourse des pauvres est passé. N'y pensons plus, puisqu'il n'est pas permis de le faire. C'est ici le cas de regreter sa fortune.* Mot qui peint sa charité envers les pauvres.

Un trait qui peint énergiquement son caractère tout français, et combien il aurait désiré voir alléger le poids des contributions qui pesaient sur nous, c'est ce qu'il dit, le jour où la première

sur les malheurs de la famille de Louis XVI et sur ceux du duc d'Enghien, le Prince daigna le lire en entier; et le chevalier de Contye me rapporta ce qu'il avait entendu sortir de sa bouche.

Comme ce serait manquer à toutes les convenances, si, dans le corps de cette histoire, je faisais entrer quelques mots qui me fussent personnels, je les insérerai à la suite des pièces justificatives, en imprimant des vers qui ne sont point étrangers à cette histoire, puisqu'en partie ils sont consacrés à peindre le cruel événement qui priva le Prince de Condé de son petit-fils.

pierre des fondations du piédestal qui porte la statue d'Henri IV, fut posée solennellement
1818. par le Roi. S'étant fait rendre compte de cette cérémonie, à laquelle il n'avait point assisté, bien malgré lui, sa santé le retenant dans ses appartemens, il s'écria : *Je voudrais qu'on élevât au bon Henri une statue d'or; cette valeur restant là, dans un cas pressant, le Béarnais ne trouverait pas irrévérencieux, qu'on fondît sa personne pour le soulagement du peuple.*

Autres mots dignes d'être recueillis par l'histoire.

Dans un autre moment, regardant un tableau qui représentait un alchimiste, il sourit et dit : *Le meilleur ministre de France serait un alchimiste. Tous les gouvernemens de l'Europe en auraient besoin, et à coup sûr, nous ne refuserions pas sa science ; au reste, la véritable alchimie en finances, c'est l'économie, et nous l'avons dans la sagesse du Roi : nous nous en tirerons.*

Mais l'heure allait bientôt sonner, où le héros vainqueur du duc de Brunswick, le chef des Français fidèles, devait quitter ce monde qu'il avait instruit et édifié par la plus admirable conduite.

Mort du Prince. 13 mai 1818.

Enfin, après avoir reçu tous les secours de la religion, et avoir lui-même récité les paroles de Dieu après celles de l'église, il rendit cette belle âme, qui ne fut jamais dominée que par le désir de la véritable gloire, et de l'amour du

Roi et de la patrie. Ses dernières expressions furent celles des livres saints *.

Il recommande par son testament, les officiers et les soldats de son armée, au Duc de Berry.

Dans son testament, modèle de piété, de bonté, de prévoyance, il n'oublia aucun de ses serviteurs, et prêt à quitter ce monde, il traçait des lignes sublimes, où il recommandait au duc de Berry de protéger les soldats de l'armée royale, de les soutenir, de les défendre contre tant d'ennemis qui tourmentent et flétrissent encore leurs vieux jours, enfin de les secourir dans leur misère, triste et cruel fruit de la plus héroïque fidélité !!!

Noble confiance! qui honore autant le testateur que le légataire ! Quelle succession ! l'avantage consistait dans l'obligation de remplir les devoirs de la reconnaissance et de l'humanité ! dans l'engagement d'ouvrir des ressources au malheur!

Le Grec qui présuma suffisamment de la générosité de ses amis, pour leur léguer le soin d'établir sa fille et d'acquitter ses dettes, ne

* Avant d'expirer, il se rappela sa première et sa seconde compagnes, et se félicita de se reunir à elles. Ces princesses méritaient toutes deux cette marque d'un doux souvenir. Il avait épousé en secondes nôces, à Londres, son ancienne amie, la princesse de Monaco. Ce mariage n'ayant en aucun but politique, je n'ai pas dû en parler dans l'ordre des faits importans.

leur laissa qu'une charge légère ; le Prince de Condé, en invitant le duc de Berry à devenir le père des guerriers d'outre-Rhin, déposait entre ses mains le sort de trois mille vieillards et celui de leurs familles.

Le Duc de Berry accepte ce noble legs.

L'auguste héritier se montra digne de ce don; il accepta cette succession d'un genre nouveau, et les condéens auraient pu croire * vivre encore sous la tutelle de leur ancien chef, si la douleur, si la piété ne les eussent pas mené chaque jour à son tombeau, pour l'arroser de leurs larmes.

A la nouvelle de la mort du Prince, tout Paris et le château des Tuileries, prirent l'aspect d'une profonde tristesse.

* Hélas ! pourquoi faut-il que j'emploie ces mots : *auraient pu croire !*

Il a de même cessé d'exister, ce duc de Berry, dans lequel le Prince de Condé se plaisait à reconnaître les nobles qualités de cœur qui distinguaient si éminemment son petit-fils, le duc d'Enghien !

Le poignard d'un assassin l'a percé, et mourant en Bourbon, il a pardonné à la main du meurtrier, du régicide.

Ainsi les voûtes de St.-Denis vont couvrir les cendres du testateur et celles du légataire! Dans la suite des siècles, le duc de Berry sera constamment placé près du Prince de Condé, comme aux jours de gloire, lorsqu'il combattait à côté de lui à Valdaw, à St.-Mergen.

Le Roi, à qui l'on demanda des ordres pour le cérémonial des funérailles de ce grand homme, dit : *Il a vécu comme Duguesclin, qu'on l'enterre de même, à Saint-Denis, dans le tombeau des rois.*

Exposé pendant plusieurs jours aux regards du public, dans les appartemens de son palais tendus de noir, la foule se porta pour contempler ses reliques vénérables, et prier près de son cercueil.

Une scène qui déchira tous les cœurs fut celle où le duc de Bourbon, se prosternant devant les restes inanimés de son illustre père, s'écria, en versant un torrent de pleurs : *O mon père, vous me laissez seul au monde! O mon Dieu! je reste sans père et sans enfans.* Les sanglots de la mul-

Ainsi, plus rien ne peut les séparer : mais, que dis-je! Ah! n'a-t-on point dispersé les reliques des guerriers, des princes et des monarques? n'a-t-on point désuni Henri IV et Louis XIII! la fureur des révolutionnaires ne s'apprête-t-elle pas encore à renouveler ces crimes?

O ciel! préserve nous d'être une seconde fois les témoins de ces monstrueuses horreurs! Donne de la force aux cœurs de ceux qui tiennent dans leurs mains le bonheur, les vertus, le repos et la réputation des peuples! Alors le dernier asile des humains deviendra inviolable, sacré, et les dépouilles des rois seront à l'abri des insultes du jacobinisme.

titude répondirent à ceux de ce malheureux Prince.

Tous les âges, toutes les conditions y étaient confondus, et ce qui rend les hommages plus admirables, tous les partis s'accordèrent pour entourer son char funèbre et le conduire avec respect à la dernière demeure.

Entre mille traits qui prouvèrent l'amour que les guerriers lui portaient, on remarqua la prière du plus vieux des grenadiers de la France. Se souvenant d'avoir vaincu sous ses ordres, à Grümmingen et à Joannesberg, il voulut sortir de l'hôtel où ses blessures et son âge le retenaient depuis trente années, et par un effort extraordinaire, se transporter au Palais-Bourbon, pour s'agenouiller devant les précieux restes de son chef, et répandre l'eau sainte. On vit les anciens généraux républicains suivre à pied et en silence, le Prince qu'ils avaient combattu, et dont ils avaient su apprécier la loyale bravoure.

On vit mille pauvres se grouper autour du cortége. Et spectacle attendrissant, mais aussi trop pénible! spectacle dont le souvenir caractérise plus que toutes les réflexions, le siècle où le Prince de Condé termina sa carrière, on vit parmi les indigens, vêtus des pieux bienfaits du

fils de ce héros, plusieurs émigrés qui avaient répandu leur sang à Berstheim, à Ober-Kamlach, à St.-Mergen !!! On en vit d'autres, couverts de leur vieil uniforme et portant sur la poitrine l'ordre que Louis XIV créa pour récompenser le courage fidèle, qui ne craignirent point de paraître dans les rangs des malheureux, ni d'accompagner le général qui fut si long-temps leur père, jusqu'au caveau préparé pour le recevoir. Il est une sorte de pauvreté dont la bure donne plus d'éclat à l'homme, que tout le clinquant des broderies et l'appareil de la représentation.

La chaire chétienne, l'éloquence profâne, la poésie et tous les arts s'empressèrent de semer des fleurs sur sa tombe et de payer le tribut que méritaient ses vertus, son courage, ses malheurs. La Bourgogne se distingua par des regrets plus vifs que ceux des autres provinces; et la ville de Dijon, qui l'avait félicité sur son double retour dans ses foyers en 1814 et 1815, voulut encore faire connaître au duc de Bourbon, par l'organe de son premier magistrat, la douleur qu'elle éprouvait, en apprenant la mort d'un gouverneur dont les bienfaits sont gravés dans le cœur de tous les habitans. Les anciens vassaux de la maison de Condé, ont fait de même, et la noblesse française, l'armée, le commerce,

réunis, ont projeté de lui élever un monument national. Quel éloge de sa vie!

Ma tâche est achevée. En faisant le récit des actions du Prince de Condé, j'ai donné l'histoire de la France pendant plus d'un demi-siècle, et celle de l'Europe pendant près de trente années. Un Prince, dont tous les jours ont été liés à une aussi longue suite d'événemens du premier ordre, tient assurément une belle place dans les annales du monde, et n'a point manqué, je crois, à ce qu'il devait à l'illustration d'un nom qui remplit des pages si brillantes dans l'éternel registre des faits héroïques.

C'est au bout de mon travail que je me suis aperçu combien cette entreprise était au-dessus de mes forces. Mais la carrière est ouverte : de toutes parts on appelle encore l'écrivain qui sera capable de la fournir dignement ; qu'il y entre avec plus de bonheur que moi, j'applaudirai de bon cœur à ses succès. La seule récompense que je demande de mes veilles, c'est qu'on me sache gré d'avoir pu aplanir quelques difficultés devant les pas de ceux qui me succéderont.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. Ier.

Déclaration que les Princes frères de S. M. T.-C. et les Princes de son sang, unis à eux, font à la France et à l'Europe entière, de leurs sentimens et de leurs intentions *.

Quoiqu'il soit très-notoire que les puissances confédérées, dont les troupes sont rassemblées sur les frontières de la France, ne font la guerre ni au roi, ni à la nation, mais qu'elles la font seulement aux factieux qui oppriment l'un et l'autre; et quoique la déclaration donnée au nom de LL. MM. l'empereur et le roi de Prusse, par le duc régnant de Brunswick, constate suffisamment les motifs et les vues de cette formidable coalition, les princes, frères de S. M. T.-C., les princes de son sang, unis à eux, la valeureuse noblesse française qui marche à leur suite, et l'élite de la nation qui est venue se ranger sous leurs drapeaux, ne peuvent se

*Avant de quitter la France, en juillet 1789, les princes français écrivirent, comme je l'ai dit au premier volume, une lettre à Louis XVI, sur l'état de la France et sur les dangers qui menaçaient la monarchie. Cette lettre ne faisant que proclamer les principes qui se trouvent consacrés dans la présente déclaration, j'ai cru devoir me contenter de rapporter seulement cette dernière pièce, pour éviter une répétition inutile.

joindre à des armées étrangères, qu'une déclaration de guerre, faite au nom de la France, attire dans leur patrie, sans lui rendre compte et à l'Europe de leurs motifs, sans manifester leurs sentimens, sans faire connaître l'intention qui les guide.

Lorsque nous prîmes la résolution de sortir du royaume, ce fut moins pour mettre nos jours en sûreté que pour préserver ceux du roi, en rendant infructueuse la scélératesse qui les menaçait, et pour solliciter en sa faveur des secours que sa position ne lui permettait pas de réclamer lui-même.

Lorsqu'aujourd'hui nous nous disposons à y rentrer, c'est avec la satisfaction d'avoir rempli ces deux grandes vues, et d'être à la veille de jouir de leur succès.

Notre expatriation est devenue la sauve-garde de S. M. : notre retour annonce sa prochaine libération et celle de ses peuples.

L'une, effet de la violence, en a prévenu les derniers excès ;

L'autre, protégée par les plus grandes forces, fait pâlir à leur approche, la faction criminelle à qui la Providence a inspiré de les provoquer.

Retracer les faits inouis qui ont rempli l'intervalle de ces deux époques, c'est rappeler d'horribles souvenirs, c'est renouveler d'affreuses douleurs : mais en ce moment qui fixe l'attention de l'univers, en ce moment où l'on voit l'Europe s'agiter pour sa tranquillité, en ce moment, où ceux qui défendent ce trône sont déclarés rebelles par ceux qui le renversent ; c'est pour nous un devoir de présenter aux nations, et de consigner à la postérité la chaîne des principaux événemens qui justifient à la fois ce que nous faisons, et ce qu'on fait pour nous.

Trois ans se sont écoulés depuis que des esprits audacieux conçurent le projet de substituer à l'antique édifice de notre monarchie, la construction informe d'un gouvernement indéfinissable dont l'incohérence n'a pu produire et n'a produit en effet que la plus barbare anarchie.

Ce fut au sein d'une assemblée d'états-généraux, dénaturée dès son principe, qu'on vit éclore ce monstrueux système qui dogmatise la révolte, qui renverse toutes les autorités, qui brise tous les liens de l'ordre social. En la convoquant, le roi avait dit à ses peuples : « Que » dois-je faire pour vous rendre plus heureux? » Et par la plus noire ingratitude, cet acte signalé de sa bienfaisance est devenu la source de tous ses malheurs.

Dès les premières séances, le tiers-état abusant de la prépondérance qu'un ministre perfide lui avait fait obtenir, attaqua les deux ordres ; ils furent sacrifiés ; et bientôt l'assemblée, dominée par une démagogie licencieuse, réfractaire à ses mandats, parjure à ses sermens, et foulant aux pieds les conditions de son existence, s'érigea d'elle-même en assemblée constituante, et s'empara de toute la puissance législatrice, usurpation qui a vicié dans son principe et frappé d'une nullité radicale tout ce qu'elle a fait depuis.

La postérité aura peine à croire les abominables excès qui furent la suite de ce premier déréglement; elle ne concevra pas qu'en trois mois de temps, d'horribles artifices aient pu produire un égarement tel, qu'il a fait disparaître une nation douce et attachée à ses rois, pour ne mettre à sa place que des hordes de brigands, de cannibales et de régicides.

Puissions-nous, au prix de tout notre sang, effacer

la mémoire de ces journées atroces, qui souilleront à jamais nos annales, et où l'on vit l'asile des rois violé par une populace forcenée, les jours de la reine menacés, les gardes de S. M. massacrés sous ses yeux, et le crime triomphant traîner captif, après l'avoir rassasié d'outrages, un monarque vertueux, qui toujours fut le père de ses sujets!

On devait croire que le cri général d'indignation qu'excitèrent les forfaits des 5 et 6 octobre 1789, précédé de la scène scandaleuse du 14 juillet, ferait rougir à jamais le peuple de Paris des excès frénétiques auxquels il s'était laissé entraîner, et préserverait le nom français d'une nouvelle souillure du même genre : mais les violences exercées le 18 avril 1791, dans le palais des Tuileries, et les insultes faites alors à la majesté royale, prolongèrent le cours de ces horreurs, dont la mesure fut comblée par l'arrestation de Varennes, le 21 juin suivant, et par les ignominieuses circonstances qui l'accompagnèrent.

La faction antimonarchique, irritée de voir que son souverain eût tenté d'échapper à l'opprobre et aux tourmens de sa captivité; plus irritée encore de ce qu'il avait saisi le premier moment de liberté dont il eût joui depuis près de deux ans, pour protester contre tous les actes, consentemens, discours et sanctions que la contrainte lui avait arrachés, osa le faire interroger, resserrer ses liens, ainsi que ceux de la reine, et délibérer si elle les traînerait l'un et l'autre en coupables, devant son tribunal. Elle s'en abstint ; mais par un raffinement d'attentat non moins cruel et plus utile à ses vues, elle employa tout à la fois les menaces les plus barbares et les illusions les plus perfides pour forcer l'in-

fortuné monarque de souscrire lui-même à la dégradation de son trône et à la ruine de ses peuples.

Nul danger personnel, s'il lui eût été présenté seul, n'eût fait fléchir son âme ; il l'a prouvé récemment encore ; mais on lui a montré le poignard suspendu sur ce qu'il a de plus cher ; on lui a fait voir, dans son refus, le massacre de ses plus fidèles serviteurs ; en même temps on a fait luire à ses yeux l'espoir du repentir de ses peuples et de l'appaisement des troubles : il a signé.

Quel en a été le fruit ? aucun retour de calme n'a versé dans son cœur le soulagement qu'on lui avait fait espérer ; et l'adoucissement momentané de sa captivité, qui n'avait pour objet que de tromper les nations étrangères, a été bientôt suivi de nouvelles violences. En est-il de plus caractérisée que celle qui l'a forcé de déclarer une guerre sans motifs à son allié, à son neveu, à un souverain, dont il ne pouvait que désirer l'appui ?

S'il eût été libre, ce roi qui s'est tant de fois sacrifié par la crainte de nuire à ses peuples, eût-il attiré sur eux ce terrible fléau par-dessus toutes les calamités, dans lesquelles ils s'étaient eux-mêmes précipités ?

Jamais les condescendances n'arrêtèrent la fougue d'une scélératesse séditieuse, ni à plus forte raison les manœuvres combinées d'une faction usurpatrice. Son autorité s'alimente de la terreur qu'elle inspire, et ne cède qu'à l'effroi qu'on lui donne.

Tout ce que le roi a souffert, tout ce qu'il a fait, dit ou écrit contre sa volonté la plus intime, n'a pas empêché que ses barbares détenteurs n'aient continué à l'abreuver d'opprobre ; qu'ils n'aient livré son auguste épouse aux outrages d'une populace soudoyée ; qu'ils n'aient répondu à ses plaintes par des leçons féroces ;

qu'ils ne lui aient enfin disputé jusqu'au privilége de réveiller la pitié de son peuple. A chacun de leurs triomphes, ils l'ont montré enchaîné à leurs desseins ; dans les divers degrés de sa continuelle détention, ils ont emprunté son organe pour persuader à l'Europe sa prétendue liberté ; et quoique cette cruelle dérision n'ait pu en imposer à personne, ils y persistent impudemment et le forcent encore de se dire libre, pendant qu'ils disposent de son conseil, emprisonnent et font massacrer ses ministres ; pendant qu'ils licencient sa garde, et en arrêtent le capitaine fidèle ; pendant qu'ils souffrent que S. M. elle-même soit dénoncée, menacée, insultée publiquement, et que la plus vile canaille, brisant les portes du palais, viennent la pique à la main, comme elle a fait le 20 juin dernier, lui signifier effrontément ses volontés et souiller sa tête sacrée des honteux symboles de la révolte. L'impunité d'une telle horreur fait frémir. Loin de poursuivre les coupables, la faction les multiplie et fait venir de toute part, dans la capitale, les scélérats les plus déterminés, comme si, à la face de l'Europe armée contre tant de forfaits, elle voulait annoncer qu'à la dernière heure de la révolution, son atrocité surpasserait encore les horribles excès qui semblaient l'avoir consommée.

Ce tableau des attentats commis contre la personne du roi, déchire trop douloureusement notre âme pour nous y arrêter d'avantage. Il nous reste à exposer rapidement les autres attentats qui ont violé toutes les lois du royaume et renversé l'ordre public de fond en comble.

La force et la dignité du trône étant anéanties, tous les pouvoirs ont été cumulés dans les mains d'une ma-

jorité factieuse, gouvernée par des clubs incendiaires et qui, soutenue au-dedans par des auditeurs mercenaires, au-dehors par des attroupemens séditieux, a exercé sans pudeur, l'arbitraire et le despotisme contre lesquels elle ne cessait de réclamer.

On l'a vue proscrivant indistinctement les abus et les droits, confondant les bouleversemens avec les réformes, substituant une licence effrénée à la sage liberté qu'un monarque bienfaisant avait offertes à ses peuples, ne s'occuper qu'à détruire, ne s'entourer que de ruines, saper toutes les propriétés, attaquer tous les états, et particulièrement celui qui est le soutien du trône, supprimer les distinctions inséparables du gouvernement monarchique et consacrées par une possession éternelle, dépouiller la couronne des prérogatives que la nation entière, par le vœu unanime des cahiers, avait ordonné de respecter, et rabaisser la puissance royale au-dessous même d'une vaine représentation.

On l'a vue anéantir l'administration de la justice en livrant les fortunes, les droits et les personnes à l'incapacité des juges subalternes, amovibles, soustraits à la surveillance du chef suprême de l'état, et dépendant des caprices du peuple maître de leur choix et de leur destinée.

On l'a vue envahir les biens du clergé, au moment où il offrait aux finances de l'état des sacrifices capables de les relever, changer et confondre les limites des juridictions ecclésiastiques, exiger des pasteurs un serment interdit par leur conscience, et leur présenter l'alternative de l'apostasie ou de la destitution.

Le clergé de France étant demeuré inébranlable dans ses devoirs, à l'exception d'un très-petit nombre de

renégats, qui se sont rendus justice en se séparant d'un corps digne de la vénération publique; on a vu l'assemblée, non seulement oser déclarer les siéges épiscopaux vacans, interdire les fonctions apostoliques à ceux qui les tenaient de mission divine, et les remplacer par de faux titulaires dépourvus d'institution canonique; mais encore, joindre à la violation de toutes les règles, toutes les horreurs de la persécution, livrer les ministres de la religion aux fureurs d'une populace effrénée; les jeter dans les fers, les bannir, et porter contre eux des décrets dictés par le fanatisme le plus inhumain.

C'est à la religion même qu'on en veut, en attaquant aussi cruellement ses ministres. Les ennemis de toute autorité savent que la religion est le plus sûr garant de l'obéissance des peuples; ils savent qu'il n'y a point de religion sans culte, point de culte sans ministres, point de ministres sans institution régulière, et point de respect pour les ministres institués, si leur subsistance est incertaine et précaire. C'est donc par une suite de leur système d'indépendance absolue qu'ils veulent détruire la religion, en détruisant tout à la fois son culte, ses ministres, les règles de leur institution et le respect dû à leur état.

Leurs sophistes professant publiquement l'athéisme et l'immoralité, travaillent sans relâche à enlever au peuple la consolation et le frein des idées religieuses; les encouragemens, les récompenses mêmes sont décernées solennellement au scandale et à l'impiété; les temples profanés et fermés aux catholiques, les prêtres poursuivis aux pieds des autels, des pasteurs octogénaires immolés sans pitié; des outrages qui font frémir la pudeur mul-

tipliés, tolérés, autorisés jusque dans les plus saints asiles, les plaintes provoquant de nouvelles violences, et les administrateurs, témoins insensibles ou complices de toutes ces horreurs; voilà ce qu'a produit avec la révolution la funeste alliance de l'esprit de révolte et du fanatisme philosophique.

Que d'exécrables moyens ont été employés depuis trois ans pour former, soutenir et propager cette funeste conspiration contre toutes les lois divines et humaines! ses auteurs ont commencé leur règne par la corruption, par l'artifice, par l'hypocrisie de la popularité; ils l'ont maintenu par le fer et par le feu. Leurs poignards et leurs torches incendiaires ont menacé quiconque osait s'avouer attaché aux autorités légitimes. (Tout ce que la calomnie a de poisons, l'iniquité de recherches odieuses, la tyrannie de moyens oppressifs, la séduction d'empire sur la crédulité, la terreur d'efficacité sur la faiblesse, les novateurs factieux l'ont employé à la conquête et aux progrès de leurs usurpations.)

C'est avec de telles armes qu'ils ont osé déclarer la guerre à tous les empires, annoncer ouvertement le dessein d'étendre par-tout leur séditieuse doctrine, et l'effectuer par l'envoi de leurs émissaires agitateurs des peuples, prédicateurs du régicide et prôneurs des insurrections qu'ils n'ont pas rougi d'appeler *le plus saint des devoirs*.

Le remède à une frénésie aussi outrée, semblerait devoir se trouver dans ses excès mêmes, dans l'indignation qu'elle excite, dans le mépris qui lui est dû.

Mais ses progrès ont averti les souverains qu'il était temps de réunir leurs forces pour détruire la contagion dans son foyer, ramener par la force ceux qui n'enten-

dent plus la voix de la raison, et frapper d'une terreur salutaire ceux qu'un délire inconcevable rend insensibles aux calamités qu'ils éprouvent.

Qui pourrait n'être pas touché de voir ce beau royaume, naguères si florissant, et à qui la nature a prodigué tant de moyens de l'être ; ce royaume, si riche en population, si fertile en productions, et qu'on a vu si abondant en numéraire, si opulent par les ressources de son commerce, par l'industrie de ses habitans, par les avantages de ses colonies ; ce royaume pourvu de tant d'établissemens utiles, et dont l'heureux séjour était généralement recherché, ne présenter aujourd'hui que l'aspect d'une terre barbare livrée au brigandage, couverte de ruines ensanglantées, et abandonnée par ses principaux habitans ; qu'un empire désorganisé, déchiré par des dissentions intestines, dépouillé de toutes ses richesses ; menacé de tous les genres de disette, énervé par trois ans de désordre, et prêt à se dissoudre par l'anarchie ; qu'une nation sans mœurs, sans police, sans gouvernement, aussi méconnaissable dans son caractère moral que dans son état politique, et n'ayant plus ni circulation d'argent, ni revenu public, ni crédit, ni commerce, ni justice, ni aucuns ressorts de la force publique ? le crime a tout moissonné.

Comment l'impression douloureuse de tant de maux n'aurait-elle pas changé l'opinion, celle même du peuple? Est-il personne qui puisse encore s'aveugler sur les désastreux effets de la révolution, personne qui ne s'en ressente ; personne qui n'en souffre plus ou moins ?

Le cultivateur qu'on avait enivré de l'espoir trompeur de ne plus payer d'impôts, se voit accablé par des contributions doubles de ce qu'il payait auparavant.

L'artisan gémit de la langueur des travaux et du renchérissement des denrées.

Le marchand est ruiné par l'éloignement des plus grands consommateurs, le commerçant des villes maritimes par la dévastation de nos plus précieuses colonies; l'un et l'autre par le fléau du papier-monnaie et par le discrédit général.

Le propriétaire quelconque, sacrifié à la multitude sans propriété, et spolié impunément par des rapines autorisées, et sans cesse exposé aux fureurs de ce ramas de brigands, dont les factions ont fait leurs instrumens, leurs alliés, leurs protecteurs.

Le capitaliste, quoique moins à plaindre que les autres, participe pareillement au malheur public; il tremble pour ses fonds; et cette banqueroute, dont les auteurs de nos maux ont si perfidement et si calomnieusement imputé le dessein au roi et au gouvernement; cette banqueroute qui, dans un royaume tel que la France, ne peut jamais être une nécessité, et qu'une administration éclairée regardera comme une fausse ressource, qui en ruinerait une très-réelle, et ferait une plaie cruelle à l'état, il la voit s'opérer depuis la révolution par la suspension des paiemens exigibles, par l'infraction d'une foule d'engagemens publics, par les retenues et les formalités auxquelles l'acquittement des rentes est assujetti par la réduction de moitié que l'avilissement des assignats fait souffrir aux étrangers; enfin, par l'impossibilité de satisfaire aux engagemens, aussi long-temps que la France sera sans gouvernement et que l'impôt sera demandé à des contribuables armés au nom d'une administration méprisée.

Ainsi, une calamité générale s'est étendue depuis

trois ans en France, sur tous les états; ainsi ont disparu les sources de sa puissance et de sa prospérité; ainsi ont péri et sa force militaire et sa considération politique; ainsi se sont évanouis les 80 millions dont St.-Domingue avantageait annuellement la balance de son commerce, les ressources que ses ports en tiraient, les débouchés que ce superbe établissement donnait à ses denrées, à ses fabrications, l'alignement qu'il procurait à sa navigation; enfin, la fortune de plus de vingt mille familles et l'occupation de plusieurs millions d'hommes.

Acheter la liberté au prix de tant de pertes, de tant de malheurs publics et particuliers, ce serait sans doute la payer bien chèrement; mais quelle liberté?... Peut-il donc y en avoir sans autorité protectrice? Et ce peuple, à qui l'on exalte avec emphase sa liberté et même sa souveraineté, fut-il en aucun temps moins libre, moins maître de ses actions? Les individus furent-ils jamais moins sûrs de conserver leur fortune, leur vie, leur honneur? Vit-on, sous les Néron même, autant de délations, autant de recherches inquisitoriales, autant d'entraves oppressives, autant de violations d'asile, autant de massacres de citoyens? Trente mille assassinats qui ont signalé le règne des tyrans démagogues, sont-ce les caractères du règne de la liberté?

O Français trop crédules, ô patrie trop malheureuse! quand nous voulons abolir le principe des fléaux qui vous accablent; quand nous marchons contre la faction criminelle qui les a produits; quand nous unissons nos armes aux forces des puissances dont nous avons imploré les secours contre vos tyranniques oppresseurs, pouvez-vous nous regarder comme vos ennemis? non, non, ne voyez en nous que des compatriotes qui veulent être vos

libérateurs. Les deux souverains, avec l'appui desquels nous nous avançons vers vous, ont déclaré, par l'organe du héros, généralissime des armées de LL. MM., « qu'ils ne se proposent d'autre but que le bonheur » de la France, sans prétendre s'enrichir à ses dépens » par des conquêtes; qu'ils n'entendent point s'immiscer » dans le gouvernement intérieur du royaume; mais » qu'ils veulent uniquement délivrer le roi, la reine » et la famille royale de leur captivité, et procurer à » S. M. T.-C. la sûreté nécessaire pour qu'elle puisse » faire sans danger et sans obstacle, ce qu'elle jugera » à propos, dans la vue d'assurer le bonheur de ses » sujets, suivant ses promesses ».

Ces généreuses, ces magnanimes déclarations, que partagent également les trois Bourbons, nos augustes cousins; le Nestor des souverains, notre très-honoré beau-père; l'héroïne du nord, notre sublime protectrice; et le jeune héritier de l'infortuné Gustave, dont nos larmes baignent la tombe ensanglantée, assurent à ces illustres confédérés la palme immortelle due aux défenseurs d'une cause qui est tout à la fois celle des rois, celle du bon ordre, celle de l'humanité; et en même temps elles vous assurent aussi, ô Français! que les forces auxquelles nous nous joignons, sont pour vous plutôt que contre vous, qu'elles ne sont redoutables qu'au crime; qu'elles ne poursuivront que la rébellion opiniâtre; et que, vous ralliant à nous, plutôt que de résister à leur supériorité, vous ne ferez que vous rendre à la raison, à vos devoirs, à l'invitation de vos plus chers intérêts.

C'est cette certitude qui nous justifie de faire flotter nos étendards à côté de ceux des puissances étrangères.

En publiant leurs intentions, elles ont légitimé notre démarche; et nos vœux pour leurs succès se confondent avec ceux que nous n'avons pas cessé de faire pour le bien de notre patrie.

Les factieux, vos vrais ennemis comme les nôtres, vous ont dit que nous étions animés de ressentimens furieux et implacables; que nous ne respirions que vengeance, que carnage, que proscription; et qu'il n'y avait aucun ménagement à attendre d'une noblesse trop cruellement offensée pour n'être pas impitoyable.

Ceux qui vous parlent ainsi, Français, sont ceux qui depuis trois ans sont en possession de vous tromper, qui en ont fait leur principale étude, qui ont établi parmi vous des ateliers de mensonges et de fausses nouvelles, que les harangueurs à la tribune mettent en avant, que les clubs accréditent, et que les libellistes de la révolution répandent au loin. Intéressés à vous aliéner de ceux dont ils connaissent l'attachement pur et inaltérable au roi et aux maximes fondamentales de la monarchie, ils s'efforcent d'allumer votre haine contre vos concitoyens émigrés; ils nous calomnient, ne pouvant nous séduire; et pour détruire le penchant qui vous porte vers les héritiers d'un nom que vous chérissez depuis tant de siècles, ils tâchent de vous effrayer sur les dispositions que nous rapportons dans le royaume.

Mais ne soyez plus dupes de leur coupable artifice; nous vous déclarons et nous vous attestons, à la face de l'Europe, tant en notre nom qu'au nom de tous les Français qui marchent avec nous et qui pensent comme nous, que, réunis pour délivrer le roi et le peuple du despotisme des usurpateurs, nous ne sommes séparés d'aucun de ceux qui ont la même intention; qu'aucun

esprit de vengeance particulière ne conduit nos pas; que nous sommes fort éloignés de confondre la nation avec les séducteurs pervers qui l'ont égarée; et que laissant à la justice le soin de poursuivre les coupables, nous venons tendre la main à tous ceux qui désavouent les forfaits des factieux, à tous ceux qui abjurant leurs erreurs, se hâteront de rentrer dans leurs devoirs.

Les Français expatriés ne se sont point armés pour recouvrer, à la pointe de l'épée, les droits que leur arracha la violence; c'est au roi libre à les leur rendre; c'est aux pieds de sa couronne affranchie qu'ils mettront avec confiance le dépôt de leurs intérêts propres; et nous, premiers citoyens de l'état, nous donnerons à tous l'exemple de la soumission à la justice et aux volontés de S. M.

Mais, défenseurs nés du trône de nos aïeux, fidèles à la religion de nos pères, attachés aux maximes fondamentales de la monarchie, nous verserions tout notre sang plutôt que d'abandonner aucun de ces grands intérêts. Nos sentimens, déjà consignés dans notre lettre au roi du 10 septembre dernier, et rappelés en peu de mots dans notre promulgation du 30 octobre, sont inébranlables. Les protestations que nous annonçâmes alors, nous les faisons aujourd'hui; inspirées par l'honneur, gravées dans nos cœurs par le devoir, rien ne pourra jamais les altérer.

Nous n'irons point au-delà; et le soutien des cours dont les armées formidables cernent la France de toute parts, n'ajoute rien à nos premiers vœux. Adhérant entièrement à l'esprit de modération, dont LL. MM. impériale et prussienne viennent de publier un témoignage solennel qui honore et immortalise l'usage qu'elles font de leur puissance, nous déclarons de plus en plus, sous

leurs auspices, que notre unique but est de redemander aux usurpateurs, le monarque et la monarchie, la liberté du chef auguste de l'état et celle de ses peuples, l'ordre public et la force protectrice des droits de chacun, nos lois antiques, nos mœurs, notre religion, l'honneur national, la justice, la paix, la sûreté.

Est-il un français raisonnable qui ne conspire à ces vues? en est-il qui ne réclame avec nous la fin du chaos épouvantable où l'on a plongé toutes les branches de l'administration, le rétablissement des finances dévorées par une affreuse déprédation, la reconstitution du revenu public détruit par l'impéritie, un ordre stable et régulier qui ferme l'abîme où les factieux ont englouti trois milliards de capitaux, la sûreté du gage des créanciers de l'état et la renaissance du crédit, qui peuvent et doivent s'opérer par une sévère réforme dans les dépenses et par la suppression que le roi a toujours en vue, des abus qui depuis long-temps s'étaient introduits dans le régime, abus qu'il est facile aujourd'hui d'en séparer; mais que ceux qui ont tout bouleversé, jusqu'aux idées, ont affecté de confondre avec le gouvernement lui-même.

En exprimant ainsi notre vœu, qui n'est autre que celui qu'inspire l'intérêt commun, celui qu'a prononcé la nation entière par ses cahiers, nous avons droit d'espérer que tout ce qui n'est pas séditieux frénétique, tout ce qui n'est pas ennemi de la royauté, ennemi de toute autorité légitime, ennemi du repos public, ne tardera pas à se réunir à nous; et que la très-grande majorité des habitans du royaume, retenus jusqu'à présent par la peur de la tyrannie populaire, ou par l'inquiétude sur ce qui doit lui succéder, étant aujourd'hui rassurée sur

l'une et sur l'autre, se ralliera bientôt à l'étendard royal que nous suivons.

Pleins de cette confiance et convaincus qu'il ne peut y avoir en France que deux partis, celui du roi, dont nous sommes les chefs pendant sa captivité, et celui des factieux, qui comprend tous les novateurs divers, dont les uns ont entrepris de renverser le trône, les autres de le dégrader ; nous exhortons tous ceux qui n'ont pas trempé dans les forfaits des factieux, tous ceux qui n'ayant été qu'égarés ne veulent pas être confondus avec les usurpateurs acharnés à détruire ou à dénaturer le gouvernement français, tous ceux qui abhorrent l'atroce doctrine tendante à porter le trouble chez toutes les nations, nous les conjurons de n'avoir avec nous qu'un seul et même esprit, de ne pas disputer sur la manière de régler l'état, quand il s'agit de combattre ensemble ceux qui veulent le perdre, et de reconnaître que s'il est nécessaire de corriger les abus que le temps amène dans les meilleures institutions, toute innovation dans les bases primordiales d'un gouvernement auquel l'antiquité a mis son sceau respectable, est toujours un danger et presque toujours un désastre.

Nous ne doutons pas que les évêques, ceux sur-tout des provinces frontières, ne redoublent de zèle en ce moment pour affermir le courage des pasteurs que la fuite des intrus doit remettre bientôt en possession de leurs fonctions, et pour exciter leurs diocésains à détourner, par une prompte soumission, l'orage qui gronde sur leurs têtes.

Nous adressons aux troupes du roi les invitations les plus pressantes et même les ordres que l'état de captivité où se trouve S. M., nous autorise de donner en

son nom, pour que, conformément à la sommation contenue en l'art. 3 de la déclaration de S. A. S. le duc régnant de Brunswick, et sans se croire liées par un serment illusoire qu'elles n'ont pu prêter validement au préjudice du premier de leurs engagemens, elles se hâtent de revenir à leur ancienne fidélité envers leur légitime souverain; que suivant l'exemple de la plupart de leurs officiers, elles se joignent aux troupes que nous, frères du roi, commandons pour S. M.; qu'elles nous ouvrent tous les passages pour marcher à son secours, et qu'elles lui donnent avec nous des preuves d'un attachement inviolable à son service.

Nous déclarons spécialement au nom du roi, et comme étant en ce moment les organes nécessaires de sa volonté, que tous commandans des villes, citadelles et forteresses du royaume, seront tenus de nous en ouvrir les portes et d'en remettre les clés sur la première sommation qui en sera faite par nous, ou par l'officier général porteur de nos ordres à cet effet, comme aussi d'y laisser entrer les troupes qui se présenteraient avec nous pour nous aider à en prendre possession au nom du roi notre frère; et si, contre notre attente, aucun de ces commandans s'y refusait, il serait personnellement responsable des suites, poursuivi pour désobéissance à son roi, et traité comme rebelle. Les habitans des places et forts, ainsi que les troupes y étant en garnison, qui opposeraient de la résistance et désobéiraient aux chefs et commandans qui voudraient les ramener à leur devoir, seraient punis comme traîtres, et n'auraient ni grâce, ni pardon à espérer.

La voix des descendans d'Henri IV ne sera pas méconnue par l'armée française; déjà nous sommes instruits

d'une partie de ses dispositions, et nous savons que, rougissant de suivre des chefs de conjurés qu'elle méprise, elle n'attend qu'un moment favorable pour faire éclater sa juste indignation contre les corrupteurs qui la déshonorent. Ce moment approche, et nous sommes fondés à croire qu'aussitôt que les troupes de ligne verront s'avancer vers elles les cohortes de chevaliers français guidées par des Bourbons, et précédées de cette antique oriflamme qui fut toujours pour nos armées le signal de l'honneur, le cri d'un sentiment de quatorze siècles se fera entendre dans leurs rangs comme dans les nôtres; qu'elles accourront à leurs anciens drapeaux, et qu'à l'aspect de l'immortelle pureté des lis, elles abandonneront avec horreur les couleurs ignominieuses adoptées par le fanatisme.

Puissions-nous terminer ainsi, sans verser le sang de nos concitoyens, une guerre qui n'est dirigée que contre la résistance criminellement opiniâtre ! Puissent les plus séditieux habitans de la capitale être contenus par l'effroi de la vengeance aussi juste que terrible, dont LL. MM. impériale et prussienne ont annoncé qu'elles accableraient cette ville coupable, dans le cas *où il serait encore fait la moindre violence, le moindre outrage au roi, à la reine et à la famille royale, et s'il n'était pas pourvu immédiatement à leur sûreté, à leur conservation et à leur liberté !* A Dieu ne plaise qu'une scélératesse impie ose braver ces menaces ! si telle attrocité..... Tout notre sang frémit et bouillonne à cette pensée. Espérons, espérons plutôt que l'empire des chimères va finir, que le bandeau tombera de tous les yeux, que la raison reprendra tous ses droits. C'est le premier de nos désirs; nous demandons au Dieu de justice et de

paix, que la soumission des factieux nous épargne la nécessité de les combattre; mais si cette nécessité est inévitable, s'il faut combattre les ennemis de l'autel et du trône, nous invoquerons avec confiance le soutien du dieu des armées.

Donné au quartier-général près Trèves, le 8 du mois d'août 1792.

Signés, LOUIS-STANISLAS-XAVIER, *de France*; MONSIEUR, *fils de France, frère du* ROI; CHARLES-PHILIPPE *de France*, COMTE D'ARTOIS, *fils de France, frère du* ROI; LOUIS-ANTOINE D'ARTOIS, *duc d'Angoulême, petit-fils de France*; CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS, *duc de Berry, petit-fils de France*; LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, *Prince de Condé*; LOUIS-HENRI-JOSEPH DE BOURBON, *duc de Bourbon*; LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, *duc d'Enghien*.

No. II.

*Déclaration du Duc de Brunswick envoyée par S. A. S. au général Dumouriez *.*

Lorsque LL. MM. l'empereur et le roi de Prusse, en me confiant le commandement des armées que ces deux souverains alliés ont fait marcher en France, me rendirent l'organe de leurs intentions consignées dans les

* Cette déclaration est la pièce qui fut connue dans le temps en France, sous le tire de manifeste du roi de Prusse.

deux déclarations des 25 et 27 juillet 1792, LL. MM. étaient bien éloignées de supposer la possibilité des scènes d'horreur qui ont précédé et amené l'emprisonnement de LL. MM. le roi et la reine de France et la famille royale.

De pareils attentats, dont l'histoire des nations les moins policées n'offre presque point d'exemples, n'étaient cependant pas le dernier terme que l'audace de quelques factieux, parvenus à rendre le peuple de Paris l'instrument aveugle de leurs volontés, avait prescrit à leur coupable ambition. La suppression du roi, de toutes les fonctions qui lui avaient été réservées par cette même constitution, qu'on a si long-temps prônée comme le vœu de la nation entière, a été le dernier crime de l'assemblée nationale, qui a attiré sur la France les deux terribles fléaux de la guerre et de l'anarchie. Il ne reste plus qu'un pas à faire pour les perpétuer, et l'esprit de vertige, funeste avant-coureur de la chute des empires, vient d'y précipiter ceux qui se qualifient du titre *d'envoyés par la nàtion, pour assurer ses droits et son bonheur sur des bases plus solides*. Le premier décret que leur assemblée a porté, a été l'abolition de la royauté en France; et l'acclamation non motivée d'un petit nombre d'individus, dont plusieurs même sont des étrangers, s'est arrogée le droit de balancer l'opinion de quatorze générations qui ont rempli les quatorze siècles d'existence de la monarchie française. Cette démarche, dont les seuls ennemis de la France devraient se réjouir, s'ils pouvaient supposer qu'elle eût un effet durable, est directement opposée à la ferme résolution que LL. MM. l'empereur et le roi de Prusse ont prise, et dont les deux souverains alliés ne se départiront ja-

mais, de rendre à S. M. T.-C. sa liberté et sa dignité royale, ou de tirer une juste et éclatante vengeance de ceux qui oseraient y attenter plus long-temps.

A ces causes, le soussigné déclare à la nation française, en général, et à chaque individu en particulier, que LL. MM. l'empereur et le roi de Prusse, invariablement attachées au principe de ne point s'immiscer dans le gouvernement intérieur de la France, persistent également à exiger que S. M. T.-C., ainsi que toute la famille royale, soient immédiatement remises en liberté par ceux qui se permettent de les tenir emprisonnées. LL. MM. insistent de même pour que la dignité royale en France soit rétablie, sans délai, dans la personne de Louis XVI et de ses successeurs, et qu'il soit pourvu à ce que cette dignité se trouve désormais à l'abri des avanies auxquelles elle est maintenant exposée. Si la nation française n'a pas tout-à-fait perdu de vue ses vrais intérêts, et si, libre dans ses résolutions, elle désire de faire cesser promptement les calamités d'une guerre qui expose tant de provinces à tous les maux qui marchent à la suite des armées, elle ne tardera pas un instant à déclarer son opinion en faveur des demandes péremptoires que je lui adresse, au nom de LL. MM. l'empereur et le roi de Prusse, et qui, en cas de refus, attireront immanquablemeut sur ce royaume, naguères florissant, de nouveaux et plus terribles malheurs.

Le parti que la nation française va prendre à la suite de cette déclaration, ou étendra et perpétuera les effets d'une guerre malheureuse, en ôtant, par la suppression de la royauté, le moyen de rétablir et d'entretenir les anciens rapports entre la France et les souverains d'Europe, ou pourra ouvrir la voie à des négociations pour

le rétablissement de la paix, de l'ordre et de la tranquillité, que ceux qui se qualifient du titre de dépositaires de la volonté de la nation sont les plus intéressés à rendre aussi prompte qu'il est nécessaire à ce royaume.

Signé CHARLES-F. duc de BRUNSWICK-LUNEBOURG.

Au quartier-général de Hans, le 28 septembre 1792.

N°. III.

Lettre du Duc de Berry, écrite à S. A. R. le Comte d'Artois.

Turin, 15 mai 1791.

Avec quel plaisir nous avons reçu, mon cher papa, la lettre du bon régiment de Brunswick et votre réponse, ainsi que celle de MONSIEUR. Ah ! que n'y suis-je ! Je voudrais bien voir ces bons soldats et me battre avec eux ! Je leur dirais, comme notre bon Henri : « Camarades, » si dans la chaleur des combats, vous perdiez vos dra- » peaux, ralliez - vous à mon panache blanc qui ne » sera jamais qu'au chemin de l'honneur. » Cette pensée m'a fait bouillir le sang dans les veines.

Mon cher papa, marchons pour rendre la liberté à notre malheureux roi. Trente-deux officiers du régiment de Vexin sont arrivés à Nice, remplis de zèle et de courage. Je n'en manque pas non plus, je suis prêt à me bien battre.

BERRY.

Lettre du Duc de Berry à l'Armée.

Après avoir été si long-temps au milieu et à la tête de la noblesse française, qui, toujours fidèle, toujours guidée par l'honneur, n'a pas cessé un instant de combattre pour le rétablissement de l'autel et du trône, il est bien affligeant pour moi d'être obligé de me séparer d'elle, dans le moment sur-tout où elle donne encore une nouvelle preuve d'attachement à la cause qu'elle a embrassée, en préférant d'abandonner ses biens et la patrie, plutôt que de jamais plier sa tête sous le joug d'un républicain.

Au milieu des peines qui m'affligent, j'éprouve une véritable consolation en voyant un souverain aussi généreux que S. M. l'empereur de Russie, recueillir et recevoir le dépôt précieux de cette noblesse malheureuse, en la laissant toujours sous la conduite d'un Prince que l'Europe admire, que les bons Français chérissent, et qui m'a servi de guide et de père depuis trois ans que je combats sous ses ordres.

Je vais rejoindre le roi; je ne lui parlerai pas du zèle, de l'activité et de l'attachement dont la noblesse française a donné tant de preuves dans le cours de cette guerre. Il connaît tous ses mérites et sait les apprécier. Je me bornerai à lui marquer le vif désir que j'ai et que j'aurai toujours, de rejoindre mes braves compagnons d'armes, et je les prie d'être bien persuadés que, quelque distance qui me sépare d'eux, mon cœur leur sera éternellement attaché, et que je n'oublierai jamais les nombreux sacrifices qu'ils ont faits et les vertus héroïques dont ils ont donné tant d'exemples.

Signé CHARLES-FERDINAND.

N°. IV.

Procès-verbal d'exhumation des restes de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Enghien.

Extrait du Journal des Débats, du jeudi. . . . mars 1816.

On a procédé aujourd'hui, mercredi, dans les fossés de la partie méridionale du château de Vincennes, à l'exhumation des restes de Mgr. le duc d'Enghien.

Une tradition certaine indiquait l'endroit où le corps de ce prince avait été jeté par ses bourreaux; mais, pour plus de régularité, une enquête a été faite dès lundi dernier par M. le Conseiller-d'état Laporte-Lalonne. Un garde d'artillerie et un paysan du village de Vincennes, entr'autres, ont donné à cet égard les indications les plus précises. Ce paysan, nommé Grison, âgé aujourd'hui de quatre-vingts ans, avait lui-même creusé la fosse. L'on a su par lui que cette fosse avait été préparée deux heures après l'arrivée du prince, et d'après les ordres d'Harel, qui commandait à cette époque au château de Vincennes. Les fouilles ont été faites en présence d'un commissaire du roi, et de plusieurs personnages parmi lesquels on a distingué M. le comte de Reuilly, pair de France; M. de Béthizy, membre de la Chambre des députés; M. le vidame de Vassé; M. le chevalier de Contye; M. le chevalier Jacques, ce fidèle ami, ce compagnon d'infortune de l'illustre victime; le gouverneur de Vincennes, M. le marquis de Puyvert, qui a passé dix années de sa vie, enfermé dans cette forteresse;

M. le comte Armand de Beaumont, commandant, et beaucoup d'autres personnes qui presque toutes avaient été victimes de la tyrannie de Bonaparte. Plusieurs officiers de santé avaient été appelés pour constater les ossemens que les fouilles allaient faire découvrir. Le premier objet qui a frappé les yeux a été une botte assez bien conservée, dans laquelle on a trouvé les os de la jambe et du pied. On a ensuite rencontré la tête, et l'on a pu juger dans quelle direction le corps était placé. Cette direction s'est trouvée être absolument la même que celle qui avait été indiquée dans l'audition des témoins.

La face était tournée vers la terre, une jambe était restée dans une position presque verticale, et les bras contournés vers le dos. L'autre jambe, les os des cuisses, ont été ensuite recueillis; on a pu rassembler aussi une partie des cheveux. Une pierre assez volumineuse paraissait avoir été jetée à dessein sur la tête, dont les os avaient été fracassés.

Les officiers de santé ont recueilli successivement ces précieux restes, qui ont été déposés sur un linceuil. On a trouvé un certain nombre de ducats d'Allemagne, une bourse en cuir, un anneau, une chaîne en or que le prince portait habituellement à son cou. (Il paraît que les soldats ne lui avaient pas tout enlevé.) M le chevalier Jacques avait annoncé d'avance que ces objets devaient se trouver si le prince n'avait pas été entièrement dépouillé après sa mort. On a remarqué le trou d'une balle à travers l'omoplate, et un autre trou de balle dans les fragmens de la casquette qu'avait ce Prince au moment de l'exécution. Les bottes étaient assez bien conservées; elles étaient de la forme qu'on appelle à la *hussarde*.

On a placé le linceuil dans un cercueil de plomb et le tout

a été religieusement transporté dans une chambre préparée à cet effet par les soins de M. le marquis de Puyvert. Un détachement de troupes de la garnison a accompagné le cercueil jusqu'à sa destination.

Le cerceuil est déposé dans une chambre transformée en une chapelle, où l'on a fondé une messe à perpétuité. Des lampes ardentes l'éclairent constamment.

Dans le fossé, sur le lieu même de l'exécution, on a dressé une pyramide en bois, avec des inscriptions qui rappellent la mort du jeune héros.

Un jour peut-être verrons-nous s'y élever un monument de marbre qui puisse transmettre à la postérité le souvenir et l'horreur du plus grand des crimes.

No. V.

Funérailles de S. A. S. le Prince de Condé, et son oraison funèbre.

C'est aujourd'hui que, conformément aux ordres du roi, ont été célébrées les funérailles de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, et que, par une faveur méritée, le corps de cet illustre capitaine a été transporté dans l'église de St.-Denis, et déposé près des sépultures royales, sous les mêmes voûtes où la reconnaissance de deux de nos plus grands rois l'avait fait précéder par Duguesclin et par Turenne, ses modèles en courage, en vertu et en génie militaire. C'était le guerrier fidèle, le père des soldats, le général intrépide dont la mémoire était con-

sacrée par cet honneur insigne, et pour en rendre le motif plus sensible, S. M. a voulu que cette pompe lugubre, en recevant, des larmes de la piété filiale, de la douleur, de l'amitié et des prières des pauvres, un caractère religieux et touchant, et tirât son principal éclat de la présence des braves, appelés tous sans distinction de la nature, de l'étendue et de l'époque de leurs services, à se réunir autour du cercueil d'un héros, et à parer son char funéraire des palmes immortelles cueillies, les unes sous ses auspices et sous ses yeux, les autres d'après ses leçons et ses exemples, monument de cette gloire, héritage commun et indivisible de tous les Français, et dont les trophées sont le plus digne hommage qui puisse être offert aux mânes d'un Condé.

Dès cinq heures du matin, les détachemens des différens corps en garnison à Paris ou dans les environs, ceux de la garde nationale, de la garde royale, se sont rendus au Palais-Bourbon, sur la place, et le long du quai d'Orsay et du quai des Théatins. A dix heures, le cortége a commencé à se mettre en mouvement, et a marché dans l'ordre suivant : la gendarmerie de Paris, la gendarmerie du département, la gendarmerie des chasses, et un détachement des chasseurs de l'Orne, cavalerie. Venait ensuite, à la tête de l'état-major de la place, M. le comte de Rochechouart; quatre légions départementales, les vétérans, les dragons de la garde, l'artillerie légère avec quatre pièces de campagne attelées; les grenadiers à pied de la garde royale, l'état-major de la garde nationale, la garde nationale à cheval, les six premières légions de la garde nationale de Paris avec leur musique.

Immédiatement après ces soldats citoyens s'avançait,

nous ne dirons pas un corps, mais une multitude immense d'officiers, les uns en activité de service et attachés à des états-majors, les autres en retraite; presque tous portant, ou à leur boutonnière, ou sur leurs membres mutilés, les honorables témoignages de leurs services et tous sur leur visage l'expression du respect et de la douleur profonde dont ils étaient intérieurement pénétrés. M. le lieutenant-général Claparède était à leur tête, à pied comme eux, et distingué seulement par le grand cordon de la Légion d'Honneur.

Venaient ensuite cinq cents pauvres portant à la main un cierge armorié de l'écusson du Prince, et tous couverts d'un coupon d'un excellent drap; chacun d'eux a reçu en outre une aumône en argent.

Cent anciens soldats qui avaient servi immédiatement sous les ordres du Prince de Condé, terminaient cette première partie du cortége, et précédaient les voitures de deuil.

Ces voitures attelées de quatre chevaux, destinées aux officiers de la maison du Prince, étaient au nombre de neuf. Elles étaient suivies de trois autres à six chevaux, entièrement caparaçonnés de noir. Celles-ci étaient réservées aux officiers supérieurs et aux ecclésiastiques da la maison.

En avant du char, les quatre hérauts-d'armes, revêtus de leurs dalmatiques en velours violet et à fleurs-de-lis d'or. Derrière eux, le char funéraire, attelé de huit chevaux revêtus de caparaçons semés de fleurs-de-lis en argent. Ce char d'une construction antique, présentait dans son ensemble l'image d'une pyramide décorée à sa base de longues guirlandes de cyprès, entourée dans toute sa hauteur de drapeaux aux armes de France, et surmontée

à son sommet du manteau de la pairie, de la couronne princière, du cordon des ordres du roi, et de tous les symboles des dignités éminentes dont le Prince était revêtu. Le triple cercueil de plomb, de chêne et de cèdre, qui renferme ses dépouilles mortelles, avait été porté sur le char par quatre officiers principaux de sa maison.

Dans le fond d'une autre voiture, attelée comme le char, de huit chevaux, était avec peine reconnu à travers les larmes qui sillonnaient son visage, Mgr. le duc de Bourbon, laissant douter aux témoins de sa douleur, qui y avait plus de part en ce fatal moment, ou du sentiment de sa perte récente, ou des souvenirs affreux qu'elle réveillait dans son cœur paternel.

Auprès de la voiture de S.A.S., était un détachement de la garde nationale de Chantilly, qui était venu payer au Prince, moins encore qu'au bienfaiteur, le dernier tribut de sa reconnaissance et de son amour. Le reste du cortége était composé des mêmes corps militaires qui en formaient la tête, mais seulement disposés en sens inverse, ensorte que le dernier détachement était celui de Paris.

Lorsque le cortége est arrivé à la barrière, la garde nationale de St.-Denis a relevé une partie de la garde nationale parisienne. Depuis le Palais-Bourbon jusqu'à la barrière, l'affluence, favorisée d'ailleurs par un temps superbe, était telle, que plusieurs fois la marche a été obligée de s'arrêter. Sur le passage et particulièrement dans la rue St.-Denis, un grand nombre de maisons étaient tendues en noir. Hors des murs, le concours des Parisiens qui suivaient volontairement le cortége, et des villageois accourus de plusieurs lieues pour le grossir, présentait l'image d'une population immense qui, touchant

par ses extrémités aux portes des deux villes, semblait les rapprocher et les réunir en une seule.

Il était une heure et demie quand le corps a été reçu à la porte de l'église par le clergé de St.-Denis et déposé dans le catafalque.

La tenture de l'église était ornée des armoiries et des chiffres de la maison de Condé, de trophées militaires, et de drapeaux de France qui rappelaient la dignité de colonel-général de l'infanterie dont était revêtu Mgr. le Prince de Condé. Cette tenture et la décoration accessoire étaient d'ailleurs à peu près les mêmes que nous les avons vues au dernier anniversaire du feu roi Louis XVI. Seulement le catafalque, entouré de cierges en moins grand nombre, et élevé sur un nombre moindre de degrés dans la proportion voulue par le cérémonial, était recouvert du manteau et chargé des signes d'honneur particuliers aux Princes.

Les grands corps de l'état, les maréchaux de France, les ambassadeurs étrangers, les généraux et les militaires de tous grades, occupaient les mêmes places qu'au 21 janvier, avec cette différence pourtant que les princes et les princesses de la famille royale, et les princesses de la famille d'Orléans et de Condé assistaient à ces funérailles dans des tribunes, et non dans les stales à droite et à gauche du catafalque. Ces stales étaient occupées, à droite, par Mgr. le duc de Bourbon et Mgr. le duc d'Orléans, et à gauche, par MM. les ministres du roi. Mgr. le duc de Bourbon était coiffé en cheveux épars, et vêtu du petit manteau et du collier des ordres du Roi. Ces deux Princes ont seuls été à l'offrande, précédés du roi-d'armes.

Le service militaire était fait au-dehors, et dans le bas de la nef par la garde royale; dans le haut de la nef et

aux avenues du chœur, par MM. les gardes-du-corps du roi. Les gardes de MONSIEUR faisaient le service de la tribune des princes et princesses de la famille royale; cette tribune est la même que celle dans laquelle se renferme MADAME pour assister à chaque anniversaire du roi son père.

Le portail de l'église, tendu en noir et orné des écussons et des chiffres de Condé, figurait au centre l'entrée d'une tente fermée de rideaux funèbres, mais ornée de trophées militaires : ces trophées, composés de drapeaux et de faisceaux d'armes, étaient chargés d'inscriptions qui rappelaient les journées mémorables où s'était trouvé le cinquième descendant du grand Condé : ces journées sont celles de Joannesberg et de Grummingen en 1792, de Biberach en 1796; et en 1793, celles de St.-Péters et Berstheim, où Mgr. le duc de Bourbon fut blessé dans la mêlée, d'un coup d'arme blanche, entre son vénérable père et son aimable fils qui ne sont plus.

L'office a été célébré par M. du Chilleau, ancien évêque de Châlons-sur-Saône, nommé à l'archevêché de Tours. Après l'évangile, M. l'abbé Frayssinous est monté en chaire. Ce discours, composé en moins de dix jours, a surpris l'auditoire par la beauté du travail, et l'a vivement ému par les grandes pensées et les nobles sentimens dont il était rempli. Nous n'essaierons point en ce moment d'en faire une analyse complète, il sera sans doute livré à l'impression, et nous serons alors plus en état d'en apprécier tout le mérite. Néanmoins nous croyons en avoir assez bien saisi quelques passages pour pouvoir les offrir à nos lecteurs, et pour satisfaire ainsi, autant qu'il est en nous, à leur juste impatience.

M. l'abbé Frayssinous a pris pour texte ces paroles :

« *Fraternitatem diligite, Deum timete, Regem honorificate.* »

(St. Pierre, Ep. 1re., ch. 2, v. 13.)

« Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi. »

» Pourquoi faut-il, a dit l'orateur, que, nous trouvant commandé par le temps, nous ayons pu consacrer à peine quelques jours de réflexions à l'éloge funèbre d'un Prince qui a soutenu avec tant de gloire un nom si difficile à porter, et dont la mémoire doit vivre à jamais dans les annales de la bravoure, de l'honneur, et de la piété ! Comment, dans le court espace de temps qui s'est écoulé depuis les derniers momens du Prince de Condé jusqu'au jour de ses funérailles, recueillir tout ce qui a pu illustrer une vie si longue et si pleine, présenter dans un même tableau tant de hautes qualités et de faits mémorables, tant de traits d'héroïsme et d'humanité, tant de modération dans la victoire, et de magnanimité dans l'infortune; peindre, en un mot, avec fidélité ce Prince qui, suivant l'heureuse expression de l'un de nos guerriers *, a donné de grands exemples et de belles leçons, et qui, du fond du cercueil, semble nous dire encore à tous : « Aimez votre pays, craignez Dieu, honorez le roi ; car c'est là tout l'homme, tout le chrétien, tout le Français : *fraternitatem diligite*, etc.

» Sans doute, Messieurs, en d'autres temps, nous aurions dû craindre que notre faiblesse ne pût s'élever jusqu'à la hauteur d'un tel sujet. Mais dans la circonstance présente, après un travail si court et si rapide, comment ne pas sentir combien nous sommes exposés au malheur de n'offrir, au lieu d'une peinture fidèle, qu'une ébauche

* M. le marquis Maison, lieutenant-général, pair de France.

imparfaite, trop peu digne, et du héros que nous avons à célébrer, et de son auguste maison dont il a si bien continué la gloire, et de sa patrie qui s'honore de lui avoir donné le jour?

» Essayons toutefois, puisqu'il le faut, de payer un faible tribut d'éloges à un Prince que son roi loue déjà si bien par ses regrets et par les honneurs qu'il fait rendre à sa mémoire; qu'ont déjà loué d'une manière si touchante et les larmes amères de tous ceux qui étaient attachés à sa personne, et ce concours immense de Français de tous les rangs, de tous les états, qui se sont pressés avec une vive douleur autour de ses dépouilles mortelles.

» Quelle vie, Messieurs, que celle du Prince de Condé! Sa carrière politique et guerrière a toujours été sans tache. Plus heureux aussi que le plus grand de ses ancêtres, aucune page de son histoire n'aura mérité d'être déchirée...

» Il existe chez tous les peuples des races particulièrement honorées pour les services qu'elles ont rendus à la chose publique, et pour les grands hommes qu'elles ont produits... races en quelque sorte nationales, que la patrie regarde comme sa gloire et son appui, qu'elle revendique comme son patrimoine, qu'elle oppose avec fierté à toutes les nations rivales. On en trouve de semblables chez les anciens comme chez les modernes, dans les républiques comme dans les monarchies : leur nom a pour leur contemporains, je ne sais quoi d'héroïque, et placé bien au-dessus de toutes les prétentions, de toutes les jalousies, jamais on ne l'entend prononcer qu'avec un sentiment d'amour et de respect. A ce trait où chacun peut faire diverses applications particulières, qui ne reconnaîtra la branche royale de Condé, race de celui-là même dont

nous allons en ce moment vous rappeler les hautes qualités.

» Nourri dans les maximes de l'antique honneur, digne du sang qui l'a fait naître, et brûlant de marcher sur les traces de ses aïeux, le jeune Prince de Condé fit ses premières armes dans cette guerre de sept ans, qui fut pour la France un mélange de revers accablans et de succès honorables. A dix-neuf ans, il paraît pour la première fois sur un champ de bataille, et déjà fait voir toute l'intrépidité des guerriers... La journée de Minden fait éclater ses talens, sa réputation militaire s'accroît; là, il est aux prises avec un capitaine renommé, le prince héréditaire de Brunswick, et remporte sur lui un avantage signalé, qui expose à tous les yeux, dans la magnifique demeure de Chantilly, les dépouilles glorieuses de l'ennemi vaincu.

» Voici que le jeune Prince va s'éloigner de cette carrière brillante qui attaque les grands cœurs par les périls dont elle est semée, et par l'éclat qui l'environne.

» Heureux les peuples, s'ils étaient assez sages pour se passer de cette gloire; mais la paix perpétuelle n'étant pas faite pour la terre, il est dans l'ordre de la Providence que la profession des armes, consacrée à la défense de tous, soit au premier rang dans l'opinion des hommes, et il nous est permis de célébrer les qualités guerrières devant les autels de Dieu, qui n'est pas moins le Dieu de la société que de la religion, et qui, dans la religion, s'appelle également et le Dieu des batailles et le Dieu de la paix.

» Mais l'homme n'est pas seulement grand dans les combats; il est une grandeur indépendante des circonstances et des événemens; telle est celle qui s'attache au Prince de Condé dans tout le cours de sa vie. Oui, soit qu'il gouverne cette province de Bourgogne, où son nom

est encore en bénédiction, soit qu'il se montre à la cour et dans la capitale, soit qu'il réside dans cette antique demeure de ses ancêtres, qui avait été embellie par le Grand Condé, et qui était encore pleine de sa gloire, par-tout les charmes de son esprit, l'aménité de ses manières, la bonté de son cœur, lui concilient tous les suffrages. Mais, chez lui, les qualités aimables ne sont que l'ornement de qualités plus solides. Combien n'est-il pas honorable à sa mémoire d'avoir su mériter l'estime et l'affection de ce Dauphin si sage, si éclairé, dont la mort devait coûter tant de larmes en France, et avoir tant d'influence sur ses futures destinées! »

Arrivé aux temps désastreux de la révolution, l'orateur en montre la source dans ces écrits corrupteurs, dans ces doctrines hardies qui faillirent renverser toutes les bases de l'ordre social.

» Ainsi, continue M. Frayssinous, empruntant le langage du prophète Osée, une génération a semé ce mal, et la génération suivante a recueilli des tempêtes.

» Elle est arrivée la révolution, cette époque désirée par les uns, redoutée par les autres, qui, long-temps, devait être si féconde en désastres, en discordes impies, en ruines comme en forfaits.

C'en était fait de la gloire du nom français, si elle ne s'était réfugiée dans les camps; et à ce sujet, je parlerai avec une franchise qui ne déplaira, j'en suis sûr, à aucun des cœurs généreux qui m'entendent. D'un côté, dans quelques-unes de nos provinces des guerriers combattant sous la bannière de la croix et des lis, semblaient renouveler les exploits héroïques des Tancrède et des Godefroi; de l'autre, l'éclat de nos triomphes rapides jetait l'Europe entière dans l'étonnement, tandis qu'en

même temps d'autres légions de Français dévoués à la cause royale fixaient les regards et l'admiration, par une vaillance digne de leurs aïeux. Ainsi, pour notre commune patrie, le bonheur n'était nulle part, et la gloire militaire était par-tout.

» Où se trouvait alors le Prince de Condé? Là où il se croyait appelé par son nom, par sa naissance, par son attachement au trône d'Henri IV et aux antiques lois de la patrie.

» Chef d'une armée peu nombreuse, il brave intrépidement tous les périls ; on le voit admettre à sa table le pain même des soldats, et cela, non par nécessité, mais pour faire cesser les murmures.

» Quels soins tendres et touchans pour les prisonniers français qu'il sauve de la fureur des étrangers! Quel contraste entre cette conduite et la législation qui, pendant quelque temps, vouait à la mort le guerrier vaillant mais malheureux que le sort des armes faisait prisonnier! Heureusement il y eut un terme à cette barbarie, et sous de grands capitaines renommés dans le monde entier par leur bravoure comme par leurs talens, on vit les Français se prêter une bienveillance mutuelle.

Ici M. Frayssinous rapporte un entretien touchant que, pendant une trêve, le Prince eut avec un officier inférieur faisant partie d'un avant-poste dans l'armée opposée. » Mes enfans, disait le Prince, j'ai un grand plaisir à vous voir ; je me sens aussi tranquille au milieu de vous que si j'étais au milieu de mes amis : vous êtes Français, c'est tout dire. — Vous avez raison, Monseigneur, répondit l'officier, vous nous rendez justice, nous vous aimons et respectons ».

» Messieurs, voilà le Français quand il est laissé à son vrai caractère.

» En vain un souverain du nord offre-t-il au Prince de Condé de le mettre à la tête de son armée d'Italie, il préféra à cette carrière brillante le bonheur de rester avec des Français.

» Les événemens amenèrent enfin le licenciement de ce corps peu nombreux, mais digne de figurer dans l'histoire, où l'on voyait le courage et le malheur égaliser tous les rangs; où le guerrier et le magistrat, le noble et le plébéien étaient confondus, où le Prince n'était que le premier soldat.

» Alors le Prince de Condé cherche un asile dans cette île hospitalière où le ciel avait déposé cette royale famille qu'il destinait à faire de nouveau le bonheur de la France.

» O Prince! vous vivez en paix, dans le sein d'une religion si touchante par l'élévation même de sa doctrine! Après tant de traverses et de fatigues, vous goûtez un repos honorable au milieu des plus doux témoignages d'estime et de vénération. Oh! que vous êtes loin de pressentir le coup qui vous menace et qui va porter dans votre âme une désolation sans bornes! Oh! que bientôt vous aurez besoin de toutes ces consolations que la religion seule peut donner!

» En effet, Messieurs, quelle épreuve cruelle lui était réservée! Quel malheur imprévu! Quel tragique événement! Quelle catastrophe inouie! Tout-à-coup un cri funèbre parti des rives de la Seine retentit jusque dans sa retraite, et dans celle d'un fils qui va être bien plus à plaindre encore que lui. Ceux que l'adversité n'a pu vaincre ne vont-ils pas succomber de tendresse?

» Je tremble de réveiller de si douloureux souvenirs. Eh quoi! tant d'héroïsme et de bonté, tant de jeunesse et d'espérance se sont-ils évanouis comme un songe? Le dernier rejeton de Condé est mort comme meurent les héros chrétiens; mais enfin il est mort, il est tombé sous la main meurtrière. Ah! périsse à jamais la nuit fatale qui couvrit de son ombre ce mystère d'iniquité! Périsse le jour qui vint révéler dans la capitale le crime de la nuit!

» Ils frémirent d'indignation et furent pénétrés d'une horreur profonde ces mêmes guerriers dont le jeune Prince avait été l'ennemi, mais toujours l'ennemi généreux. On crut voir précipitées dans la même tombe trois générations de héros. Leur gloire ne périra pas, mais ce n'est pas assez pour nos cœurs; il ne sera pas donné à nos neveux de voir les descendans du vainqueur de Rocroi. Tout passe, tout s'éteint sous le soleil, la race des héros comme les races vulgaires.

» On se tromperait si l'on pensait que son cœur est déchiré par la haine et le ressentiment. Rien de vulgaire n'entre dans sa grande âme. Il existe un testament fait, il y a douze années, monument éternel de ses hautes et pieuses pensées. Là, il proteste de sa ferme croyance en Dieu et de son attachement à la religion catholique; là, il dépose, avec une noble candeur, l'aveu comme le repentir des fautes qu'il a pu commettre; là, Messieurs, il a tracé ces lignes où son âme respire toute entière; je n'y changerai rien :

» Je remercie Dieu de n'avoir jamais laissé pénétrer
» dans mon âme la plus petite idée de vengeance contre
» ceux qui nous ont fait tant de mal, et j'espère que sa
» miséricorde et la clémence du roi les ramèneront tôt

» ou tard à ces principes sacrés qui peuvent seuls rendre
» à la France son bonheur et sa tranquillité. »

» Ce vœu s'accomplit. L'usurpateur qui avait dominé l'Europe est abattu par une main bien faible. La fière Espagne s'indigne du joug qu'on veut lui imposer : elle ne veut pas être subjuguée; elle ne le sera pas. A ce spectacle l'Europe se soulève, dès lors le colosse s'écroule ; s'il se relève, c'est pour tomber d'une chûte plus éclatante encore. Ainsi est brisé pour toujours le marteau qui avait brisé le monde.

» La dynastie légitime nous est rendue. Le Prince que nous regrettons est à la fois témoin et en partie l'objet de l'allégresse publique; mais à peine quatre années s'écoulèrent et une maladie l'enlève rapidement à notre affection ».

L'orateur entre dans quelques détails sur la mort édifiante du Prince. « Chrétiens, dit-il, qui de nous dédaignerait ces détails, quand le grand Bossuet en a révélé de semblables du grand Condé.

» Le Prince de Condé n'est donc plus, mais il laisse après lui un fils héritier de son âme comme de son nom ; elle vit au milieu de nous cette vierge héroïque, issue de son sang, qui, dans la solitude, ne cessa de prier pour la France ; elles reposent au milieu de nous ces dépouilles mortelles. La plus honorable des sépultures leur est réservée auprès de celles de nos rois. Mais enfin il nous reste de lui quelque chose de plus précieux encore que ces souvenirs. Je veux dire *ses exemples* et *ses leçons*. Il faut bien, en terminant son éloge, que je répète avec simplicité ces paroles qu'il a déposées dans son testament.

» Je recommande mon âme à l'Eternel, et aux prières
» de tous les Français qui tiennent à leur Dieu et à leur roi. »

» Grand Prince, je me plais à répéter devant cette assemblée ces paroles si chrétiennes et si françaises, parce qu'il n'y a ici que des chrétiens et des Français. Et qui donc pourrait encore perpétuer le dissensions et les haines? Repoussons ces doctrines d'impiété et d'anarchie qui ne pourraient que ramener pour nous de nouvelles calamités.

» N'est-il pas temps de bien comprendre enfin qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y aura jamais pour un peuple, de liberté et de bonheur sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion? Un peuple qui méconnaîtrait ces vérités premières, au lieu d'être éclairé, serait dans l'ignorance la plus profonde.

» Une bouche royale nous a dit : Il ne faut désespérer de rien avec des Français ; mais sachons bien aussi, Messieurs, que pour un peuple quelconque, il n'y aura jamais de salut hors de ces principes sacrés qui conservent comme ils les ont fondés sans exception, toutes les sociétés humaines.

» Fixons nos regards sur ce cercueil. Là, repose un héros ; c'est sur sa tombe que nous devons protester à jamais de notre dévoûment. Ainsi nous marcherons sur les traces d'un Prince, objet de nos regrets et de notre vénération. Ainsi nous vivrons, nous mourrons fidèles à Dieu, au roi et à la patrie ; et comme lui, nous trouverons avec lui la récompense promise aux serviteurs fidèles. »

Ce discours a duré cinquante minutes, et la cérémonie n'a fini qu'à près de cinq heures.

Plusieurs autres oraisons funèbres, un grand nombre d'éloges du Prince, ont été publiés, et tous ont fixé l'attention générale, soit par un style noble, élégant et

fleuri, soit par la beauté et la profondeur des réflexions, soit par le piquant des anecdotes qui y sont révélées.

Entre toutes ces productions, on a remarqué particulièrement celle à laquelle l'académie de Dijon a décerné le prix. Sortie de la plume d'un jeune homme, elle présente des observations, des aperçus, des conseils, qui indiquent toute la sagesse d'un homme mûr, et des sentimens, qui honorent autant l'auteur, que les savans dont les suffrages se sont réunis pour le couronner.

Mais la ville de Dijon ne s'est pas contentée d'élever à son ancien gouverneur ce monument historique d'amour et de reconnaissance. Elle a voulu joindre aux pages de l'éloquence l'œuvre non moins durable de la sculpture. Le ciseau de M. Bornier, habile statuaire, connu par de longues études et des succès à Rome, a reproduit dans le marbre, les traits du Prince de Condé, et le buste sorti de ses mains, doit orner une des salles de l'hôtel-de-ville de la capitale de la Bourgogne. Plusieurs plâtres, tirés sur cet excellent morceau, sont en outre commandés par l'administration du département de la Côte-d'Or. Ils seront placés au Muséum dijonnois, et dans les salles publiques et dans les bibliothèques des villes de Beaune, de Semur, d'Auxonne et de Châtillon.

Il faut espérer qu'enfin les habitans de Paris, aussi heureux, aussi favorisés que les Bourguignons, pourront contempler et saluer bientôt, avec respect, l'effigie du héros de la monarchie légitime.

Sa statue en bronze fera une des plus belles décorations d'une des places de la première ville de France; et regardant avec majesté ce palais qu'il fit bâtir dans des jours de paix et de bonheur, le Prince de Condé semblera tracer aux députés des départemens le plan de

conduite de tout sujet fidèle. Son geste leur dira que s'il paraissait au milieu de nous, rendu à la vie et à la force de l'âge, il combattrait, dans la nécessité, pour la défense de Louis XVIII et de la Charte, avec la même ardeur qu'il courut aux armes en 1791, pour le soutien du trône de Louis XVI, et de la vieille constitution du royaume de Clovis.

Cives, ecce civis! Milites, ecce miles! Galli, ecce Gallus!

N°. VI.

Notice sur les princes d'Hohenlohe, tirée de plusieurs ouvrages français et étrangers.

J'ai trop souvent parlé de ces princes, pour que le lecteur ne désire pas avoir sur leur maison, et sur chacun de ceux qui ont servi à l'armée de Condé, des détails plus amples et plus satisfaisans.

La maison d'Hohenlohe est une des plus anciennes maisons princières de l'Allemagne. Elle fut toujours alliée à la maison de Bourbon, et se fait gloire de se rattacher à la race carlovingienne.

Dans les guerres sanglantes qui ont divisé l'Empire germanique avec la cour de Rome, elle a tenu une belle et noble attitude en Franconie, et dans ses alliances avec le royaume de France et nos plus illustres monarques, elle se signala toujours par une fidélité à toute épreuve.

François I.er, Henri IV, la régente Anne d'Autriche, n'eurent qu'à s'applaudir d'avoir pris ces princes à leur

service, et la révolution les a mis dans une situation assez critique, pour que l'on puisse apprécier leur loyauté dans l'exécution de leurs engagemens, dans la sûreté de leurs traités, et dans la franchise et l'ardeur de leurs affections.

Un prince d'Hohenlohe-Kirchberg, qui s'était distingué dans la guerre contre les Turcs, en écrasant, le 8 octobre 1789, le visir Cara-Mustapha, dans la Transylvanie, avec un petit nombre de troupes autrichiennes, ne fut pas moins brillant dans les premières campagnes de la révolution. Il tint tête en avant de Trèves, pendant tout le cours de 1792, aux attaques du général Beurnonville, qu'il contint et qu'il maltraita même plusieurs fois, et les Français reconnurent en lui un excellent capitaine.

Uni ensuite aux forces du prince de Cobourg, en 1793, il se signala aux affaires du mont Ansin, de Famars, de la forêt de Mormal. Il assura le siége du Quesnoy, et transporté ensuite sur le Rhin, il contribua beaucoup aux succès du général Mollendorf.

Mort en 1796, il fut regretté de toute l'Allemagne, et les républicains mêmes firent l'éloge de son courage, de ses talens, et ce qui fait le plus d'honneur à sa mémoire, de son humanité.

Les princes d'Hohenlohe étaient destinés à combattre sous tous les drapeaux contre les révolutionnaires français.

On en remarquait à la tête des colonnes prussiennes, autrichiennes, hessoises, et ils se distinguaient éminemment dans les phalanges condéennes.

Cette maison ayant, dès le commencement des hostilités entre la France et l'Allemagne, pris hautement le parti

des princes de la maison de Bourbon, ne se démentit plus dans cette noble résolution, et se conduisit toujours dans ce chemin difficile, avec une franchise, un désintéressement, un dévoûment, une abnégation de sa propre conservation, qui doivent lui mériter l'admiration et l'amour de tous les royalistes.

En vain, dans les premiers jours du rassemblement des émigrés armés, les grands potentats de l'Empire germanique voulurent-ils s'opposer à ce qu'elle ouvrît ses domaines aux malheureux proscrits, elle résista avec fermeté à des injonctions qui blessaient son droit de souveraineté; et reçut dans ses états de Françonie, la légion de Mirabeau, qui finit de s'y organiser, et qui fut même soldée par le trésor de la principauté pandant plusieurs mois.

La maison d'Hohenlohe fit plus: Elle joignit ses forces à celle du Prince de Condé, et levant deux régimens assez considérables, elle en donna le commandement aux princes Louis et Charles, qui devinrent par cette disposition, les chefs de tout l'état militaire des branches de Bartenstein et de Schillingsfurt.

Rien ne parut coûter à ces princes ni à leur famille, quand il s'est agi de soutenir la cause royale. La capitulation faite avec Louis XVIII, n'ayant pas pu recevoir toujours son exécution, du côté de ce monarque, et du Prince de Condé, faute d'argent, les princes d'Hohenlohe ne s'en montrèrent pas moins zélés, et sacrifiant jusqu'à leur vaisselle d'or, engageant, hypothéquant leurs biens fonds, ils parvinrent à substanter, souvent l'armée des émigrés prête à se dissoudre.

Mille actes de bienfaisance envers les émigrés signalèrent constamment la générosité de ces princes, et pour en citer un des plus remarquables, je dirai qu'ils desti-

nèrent deux de leurs châteaux, à la réception de plusieurs centaines de malheureux prêtres, qui y trouvèrent un asile et du pain que leur refusait leur pays natal.

Le prince Louis de Hohenlohe-Waldembourg-Bartenstein, et le prince Charles-Joseph-Ernest-Justin de Hohenlohe-Bartenstein-Jatzberg, ayant pris part à toutes les actions les plus vives du corps de Condé, on peut dire qu'ils furent les bras du général en chef.

Aussi ont-ils reçu la plus douce récompense par les lettres les plus flatteuses que Louis XVIII et le comte d'Artois ont bien voulu leur adresser, en les félicitant sur leur bravoure et leurs succès, et en leur donnant un titre qui les affiliaient, en quelque sorte, à la noble maison de France.

Aujourd'hui, vivant sous le sceptre d'un monarque dont ils ont été long-temps les alliés, ils se montrent aussi fidèles sujets qu'ils furent loyaux auxiliaires.

La terre de Lunéville leur a été concédée en toute propriété, et la légion d'Hohenlohe fait partie de l'armée française, par la plus honorable capitulation.

N°. VI.

Projet d'élévation d'un monument sur la place Royale de Dijon, à la mémoire du vertueux et infortuné Louis XVI, de sa famille et du Duc d'Enghien; suivi de la proposition de de l'érection d'une statue en l'honneur de Louis XVIII. Dédié aux Sculpteurs et aux Architectes de la Bourgogne.

(Avril 1814.)

La Place Royale de Dijon voyait avec orgueil, s'élever au milieu d'elle, un superbe monument de la reconnaissance, de la fidélité et du respect des états de Bourgogne pour la mémoire de Louis XIV.

L'étranger qui passait par notre ville, s'empressait de payer à cette belle production de l'art, un juste tribut d'admiration; l'habitant de nos campagnes mettait au nombre de ses plus douces jouissances, l'impression que son aspect faisait sur son âme; et le citoyen de Dijon, accoutumé à voir cette merveille, ne se

* Ce projet fut le premier publié en France. Depuis, on en a fait paraître d'autres; mais tous rentrent dans celui-ci, et lui ont emprunté des idées mères.

Lorsque j'eus l'honneur de le présenter au Prince de Condé, il me dit : *C'est le projet d'un Français fidèle, et j'y reconnais surtout, les sentimens d'un Bourguignon. S'ils m'aiment, s'ils me regrettent, comme on le dit, je le leur rends bien, soyez-en sûr.*

lassait point de la contempler, chaque fois qu'elle s'offrait à ses regards.

Qui de nous eût pu jamais penser que ce chef-d'œuvre, destiné à percer la nuit des temps, serait brisé par la main de barbares révolutionnaires, avant la fin du siècle qui l'avait produit?

La journée du 17 août 1792 a vu détruire et disparaître * l'objet de la vénération d'un peuple habitué à révérer l'effigie de ses rois, la cause des nobles souvenirs du vieillard, le motif de la fréquente surprise d'une jeunesse peu familiarisée avec les prodiges de la sculpture, et le plus beau sujet d'émulation pour les artistes. Journée fatale! qui sembla préluder à un plus grand crime, quand elle enhardit assez une populace délirante, pour mettre en pièces le bronze inanimé d'un monarque jadis resplendissant de gloire; et dont le malheureux héritier, jeté dans les fers, venait d'être dépouillé des marques, déjà flétries, de l'autorité souveraine!!!

Notre place publique, veuve de son ornement fameux, attend qu'une main réparatrice vienne, si non lui rendre le trésor qu'elle a perdu, du moins le remplacer par

* Une multitude effrénée, conduite par d'imbécilles Vandales, jeta bas, au milieu des cris de joie, l'œuvre du génie et de la gratitude. En Angleterre, lors du renversement des statues de Charles Ier., un coutelier en acheta une, et annonça qu'il voulait la métamorphoser en manches de couteaux; mais il n'en fit rien, et eut la douce satisfaction de la présenter à Charles II, quand ce prince remonta sur le trône de ses pères. En France, aucun prétexte ingénieux n'a pu conserver les images de nos Rois. Eh! comment aurait-on respecté leurs portraits, alors qu'on dispersait leurs cendres!

une conception digne de succéder à la *fabrique* imposante que les arts regretteront toujours.

L'époque de la restauration est arrivée. Le trône de Louis XIV se relève. Les fils du grand roi vont régner sur la France, et les peuples égarés pendant vingt années par des agitateurs imprudens ou perfides, ne forment plus qu'un vœu, celui d'expier par les démonstrations de la douleur la plus sincère, par les preuves de l'amour le plus vif pour leurs Princes légitimes, une trop longue et trop cruelle erreur.

Mais ce n'est pas l'image de Louis XIV que nous placerons au milieu de nous. Si nous n'avions pas une dette sacrée à payer; si notre cœur ne nous criait point que le 21 janvier exige une réparation éclatante, laquelle deviendra une utile leçon pour les siècles à venir, peut-être pourrions-nous demander le rétablissement de la statue du célèbre monarque. Mais LOUIS XVI!! LOUIS XVI!! C'est à ce Prince, victime de toutes les folies, de toutes les viles passions humaines, que nous devons ériger un monument civique, en attendant que notre religion sainte lui dresse des autels.

La statue de Louis-le-Grand a reçu, pendant soixante années, nos hommages publics; l'histoire rend justice à ses hauts faits; il ne sera pas jaloux des honneurs prodigués à la mémoire de son petits-fils; il bénira au contraire les larmes que nous répandrons aux pieds de l'effigie du meilleur des monarques.

Quelle différence dans l'ordre de leur destinée! L'un, Prince absolu, a vu tous les potentats de l'Europe fléchir devant son orgueil; et s'il connut un instant le malheur, au moins n'en a-t-il pas ressenti les derniers effets. L'autre, père de son peuple, avare du sang des

soldats et des citoyens, ami de la liberté publique, soumis aux lois de la morale et de la justice, exemple de modération pour ses sujets, tolérant même envers ses plus cruels ennemis, n'a reçu en récompense de tant de qualités rares et sublimes, que les outrages et la mort. Ah! LOUIS XVI! LOUIS XVI! que de titres à nos respects!

Paris s'apprête à montrer son repentir; il n'épargnera rien pour le prouver aux nations de la terre et aux générations futures. Sa faute a été grande, son affliction est sans bornes; elle durera encore plus que le marbre sur lequel les expressions de son honorable honte seront gravées, plus que le monument qui va s'élever sur le lieu où s'est consommé le forfait.

Mais toutes les provinces sont solidaires avec la capitale; disons-le franchement, notre patrie entière doit acquitter l'engagement que viennent de prendre les Parisiens. Oui, la France toute entière. Je le répète, si une partie se livra au crime, l'autre fut coupable de faiblesse.

La Bourgogne ne sera pas la dernière province qui s'imposera une contribution volontaire, pour faire revivre dans sa ville principale, les traits de LOUIS-LE-JUSTE. Mes compatriotes accueilleront donc avec joie le projet que je publie aujourd'hui.

LOUIS XVI est un héros chrétien; c'est un monument chrétien qu'il faut lui élever, et que je propose au royalisme catholique de mes concitoyens.

Sage comme Marc-Aurèle, pieux comme Antonin, bienfaisant comme Titus, malheureux comme Agis, LOUIS surpassa tous ces grands hommes par la perfection du christianisme, quand il fut éprouvé au creuset

de l'infortune. C'est dans ce Prince qu'on voit briller l'éclat de la religion de Saint Louis; c'est ce monarque, chargé de misères, qui nous démontre au milieu des tribulations, que l'héroïsme chrétien est aussi supérieur à l'héroïsme de l'antiquité, que le culte du Christ l'emporte en pureté, en vérité, en justice, en force, sur les lueurs fallacieuses dont le culte payen éclairait l'âme des hommes les plus parfaits.

Désaccoutumés de voir dans nos édifices publics quelques symboles qui retracent à notre imagination les mystères de notre religion divine, enfans d'une philosophie dédaigneuse et incrédule, disciples d'une école où la poétique des arts ne se compose que d'allusions mythologiques, ou de souvenirs profanes, un monument tout chrétien peut nous étonner. Plus d'un lecteur sourira de pitié à l'idée d'arborer au milieu de la place d'une ville, séjour du luxe, foyer de l'instruction de la Bourgogne, sanctuaire des lettres et des arts, le signe du salut du monde.

Si la philosophie veut bien le tolérer près de l'humble toit du campagnard; si elle consent à voir relever sur les routes, ces modestes étendards du Dieu de Paul et d'Augustin, ces rassurantes égides pour le voyageur craintif et religieux; elle s'irritera peut-être en pensant que la croix figurera dans une production des arts, au 19e. siècle. Eh! qu'importent les sarcasmes de l'incorrigible philosophisme! il ne peut plus lancer que des traits sans force, et dont la pointe est émoussée par l'abus qu'il en fait! la raison a repris son empire, et la religion, sa fidèle compagne, n'a plus à craindre les persécutions, ni les mépris de l'impie*.

* Si un de ces hommes, qui auraient plaisanté à l'aspect de Thraséas mourant, ou de Malesherbes montant à l'échafaud, qua-

Qu'à la place même où se voyait la statue équestre de Louis XIV, s'élève un piédestal dont les gens de l'art détermineront l'architecture et les décorations; qu'il soit construit en marbre de nos contrées * : l'économie invite à s'en servir, et le besoin de jouir promptement d'un ouvrage désiré de tout le monde, ne permet pas d'aller chercher dans des pays lointains, des matériaux d'un transport dispendieux et peu facile.

Que sur ce vaste massif (auquel je donne la forme d'un cube parfait, et seize pieds à chacune de ses faces **, pour le développement complet de la scène attendrissante que je veux y représenter) LOUIS XVI apparaisse couvert du manteau royal; que ses cheveux ondulés et flottans ornent cette tête majestueuse qu'atteignit la hâche des victimaires; que cette bouche, qui semblait sourire à quelque chose de supérieur à ce monde; que ce noble regard qui peignait une âme enflammée de l'amour du bien général; que ce front, séjour du calme

lifiait d'homélie ce cri du sentiment, cet hommage de la piété filiale, je lui dirais : « Être dégénéré, digne de prendre place à » côté des bateleurs que Robespierre payait pour insulter à ses » victimes, je sais que tu ne peux donner de larmes qu'à la chute » d'un despote, ou à la destruction de l'esclavage; mais porte » dans le cercle des suppôts de la tyrannie tes honteuses pasquinades, et laisse couler librement les pleurs de l'ami d'un mo» narque, l'honneur de l'espèce humaine. »

* La pierre rouge de la Doix, ou la brèche de Saint-Romain.

** On pourra réduire à quinze, et même à quatorze pieds la hauteur et la largeur de ce massif, si dans la dimension de seize, on pense qu'il faille donner une stature trop colossale aux figures. Dans cette réduction même, il y aura toujours assez de place pour la disposition de toutes les parties de la scène.

et révélateur de l'innocence, rappellent aux Français que le cœur de LOUIS fut l'asile de toutes les vertus.

Qu'à côté de ce Prince et un peu en avant, s'élève un monticule, un rocher âpre et stérile, représentant le Calvaire; que quelques degrés soient taillés dans ce roc, et que LOUIS, dans l'attitude d'un homme qui s'apprête à monter avec courage au théâtre de l'opprobre et de la douleur, jette les yeux sur une croix, symbole de peine et d'espérance, et semble dire avec le fils de Dieu : *Pater, si vis, transfer calicem istum à me, verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.*

Que son geste, annonçant le pardon et la prière, nous apprenne qu'il demande au souverain maître, des grâces ineffables pour ses assassins mêmes; et que nous croyions entendre sortir de sa bouche ces paroles touchantes, écrites de sa main dans l'acte sublime de ses dernières volontés : JE PARDONNE AUX FRANÇAIS.

Oui, LOUIS XVI sur l'échafaud a pardonné, comme le CHRIST à ses bourreaux infâmes; oui, il a pleuré sur les maux qui nous menaçaient, il a dit avec Jésus aux vierges de Jérusalem : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos istas flete et super filios vestros.*

Et qu'il a eu raison de s'apitoyer sur le sort de nos fils, sur les dangers où la nation se précipitait! Nous l'avons vu ce temps prédit par les Écritures, ce temps où *bien-heureux étaient les stériles et les ventres qui n'avaient point fait d'enfans, et les mamelles qui n'avaient point allaité*; ce temps où, dans le désespoir, nous disions aux montagnes : *tombez sur nous*; aux collines, *couvrez-nous*. Calamités affreuses, nées de l'assassinat du plus vertueux des rois!

Qu'au pied de la croix, que le sculpteur disposera sur

le Calvaire, avec tout l'art que demande la dignité de ce tableau d'angoisses, soient déposés la couronne royale de France et le spectre de LOUIS XVI, et que des branches d'épines se montrent entrelacées avec ces ornemens du pouvoir suprême. Hélas ! quel roi sur la terre parcourut un règne dont la route fût plus semée de ronces, plus coupée par des précipices ! !

Qu'un ange, placé à mi-côte du monticule, et portant les traits de Saint Louis, tende une main à la victime sacrée, et que de l'autre, il lui indique la voie du Ciel où bientôt elle prendra rang parmi les bienheureux.

Les statues de LOUIS XVI, de l'ange et de la croix, seront de marbre blanc; le rocher, ou monticule, sera de pierre grise du pays *. La couronne et le sceptre de bronze doré, les épines en bronze vert.

Que sur les faces latérales du massif, soit gravé le testament du plus malheureux des potentats ; et que, sur le devant, on lise l'inscription suivante. Je la tire de l'immortel ouvrage du plus sensible de nos poëtes; de cet ouvrage qui, dit-on, fit couler les larmes des persécuteurs de LOUIS, et fit retrouver au fond de leur âme endurcie, cette pitié et ces remords qui ne perdent jamais leurs droits.

Anges, applaudissez; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales;
Préparez, préparez vos palmes triomphales.
De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'était qu'un degré vers les Cieux.

Et sur le derrière, ces mots :

La Bourgogne à LOUIS XVI et à sa famille.

* Les carrières des environs de Sombernon fourniront de beaux blocs pour le rocher.

Ces inscriptions et le testament seront en lettres de cuivre doré, incrustées dans un marbre noir et poli.

Mais bornerions-nous notre œuvre expiatoire à la seule mémoire de LOUIS XVI ? non ; d'illustres victimes le suivirent dans la tombe, et nous sommes également coupables envers elles. Pourquoi n'obtiendraient-elles pas aussi un éternel tribut de larmes des fidèles Bourguignons ?

Qu'aux quatre coins du piédestal, quatre médaillons soient appendus.

Que le premier offre à nos yeux l'image de cette reine, dont la bonté fut le premier apanage et dont l'existence ne cessa d'être empoisonnée par l'audacieuse calomnie, jusqu'au moment où le crime termina ses malheurs, en coupant le fil de ses jours. Des serpens entrelacés, effrayante allégorie des tourmens qu'on se plut à faire souffrir à l'auguste fille des Césars, formeront la bordure de ce médaillon.

Et toi, jeune enfant, qui ne portas tes innocentes lèvres à la coupe de la vie, que pour sentir l'amertume de ce breuvage souvent funeste ; toi, né sur les marches du trône, dans le palais de soixante rois, et qu'on ensevelit dans les cachots réservés aux scélérats ; toi qui ne reçus la lumière que pour voir grouper à tes côtés tout ce que l'espèce humaine peut produire d'êtres féroces, de monstres altérés de sang ; toi, qui payas par une agonie de cinq années, l'illustration de ton origine ; toi qui servis d'holocauste à une Déesse fantastique, idole passagère d'un peuple trompé ; on te placera en face de ta déplorable mère ! ! Les regards constamment fixés l'un sur l'autre, vous semblerez vous dédommager des souffrances d'une longue séparation, le plus cruel, peut-être,

de tous les maux qui vous ont accablés. Un jeune lis épanoui à moitié, séparé de sa tige et flétri dès sa naissance, surmontera ce médaillon; une chaîne pesante en fera la bordure.

Le troisième contiendra le portrait de madame Élisabeth. Sa réputation trouva grâce, même devant les sycophantes révolutionnaires; ils firent l'éloge de sa vertu, en avouant que son seul crime était sa noble parenté. Des roses mêlées de soucis entoureront ce bas-relief. Intéressante créature, c'est bien l'histoire de ta vie.

Famille désolée! les coups de la barbarie se sont-ils arrêtés à cette victime innocente? D'Enghien, le fidèle soutien de la gloire des Bourbons, est aussi tombé sous la foudre d'un homme héritier des crimes de la révolution et qui a su les surpasser tous. Que le descendant du vainqueur de Rocroi remplisse le quatrième bas-relief. C'est le fils d'Henri IV, c'est le serviteur de LOUIS XVI, ce sont les mêmes vertus, les mêmes disgrâces, la même catastrophe. Des fleurs-de-lis, emblême de l'amour de d'Enghien pour la monarchie française, doivent décorer ce médaillon. Des trophées militaires, témoignage de sa rare valeur, le surmonteront noblement.

Infortunés, vous serez donc tous réunis! le lien du du malheur vous attache au même monument!

Ah! dans le souvenir des hommes peut-on jamais vous séparer! Ainsi dans l'habitation des justes, placés l'un près de l'autre, vous faisiez entendre à l'Éternel vos vœux pour le bonheur de la France; ainsi, satisfaits en ce jour de l'heureux changement que le Souverain arbitre vient de permettre dans notre patrie, vous faites retentir d'un commun accord, la voûte des cieux, de vos chants d'allégresse et de reconnaissance.

Les quatre médaillons et tous les ornemens du piédestal seront en bronze.

Une grille de fer entourera cette grande fabrique.

Quel Bourguignon, quel Français n'approuvera pas une telle proposition? Mais il ne suffit point de concevoir une entreprise, il faut des moyens d'exécution; de plus, il est nécessaire de convaincre chacun, que cette exécution est facile sous tous les rapports.

Serait-ce relativement à la distribution des masses qui composent le tableau des derniers momens de LOUIS XVI, que mon projet éprouverait quelques difficultés? j'ai peine à le croire. Un champ de seize ou de quatorze pieds de toutes faces présente de grandes ressources à l'habileté d'un artiste. Le rocher prît-il la moitié, les deux tiers même de la surface du massif, il resterait toujours une place suffisante pour *poser* majestueusement LOUIS XVI, dont le pied foule déjà une marche taillée dans le roc, et que l'ange ne peut gêner dans son attitude, étant à mi-côte du monticule. D'ailleurs, nos statuaires bourguignons, car c'est à eux que je confie le dépôt de mes idées, sauront donner à LOUIS XVI et à l'ange, tout le colossal, le mouvement, le grandiose, que l'art peut comporter.

S'écrierait-on que ma conception est nouvelle dans les arts, et la taxerait-on de bizarrerie? on aurait tort. C'est en indiquant au génie des sculpteurs et des architectes, une route qui n'a point encore été battue, qu'on sert à développer des talens, qui peut-être n'auront jamais acquis de lustre. Si Michel-Ange, Bramante, le cavalier Bernin et Perraut se fussent traînés dans l'ornière de la routine, ils n'auraient point légué à l'admiration de la postérité, Saint Pierre, la place

Navonne et le Louvre. C'est le cadre d'un poëme nouveau que je donne à remplir aux artistes de la Bourgogne; leur talent et leur ciseau le rempliront à la satisfaction des amateurs du beau idéal.

Penserait-on que la dépense serait trop grande et que malgré l'amour des peuples pour le sang des Bourbons, on ne pourrait qu'avec peine amasser des ressources qui la couvrissent? on se tromperait encore. Cent mille écus, voilà ce que coûterait le monument, en le portant au plus haut prix; et dans cette somme on trouverait, je le pense, des fonds superflus, qui serviraient à élever une statue au roi dont les mains viennent de ressaisir le sceptre de LOUIS XVI, et qui doit le transmettre à une race de princes destinés à le porter, pour notre bonheur, jusqu'aux siècles les plus reculés.

Et comment ne recueillerait-on pas trente mille pistoles, lorsqu'il s'agit de réparer le crime dont nous sommes tous coupables, tandis que pour la seule renommée de Louis XIV, notre province a fourni le double de cette valeur?

Au reste, une partie de la dépense est faite. Les fondemens du piédestal sont jetés depuis long-temps, et par qui? par l'homme que la France vient de repousser de son sein. L'imposteur! il avait promis aux braves l'érection d'une colonne départementale, durable éloge de leur courage, et il destinait cet emplacement à supporter l'opprobre de transmettre à nos neveux ses traits modelés par l'ambition, la perfidie et l'esclavage.

Heureuse supercherie! aurions-nous voulu détruire des tables précieuses offrant à nos regards les traits de la valeur de nos enfans; quand des ennemis généreux, changés en amis fidèles, ne renversent point les bronzes

où Bonaparte éternise la mémoire de leurs défaites? Le Corse a donc lui-même fourni le ciment qui doit consolider les bases de la statue de LOUIS XVI !

Il ne me reste plus qu'à manifester le désir de voir l'administration accueillir mon projet, et ouvrir une souscription qui bientôt sera remplie.

Cent mille offrandes attesteront dans quelques semaines l'horreur qu'a inspiré à la Bourgogne le meurtre de LOUIS XVI, et le besoin que sent toute âme honnête de coopérer à l'œuvre expiatoire.

Puisse cet exemple être suivi dans toutes les provinces ! puisse trente statues de ce prince infortuné, donner dans toutes les parties de la France des leçons de sagesse aux peuples trop confians de cette belle contrée, et leur crier : « En tuant votre roi, vous avez » amassé sur vos têtes toutes les foudres du ciel, tous » les fléaux de la terre ! n'écoutez jamais les hommes » qui voudraient vous inviter à jouir des délices d'une li- » berté chimérique ! Les fourbes ! leur seul désir est d'hu- » milier les grands et de les abaisser, pour se revêtir de » l'autorité dont le joug leur devient importun. *Jamais* » *le besoin d'avoir des égaux ne se fit sentir à leur cœur;* » *la rage seule de se voir des supérieurs*, *est ce qui les ins-* » *pire en secret.* Ah ! si vous leur laissez un instant le pou- » voir, vous verrez comme ils se couvriront de dignités, » comme ils établiront des distinctions nombreuses dans » l'ordre social, vous sentirez tout le poids de leur or- » gueil. Vous reconnaîtrez que ces hommes, après avoir » assassiné leur maître, sacrifieront, s'il le faut, la » moitié de la nation pour soutenir leurs prétentions ri- » dicules et populicides, et vous direz en pleurant : » Voilà donc ces prédicateurs de la liberté!! »

Si mon projet n'est point suivi de l'exécution, seule récompense que je désire, puissent au moins ces pages tomber entre les mains d'un des bourreaux de LOUIS! puissent-elles lui faire sentir l'aiguillon du remords, et rappelant à ses yeux les traits de sa victime, lui ôter à jamais ce repos que l'or, fruit trompeur de son crime, a pu lui procurer sous de somptueux lambris. Non, l'âme d'un régicide ne doit plus goûter les douceurs du sommeil; sur l'édredon ou sur la paille, ses rêves mêmes seront un supplice pour lui! *Le voilà, il vient, il m'entraîne aux pieds du Juge des juges*, répétait sans cesse un des meurtriers de Charles Ier., dans le délire furieux dont l'avait frappé une main vengeresse: telle sera l'habituelle pensée de l'assassin de LOUIS XVI.

Qu'on ne croie pas que je veuille réveiller les haines et réchauffer les passions; loin de moi une pareille idée. Quand LOUIS XVIII se montre le plus clément des monarques, serait-ce à un sujet à provoquer des vengeances? Je parle des choses et je ne désigne point les hommes, *parcere personnis, dicere de vitiis.*

Mais, si la raison d'état exige que le grand voile de l'indulgence couvre les actes particuliers des individus, la saine politique, le bonheur de nos descendans, la sûreté, la tranquillité de la patrie, demandent que nous vouions à l'ignominie éternelle ces systèmes destructeurs du repos des nations, ces crimes qu'on ne commet pas sans exposer l'humanité entière à tous les malheurs des guerres intestines et publiques.

Oui, nous ne saurions trop répéter à nos fils, que l'assassinat d'un roi éloigne pour un long - temps la paix des foyers domestiques, et qu'après avoir souffert tous les maux qu'entraîne le désordre, la discorde et l'anar-

chie, il faut enfin revenir sous l'aile tutélaire de l'autorité légitime.

J'ai parlé dans mon projet de la possibilité d'élever à LOUIS XVIII une statue, dont la dépense serait comprise dans la somme de cent mille écus, à laquelle j'évalue les travaux nécessaires pour l'érection du monument de LOUIS XVI ; je dois donc indiquer le lieu où je pense que cette statue serait bien placée.

Un enfoncement pratiqué en forme de niche au milieu du corps principal du logis du roi présente le local le plus propice.

Là, serait placée l'effigie du prince qui a la gloire de rétablir le trône des Bourbons. Les Anglais ne se contentèrent pas de relever les bustes et les statues de Charles Ier. ; ils en votèrent pour Charles II, et les firent dresser en même temps. Imitons-les dans ce noble enthousiasme.

Là, en face de LOUIS-LE-JUSTE, notre Roi paraîtra réfléchir sur les malheurs produits quelquefois par trop de bonté, et se pénétrera de cette salutaire maxime, qu'il est des circonstances où un acte de sévérité nécessaire étouffe dans leur origine des crimes qu'on ne pourrait plus réprimer, si on en laissait éclore un seul *.

* On parle d'ériger une statue pédestre au Duc d'ENGHIEN, tant mieux. Je félicite l'administration d'avoir accueilli cette idée. Elle ne nuit en rien à la mienne. C'est un monument de plus pour l'embellissement de notre ville, et une double preuve de notre amour pour la maison de Condé. La place Saint-Jean me paraît digne de recevoir cette noble effigie.

N°. VIII.

J'ai dit que plusieurs poëtes avaient répandu des fleurs sur les restes du Prince de Condé, et c'est avec regret que je ne rapporte pas ici les meilleures de ces pièces. Mais les lois de la propriété littéraire ne me permettant pas ce précieux larcin, je me contenterai d'indiquer au goût du lecteur l'excellente ode de M. de Coëstlogon, et celle de M. de Valory. C'est l'expression des plus nobles sentimens jointe aux charmes de la plus brillante versification. Les pensées, les images y abondent, et le tour poëtique répond très-bien à la hardiesse de la conception.

Il en est de même de plusieurs productions inspirées par l'indignation et la douleur, sur la tombe du duc d'Enghien, et je me trouve donc réduit à rapporter seulement ici le faible tribut de mes larmes payé aux cendres du dernier des Condé. Quand le chevalier de Contye daigna présenter mes vers au Prince dont je viens d'écrire la vie, ce malheureux père, lui dit avec bonté : *Je sais gré à l'auteur de sa sensibilité. Il a bien raison, le duc d'Enghien ne respirait que pour le bonheur de la France.*

Un tel suffrage est trop flatteur, pour que je ne m'en fasse pas hautement un titre de gloire.

LE DUC D'ENGHIEN.

ROMANCE HISTORIQUE.

De vivre sous l'aile étrangère,
D'Enghien sentait le déplaisir.
Un fleuve, invincible barrière,
Repoussait son noble désir :

Mais l'œil fixé sur sa patrie,
Ce Prince exhalait sa douleur,
Et s'écriait : « terre chérie
» Toujours tu possèdes mon cœur.

» Il ajoutait : quelle disgrâce
» En naissant j'encourus des cieux !
» Quoi ! jamais n'aurais-je une place
» Dans le tombeau de mes aïeux !
» Français, de votre antique gloire
» Ils furent long-temps les appuis :
» Laisserez-vous dire à l'histoire
» Que vous rejetâtes leur fils ? »

O d'Enghien ! sur ta destinée
Tes doutes bientôt vont finir ;
Sur ta carrière infortunée
N'interroge point l'avenir ;
Crois seulement qu'un front auguste
Peut craindre un coupable dessein ;
Mais pense aussi que, toujours juste,
Le ciel punit un assassin.

Du proscrit l'âme fatiguée
Du repos goûtait la douceur,
Et sous les pavots de Morphée,
Des Français rêvait le bonheur.
D'un Bourbon noble caractère !
Peuples, ces princes généreux,
N'ouvrent, ne ferment la paupière,
Qu'en songeant à vous rendre heureux.

Mais quel coup ! quelle perfidie !
D'Enghien, quel terrible réveil !
Par le crime une trame ourdie
Te prépare un plus long sommeil !
Comme l'air tu franchis l'espace.
On t'entraîne aux murs de Paris,
Et c'est pour éteindre ta race
Que l'on te rend à ton pays.

Ciel ! un cachot ! on y resserre
Le fils du vainqueur de Rocroi !
Qu'a-t-il donc fait, dira la terre ?
Il était fidèle à son roi !
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Le plomb vient l'atteindre en secret !
L'astre brillant de la nature
N'eût point éclairé ce forfait.

Jeune héros, sur ta patrie
Des biens demande le retour ;
Nomme, ô fleur de chevalerie !
Ton Dieu, tes pères et l'amour.
De tes ancêtres magnanimes,
Tels furent les derniers momens ;
Montre-nous leurs vertus sublimes,
Et d'un Condé les sentimens.

Console-toi, noble victime,
Tu meurs, pour revivre à jamais,
Ton nom qu'illustre encor un crime
Sera toujours cher aux Français.
Devant ton image sacrée
Un jour nous verserons des pleurs,
Et sur ta tombe révérée
Nous abjurerons nos erreurs.

Il est d'intarissables larmes.
Condé ! Bourbon ! quelle douleur !
Venez tous, vieux compagnons d'armes,
Soulager le poids de leur cœur.
Ecriez-vous avec ivresse,
A l'aspect de leurs cheveux blancs :
D'Enghien manque à votre tendresse ;
Mais nous sommes tous vos enfans.

N°. IX.

Noms des Gentilshommes présens à l'armée de Condé, lors de la dissolution en 1801.

C'est avec regret que je ne donne pas ici ceux de tous les sous-officiers et soldats des corps capitulés. Ces braves méritent également d'occuper les pages des fastes historiques, et s'ils ne se trouvent pas à la suite de cette liste déjà bien volumineuse, c'est qu'il m'était impossible d'inscrire sur les tables condéennes, les noms et les prénoms de huit ou dix mille combattans.

Nous sommes tous nobles, tous gentilshommes, a dit le Prince en parlant de ses compagnons d'armes, des hommes rassemblés sous ses drapeaux. Ce mot prouvait le prix qu'il mettait aux efforts des royalistes vengeurs et soutiens de la monarchie; et, en effet, n'était-ce pas acquérir la noblesse dans son essence et selon son origine, que de la gagner au champ de bataille pour la défense du trône et de l'autel?

Abréviations employées dans cette liste.

d., duc; *m.*, marquis; *c.* comte; *v.*, vicomte; *b.*, baron; *ch.*, chevalier; *ab.*, abbé.

A

Abbadie. d'
Abbeville. d'
Adhémar. d'
Advisar. d'
Advisar. d'
Agay. d'
Agier. d'
Agnès. d'
Agoult v. d'
Agoult. (Antoine) d'
Agoult c. d'
Agoult. m. d'
Aigremont. c. d'
Aigremont. c. d'
Ailmont. d'
Alary. abbé d'
Alary. d'
Alban. d'
Alègre d'
Alès. d'
Alès-la-Tour. d'
Alesne. d'
Aleyrac. d'
Allissac. d'
Allart. d'
Allonville. c. d'
Allonville. d'
Allonel.
Allonel.
Altier. c. d'
Altier. v. d'
Ambray. d'
Amoiseau. d'
Amyot.
Andelarre. d'
Andreau.
Augelin. d'
Angeras. d'
Anglade. m. d'
Anglade. m. d'
Anglard. d'
Anglefort. d'
Angosse. d'
ANGOULÊME. Duc d'
Anjouy. d'
Antecourt. c. d'
Anteuil. Aug^te^. d'
Anteuil. César d'
Anthoine.
Aquelcourt. d'
Arancy. d'
Arbonneau. d'
Archantel. de l'
Archiac. ch. d'
Arcis. des
Arentière. d'
Arfeuil. d'
Argence. d'
Argenteuil. m. d'
Argonger. d'

Ariance. d'
Armolis. ch. d'
Armolis. m. d'
Arnaud. ch. d'
Arnaud. d'
Arnauld. d'
Arnoud.
Arnould. d'
Arrassus. d'
Arrodes. d'
Arrot. d'
Arsac. d'
Arsac. d'
Arsanne. d'
Artan. d'
Artaud. ch. d'
Artaud. d'
Artus. d'
Asnières. m.
Astelet. d'
Astier. d'
Astonig.
Astorg. c. d'
Astorg. c. d'
At. d'
Attel. b. d'
Aubertan. d'
Aubin. ab.
Aubin. d'
Aubonne. d'
Audin.
Audron. d'
Audron. d'
Auger. b. d'
Augustin.
Aulard. d'
Aumont. d'
Aunou. d'
Aure. d'
Aurelle. d'
Auteuil. c. d'
Auteuil. (Camille) d'
Auteuil. d'
Autichamp. c. d'
Axthammer.
Avesne. d'
Ay.
Aymery. d'

B

Babinet. de
Bacciochi. de
Bachelier. le
Bacon. de
Badereau. de
Badesse. de
Bafferent. de
Baille. de la
Baillet. de
Baillet. du
Bailly. de
Baleure. de
Balivière. m. de
Balivière. de
Balivière. m de
Balthazard. b.
Baniville. de
Bannoville. de
Bannoville. de
Bansières. de
Bas. de
Barault. de
Barbançon. c.
Barbara. de
Barbarin. de
Barbarin. de
Barbarin. de
Barbeau. de
Barber. de
Barberot. de
Barbier. ch. de
Barbot. de
Bardin.
Bardonneuche. c. de
Bardonnenche. c. de
Bareuthel. de
Barge. de la
Barillot. de
Baritant. de
Baritant. de
Barjou. de
Barre. de la
Barrême.
Barroux. ch. du
Barst. de
Barthelemy. de
Barthelemy. de
Bartillah. b. de
Baschy. c. de
Basonges. de
Basquial.
Bassetière. m.
Bastide. la
Bastide. de la
Bastieu.
Bastines. de
Bastines. de
Bathe. de la
Baudenet. de
Baudinet.
Baudot. de
Baudot. de
Baudot. de
Baudot. de
Baudot. de
Baudouin de Montaigu.
Baudry. de
Baugy. de
Baumont. de
Baumont. de
Baupoil St.-Aulaire. de
Bauzoneles. de
Bavière. de
Bayard. de
Bayard. de
Bazailles. de
Béan. de
Beaucaire. de
Beauchamp. de
Beaugrand. de
Beaujeu. de
Beaulieu.
Beaulieu. de
Beaulincourt. de
Beaumanoir. de
Beaumanoir. de
Beaumares. de
Beaumont. de
Beaupré. de
Beaupuy. de
Beauregard. de
Beaurepos. de
Beausiré. de
Beauvais. de
Beauval. de
Beauvoir. de
Beccary. de
Becours. de
Bédée. de
Bejarry. de
Belade. de
Belet. de

Belchassagne. de
Belinay. de
Bellechamp. de
Bellefonds. de
Bellefonds. de
Bellefonds. de
Belleisle. de
Bellevue. de
Bellière. de la
Bellot. de
Belonde.
Belot. de
Beninger. de
Benoit.
Berail. de
Beraud. de
Beraudière. de la
Bercy. de
Berdon. de
Berger.
Berger, fils.
Bergeret. de
Bergeret. de
Bergier. de
Berignon. de
Berignot. de
Berle. de
Bermond. de
Bernard.
Bernard.
Bernardy.
Berne. de
Bernet. ch. du
Bernet. de
Bernhard.
Bernon. de
Berry. de
BERRY. Duc de
Berthelot. de
Berthemy. de
Berthier. v.
Berthier de Grandry.
Bertrand. ab.
Berville. de
Besne. de
Besse. de
Besselair. de
Bessey. de
Besson. ch. de
Bettenvillers. de
Bethizy. c. de
Beury. de
Beville. de
Bevy. c. de
Beze. de
Biard. de
Biecky.
Bienville. de
Bigault. de
Bigault. de
Bigot. de
Bilsague. de
Binet. de
Biolières. de
Bizemont. de
Blair. ch. de
Blair. de
Blair. de
Blanchard de
Blandinières. de
Blanpignon.
Blanque d'Harnois. de
Blanques. de
Blan. de
Blémur père. de
Blémur. de
Blinières. de
Blossière. de la
Blottefière.
Bobenhamen. b. de
Bobenhansen. b. de
Bock. de
Bodosgnier. de
Bœhler.
Boette. de
Boidin.
Boisbelly. de
Bois. du
Boisbosses. de
Boisdelle. de
Boisgency. de
Boisheraud. de
Boisherand. de
Boishue. de
Boislambert.
Boislinard. de Jean
Boislinard. de
Boismilon. de
Boispéan. de
Boispénel. de
Boispinel. de
Boisse. de la
Boisse. v.
Boisselier.
Boissenon. de
Boissière. de la
Boistenant. de
Bologne. de
Bombelles. b. de
Bombelles. b. de
Bombelles. m. de
Bombelles. m. de
Bonchamp. de
Bonchans. de
Bonfils. de
Bongras. de
Bongras. de
Bonhors. de
Bonnard.
Bonnaud. de
Bonnay de Malbert.
Bonnay de Malbert.
Bonnay. de
Bonnay. de
Bonnay. de
Bonne. ch. de
Bonne. de
Bonne. de
Bonnechose. de
Bonnechose. de
Bonnefoux. de
Bonnefoux. ch. de
Bonnegens. de
Bonnegens. de
Bonnegens. de
Bonnelies. de
Bonnet. ch. de
Bonnoz. de
Bontems. de
Boos. de
Bordenare. de
Bordes. de
Borel.
Borel. de
Borguet. de
Borie. de la
Bosca. de
Bokq. de
Bosquien. de
Bosredon. de
Bosredon. de
Boston. de
Botherel-Moron. de
Bouchard.
Boucheres. de
Bouchoir. de
Boudet. de
Bouillé. m. de
Bouillé. de

Bouillé. de
Bouillier. de
Bouilloncy. de
Bouillonney. de
Boujette. de
Boulang. ab. de
Boulay. du
Boulay. du
Boulaye. Hugues, de la
Boulaye. de la
Boulaye. de
Bouliniere. de la
Boullay. de
Boullemer de Montigny.
Bourdeilles. de
Bourdet. de
Bourdet. de
Bourdonnaye. de la
Bourgade. de
Bourgeois.
Bourgogne. ch. de
Bourguignon.
Bourues. de
Bourneuf. de
Bourrel. ch. de
Bourrel. de
Bourzac. de
Bousol. m. de
Boussac. de
Boussière. de
Boussigny. de
Boutang. de
Bouthillier. m. de
Bouthillier. m. de
Bouverie. de la
Bouzet. v. de
Boyer. de
Boyez. de
Boys. ch.
Brabant. de
Brac. de
Brachet. v.
Brachet. v.
Braconat de
Bracq. ab. de
Bracq. de
Brais. ch. de
Brancq. ab. du
Brange. de
Branies. de
Brécourt. de
Brécourt. de
Bresay. m. de
Breteche. la
Bretinan. de
Bretos. le
Breteville. de
Breuil. du
Brézard. de
Briant. de
Briant. de
Brie. de
Brionne. de
Briret. de
Brisollier.
Britzels. de
Brobecque. de (père)
Brobecque. de (fils)
Broche. de
Broglie. Amédée, p. de
Bronner.
Brossard. ch. de
Brossard. de
Brossard. de
Brossard. Théodore, de
Brossard. de
Brou. de
Brousses. des
Bruc. de
Brugieres. de
Bruneau. de
Brunel. de
Brunelières. de
Brunet. de
Bruny. de
Brusset. de
Brux. de
Brux. de
Bnat. du
Bulleteau.
Buor. de
Buor. de
Buratel. de
Bure. de
Burgant. de
Burjay. de
Burnedent. de
Busseuil. c.
Bussière. de la
Bussigny. de
Buyrettes. de
Buzelet. de

C

Cabanes. de
Cabont. de
Cadot. de
Cagnerel. de
Cahuzac. de
Caignon. v. de
Cale. de
Calmette. la
Calonne. de
Calvimont. de
Caminel.
Camprenas. de
Candolive. de
Cantineau. de
Cann. de
Caqueray. de
Carbonnié. ch. de
Carbonnier. ch. de
Carconet. de
Carconet. de
Cardiniere. de
Carel. ch. de
Carré. ab. de
Carré d'Asnieres.
Carrias.
Carsenac. de
Carte.
Carvoisin. de
Carvoisin. de
Casleyde. de
Casmas. de
Cassagne. de la
Castain.
Castan. de
Castel. de
Castres.
Cauffour. ch. de
Caupenne. m. de
Cavet. de
Cayeux. de
Cayla. c. du
Cayla. c. du
Caze. de la
Cazefort. de
Celle. de la
Cely. c.
Cénat. de
Cendrecourt. de

Coquerel. de
Coquerel. de
Corbehein. de
Corbier. de
Corbiere. de la
Corbière. la
Corday. de
Cordelier. ab.
Cordelier. de
Corgnol. de
Corneliens. de
Cornet. de
Cornet. de
Corolles-Kerné. de
Corsac. de
Corvisard. de
Cosnac. ch. de
Cosnac. de
Cosnac. de
Cossandry.
Cossé-Brissac. c. de
Cosson. de
Coudrage. de la
Couëdic. du
Couessin. de
Cougny. ch. de
Coulange. de
Courcelles. de
Courcy. de
Courrol. de
Courson. de
Courtagnon. de
Courtemanche. m. de
Courtois. de
Courville. ch. de
Couture. de la
Couture. ch. de la
Couturier.
Couturier. le
Coussaye. de la
Coussaye. ch. de la
Coussel. de
Coussel. de
Coustin. de
Coux. ch. de
Coux. de
Crénoble. m. de
Crépy. de
Crépy. de
Crespon. de
Crevecœur.
Criminil. ch. de
Croismarre. m. de
Croizette. de
Crolefond. de
Crozant. de
Crozet. du
Crozet. v. du
Crozey. de
Cueille. ch. de
Cueille. de
Culan. de
Culon. de
Culon. de
Curaterie. de la
Curieres. de
Cyresme. de
Cyromet. de

D

Daën. le
D'Agay.
D'Aigreville.
Daimval.
D'Albaret.
D'Aleyrac.
D'Alger.
D'Alidan.
D'Almais.
D'Amadieu.
Damas. Alexandre, c.
Damas-Crux. c.
Damas. Charles, c.
Damas. Etienne, c. de
Damas. ch. de
Damas. Gaston, de
D'Amblanc.
Dambray.
D'Ambreville.
Danniel.
D'Aminot.
Damoiseau.
Daniel.
D'Angosse.
D'Aprieux.
Darancourt.
D'Ascourt.
D'Aubas.
D'Aubertin.
D'Aubignon.
D'Auché.
D'Augeral.
D'Aulon.
D'Aurelle.
D'Avançon.
Davancourt.
David.
D'Ayreux.
Delabecarnière.
Delage.
Delbosse.
Delpiedsenter.
Denis.
Denugon.
D'Equilon.
Desaix.
Desblayes.
Desbureaux.
Deschabert.
Deschabert. ch.
Deschamps.
Deschamps.
Deschapelles-Lebreton.
Desclaibes. ch.
Desclaibles.
Des Essarts.
Des Essarts.
Desforges.
Desguyot.
Deslon.
Desmarets.
Desmarquet.
Desmollin.
Desmons.
Desmottes.
Desquancourt.
Desrivau.
Desroches.
Dessaides.
Dessaulx.
Destouches.
Desulnes. ch.
Desutes.
Deszuttes.
Devignes. ch.
Deville.
D'Haumont.
D'Helian.
D'Helion.
D'Hennezel.
D'Henriet.

D'Hérouville.
D'Icards.
Didier.
Diebold.
Dijon. de
D'Imouville.
D'Issards.
Distel ainé.
Distel cadet.
Distel père.
Dixmude Mont-brun. c.
Dohrich.
Domec. de
D'Orelly.
Dorlodot.
Dorlodot-des-Essarts.
D'Oroz.
Dorville.
Dortan. v.
Douence. ch. de
Douence. de
Douet.
Douet. de
Douhel. ch. de
Douhet. du
Douhet. de
Doussan. de
Doussay. m. du
Drée. b. de
Drée. b. de
Drecq.
Dreme. de
Dreuil. de
Drouard.
Drouhet.
Drouin.
Drouin.
Drymont.
Dubexol.
Dubois.
Dubois.
Dubois.
Dubois-de-Launay.
Dubord.
Dubois. ch. de
Dubuas.
Ducastel. ch. de
Duchaffault.
Duchallier.
Duchamp.
Duchamp.
Duchat. le
Duchat. le
Duchâteau.
Duchâtel.
Duchilleau. c.
Ducluzeau. abbé
Ducluzel.
Ducoudray.
Ducos.
Ducrès.
Dudon.
Dufaur.
Dufay. ch. de
Dufay-Raymond.
Dufot.
Dufraisse.
Dufresne.
Dugarreau.
Duhal.
Duhamel.
Duhantoy. v. de
Duhay.
Duhoux. Claude
Duhoux. Simon
Duhoux.
Duhoux. Pierre
Duhoux.
Dulau.
Dulery.
Dumas. François.
Dumesnil père.
Dumesnil Simon.
Dumont. ab.
Dunis.
Dupin.
Duplessis-Pascand.
Duplessis.
Dupotel.
Duprat. c.
Dupuch.
Dupuis.
Dupuy.
Dupuy.
Duraget.
Durand. de
Durand.
Durand. ch.
Durand. ch.
Durand de Sévigné.
Durant.
Durieux fils.
Durieux père.
Durimesnil.
Duris.
Duron.
Dusoulier.
Duston.
Duteil.
Dutheil. l'ab.
Dutheil.
Duthil.
Dutonnay.
Dutroncay. le ch.
Duval.
Duverne.
Duvieux.

E

Eberstein. d'
Ecollard. d'
Ecquevilly. c.
Ecquevilly. c.
Ecreins. d'
Elbée. ch. d'
Elbée. d' fils
Ell. d'
Eloy.
Elpy. d'
Elvaux. d'
Emery. d' fils
Enders.
ENGHIEN. Duc d'
Escars. c. d'
Eescars. d'
Escly. de l'
Escorbiac. d'
Escouffins. d'
Esgrigny. c.
Esigny. d'
Esmangard.
Esmery. d'
Esmont. d'
Espagnol. de l'
Espenan. d'
Espeyron. d'
Espeyron. d'
Espeyron. d'
Espeyron. Vincent

Espiard. d'
Espiard. d'
Espinay. d'
Essarts. des
Essarts. Colombe des
Esseyva.
Esterno. ch. d'
Eugente. d'
Everlange. d'
Eyragues. ch. d'

F

Fabert. de
Failly. de
Failly. de
Failly. de
Failly. de
Falcos d'Arancourt.
Fallecker. de
Fargues. de
Fargues. de
Farge. de
Faucheux. de
Faucheux. le
Faucheux. le
Fauconnier. de
Fauget. de
Faultrier. de
Faure. de
Faure. Théodore de
Faure. de
Fauvelet. de
Favart. de
Favier. de
Favier. de
Fay. de
Fayel. du
Feard. l'ab.
Febvrel. de
Febvrel. de
Feletz. de
Felix. de
Fenestel. de
Ferrière. m. de
Ferrière. de
Ferou. ch. de
Ferou. le
Ferussac. de
Feydau. de
Filleau. de
Filleul-la-Chapelle. le
Filières. de
Filliot. de
Finance. ch. de
Finance. de
Finance. de
Finance. de
Firmas. de
Fischer. de
Fischer. de
Fiuffe. de
Flacey. de
Flagy. de
Flachslauden. b. de
Flassack. de
Flavigny. de
Flavigny. de
Flavigny. c. de
Flechac. de
Flechac. l'ab. de
Flechac. de
Fleureau. de
Fleuriau. de
Fleury. de
Fleury. de
Fleury. ch. de
Flogeac. de
Florac. de
Flottes. des
Flochet. de
Folliet. de
Fombelles. de
Fonette. de
Fonfillone. de
Fongatte. de
Fontenay. de
Fontenay. de
Fontenay. de
Fontenay. Joseph de
Fontenay. de
Fontenay. de
Fontenay. ch. de
Fontgaudran. de
Fousset. de
Forcoral. de
Formanoir. de
Formigier de
Forré. de
Foucaut. de
Foucault. de
Foucault Belmar. de
Foucault. de
Foucault. de
Foucault. de
Foulcaud. de
Foulleau. de
Fougeray. de
Fougières. Jean de
Fougières. de
Fougières. Fois. de
Fougières des rochets. de
Fougières. Antne. de
Foulafret. de
Foulacèche de
Foulognes Madré. de
Fouquet. de
Fouquet. de
Fourches. des
Fourches. des
Foumel. de
Fournier. de
Fourtoux. de
Fradin. de
Fradin. de
Frœlich. de
Frœlich. de
Fraisse. de
Franceschi. de
Franchet. de
Franclieu. c. de
Franclieu. c. de
Franquin de Lillebonne.
Frassans. de
Frejac. de
Frémont. de
Frémont. l'ab. de
Frémont. de
Fremur. de
Fresne. ch. du
Fresné. du
Freville. de
Frileus. de
Frick. de
Frite. de
Frochot. de
Froment. de
Fromental. de
Fruches. de
Frugeres. de
Fumeron. de
Fumel. b. de
Fyard. de

G

Gaches. de
Gain. de
Gaissal. de
Galland. de
Galinier. de
Galland. de
Galland père. de
Gallard. de
Gallard. de
Gallois. de
Galvagne. la
Ganay. c. de
Ganduin. de
Ganel. de
Ganthey. de
Garet. de
Garreau. de
Garaudé. de
Gargilesse. de
Garreau. du
Gastebois. de
Gastebois. de
Gatineau. de
Gaurand. de
Gauthier. de
Gauthier. de
Gauthier. de
Gauville Raoul. de
Gauville. de
Gaville. de
Gazel. de
Gazel. de
Gayot de
Gayet. de
Gelle. de
Gemois. de
Genet. de
Gentil. Fois. de
Gentil. ch. de
Gentil, père. de
Gentil. le
Genty. de
Gerardy. de
Gérard.
Gérard. de
Gerboulet. de
Gerbrois. de
Gerry. de
Gesbaud. de
Gestas. de
Gevaudan. de
Gilbert. de
Gilles.
Gilles.
Gimel. de
Gimel. de
Giraud. de
Girard. de
Girard.
Girard. de
Girard. ch. de
Girardot. de
Giraudet. de
Giraudeau. de
Girmont. de
Gironcourt. de
Girende. de
Gironde. de
Gironde. v. de
Girouardiere. la
Girouardiere. la
Giverville. de
Gigord. de
Godey. de
Goguilleau. de
Gohin. de
Gonay. ch. de
Gonidec-Fraisans. le
Gonidec. le
Gosset. de
Gouault. de
Goué. de
Goulet. m. de
Goulet. c. de
Goulon. de
Gourdet. de
Goute. la
Goutz. de
Govon. de
Goy. ch. de
Goyon. de
Graillet. Adam, de
Graff.
Grandrut. de
Grandrut. de
Grandrut. de
Granchamp. de
Grandin.
Grandonet. de
Grandvoir. de
Grangier. de
Gravelle. de
Gremillet.
Gréen de St.-Marsault. c.
Gréen St.-Marsault. c.
Grezy. de
Griffolet. de
Grimaldy. de
Grimaldi. c. de
Grunstein. b. de
Grivel. de
Grosselin. de
Grouin. le
Gruel. de
Gruthus. de
Guat. le
Guedon de Beauchêne.
Gentz. de
Guérard. de
Gueris. de
Guérin. de
Guérin. de
Guérin.
Guerchin. de
Guéritau. ab.
Guibert. de
Guilbert. de
Guilleau. ab.
Guilhem. de
Guilhem. c. de
Guiraudet. de
Guyon. de
Guyot. de
Guyot. de

H

Haisé.
Harat. d'
Harcourt. c. d'
Harcourt. c. d'
Harlat. du
Harones. de
Harnois de Blanque. d'
Harvier. d'
Halvin. d'

Hautier. du
Hauboutet. d'
Hautchemin. du
Hautefort. c.
Hautoy. c. du
Hautoy. du
Hautoy. c. du
Hayer. de
Hebert.
Hebert, père.
Hebert. c. de
Hebrail. d'
Hecken.
Hellerin. d'
Hennzel. Alexis, d'
Herbais. d'
Herbelin. d'
Hespel. c. d'
Hestrel. du
Heys. du
Himmelblauer.
Hirt.
Hocquart. d'
Hoffelize. ch. d'
Hoffelize. ch. d'
Hoffelise. ch. d'
Hoffelize
HOHENLOHE. prince
Hommel. du
Horard. de
Horrie. d'
Horrie. ch. d'
Hornard. Vincent,
Houdant. ch. d'
Houessay. d'
Houillon. ab.
Houssay. du
Houx. du
Houx. du
Hugo.
Hugo.
Huot.
Hux. d'

I

Imbleval. d'
Inglard. de
Irland. d'
Ischer. b. d'
Iverny. d'

J

Jacolet. de
Jacolet. de
Jacot. de
Jacquet.
Jaitle. de
Jalais. de
James. de
Janson. de
Jaucourt. m. de
Jaulin. de
Jean. de
Jeanbard.
Jersailly, fils. de
Jersaillon. b. de
Jobal.
Jobal. de
Joigny. de
Jolinieres. de
Jonault. de
Jonchère. de
Josne-Coulay. de
Josse. de
Josselin. de
Joubert. de
Jouffron. de
Jourdain. de
Jourland. de
Jourland de Brieule.
Jousseaume. de
Jonville. c. de
Julien. de
Julien.
Julliot. de
Julliot. de
Junca. de
Jussancourt. de
Jussencourt.
Jussey. de

K

Kerden. de
Kerebart. de
Kergefroy. de
Kergriesec. de
Kerlidec. de
Kermel. de
Kermen. de
Kerolu le Gonidec. du
Kirchberg. de
Klinger.
Krauss.
Kremps.
Kubler. de
Kuhn.

L

Laage. ch. de
Labadie. de
La Biche. de
La Billais. de
Labilleux. de
La Blinaye. c. de
La Borde. de
La Boulaye. de
La Brenanchie. de
Labreuille. de
La Brosse. de
La Brosse. de
La Brousse. de
La Brue. de
La Brue. de

La Brue. de
La Brugieres. de
La Bruniere. de
La Bruyere. de
La Bruyere. de
La Bruyere. de
La Carterie. de
La Cayrouse. de
La Celle. ch. de
La Chaise. de
La Chapelle. de
La Chapelle. de
Lachassagne. de
La Chaume. de
La Chevalerie. de
La Combe. de
La Comènc. de
Lacoste Besson. de
Lacoste. b. de
La Cottiere. de
La Coure. de
La Couture. de
La Craye. de
Lacroy. de
Lafage. de
Lafaire. de
Lafaye. ch. de
Lafaye. de
Laferonnays. c. de
Laferonnays. Auguste c.
Lafond. ch. de
La Fond. de
Lafond. de
Lafond. de
Laforedie. de
La Fosse. ch. de
Lafosse. de
Lafourtonie. de
Lafourtonie.
Lafrédiere. de
Lâge. de
Lâge Lavergne. de
Lager. de
La Galbe. de
La Garde. de
La Garde. de
La Garde. de
La Gardelle. de
La Garenne. de
La Gaye. ch. de
Lagoard. de
La Gorce. de
La Gorge. de
La Goutte. de
La Grandie. de
La Grandiere. de
La Grange. de
La Grange. de
La Grossetiere. de
La Houssaye. de
La Housserie. de
Laizer. de
La Jante. de
Lalance. de
Lalande. de
La Laurencie. v. de
La Ligerie. ch. de
La Ligerie. de
La Ligerie. de
La Lipiere. de
La Magdelaine. de
La Marchée. ch. de
La Marliere. de
La Marque.
La Maroniere. de
La Martellere. de
La Martiniere.
La Martre. de
Lamay. de
Lambert. de
Lambert. de
Lamberterie. de
Lambertye.
Ea Messeliere.
La Monneraie. ch. de
La Monne. de
Lamothe. de
Lamotte. de
Lamotte. de
Lamotte. de
Lamorelle. de
La Morliere. de
Lamousse. de
Lamousse. de
Lampinez. de
Lanaus. c. de
Lanau. c. de
Lancran. de
Landrevie du Chiron.
Lanereau. de
Langallerie. de
Langeau. de
Langereau. de
Langereau. de
Langle. de
Langlois. de
Laujalley. de
Lansac. de
Lansalut. de
Lanteuil. de
Lanthanie. ch. de
Lanthanie. de
Lantoin. de
La Palurie. de
La Perriere. de
Lapisse. de
La Pisse. de
La Place. de
La Plasse. de
La Porte. de
La Porte. de
La Poype. de
La Pujade. de
Largnau. de
Larie. de
La Rive. de
Laroche, père. de
Laroche, fils de
La Roche-Aymon. m.
La Roche-Aymon. m.
La Roche-Aymon.
La Roche-Carnaud.
La Rochefoucauld b. de
La Rochefoucault. de
La Roche Tollay. de
La Roque. de
Larouvrelle. de
Larouvrelle. de
Lasaigne. de
Lasalle. de
Lasalle. de
Lassat. de
Lasaulais. de
Lasaulais. c. de
Lascaris. c. de
Lascout. de
Lascoux. de
Laserre. de
Lasnain. de
Lasplasse. de
Lassegrive. de
Lastens. de
Lastour. de
Lasuderie. de
Lasuze. c. de
La Touche. de
La Touche. ch. de
La Touche. de
La Tour. de

Latour Dumesnil.
Latour-du-Pin. b. de
La Tour-du-Pin Montauban. c. de
La Taille. de
La Tapie. de
Latre. de
Laubiez. de
Lauche. de
Landrevie. de
Laujaunet. comr. de
Launay. de
Launoy. de
Launoy. de
Lavernay. ab. de
La Vergne. de
Lavaulx. de
Lavarennes. c. de
Lavarenne, de
Lavarande. de
Lavalette de St.-Cyr. de
Laurent. de
Laurentz.
Laval. ab. de
Laval. de
Laval. de
Laval. c. de
Lavolpilliere. de
La Ville. c. de
La Ville. de
Lay.
Léautaud. de
Léautaud. de
Léautand. de
Lebelle du Port.
Le Blanc.
Le Bœuf.
Le Bœuf.
Le Bon. ab.
Le Bon.
Le Borgne.
Le Breton.
Leclerc de Juigné.
Le Clerc.
Le Clerc.
Le Clerc.
Lecomte.
Lée. de
Lée. de
Lée. ch. de
Lefebvre.
Lefebvre.
Leforestier.
Leforestier. ch.
Lefort.
Lefranc.
Légier. de
Legier. ch. de
Legros.
Legtard. de
Leidemer.
Lemaitre.
Le May.
Le Metaer.
Le Mintier. ch.
Lemouton de Boisdeffre.
Lemps. de
Lenfernat. de
Lentilhac. v. de
Lentilhac. de
Léon. de
Léonard. de
Léotard. de
Le Page.
Lepelletier d'Arget.
Lepelletier.
Le Picard.
Le Poire.
Le Rebours.
Le Roi.
Le Roi.
Le Roux.
Leroux.
L'Escal. de
Lescly. de
Lescures. de
Le Seigneur.
L'Esparre. de
Lespin. de
Lespinasse. de
Lesquen. de
Lesquen de St.-Lormel.
Lesquen. Louis de
Lesquenn. de
Lesterel. de
Lesturgie. de
Lestrade. de
Leuze. de
Leval. duc de
Le Vaillant.
Le Veneur. ch.
Leverd.
Levignac. c. de
Leybardie. de
Lymières père. de
Leyssac. de
Ligny. de
Limeirac. de
Limoges. de
Lingland. de
Lingland. de
Lienhard. de
Lienhard.
L'Isle. de
Lisle. de
Lisle-Adam. de
Lhuillier.
L'Huillier. de
Loques. de
Lombard. de
Lonchamp. de
Lonchamp. de
Lonjamet. de
Longrain. de
Longpré. de
Longuemar. de
Longepierre. de
Longueval. de
Lonbat. de
Lorme. de
Lornot. de
Loriat. de
Loys. de
Loysson aîné. de
Loysson. de
Luc. du
Lucas.
Ludres. c. de
Lurcy. de
Lury. de
Lusignan. de

M

Mabarel. de
Machat. ch. de
Macheco. de
Macklot. de
Mâcon. de
Madroux. de
Madroux fils. de
Magagnèse. de
Magnac. de

Magnac. de
Maillard. de
Maillard. de
Maine. ch. du
Maine. du
Malaret. de
Malbert. ch. de
Malbert. ch. de
Malbois. de
Malcuit. de
Malden. de
Malebois. de
Maleden. de
Maleden. de
Maleden. ch. de
Maleden. de
Malet. de
Malherbe. de
Malherbe. de
Malingil. de
Mallet. de
Mallette. de
Malleroux. de
Malessye Pardica. de
Malseigues. ch. de
Manaye. de
Mandray. de
Mangold. de
Mannoury. de
Manny. de
Manoux. de
Manson. de
Many. du
Marant. de
Marchand-Ducassel. le
Marchand Ducassel. le
Marcon. de
Marcy. de
Mardone. de
Maréchal. de
Maréchal. de
Marescot. de
Marets. des
Marets. des
Marey. de
Marien père. de
Marien fils. de
Marin de
Marin. de
Marin. ch. de
Marin. de
Marles. de
Marois. de
Marquessac. de
Marquet. de
Marquet. de
Martel. de
Martel. de
Martennes. de
Marteville. de
Martignac. de
Martigny. de
Martin. de
Martin. de
Martin. de
Martin. de
Marsillière. de
Marville. de
Massacré. de
Massey de
Massey père. de
Masey fils. de
Massy. de
Masson. de
Mathey. de
Mathieu. de
Mathieu. de
Maubert de
Maubeuge. de
Mauclerc. de
Mauduit. de
Mauduit. ch. de
Mauduit de
Maugon. de
Maumigny. de
Maumigny. Louis de
Maumigny. m. de
Maumont. ab. de
Maureilhan. ch. de
Maureilhan. de
Maureilhan. de
Maurey. de
Maurice. de
Mauroy. m. de
Mauroy. m. de
Mausabré. de
Mausabré. de
Mauze fils. de
Mayer. de
Mayer.
Mayrières. de
Mayrot. de
Mayrot. de
Mazancourt. m. de
Mazancourt. c. de
Mazancourt. m. de
Mazancourt. c. de
Mazancourt. de
Mazé. de
Mazerat. de
Mazières. de
Méchatui. de
Méhée. de
Méjanes. de
Méjannes. b. de
Méjannes. ch. de
Mélamat. de
Mélange. de
Mélian. de
Mélignan. de
Méliuville. de
Mellet. de
Mellet. Charles c. de
Mellet. c. de
Mellet c.
Melleville. de
Mello. de
Melsheim. de
Menequin. de
Mengin. de
Ménibus. de
Ménibus. de
Mercier. de
Mercy. de
Mérenil. de
Mérières. de
Mérilhon. de
Merilhon. ch. de
Méritens. de
Merlière.
Mery. de
Mesmay.
Mesnard. de
Mesnil. du
Mesnil. du
Meslac. de
Messey.
Messey. v. de
Messey. v. de
Messin. de
Mettendal Perrin. de
Meuriche. de
Mévières. de
Mévu. de
Meymard. de
Mézanges Martel. de
Mézières. de
Micard. de
Michon. de

Migcon. de
Miglos. de
Milhaud. de
Millau. de
Millard. de
Millery. de
Millet. de
Milleville. de
Milleville. ch. de
Millot. de
Minières. de
Mintier. ch. de
Miomandre. de
Mirambel. de
Mitrand. de
Mitry père. de
Mitry. de
Moismont. de
Molans. c. de
Molennes. de
Molle. de
Monancourt. de
Mondejeu. de
Moneyrac. de
Monnay. de
Monnay. de
Monspey. m. de
Monspey. m. de
Monspey. de
Mont. de
Montagne. de
Montagnac. m. de
Montaignac. m. de
Montant. de
Montarnal. de
Montauban. de
Montault-Bénac. de
Montauzon. de
Montbas. de
Mont-benoit. de
Montbois. de
Montbray. de
Montbron. de
Montbrun. de
Montchal. v. de
Montecler. de
Monteil. de
Monteil. de
Montenoy. de
Monstesquiou. de
Montesquiou. c. de
Montesson. v. de
Montesson. v. de
Montessu. ch. de
Montfort. de
Montgardé
Montholon fils. de
Montigny. de
Montigny. de
Montigny. de
Montjoie. de
Montjoux. de
Montjustin. v. de
Montlaur. de
Montluc. de
Montmarin. de
Montmaur. ab. de
Montmaur. de
Montmorency-Laval. c.
Montrusset. de
Montoir. du
Montsoreau. c. de
Montsoreau. c. de
Monville. de
Monzey. de
Moras. de
Morassan. de
Moreau. de
Morel-la-Carbonnière. b.
Morelie. de
Morelet. de
Moreton Chabrillant. b.
Moreton. de
Morian. de
Morin. de
Morin. de
Morizot. de
Morlaix. la
Mornay. de
Morstein. de
Mortier. du
Morville. de
Mory. v. de
Mothe. de
Mottes. des
Moucheton. de
Moulinier. de
Mourat. de
Mouroux. de
Mousset. de
Moutiers. c. de
Moysses. de
Muller. de
Muller. de
Muloz. ab. de
Munel. de
Musseg. ch. de
Mustel. de
Muzelier. de

N

Naas. de
Naas. de
Nabal. de
Nadal. de
Nadal. de
Nadal. de
Nancé. de
Nantes. de
Nantouillet. c. de
Narbonne. de
Nayrod Louis. de
Nersac. de
Neuville. de
Nexon François de
Nieod. de
Nicole. de
Niepée. de
Ninard. de
Nisner. de
Nixon. ch. de
Noailhan. de
Nogues. ch. de
Noinville. c. de
Noiret. de
Nollet. de
Nollent Fatouville. de
Nollent Fatouville. ch.
Nolin. de
Nonancourt. de
Not. du
Nouet. de
Noury. de
Nugon. de
Nugon. de

O

Oberlin. de
Ogier. d'
Offand. d'
Offoy. d'
Oléon. d'
Olivier de Monplaisir.
Ollier. d'
Olonne. d'
Olonne. c. d'
Ondeau. d'
Ouis. d'
Orb Alexandre. d'
Orb. b. d'
Orconda. d'
Oridan. d'
Origny. d'
Orimont. d'
Orlodot. d'
Orfeuil. d'
Oroz. d'
Orville. d'

P

Pages. de
Palarin. m. de
Palarin. de
Palentine. de
Pales. de
Palis. de
Palronnier. de
Pannely. de
Pannerinon. de
Panier. de
Panonie. ab. de
Parc. de
Parel. de
Pascal. de
Pasquet. de
Passe. de
Pasquier. de
Pechu. de
Pelleyard. de
Pélissier. de
Pendray ch. de
Pereel. de
Perret. ch. de
Perrey. de
Périchons. des
Perrier. du
Perriere. de
Perignat. de
Perrin, fils. de
Perrin. de
Perinot. de
Perinot. de
Perochon. de
Peron. de
Perron. du
Perron. du
Pers. de
Pertuis. du
Pessades. de
Petitcunot. de
Petit. de
Petit. de
Petit. ch. de
Peyre. de
Pyrés. de
Picot. ch. de
Pierrebrune. de
Pieres. de
Pierard. de
Pierres. de
Pille. de
Pilles. ch. de
Pillet. de
Pigeon. de
Pigeot. de
Pignard. de
Pin. de
Pindray.
Pineau. de
Pinot. ab. de
Piolan. de
Piolan. de
Pion. de
Pisse. de la
Plainville. de
Plas. b. de
Plasman. de
Platel. de
Plessard. du
Plessey. de
Plument. de
Pochard. de
Poet. du
Poisson. de
Pointis. de
Poilpré. de
Polignac. c. de
Polis. de
Pompière. de
Ponceau. du
Poncet. de
Ponchet. de
Ponleyraud. de
Pons. de
Pons. de
Pons. ch. de
Popincourt. de
Portales. c. de
Portales. c. de
Porte. de
Portail. du
Potel. de
Pouchaval. de
Pouilly. de
Poulpiquet ch. de
Pourroy madame de
Poutet b. de
Poutet. b. de
Poyrot. de
Prade. de
Pradier. ab. de
Pradines. de
Pradines. ch. de
Pradines. de
Pradt. ch. de
Prat. de
Praslin.
Préfontaine. de
Premeau Jacques Palamede. de
Pressac. de
Pressigny. de
Prévot. de
Prévot. de
Prévot. le
Priu. ab. de
Privé. ab. de S.
Puch. de
Puignon. de
Pujos. de

Puis. de
Puy. du
Puydancher. de
Puymaigre. m. de
Puymaigre. de
Puymaigre. m. de
Puynaud. de
Puyramon. de

Q

Quarré. de
Quelan. de
Quelen. de
Quelen. de
Quelo. de
Quelquejeu. de
Quesnel. de
Querelles. de
Quercy. de
Quercy. de
Quersonnière. de
Quibourg. de

R

Rabaines. de
Rabiat. de
Raby. de
Raget. ch. de
Raine. de la
Raleau. du
Rambert. de
Rancourt. de
Rangueil. de
Rannes. de
Raset. de
Rathsamhausen. de
Rathsamhausen. de
Ratte. de
Raustin. de
Ravelle. de
Ravette. de
Ravillon. de
Raymond. de
Razieres. de
Réal. de
Réals. de
Rebourguil.
Rébillet. de
Récalde. de
Récolles. de
Réconder. de
Réconder. de
Récusson. de
Rédon. de
Rédon. de
Redwitz. b. de
Regis. de
Régle. de la
Regle. de la
Regnier. de
Reignier. de
Reigny. de
Renaud. de
Renaudies fils. de
Renaudies, père. de
Renault. de
Reposoir. du
Rertrand. de
Resie. de
Resie. ch. de
Resne. ab. de la
Reste. de
Reste. de
Reste. de
Retz. de
Reyderet. de
Reynaud. de
Reynauld. de
Rhédon. de
Rhodier. de
Riancourt. v. de
Ribens. ch. de
Riberey. de
Ribereys. de
Ribouton. de
Richard. de
Richard. de
Richard. de
Richard d'Evry.
Rieder. de
Riencourt. de
Riencourt. de
Riolet. c. de
Riolet. c. de
Riolet. ab. de
Rison. de
Rison. de
Rison. de
Rissy. de
Rivals. de
Rivière. de la
Riolle. de
Riset.
Rizet.
Rochemur. de
Robert.
Rochassière. de la
Roche. ch. de la
Roche. de
Roche-Aymon. v. de la
Rochebrune. de
Rochebrune. de
Rochecotte. de
Rochefort. de
Rochefoucauld. b. de la
Rochelle. de la
Rocheponcier. de la
Rochers. des
Rochette. de la
Rochier. de
Rocquard. de
Rocquefeuille. de
Rocquefort. de
Roday. de
Rodier. de
Rocquart. de
Roger de Cheny.
Rognon. de
Rogon. de
Rohan-Rochefort. princ
Rolland. de
Romain.
Romain. ab. de
Roque. de la
Roque. de la
Roque. de la
Roque. de
Roquebudos. de la

Roque-Durand. de la
Roquefeuille. de
Roquefeuille. ch. de
Roquefeuille. de
Roquet. b. de
Roquette. de la
Rorlhaise. de
Rosamel. de
Rose. de
Rosières. de
Rosmond. de
Rospieg. de
Roth. de
Roth. de
Rouais. de
Roucouly. de
Rouelle. de
Rouffignac. de
Rougeat. de
Rouilhac. de
Ronin. de
Roule. de
Roulland. de
Ronqués. de
Roure. du
Roussel.
Routière. de la
Rouville. de
Rouvroy. de
Roux. ab. le
Rouzeriel. ch. de la
Rouziere. Hypp. de la
Rovereau. ch. de
Royer.
Rozet. du
Rozieres.
Rubat. de
Ruelle. de
Rumigny. de
Ruppelle. de la
Rurange. c. de
Rurange. c. de
Rult. de
Rybert. ch. de

S

Sablon. de
Sabran. de
Sacquy. de
Sadin. de
Sagny. de
Saigne. c. de la
Saillant. du
Saillant. du
Saindelis, père. de
Sanidelis. de
St.-Abre. de
St.-Agnan. de
St.-Agne. de
St.-Aignan. de
St.-Amand. de
St.-Amand. de
St.-Aulaire. de
St.-Belin Gabriel. de
St.-Belin Louis. de
St.-Belin. de
St.-Cermin. de
St.-Clair. de
St.-Cric. de
St.-Cyr. de
St.-Cyr. de
St.-Cyr. de
t.-Étienne. de
t.-Étienne. de
t.-Felix. de
t.-Felix. de
t.-Geniez. de
t.-Georges. c. ab. de
t.-Georges. de
t.-Georges. de
St.-Georges. de
St.-Georges. de
St.-Georges. c. de
St.-Georges. Ruinant de
St-Gerant. ab. de
St.-Gerant. de
St.-Germain. v. de
St.-Germain. de
St.-Hermine. de
St-Hillaire. de
St.-Laurent. de
St.-Laurent. de
St.-Léger. de
St.-Léger.
St.-Leger. de
St.-Luc. de
St.-Mandé. de
St.-Martin. de
St.-Martin. de
St.-Maur. de
St.-Mauris. de
St.-Mauris. Emman. de
St.-Mezard. ch. de
St-Mézard. de
St.-Paul. de
St.-Paul.
St.-Pastoux. de
St.-Priest. c. de
St.-Privé. ch. de
St.-Projet. de
St.-Remy. de
St.-Savin. ch. de
St.-Savin. de
St.-Simon. de
St.-Suffren. de
St.-Thibault. de
St.-Thibault.
St.-Viance. de
St.-Viance.
St.-Victor. de
St.-Vidal. de
St.-Vincent. de
Ste.-Croix. de
Ste.-Croix. de
Ste.-Croix. de
Ste.-Croix. de
Ste. Helme. de
Ste.-Marie. de
Ste.-Marie. de
Ste.-Marie. de
Ste.-Marie. de
Ste.-Marie. de
Salette. de
Salguet. c. de
Salgues. de
Salgues. ch. de
Salignac. de
Salins.
Salle. de la
Salle. de la
Salles. de
Salvert. de
Salvert. de
Sanders. de
Santeuil. de
Saratte. de
Sarcey. de
Sarcey. de

Sargé. de
Sarnay. de
Sarobert. ch. de
Sarran. de
Sarriac. de
Sartiges.
Sartiges. c. de
Sartiges. ch. de
Sartiges. de
Sartiges. v. de
Saulnier. du
Saulnier. de
Saulnier. de
Samegarde. de
Sauveplane. de
Sauzillon. de
Saxi.
Saxi de
Sayette. de la
Sayrot. de
Schalter.
Schemel. de
Scheren. de
Schillesting. de
Schillisting. de
Schmilt.
Scholer.
Scheller.
Scwhatzemberg. de
Schwengenfeld. de
Scwendt. de
Scwrendt. de
Seaulx. de
Second. de
Secretain. de
Sedages. c. de
Sedages. ch. de
Segond. de
Segonsac. de
Seguenot. de
Seiglieres.
Seilhac. ch. de
Sein. le
Seine. de la
Sénéchal. le
Seramonde.
Serant. c. de
Sereys. de
Serin. de
Serocourt. de
Serre. ch. de
Seuilhac. de
Severac. de
Seyssel. de
Seyturier. de
Seyturier.
Schillinger.
Signieres. c. de
Signieres. de
Silhac. de
Simonaire. de
Simonin. de
Simont. de
Sirvinges. de
Sirvinge. de
Sitty. de
Solémy.
Solémy. de
Somploy. de
Sorans. de
Soras. de
Spada. de
Spinerte. de
Spitz.
Spitz.
Spitz, cadet.
Sponville. de
Souchon. de
Soudières. de la
Soulier. du
Soulier. du
Sourdiere. de la
Soudis. m.
Souriceau.
Sousselier. de
Stirneman.
Streicher.
Sully. de
Sully. de
Suppley. de
Surgeret. de
Surrel. de
Surville. de

T

Taffin. ch. de
Tailleur. de
Taisy. de
Tardy. de
Tardy. de
Tarnac. de
Tascher. de
Taussac. de
Tavernier. de
Tavernier. de
Tavernier. de
Teissonnier. de
Tellier. de
Tersac. de
Tessier. de
Tessieres. de
Texier. de
Teysonnet. de
Thalasac. de
Theil. de
Theis. de
Themmès. de
Themmès. de
Théon. de
Théon. de
Theulay. de
Thévenin. de
Thexier. de
Thiboult. de
Thibout. de
Thiebault. ch. de
Thiebault. de
Thieulin. de
Thièvres. de
Thiriat. de
Thirion. de
Thomas. de
Thozon. de
Thozigny. de
Thouaré. de
Thouaré. de
Thimery. m. de
Thumery. v.
Thumery. v.
Thumery. ch.
Thumery. de
Thuré. c.
Thurigny. de
Tiger Kouffigny.
Tignolet.
Tinguy. ch.
Titelouse.
Toisy.
Tourdonnet. b.

Tourdonnet. b.
Toureau. de
Tournaye. de la
Tournebos. de
Tournefort. de
Tournily. de
Tournoir. de
Tourond. de
Tourtoulon. de
Tourville. de
Toustain. de
Toustain. de
Tourchin. de
Traislin. de
Trablaux. de
Tremel. de
Trémingeol. de
Tremissot. de
Tréville. de
Trochon. de
Troifontames. de
Troifontames. de
Troncher. ab.
Troquendy. de
Trousseauville. de
Troyon. de
Trosguy. de
Tulip. de
Turpin Crissé. c.
Tschoudy. c.
Tschoudy. b.
Tschoudy. b.
Tschoudy.
Tschoudy.

U

Ulrich.
Ulziot.
Ulmes.
Ureste.
Urmand.

V

Vacrenier. de
Valbeaucourt. de
Valbonne. de
Velcourt. de
Valentiny. de
Valette. de
Valicourt. de
Valois. de
Vallon d'Ambrugeac.
Vallon. de
Valquerville. de
Vanzeler. de
Varanget. de
Varès. de
Vasconseil. de
Vassal. de
Vassal. de
Vassal. de
Vassan. m. de
Vassan. de
Vassan. de
Vassan. m. de
Vassault. de
Vassé. vidame de
Vassé. m. de
Varincourt. de
Vaublanc. de
Vauborel. de
Vauborel. m. de
Vaucorbeil. de
Vaudricourt. de
Vauldry. de
Vauloger. de
Vaultier. de
Vaultrin. de
Vaulx. c. de
Vaulx d'Achy. de
Vaux. ch. de
Vaux. de
Vauvert. de
Vauvert. de
Vaucoupet. de la
Velay. de
Vellecourt. de
Velliers. de
Venois. de
Venet. de
Ver. de
Verchère. de la
Verdal. de
Verdal. de
Verdal. de
Verdennel, fils.
Verdier. du
Verdier. ch. du
Verdun. de
Vergue. de la
Vergne. de la
Vérinas. de
Vérinas. de
Vernies. de
Verne. ch. de
Vernède. de la
Vernède. de
Verneuil. de
Vernie. de la
Vernon. de
Verrière. la
Versannes. de
Viala. de
Vibraye. m. de
Vichy. de
Vidal. de
Vidal. de
Vielcastel. de
Villamont. de
Villarceaux. de
Villaret. de
Villards. de
Villars. de
Villatte. de
Ville. de
Villebiot. de
Villedon. de
Villedon. de
Villedon. ab. de
Villefranche. de
Villehulin. ch. de
Villelongue. de
Villemontée. de
Villemontée. de
Villeneuve. de
Villequier. duc de
Villereau. de
Villers, père. de
Villers. Casimir, de
Villers les Bois. de
Villers la Faye. de
Villers. ch. de

Villers. de
Villesavoye. de
Villesavoye. de
Villette. de
Villevielle. de
Villiers. de
Villiers. de
Villiers. de
Villoutrey. de
Vigan. de
Vigerie. de
Viges. de
Vigier. de
Vigier. de
Vigile. de
Vigneron. de
Vignes. des
Vignier. de
Vignon. de
Vincent. de
Vincens. de
Vinquant. de
Violaines. de
Violet. de
Violet. ch. de
Virieu. v. de
Vioménil. c. de
Virieu. ch. de
Virieu. v. de
Virieu, Commandeur.
Vivens. de
Vogon. de
Volff. de
Voirni de Turet.
Vorel d'Alié.
Vomezel. de
Voute. de
Voute. de
Voutron. de
Vrainville. de

W

Wack. de
Wacker. de
Wall. c. de
Waroquier. de
Weissenstein. de
West. de
Wilhelm. de
Willelm, cadet. de
Wempfen. b. de
Wissel. de
Wolfuer. de
Wolprette. do

Y—Z

Yversen. de
Zœpffel. de
Zœpffel. de

Ce n'est pas sans beaucoup de peines que je suis parvenu à donner à cette liste le plus d'exactitude possible. Non-seulement je l'ai comparée avec le tableau donné par M. le comte d'Ecquevilly et avec celui des archives du commissariat anglais, mais encore je l'ai collationnée avec d'autres états partiels, qui s'y sont trouvés conformes.

Si, malgré tous ces soins, il s'y rencontrait quelques omissions, j'invite les personnes dont les noms seraient oubliés ou tronqués, de me donner les moyens de réparer l'erreur dans une édition suivante.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 1ere, ligne 6, au lieu de *à allumer*, lisez : *à rallumer*.

Page 8, ligne 10, au lieu de *et au milieu*, lisez : *enfin au milieu*.

Page 179, ligne 22, au lieu *d'Autriche forcées*, lisez : *d'Autriche et de Prusse forcées*.

Page 181, ligne 21, au lieu de *encore les Autrichiens*, lisez : *encore les chefs autrichiens*.

Page 241, ligne 20, au lieu de *la maison*, lisez : *sa maison*; au lieu de *leur*, lisez *lui*.

Page 247, ligne 14, au lieu de *ne pour donnait que*, lisez *ne donnait que*.

Page 369, ligne 17, au lieu de *avait succédé*, lisez : *avaient succédé*.

Page 388, (à la marge) au lieu de *avril 1795*, lisez : *avril 1796*.

Page 397, ligne 14, au lieu de *dont l'esprit bouleversé*, lisez : *qu'un esprit bouleverse*.

Page *idem*, ligne 19, au lieu de *rendaient*, lisez *rendait*.

Page 434, ligne 18, au lieu de *le Nautre*, lisez : *le Nôtre*.

ERRATA

DU TROISIÈME VOLUME.

Page 8, ligne pénultième, au lieu *d'Elisabeth*, lisez : *d'Anne Iwanowa et d'Elisabeth.*

Page 14, ligne 10, au lieu de *conçus*, lisez : *combinés.*

Page 27, ligne pénultième, au lieu de *la république polonaise*, lisez : *la république de Pologne.*

Page 37, ligne antépénultième, au lieu de *tel temps*, lisez : *quelque temps.*

Page 50, ligne 15, au lieu de *en hostilité*, lisez : *en armes.*

Page 56, ligne 6, au lieu *d'établis*, lisez : *cantonnés.*

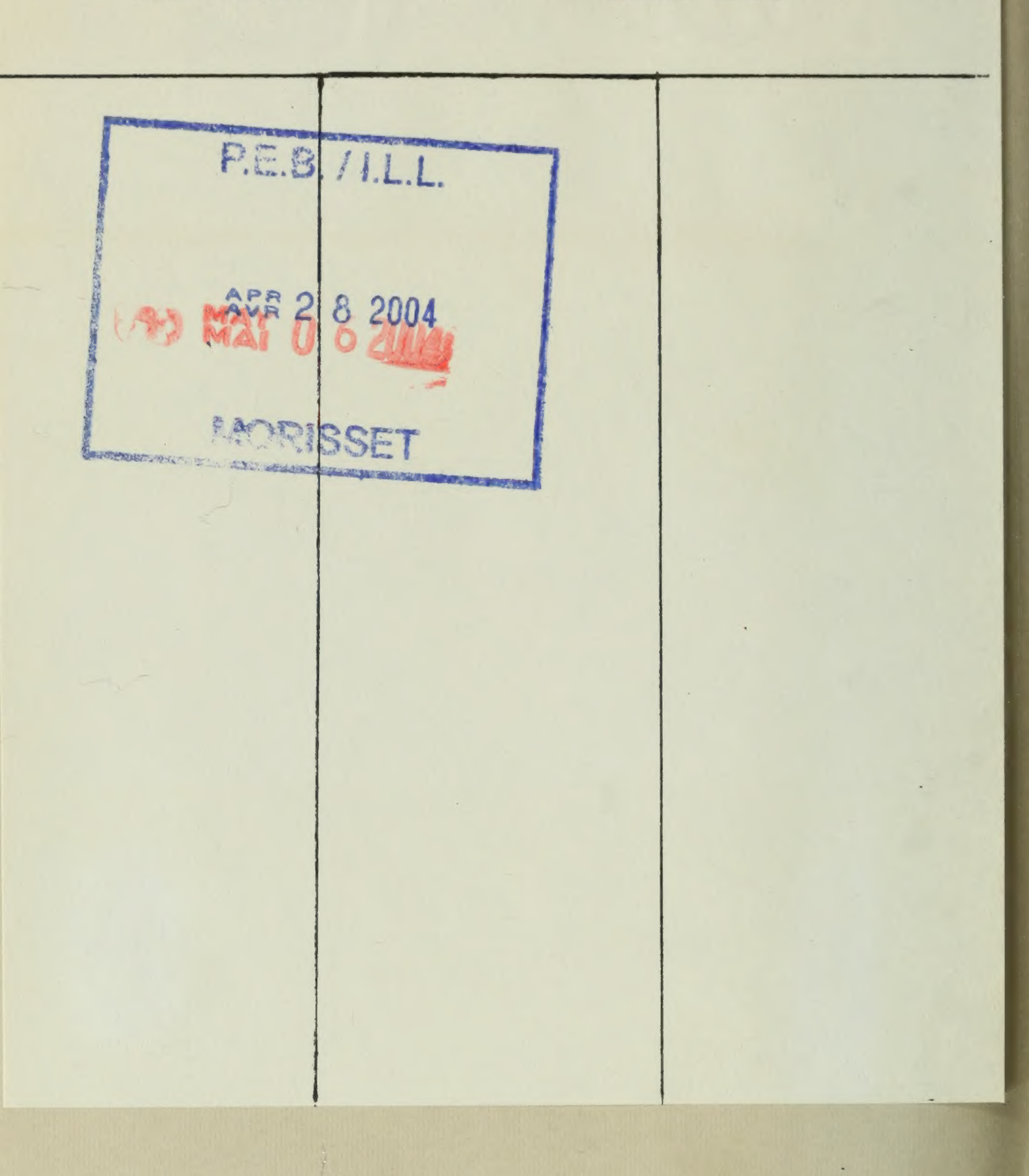
Page 61, ligne 16, au lieu de *en*, lisez : *et.*

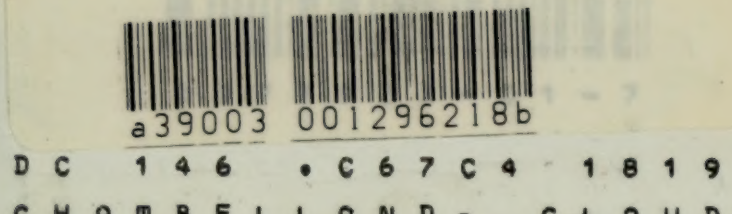
Page 116, ligne 14, au lieu de *le traiter*, lisez : *de traiter le Prince.*

Page 117, ligne 10, au lieu de *quinze cents toises*, lisez : *quinze cents pieds.*

Page 253, ligne 23, au lieu de *Marguerite de Lorraine*, lisez : *Louise-Marguerite de Lorraine.*




P.E.B. / I.L.L.
APR AVR 2 8 2004
MAY MAI 0 6 2004
MORISSET


a39003 001296218b